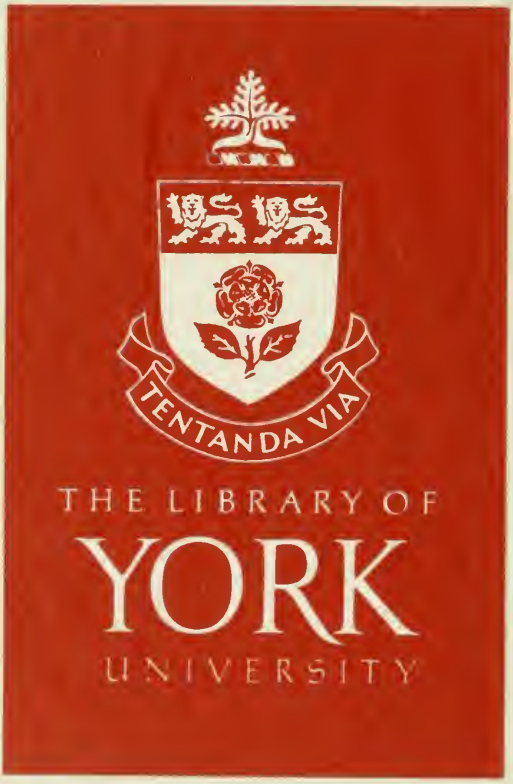


*Fine Binding*

THE CARSWELL COMPANY LIMITED

3 9007 0321 7645 5

DATE DUE

| | |
|---|---|
| 2 0 JAN 2 1985 | |
| MAY 3 1984 | |

1c
1.1.1.212

# SHELLEY

## ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

# EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

*Envoi* FRANCO *au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.*

**COLLECTION in-18 JÉSUS à 4 francs.**

FÉLIX RABBE

**Shelley, sa vie et ses œuvres.**

**COLLECTION in-18 JÉSUS à 3 fr. 50.**

Comte LÉON TOLSTOÏ

**Dernières nouvelles,** traduction E. Tsakny avec portrait. Quatrième édition.

**Que faire ?** traduction Marina Polonsky et Debesse. Troisième édition.

LERMONTOFF

**Un Héros de notre temps.** Deuxième édition.

EMILIA PARDO BAZAN

**Le Naturalisme.** Deuxième édition.

GIOVANNI VERGA

**Les Malavoglia.** Troisième édition.

JACINTO VERDAGUER

**L'Atlantide,** poème traduit du catalan avec étude historico-critique sur la littérature catalane, par Albert Savine, de l'Académie espagnole.

# SHELLEY

## ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

Traduction F. RABBE

III

PETITS POÈMES ET FRAGMENTS.

DÉFENSE DE LA POÉSIE.

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

18, RUE DROUOT, 18

1887

Tous droits réservés

PR
5404
F5
R2
t.3

## PRIÈRE D'INSÉRER

Après le Shelley de la **REINE MAB**, des **CENCI** et du **PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ**, un nouveau Shelley se révèle à nous dans le 3e volume de la traduction de ses Œuvres poétiques, qui vient de paraître chez Savine (in-18 à 3 fr. 50, envoi *franco* contre mandat ou timbres) : le Shelley intime, traduisant au jour le jour, dans des strophes enflammées, des satires vengeresses, ou des effusions du sentiment le plus tendre, le plus pénétrant et le plus gracieux, les émotions qui se succèdent si tumultueusement dans son âme sous l'impression des événements de sa propre vie, ou en face des drames variés qui se jouent sur la scène de l'histoire contemporaine. Au grand poète tragique et lyrique, émule de Pindare ou d'Eschyle, succède le Juvénal et l'Aristophane de l'Angleterre au dix-neuvième siècle. Il faut lire la **MASCARADE DE L'ANARCHIE**, le **PETER BEL III**, **SWELLFOOT LE TYRAN**, **L'ODE A LA LIBERTÉ**, la **LETTRE A MARIA GISBORNE**, la **SENSITIVE**, l'**HYMNE A L'ALOUETTE**, la **NUÉE**, etc., pour se faire une idée de la variété de ses inspirations et de la merveilleuse flexibilité de son génie.

*A la Société Shelléïenne*

*de Londres,*

*et à son illustre Président William Michael Rossetti,*

*éditeur et biographe*

*de*

*Shelley.*

*Hommage de profonde gratitude.*

F. Rabbe.

# PETITS POÈMES

ET

# FRAGMENTS

---

## POÈMES ÉCRITS EN 1814

---

### A COLERIDGE

« Δάκρυσι δροίσω πότμον ἄποτμον. »

EURIPIDE, *Hippolyte*.

Oh ! il y a des esprits dans l'air, et des génies de la brise du soir, et de gracieux fantômes avec des yeux aussi beaux que les rayons des étoiles parmi les arbres au crépuscule ; pour rencontrer de ces charmants messagers, tu as souvent porté loin des hommes tes pieds solitaires.

Avec les vents de la montagne, et les sources babillardes, et les mers éclairées par la lune, qui sont les voix de ces choses inexplicables, tu conversais, et ne te sentais pas de joie, quand elles te répondaient ; mais elles, comme un présent sans valeur, ont rejeté ton amour.

Alors tu as cherché dans des yeux étoilés des rayons qui ne s'adressèrent jamais aux tiens, trésor réservé à un autre — sacrifice résigné à une foi ardente ! — Lan-

guis-tu toujours? Espères-tu toujours que des mains empressées, une voix, des regards, des lèvres puissent répondre à ce que tu demandes?

Ah! pourquoi as-tu bâti ton espérance sur la trompeuse inconstance de la terre? Ton propre esprit ne t'offrait-il aucun objet d'amour ou d'émouvantes pensées, pour que les scènes de la nature ou les sourires humains pussent te surprendre et t'enlacer de leurs artifices?

Oui, ils ont fui, tous les infidèles sourires, dont la fausseté te laissa le cœur brisé; la gloire de la lune est morte; les fantômes et les rêves de la nuit ont disparu; ta propre âme t'est toujours fidèle, mais la misère l'a changée en un hideux démon!

Ce démon, spectre dont la présence est pour jamais suspendue à ton côté comme ton ombre, ne rêve pas de le chasser; cette folle tentative te livrerait à de plus cruelles angoisses. Reste comme tu es; ton sort est fixé; si sombre qu'il soit, tout changement ne ferait que l'aggraver.

## STANCES

Marche! Le marais est sombre sous la lune; de rapides nuages ont bu le dernier pâle rayon du soir: Marche! Les vents qui s'assemblent vont appeler bientôt les ténèbres, et le plus profond minuit envelopper d'un linceul les sereines lumières du ciel. Ne t'arrête pas! Le temps est passé! Chaque voix crie: Marche! N'essaye point, avec une dernière larme, de fléchir la rigueur de ton amie; l'œil de ton amante, si froid, si

glacé, n'ose pas te supplier de rester ; le devoir et l'abandon te ramènent à la solitude.

Marche ! Marche ! vers ta maison triste et silencieuse ; verse des pleurs amers sur son foyer désolé ; veille les ombres obscures qui vont et viennent comme des spectres, et emmêlent d'étranges tissus de mélancolique gaîté. Les feuilles des bois dévastés par l'automne flotteront autour de ta tête, les fleurs du printemps humide de rosée rayonneront sous tes pieds ; mais ton âme ou ce monde doit s'évanouir dans le froid qui enchaîne les morts, avant que les terreurs de minuit et le sourire du matin, avant que la paix et toi, vous puissiez vous rencontrer.

Les ombres nuageuses de minuit ont leur moment de repos, quand les vents lassés font silence, ou que la lune est dans l'abîme ; l'infatigable océan connaît quelque répit à sa turbulence ; tout ce qui se meut, ou peine, ou se chagrine, a son heure de sommeil. Toi, tu te reposeras dans la tombe. — Cependant, jusqu'à ce que s'envolent les fantômes qui naguères t'ont rendu si chers cette maison, cette bruyère, ce jardin, ta ressouvenance et ton repentir et tes profondes rêveries ne seront point affranchis de la musique de deux voix, et de la lumière d'un seul doux sourire.

Avril 1814.

## MUTABILITÉ

Nous sommes semblables aux nuages qui voilent la lune de minuit ; comme sans repos ils se hâtent, et blanchissent et tremblent, rayant les ténèbres d'un radieux

éclat ! Mais bientôt la nuit se ferme autour d'eux, et ils sont perdus pour toujours ;

Ou bien à des lyres oubliées, dont les cordes dissonantes rendent une réponse diverse à chaque souffle différent qui les frappe ; leur frêle structure ne reçoit d'une nouvelle impulsion ni un accent ni une modulation semblable à la dernière.

Nous reposons,... un rêve a le pouvoir d'empoisonner le sommeil ; nous nous levons,... une seule pensée errante corrompt la journée : nous sentons, concevons ou raisonnons, rions ou pleurons, embrassons de folles douleurs, ou rejetons au loin nos soucis ;

C'est la même chose ! Car, que ce soit joie ou chagrin, la route pour s'enfuir leur est toujours ouverte ; la veille pour l'homme ne peut jamais ressembler au lendemain ; rien ne peut durer que la Mutabilité.

## SUR LA MORT

« Il n'y a ni travail, ni projet, ni science ni sagesse dans le tombeau, où tu vas. »
(ECCLÉSIASTE.)

Le pâle, le froid, le lunaire sourire que la lueur de météore d'une nuit sans étoiles verse sur une île solitaire et ceinte par la mer, avant l'aube de la lumière victorieuse du matin ; telle est la flamme de vie si inconstante et si blême qui voltige autour de nos pas jusqu'à ce que leur force ne soit plus.

O homme ! affermis-toi dans le courage de l'âme à travers les ombres orageuses de ta route terrestre, et les vagues de nuages qui roulent autour de toi s'endormi-

ront dans la lumière d'un jour merveilleux, où l'enfer et le ciel t'abandonneront, libre, à l'univers de la destinée.

Ce monde est la nourrice de tout ce que nous savons, ce monde est la mère de tout ce que nous sentons, et la venue de la mort est un coup terrible pour un cerveau qui n'est pas cerclé de nerfs d'acier, alors que tout ce que nous savons, ou sentons, ou voyons, passera comme un mystère sans réalité.

Les secrets du tombeau sont où doivent être assurément toutes choses, excepté la forme humaine, bien que l'œil si finement ouvragé et la merveilleuse oreille ne doivent plus vivre pour entendre ou pour voir tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'étrange dans le royaume sans limites du changement sans fin.

Qui peut raconter une histoire de cette mort qui ne parle pas ?... soulever le voile de ce qui est à venir ? Qui peut peindre les ombres qui peuplent ces vastes labyrinthes de tombes souterraines ? Qui peut unir l'espérance de ce qui sera avec la crainte et l'amour de ce que nous voyons ?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1815

## UN SOIR D'ÉTÉ DANS UN CIMETIÈRE A LECHLADE (Gloucestershire)

Le vent a balayé de l'immense atmosphère chaque vapeur qui obscurcissait le rayon du soleil couchant, et le pâle soir entrelace sa chevelure rayonnante en tresses de plus en plus sombres autour des yeux languissants du jour ; silence et crépuscule, abhorrés des hommes, viennent en rampant, la main dans la main, de cette obscure vallée là-bas.

Ils exhalent leurs charmes du côté du jour qui s'en va, enlaçant la terre, l'air, les étoiles et la mer ; lumière, son, mouvement, reconnaissent leur puissant empire, et répondent à leur enchantement avec leur propre mystère. Les vents sont silencieux, ou l'herbe sèche de la tour de l'église ne sent pas leur douce impulsion quand ils passent.

Toi aussi, masse aérienne, dont les pinacles s'élancent d'un seul sanctuaire comme des pyramides de feu, tu obéis en silence à leurs doux et solennels enchantements, tu revêts des couleurs du ciel ton obscure et lointaine aiguille, et autour de sa pointe effilée et invisible se réunissent au milieu des étoiles les nuages de la nuit.

Les morts dorment dans leurs sépulcres ; et pendant qu'en dormant ils tombent en poussière, un murmure qui fait tressaillir, moitié sensation, moitié pensée, se remue dans les ténèbres, exhalé de leurs lits de vers autour de toutes choses vivantes, et qui, se mêlant à la nuit silencieuse et au ciel muet, fait sentir, sans qu'on l'entende, son terrible *chut !*

Ainsi pénétrée de solennité et de charme, la mort est douce et sans terreurs comme cette nuit très sereine. Ici je pourrais espérer, comme un enfant indiscret qui joue sur des tombeaux, que la mort cache aux yeux humains de doux secrets, ou qu'à côté de son sommeil sans haleine les rêves les plus charmants veillent à jamais.

## A WORDSWORTH

Poète de la nature, tu as pleuré en voyant partir des choses qui jamais ne reviennent : l'enfance et la jeunesse, l'amitié et la première incandescence de l'amour se sont enfuies comme de doux rêves, te laissant te désoler. Je sens ces communes douleurs. Mais il y a une perte qui est véritablement mienne, que toi aussi tu sens, mais que je suis seul à déplorer... Tu étais comme un astre solitaire, dont la lumière brillait sur quelque frêle barque dans le rugissement de minuit de l'hiver : tu étais semblable à un refuge bâti sur le roc, dominant la multitude aveugle et guerroyante ; dans une pauvreté honorée, ta voix avait tissé des chants consacrés à la vérité et à la liberté !... Déserteur de tout cela, tu me laisses me désoler, parce que tu as cessé d'être ce que tu étais !

## SENTIMENTS D'UN RÉPUBLICAIN SUR LA CHUTE DE BONAPARTE

Je te haïssais, tyran déchu ! Je gémissais de penser qu'un esclave dénué de toute véritable ambition, comme toi, pût danser et s'ébaudir sur le tombeau de la Liberté. Tu aurais pu bâtir ton trône sur des fondements où il se tiendrait debout encore aujourd'hui ; tu as préféré une pompe fragile et sanglante, que le temps a balayée en morceaux dans l'oubli. Aussi, ai-je prié le Massacre de ramper sur ton sommeil, avec la Trahison, la Servitude, la Crainte et la Luxure, et de t'étouffer toi, leur ministre. Je reconnais trop tard, depuis que la France est dans la poussière avec toi, que la Vertu a un plus éternel ennemi que la Force ou la Fraude : la vieille Coutume, le Crime légal, et la Foi sanglante, la plus immonde progéniture du Temps.

## VERS

En bas, la froide terre dormait ; au-dessus, le ciel froid étincelait ; et tout autour, avec un murmure frissonnant, des cavernes de glace et des champs de neige, le souffle de la nuit, semblable à la mort, flottait sous la une tombante.

La haie dépouillée par l'hiver était noire ; on ne voyait pas d'herbe verte ; les oiseaux reposaient sur le sein de l'épine nue, dont les racines, à côté du sentier frayé,

avaient attaché leurs bras à mainte crevasse que la gelée avait ouverte.

Tes yeux brillaient dans la lumière de la lune mourante. Comme le rayon d'un feu follet sur un courant paresseux jette une lueur incertaine, ainsi la lune maintenant luisait ; et elle jaunissait les cordes de ta chevelure entremêlée, qui s'agitaient dans le vent de la nuit.

La lune fit pâlir tes lèvres, ô bien aimée ; le vent fit frissonner ton sein ; la nuit versa sur ta chère tête sa rosée glacée, et tu restas étendue à l'endroit où le souffle amer du ciel nu pouvait à son aise te visiter.

Novembre 1815.

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1816

## LE COUCHER DU SOLEIL

Il y avait naguères un homme dans l'être subtil duquel, comme la lumière et le vent dans quelque nuage délicat qui s'évanouit au milieu du ciel bleu sous le soleil de midi, le génie et la mort étaient aux prises. Personne ne saurait imaginer la douceur de la joie qui fit pâmer son haleine, ainsi que les extases de l'air d'été, quand, avec la dame de son amour, qui alors pour la première fois connut l'abandon de deux êtres confondus, il se promenait le long du sentier d'un champ, ombragé à l'est d'un bois blanchissant, mais qui à l'ouest s'ouvrait vers le ciel... Maintenant, le soleil a disparu ; mais des lignes d'or, suspendues sur les nuages cendrés, sur les pointes du long talus de gazon et les fleurs qui s'inclinent, sur la barbe blanchie du vieux pissenlit, se mêlent aux ombres du crépuscule, et s'étendent sur la masse brunie des bois. A l'est la large lune enflammée s'est levée lentement entre les troncs noirs des arbres serrés, pendant que les pâles étoiles se rassemblaient sur nos têtes. — « N'est-il pas étrange, Isabelle, dit le jeune homme, que je n'aie jamais vu le lever du soleil? Nous viendrons demain nous promener ici ; et tu le verras avec moi. »

Cette nuit-là, le jeune homme et sa dame la passèrent unis dans l'amour et le sommeil; mais quand vint le matin, la dame trouva son amant mort et froid. Que personne ne croie que Dieu fit preuve de miséricorde en frappant ce coup. La dame ne mourut pas, et ne devint point folle ; mais elle vécut bien des années encore... En vérité je pense que sa résignation, sa patience et ses tristes sourires, sa volonté de ne point mourir, mais de vivre pour soigner son vieux père, étaient une espèce de folie, si la folie consiste à ne pas ressembler à tout le monde. Car rien que la voir, c'était lire un conte arrangé par quelque ingénieux poète pour fondre les cœurs les plus durs dans une douleur qui enfante la sagesse; ses yeux étaient noirs, sans éclat et éteints ; ses cils étaient consumés par les larmes ; ses lèvres et ses joues étaient comme mortes, tant elles étaient pâles ; ses mains étaient amaigries, et à travers leurs veines errantes et leurs frêles articulations on pouvait voir la lumière vermeille du jour. La tombe de ton être mort, qu'habite nuit et jour une ombre tourmentée, pauvre enfant perdu, c'est tout ce qui maintenant reste de toi !

« Héritier de plus de bien que n'en saurait donner la terre, calme sans passion, et silence sans reproche, — soit que les morts trouvent, oh ! non pas le sommeil, mais le repos, et soient véritablement ce qu'ils semblent être, des choses qui ne se plaignent pas; soit qu'ils vivent, et descendent dans la profonde mer de l'amour, — que mon épitaphe, comme la tienne, soit celle-ci : Paix ! » Ce fut le seul gémissement qu'elle fit jamais entendre.

Bishopgate, printemps 1816.

# HYMNE A LA BEAUTÉ INTELLECTUELLE

I

L'ombre troublante de quelque invisible puissance flotte, bien qu'invisible, parmi nous, visitant ce monde varié d'une aile aussi inconstante que les brises d'été qui se glissent de fleur en fleur. Comme des rayons de lune qui pleuvent derrière une montagne couverte de pins, elle visite d'un coup d'œil inconstant tout cœur et toute attitude humaine ; comme les nuances et les harmonies du soir, comme des nuées largement épandues dans la lumière des étoiles, comme le souvenir d'une musique enfuie, comme tout ce qui, pour sa grâce, peut être cher, et plus cher encore pour son mystère.

II

Esprit de beauté, qui consacres avec tes propres couleurs tout ce que tu illumines de pensée ou de forme humaine, où es-tu allé? Pourquoi t'éloignes-tu et laisses-tu notre séjour, cette sombre vallée de larmes, vide et désolé ? — Demande aussi bien, pourquoi la lumière du soleil ne tisse pas d'éternels arcs-en-ciel au-dessus de cette rivière là-bas, dans la montagne ? Pourquoi toute chose doit s'effacer et disparaître, après s'être une fois montrée ? Pourquoi la peur, et le rêve, et la mort, et la naissance jettent sur le jour de cette terre tant d'obscurité ? Pourquoi l'homme est ainsi destiné à l'amour et à la haine, au découragement et à l'espoir ?

III

A ces questions, nulle voix descendue d'un monde

plus sublime n'a jamais donné de réponse au sage ou au poète ; c'est pourquoi, les noms de génie, d'esprit et de ciel ne sont que le témoignage de leur vaine tentative; frêles incantations, dont les formules magiques ne sauraient réussir à écarter de tout ce que nous entendons ou voyons le hasard et l'instabilité. La lumière seule, comme une bruine chassée sur les montagnes, ou la musique envoyée par le vent de la nuit à travers les cordes de quelque instrument silencieux, ou le clair de lune sur un ruisseau à minuit, donne grâce et vérité au rêve inquiet de la vie.

IV

L'amour, l'espérance, l'estime de soi, comme des nuages, s'éloignent et reviennent, accordés pour quelques moments incertains. L'homme serait immortel et tout-puissant, si, inconnu et mystérieux comme tu l'es, avec ton glorieux cortège tu fixais ta demeure dans son cœur. Toi, le messager des sympathies qui s'éveillent et s'évanouissent dans les yeux des amants! Toi, qui es un aliment pour la pensée humaine, comme les ténèbres pour une flamme mourante ! Ne t'éloigne pas comme est venue ton ombre ; ne t'éloigne pas... de crainte que la tombe ne soit, comme la vie et la crainte, une ténébreuse réalité!

V

Lorsque j'étais enfant, je cherchais des spectres, et je courais à travers des chambres attentives, des antres et des ruines, et des bois aux lumières d'étoiles, poursuivant d'un pas effrayé l'espérance d'un sublime entretien avec les morts qui sont partis. J'invoquais les noms empoisonneurs dont on nourrit notre jeunesse; ils ne

m'entendaient pas; je ne les voyais pas; lorsque, songeant profondément sur le sort de la vie, en cette saison suave où les vents caressent toutes les choses vivantes qui s'éveillent pour leur porter des nouvelles des oiseaux et des fleurs, tout à coup ton ombre tomba sur moi; je criai, et je joignis mes mains dans l'extase !

VI

Je jurai de consacrer mes forces à toi et aux tiens; n'ai-je pas tenu mon serment ? Le cœur palpitant et les yeux en pleurs, à cette heure même j'évoque les fantômes d'un millier d'heures, chacune de sa tombe sans voix. Elles ont, dans l'idéale retraite du zèle studieux ou des délices de l'amour, veillé avec moi toute la durée des nuits envieuses; elles savent que jamais une joie n'illumina mon front, sans être liée à l'espoir que tu affranchirais ce monde de sa sombre servitude; que toi, ô troublante beauté, tu donnerais tout ce que ces paroles ne sauraient exprimer.

VII

Le jour devient plus solennel et plus serein, quand midi est passé; il y a une harmonie dans l'automne, et une splendeur dans son ciel, qui durant l'été ne se fait ni entendre, ni voir, comme si elle ne pouvait être, comme si elle n'avait jamais été. Ainsi, puisse ta vertu, qui est descendue, comme la vérité de la nature, sur ma passive jeunesse, accorder son calme à ma vie à venir... à un être qui t'adore, toi et toute forme où tu es contenue, et que tes enchantements, bel esprit, ont amené à se craindre lui-même, et à aimer toute l'humanité !

# MONT BLANC

*Vers écrits dans la vallée de Chamouny.*

## I

L'éternel univers des Choses coule à travers l'Esprit, et roule ses rapides vagues, tantôt obscures — tantôt étincelantes — tantôt réfléchissant l'ombre — tantôt renvoyant la splendeur, où des secrets réservoirs la source de l'humaine pensée apporte le tribut de ses eaux, — avec un bruit qui n'est qu'à moitié le sien, semblable à celui qu'un faible ruisseau essaye de faire entendre dans les bois sauvages, au milieu des montagnes solitaires, où les chutes d'eau autour de lui bondissent éternellement, où les bois et les vents se font la guerre, et où une vaste rivière, sur ses rocs, sans repos éclate et délire.

## II

Il en est ainsi de toi, Ravine de l'Arve — noire, profonde Ravine — toi, vallée aux mille nuances, aux mille voix ! Sur tes pins, tes rocs et tes cavernes voguent les rapides ombres des nuages et les rayons du soleil ; formidable scène, où la Force de la Nature, sous la forme de l'Arve, descend des gouffres de glace qui ceignent son trône secret, éclatant à travers ces sombres montagnes comme la flamme de l'éclair à travers la tempête ! Ainsi tu t'étends, avec ta progéniture géante de pins qui se cramponnent autour de toi, enfants d'un âge plus reculé, pour l'amour desquels les vents déchaînés viennent toujours et sont toujours venus boire

leurs odeurs et entendre leur puissant balancement, une vieille et solennelle harmonie ! ..... Tes arcs-en-ciel terrestres, tendus en travers de la traînée de l'aérienne cascade, dont le voile revêt quelque image non sculptée... L'étrange sommeil qui, à l'heure où tombent les voix de ce désert, enveloppe tout de sa profonde éternité ... Tes cavernes renvoyant à la commotion de l'Arve l'écho d'un bruit retentissant et solitaire qu'aucun autre bruit ne saurait vaincre !... Tu es pénétrée de ce mouvement qui ne cesse jamais, tu es le chemin de ce bruit sans repos, Ravine vertigineuse ! Et quand je te regarde, il me semble, comme dans une extase étrange et sublime, rêver sur une création personnelle de ma propre fantaisie, de mon propre Esprit, mon Esprit humain, qui passivement, pendant que je te contemple, reçoit et rend de rapides influences, entretenant un incessant échange avec le lumineux univers des Choses qui m'entourent ; une légion de fantastiques pensées, dont les ailes errantes tantôt flottent au-dessus de tes ténèbres, et tantôt s'arrêtent où cet univers et toi êtes des hôtes attendus, dans la caverne silencieuse de la Magicienne Poésie, — cherchant, parmi les ombres qui passent, fantômes de toutes les choses qui sont, quelque ombre, quelque fantôme, quelque faible image de toi-même. Jusqu'à ce que le sein d'où ces fantômes se sont enfuis les rappelle, tu es là !

III

Quelques-uns disent que les lueurs d'un monde lointain visitent l'âme dans le sommeil, — que la mort est un assoupissement, et que ses formes surpassent en nombre les actives pensées de ceux qui veillent et vivent. Je regarde en haut : quelque toute-puissance inconnue

a-t-elle déployé le voile de la vie et de la mort ? Ou suis-je en proie à un songe, et le monde plus puissant du sommeil étend-il au loin tout autour de moi ses cercles inaccessibles ? L'esprit lui-même succombe, entraîné d'escarpement en escarpement comme un nuage vagabond qui s'évanouit au milieu des invisibles brises ! — Loin, bien loin au dessus, perçant le ciel infini, le Mont Blanc apparaît !... calme, neigeux et serein ! Ses montagnes inférieures amoncellent autour de lui leurs formes qui ne sont pas de la terre, glace et roc ; de larges vallées traversées par des courants glacés, profondeurs insondables, bleues comme le ciel suspendu sur elles, qui se déploient et serpentent à travers un chaos de précipices accumulés ; un désert peuplé par les orages seuls, excepté quand l'aigle emporte quelque os de chasseur, et que le loup le suit à la piste. Horrible amoncellement de formes entassées, rudes, nues, escarpées, balafrées et déchiquetées comme des spectres !...

Est-ce donc la scène où l'antique Démon du tremblement de terre donnait des leçons à sa jeune progéniture, la Ruine ? Etaient-ce là leurs jeux ? Ou bien une mer de feu a-t-elle enveloppé jadis cette neige silencieuse ?..... Personne ne peut répondre ! — Tout semble éternel aujourd'hui ! Le désert a une langue mystérieuse, qui enseigne un doute terrible, ou une foi si douce, si solennelle, si sereine, que pour l'amour d'une telle foi, l'homme peut se réconcilier avec la nature !... Tu as une voix, grande Montagne, capable d'abroger les larges codes de la fraude et de la douleur ; voix que tous ne comprennent pas, mais que les sages, les grands et les bons interprètent, ou font sentir, ou sentent profondément.

IV

Les champs, les lacs, les forêts, les courants, l'Océan, et toutes les choses vivantes qui habitent dans le dédale de la terre, éclair et pluie, tremblement de terre, torrent de feu et ouragan, la torpeur de l'année quand de faibles songes visitent les bourgeons cachés, ou qu'un sommeil sans rêve s'empare de chaque feuille et de chaque fleur à venir, l'élan avec lequel elles s'échappent de cette léthargie détestée, les œuvres et les voies de l'homme, leur mort et leur naissance, tout ce qui est ou peut être son partage, tout ce qui se meut et respire, tout avec peine et bruit naît et meurt, se développe, tombe et renaît. Seul, le Pouvoir de la Nature réside à l'écart dans sa tranquillité, éloigné, serein et inaccessible ; et ce spectacle même que je contemple, la terre mise à nu, ces primitives montagnes le révèlent à l'esprit attentif. Les glaciers rampent comme des serpents qui épient leur proie, roulant lentement de leurs sources lointaines ; là, la gelée et le soleil, en mépris du pouvoir mortel, ont entassé mille précipices, dômes, pyramides et pinacles, une cité de mort, avec ses innombrables tours et ses murs inexpugnables de glace rayonnante. Que dis-je ? une cité ! c'est un débordement de ruine, qui des bornes des cieux roule son éternel torrent ! De vastes pins jonchent sa route marquée par le destin, ou, sur le sol déchiré, se tiennent debout décharnés et fracassés ; les rocs, entraînés du plus lointain désert, ont renversé les limites du monde mort et du monde vivant, à jamais effacées. Le séjour des insectes, bêtes et oiseaux, devient sa proie ; leur pâture et leur retraite ont disparu pour toujours ; tant de vie, tant de joie est à

jamais perdue ! La race humaine s'enfuit bien loin, saisie de terreur ; ses ouvrages et ses habitations s'évanouissent, comme une fumée, devant le courant de la tempête, et leur emplacement n'est plus connu ! Au dessous, de vastes cavernes flamboient à la lueur incessante des torrents emportés, qui, jaillissant en tumulte de ces secrets abîmes, se rencontrent dans la vallée ; et un fleuve majestueux, le sang et la vie de terres éloignées, roule pour toujours ses eaux retentissantes aux vagues de l'Océan, exhalant ses fugitives vapeurs dans l'air qui l'environne.

V

Toujours là-haut le Mont Blanc étincelle ! C'est là que réside le pouvoir, le pouvoir silencieux et solennel d'innombrables aspects, et d'innombrables bruits, de mille formes de vie ou de mort. Dans la calme obscurité des nuits sans lune, dans la splendeur solitaire du jour, les neiges descendent sur cette montagne ; personne ne les y voit, ni quand leurs flocons s'enflamment aux lueurs du soleil couchant, ni quand les étoiles y dardent leurs rayons. Les vents s'y combattent silencieusement, et y tassent la neige de leur souffle rapide et puissant, mais silencieux. L'éclair sans voix habite innocemment ces solitudes, et comme une vapeur couve sur la neige. La Force secrète des Choses, qui gouverne la pensée, et sert de loi au dôme infini du ciel, t'habite ! Et que seriez-vous, toi et la terre, et les étoiles, et la mer, si pour l'imagination de l'Esprit humain le silence et la solitude n'étaient que le vide ?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1817

## LE RÊVE DE MARIANNE [1]

Un pâle Rêve vint visiter une belle Dame et lui dit : « Une grâce ! Une grâce ! Je t'en prie ! Je connais les secrets de l'air, et il y a des choses perdues dans la clarté du jour, que je puis faire voir à ceux qui dorment, s'ils veulent bien mettre leur confiance en moi.

« Et tu connaîtras des choses inconnues, si tu veux me permettre de me reposer entre les paupières veinées dont la frange est jetée sur tes yeux si noirs et si brillants. » Et moitié espérance moitié crainte, la Dame ferma ses yeux si brillants.

D'abord toutes sortes de formes pâles traversèrent tumultueusement son sommeil, et sur la vaste voûte du ciel toutes sortes de nuages à faces de spectres passèrent ; et la Dame regardait toujours pour voir si le soleil d'or brillait enfin dans le ciel.

Et comme elle se tournait du côté de l'est, elle vit,

(1) Ce rêve n'est pas une fiction ; Shelley l'écrivit d'après le récit que lui fit Mistress Hunt (Marianne) d'un rêve réel. Hunt écrivait à ce sujet à Shelley le 12 novembre 1818 : « J'ai écrit un Pocket-book. Il est intitulé *The literary Pocket-book* ou le *Compagnon de l'amateur de l'art et de la nature*, et contient des poésies originales; j'ai pris la liberté d'y publier *le rêve de Marianne*, au grand plaisir de la dite Marianne, sans parler de ceux qui ont lu le manuscrit. »

en haut dans l'air du matin, qui maintenant s'enflammait des nuances du soleil levant, se dresser une grande ancre noire ; et partout où la dame tournait ses yeux, cette ancre était suspendue devant elle dans les cieux.

Le ciel était bleu comme la mer pendant l'été ; ses profondeurs s'étendaient sans nuages sur sa tête ; l'air était aussi calme qu'il pouvait l'être ; aucun objet, aucun bruit qui pût causer d'effroi, sinon cette ancre noire, flottant toujours sur la hauteur couverte de pins à l'orient.

La Dame se sentit défaillir sous le poids de la crainte, de voir cette ancre toujours suspendue, et voila ses yeux. Alors elle entendit comme le bruit d'un sourd et bas murmure ; et elle regarda pour savoir si ce n'était pas autre chose que le flux et le reflux du sang dans ses veines.

Dans l'air sans soleil, il y avait un brouillard secoué comme par la secousse d'un tremblement de terre ; mais les herbes mêmes qui fleurissaient dans ces lieux étaient immobiles ; et les rocs puissants se tenaient inébranlables sur leurs bases ; on ne voyait plus l'ancre dans le ciel.

Mais, amoncelées autour de l'horizon, leurs sommets cachés par intervalles dans des lignes de nuages, s'élevaient de nombreuses pyramides de montagnes, et au milieu de leurs éternelles murailles, deux puissantes cités étincelaient, et toujours à travers le rouge brouillard leurs dômes frissonnaient.

Sur deux formidables montagnes, à la puissante crête desquelles il semblait que jamais l'aigle n'eût voulu pour sa couvée suspendre son nid vertigineux, ces cités enveloppées de tours se dressaient. Vision étrange de

voir ces tours si merveilleusement sculptées et travaillées, dans un lieu où jamais l'art humain ne put exister.

Des colonnes formées de marbre blanc, et des temples géants, dômes sur dômes entassés, portes triomphales, tout cela resplendissant d'un art qui ne pouvait venir des touches d'un instrument mortel, s'élançaient au-dessus des vallées, ou rayonnaient de l'éclat de leurs propres formes magnifiques.

Mais toujours la Dame entendait ce bruit remplissant au loin l'air immense, et le brouillard dont la lueur était suspendue à travers les montagnes ne cessait d'être secoué, si bien que le cœur de la Dame battait vite, pendant que, suspendue entre la joie et la stupeur, elle jetait ses regards sur ces dômes élevés.

Soudain d'une de ces cités jaillit une lumière qui rougit la terre ; deux flammes dont les langues tremblantes léchèrent ses dômes élevés, et d'en haut à travers ces tours et ces temples puissants firent tomber une pluie de feu, semblables au volcan, lorsqu'il fait pleuvoir sa ruine sulfureuse sur les plaines.

Et écoutez ! — Un bruit, comme si l'abîme avait brisé ses liens ! Elle regarda par derrière, et vit sur l'escarpement occidental un torrent furieux descendre, et rouler à travers l'immense vallée ; elle ne sentit aucune frayeur, mais elle se dit en elle-même : « Il est clair que ces tours appartiennent à la Nature, et que pour les sauver elle a envoyé la mer. »

Puis ces vagues furieuses arrivèrent à l'endroit où cette belle Dame était assise ; et elle fut emportée du côté de la pluie de feu par les vagues sauvages tumultueusement amoncelées ; et sur une petite planche, le courant du tourbillon la ballotta en tous sens.

Les flammes étaient furieusement vomies de chaque tour et de chaque dôme, et versaient une large et terrible lumière sur l'écume suspendue de ce vaste courant, sous la fumée qui accrochait sa nuit à la voûte souillée du ciel resplendissant.

La planche où la Dame était assise fut entraînée en longs circuits à travers les gouffres, entre les pics désolés des montagnes submergées, en tous sens, comme le duvet du chardon voguant sur un tourbillon, — tandis que l'inondation remplissait le creux des vallées.

Enfin, sa planche traversa un tourbillon et la porta au mur de la cité, que maintenant l'inondation avait presque couvert ; le cœur le plus ferme eût pu pâlir à entendre le feu rugir et siffler à travers les dômes de ces puissants palais.

Le tourbillon l'emporta dans sa rotation incessante devant un splendide portique perçant les nuages de fumée qui enchaînaient son arche aérienne comme d'une lueur de sang. Elle regarda ce portique de marbre limpide avec un étonnement qui étouffa la crainte.

Il était couvert de très rares sculptures, des formes les plus belles et les plus étranges, ne ressemblant à rien d'humain, mais aux plus belles des formes ailées dont les légions errantes visitent le sommeil de ceux qui sont, comme cette même dame, bons et beaux.

Et, à mesure qu'elle regardait, ces formes de marbre devenaient de plus en plus ravissantes ; assurément le sculpteur était un puissant génie, et la trace de son esprit survivait là, après que sa touche, capable de tisser une pareille grâce, s'était évanouie dans quelque triste changement.

Elle regardait. Les flammes s'obscurcirent ; le courant

devint calme comme une rivière des bois qui serpente à travers les collines dans la solitude ; ces formes de marbre semblèrent alors frémir, et leurs beaux membres onduler comme les herbes qui se déroulent au sein de l'Océan.

Et leurs lèvres se mouvaient ; une semblait parler... Quand tout à coup la montagne se fendit, et à travers l'abîme le courant s'engouffra comme une cataracte qui soulève le terre. Les statues poussèrent un cri joyeux, et sur ses ailes le mince rêve pâle enleva la Dame du courant.

Le vol vertigineux de ce pâle fantôme réveilla la belle Dame de son sommeil; et elle se leva, pendant que le rêve se glissait hors du voile de ses yeux noirs. Et elle allait comme quelqu'un qui a appris que le sommeil a des vues aussi claires et aussi véridiques que tout ce que peuvent voir des yeux éveillés.

Marlow.

## A CONSTANTIA, CHANTANT [1]

Etre ainsi perdu, défaillir ainsi et mourir, serait-ce par hasard la mort!... Constantia, reviens! Dans tes yeux noirs réside un pouvoir semblable à la lumière, lors même que les sons qui furent ta voix, et qui étincellent entre tes lèvres, reposent dans le sommeil ; dans ton haleine, et sur tes cheveux il est encore, comme un parfum, et de ton attouchement jaillit comme du

(1) Ce nom de *Constantia* désigne Miss Clairmont, la maîtresse de Byron et la mère d'Allegra. Voir à son sujet notre *Etude sur Shelley*.

feu. Oui, pendant même que j'écris, mes joues brûlantes sont mouillées. Hélas! le cœur déchiré peut saigner, mais non oublier!

Une terreur haletante, semblable à celle que produisent les rapides apparitions qui se font sentir, sans se laisser voir, dans le sommeil de la jeunesse, sauvage et douce, mais ineffablement étrange, s'exhale maintenant de tes lèvres en nombres ascendants et rapides. La voûte du ciel semble se déchirer et se fendre sous l'enchantement de ton harmonie, et sur mes épaules des ailes se tissent, pour suivre son vol sublime au delà des puissantes lunes qui déclinent sur le bord de la dernière sphère de la nature, jusqu'à ce que les sombres murailles du monde soient franchies et disparaissent.

Sa voix reste suspendue sur mon âme ; elle plane en la couvrant de l'ombre de ses ailes douces et berçantes ; le sang et la vie, dans ses doigts de neige, apprend la magie aux cordes de l'instrument. Mon cerveau s'étourdit, ma respiration devient haletante ; le sang dans mon corps s'arrête pour écouter, et des ombres tumultueuses, rapides et épaisses, tombent sur mes yeux débordants ; mon cœur frémit comme une flamme ; semblable à une rosée du matin qui meurt dans le rayon du soleil, je me sens dissoudre dans de consumantes extases.

Je ne vis plus, Constantia, mais tu vis en moi, quand, semblable à l'air qui environne le monde, ton chant inonde l'espace, et remplit toutes choses de mélodie. Tantôt ta voix est une tempête rapide et violente, dans laquelle, comme un homme emporté dans l'extase, je glisse tranquillement sur les rocs et les vagues, aussi joyeux qu'un nuage du matin ; tantôt c'est le souffle d'une nuit d'été, qui, alors que dorment les eaux étoi-

lées, s'arrêtant autour des îles occidentales aux brillantes fleurs, aux parfums d'encens, tient mon âme suspendue dans son voluptueux essor.

## LA MORT

Ils meurent ! Les morts ne reviennent pas !... La misère s'assied près d'une tombe ouverte et les y appelle, la misère, jeune avec des cheveux blancs et l'œil hagard. Ce sont les noms d'un parent, d'un ami, d'un amant, qu'elle appelle d'une si faible voix. Ils sont tous partis ! pauvres malheureux ! tous morts ! ces noms vides, cette scène si familière, ma douleur, ces tombes seules, — voilà tout ce qui reste !

Misère, ma très douce amie, oh ! ne pleure plus ! Tu ne veux pas être consolée, je ne m'en étonne pas ! Car je t'ai vue de la porte de ta demeure contempler avec eux le calme coucher du soleil, et ce séjour était aussi brillant, aussi calme, mais éphémère, et maintenant tes espérances sont parties, tes cheveux sont blancs. Cette scène si familière, ma douleur, ces tombes seules, — voilà tout ce qui reste !

## AU NIL *(Sonnet)*

Mois après mois, les pluies rassemblées descendent inondant là-bas les secrètes vallées éthiopiennes, et des pinacles couronnés de glace du désert, où la gelée et la chaleur se confondent sur l'Atlas en d'étranges embrassements, pendent des champs de neige à moitié fon-

due. Ceinte de rafales et de météores, la tempête habite près de l'urne aérienne du Nil, poussant avec de rapides enchantements ces eaux à leur puissante embouchure. Sur la terre d'Egypte, des inondations sont le niveau de la mémoire et ce sont les tiennes, ô Nil! et tu sais bien que les airs qui soutiennent l'âme, et les coups de vent du mal, et les fruits et les poisons surgissent partout où tu coules. Prends garde, ô homme! car la science doit toujours être pour toi ce qu'est pour l'Egypte la grande inondation!

## OZYMANDIAS *(Sonnet)*

J'ai rencontré un voyageur venu d'une terre antique qui m'a dit : « Deux jambes de pierre vastes et sans tronc se dressent dans le désert. Près d'elles, sur le sable, à moitié enfoncé, gît un visage brisé, dont le froncement de sourcil et la lèvre plissée, et le ricanement de froid commandement disent que le sculpteur sut bien lire ces passions qui survivent encore, empreintes sur ces choses sans vie, à la main qui les imita et au cœur qui les nourrit. Et sur le piédestal apparaissent ces mots : Mon nom est Ozymandias, roi des rois ; regardez mes œuvres, ô puissants, et désespérez ! Il ne reste rien à côté. Autour de la ruine de ce colossal débris, sans limites et nus, les sables étendent au loin leur niveau solitaire. »

## AU LORD CHANCELIER (Lord Eldon) [1]

La malédiction de ton pays est sur toi, très sombre crête de ce ver hideux, noueux et aux cent têtes, qui déchire le sein de notre mère, la peste sacerdotale! Résurrection masquée d'une forme ensevelie (2).

La malédiction de ton pays est sur toi! La justice vendue, la vérité foulée aux pieds, les bornes de la nature bouleversées, les monceaux d'or accumulés par la fraude, plaident pour toi, aussi haut que le tonnerre, devant le trône de la destruction.

Et, tandis que cet ange infaillible et lent, qui se tient toujours attentif aux signes du changement, remet l'exécution de ses hauts commandements, et, malgré les pleurs d'une nation, épargne les tiens et toi;

Que la malédiction d'un père soit sur ton âme, que l'espérance d'une fille soit sur ta tombe, et que toutes deux sur ta tête grise soient un capuchon de plomb qui pèse sur toi en attendant ton arrêt qui approche!

Je te maudis au nom de l'amour outragé des pères; au nom des espérances longtemps caressées et trop récemment perdues; au nom des tendres sentiments que tu es incapable d'éprouver jamais; au nom des douleurs que ton implacable nature n'a jamais rencontrées!

Au nom des sourires enfantins de bienheureuse In-

(1) Ces imprécations contre lord Eldon furent provoquées par la sentence qui enlevait à Shelley les deux enfants de son premier mariage.

(2) D'après une note de Mme Shelley, il faut entendre par cette forme ensevelie la *Chambre étoilée* qu'aurait fait revivre lord Eldon.

mière, qui étaient comme un feu dans l'âtre d'un étranger, éteints au moment même où ils s'allumaient, dans une nuit prématurée où s'ensevelissent les promesses d'une chère naissance !

Au nom des bégaiements d'un jeune langage qu'un père songeait à former aux sublimes enseignements que professent les sages ! Et c'est toi qui maintenant vas toucher la lyre de l'esprit ! O douleur ! O honte !

Au nom de tout ce que des parents heureux voient dans la croissance de leurs enfants, cette fleur non développée d'années en bouton, douceur et tristesses confondant leur trame, source des plus suaves espérances et des plus tristes craintes !

Au nom de tous les jours, qui, sous des soins mercenaires, seront des jours de morne contrainte et d'amer accablement ; oh ! infortunés que vous êtes, s'il en fut jamais, plus tristes que des orphelins, quoique ayant un père !

Au nom de la menteuse hypocrisie qui sur leurs lèvres innocentes doit rester suspendue comme un poison sur une fleur qui s'ouvre ; au nom des sombres croyances qui couvrent comme d'une éclipse leur sentier du berceau à la tombe !

Au nom de ton enfer impie, et de toutes ses terreurs ; au nom de toute l'amertume, de la folie et du crime de tes impostures, qui doivent être leur erreur, ce sable sur lequel est bâti ton pouvoir éphémère !

Au nom de ta complicité avec la luxure et la haine, de ta soif des larmes, de ta faim de l'or, des fraudes toujours prêtes et attendant tes ordres, de la servile politique dans laquelle tu as vieilli !

Au nom de ton ricanement le plus meurtrier, et au

nom de ton sourire, au nom de tous les pièges et filets de ta noire tanière ; et (car tu sais pleurer mieux que le crocodile), au nom de tes fausses larmes, ces pierres de moulin qui font sauter la cervelle des hommes !

Au nom de toute la haine qui fait taire l'amour d'un père ; au nom de tout le mépris qui tue la tendresse d'un père ; au nom de ces mains très impies qui ont osé briser les liens sublimes de la nature ; au nom de toi ; au nom du désespoir !

Oui, le désespoir qui force un père à gémir et à crier : « Mes enfants ne sont plus mes enfants : le sang qui coule dans leurs veines peut être le mien ; mais, tyran, leurs âmes souillées sont à toi ! »

Je te maudis, et cependant, je ne te hais pas ! O esclave ! Si tu pouvais étouffer l'enfer qui consume la terre, l'enfer dont tu es un démon, cette malédiction serait une bénédiction sur ta tombe ! Adieu !

## A WILLIAM SHELLEY (1)

Les vagues sautent autour de la grève : la barque est faible et fragile ; la mer est noire, et les nuages qui l'enchaînent sèment de sombres rafales. Viens avec moi, délicieux enfant, viens avec moi ! Quoique la vague soit farouche, et les vents déchaînés, nous ne devons pas rester, ou bien les esclaves de la loi peuvent te déchirer et te perdre.

(1) Le plus jeune fils de Shelley, qu'il avait eu de Mary Woltonescraft. Il veut l'emmener loin de l'Angleterre, afin qu'il n'ait pas le sort de ses deux premiers enfants, qui lui ont été enlevés au nom de la loi anglaise.

Ils ont pris ton cher frère et ta chère sœur ; ils ont si bien fait qu'ils ne sont plus rien pour toi ; ils ont flétri le sourire et séché la larme qui pour moi aurait dû être sacrée. Ils les ont enchaînés, esclaves dans l'aube de leur jeunesse, à une foi corruptrice et à une cause criminelle ; et ils maudiront mon nom et le tien, parce que nous sommes sans crainte et libres.

Viens, aimé comme tu l'es ! Un autre dort silencieux près du cœur inquiet de ta douce mère, que tu rempliras de joie par tes beaux sourires d'étonnement jetés sur ce qui nous appartient en propre, et qui sur des plages lointaines sera pour toi le plus cher des camarades de jeux.

Ne crains pas que les tyrans règnent à jamais, ni les prêtres d'une perverse foi ; ils sont sur le bord de ce courant en furie dont ils ont infecté les eaux du poison de la mort. Il s'alimente aux profondeurs de mille vallées ; autour d'eux il écume et bouillonne et se gonfle ; je vois leurs épées et leurs sceptres flottant comme les débris d'un naufrage sur le flot de l'éternité.

Repose-toi, repose-toi, ne pleure pas, doux enfant ! Crains-tu le balancement de la barque, et le froid embrun et le bruit sauvage ? Assieds-toi là entre nous deux, toi le plus cher des enfants, entre moi et ta mère ! Nous connaissons bien l'orage qui te fait ainsi trembler, avec tous ses tombeaux noirs et affamés, moins cruel que les sauvages esclaves qui nous pourchassent sur ces vagues qui nous abritent.

Cette heure sera dans ta mémoire un rêve des jours depuis longtemps oubliés ; bientôt nous habiterons près de la mer azurée de la sereine et brillante Italie, ou de la Grèce, la mère des hommes libres ; et j'apprendrai à

ta langue enfantine à appeler ces anciens héros dans leur propre langue, et je moulerai ton esprit grandissant dans la flamme du savoir de la Grèce, afin que sous ce nom tu puisses revendiquer le droit de naissance d'un patriote.

## VERS

Ce temps est mort pour toujours, enfant, — englouti, glacé, mort pour toujours ! Nous regardons vers le passé, et nos yeux hagards regardent avec stupeur les spectres gémissants, pâles et lugubres des espérances que toi et moi nous dérobions à la mort sur le sombre fleuve de la vie.

Le courant que nous regardions alors s'est enfui en roulant ; ses vagues ne connaissent pas le retour ; mais cependant nous sommes sur une plage solitaire, semblables à des tombes qui marquent le souvenir des espérances et des craintes qui s'évanouissent et s'envolent dans la lumière de l'obscur matin de la vie.

## VERS A UN CRITIQUE

Qui peut des vers à soie tirer du miel, ou de la soie de la jaune abeille ? Le gazon peut croître en la saison d'hiver, aussi facilement que la haine en moi.

Hais les hommes de *cant* et de prière, des hommes qui raillent comme toi ; ils te paieront de la même monnaie, car ils n'ont pas la même réserve que moi.

Ou cherche quelque esclave du pouvoir et de l'or, pour en faire le cher compagnon de ton cœur ; ton amitié pourra toucher ce froid bigot, plus tôt que moi ta haine.

Une passion comme celle que j'éprouve ne saurait se diviser ; je hais en toi le manque de vérité et d'amour ; comment pourrais-je alors te haïr ?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1818

## PASSAGE DES APENNINS

Prête l'oreille, prête l'oreille, ma chère Mary, au murmure de l'Apennin. Il éclate sur le toit comme le rugissement du tonnerre, ou comme la mer sur un rivage du nord, dont le flux et le reflux furieux se font entendre des captifs parqués dans la caverne souterraine. L'Apennin dans la lumière du jour est une puissante montagne, qui se couche sombre et grise entre la terre et le ciel ; mais quand vient la nuit, un chaos formidable s'étend sous l'obscure lumière des étoiles, et l'Apennin marche en compagnie de l'ouragan.

## SUR UNE VIOLETTE MORTE

### A MISS ***

De la fleur s'en est allée l'odeur, qui, pareille à tes baisers, respirait sur moi ; de la fleur s'est enfuie la couleur, qui rayonnait de toi, et de toi seule !

Forme flétrie, vide et sans vie, elle gît sur ma poitrine délaissée ; et se rit du cœur, chaud encore, avec son froid et silencieux repos.

Je pleure, mes larmes ne la ressuscitent pas ! Je soupire, elle ne respire plus sur moi ! Sa destinée muette et sans plaintes est telle que devrait être la mienne.

## LE PASSÉ

Oublieras-tu les heures heureuses que nous ensevelissions dans les doux berceaux de l'Amour, entassant sur leurs cadavres refroidis des fleurs et des feuilles en guise de terre ? Fleurs qui étaient les joies évanouies, et feuilles, les espérances qui restent encore.

Oublier les morts, le passé ? Oh ! il y a pourtant des spectres qui peuvent se venger de cet oubli ! Souvenirs, qui font du cœur une tombe, regrets qui glissent à travers le crépuscule de l'esprit, et dans leurs chuchotements de spectres disent que la joie une fois perdue est douleur.

## SONNET

Ne lève pas le voile peint que ceux qui vivent appellent la vie; quoique des formes sans réalité y soient peintes, et qu'il imite tout ce que nous voudrions croire, avec des couleurs négligemment jetées. Derrière, se cachent la Crainte et l'Espérance, destinées jumelles, toujours occupées à tisser leurs ombres sur l'abîme aveugle et lugubre. J'ai connu quelqu'un qui l'avait levé.... Il cherchait, car son cœur perdu était tendre, des choses à aimer ; mais il ne les trouva pas, hélas ! et rien de ce que contenait le monde ne put le satisfaire. Parmi

des multitudes indifférentes il porta ses pas, splendeur au milieu des ombres, foyer de lumière sur cette scène obscure, Esprit qui lutta pour la vérité, et comme le Prêcheur ne la trouva pas!

## STANCES ÉCRITES DANS L'ABATTEMENT PRÈS DE NAPLES

Le soleil est chaud, le ciel est clair, les vagues dansent rapides et brillantes, les îles bleues et les montagnes de neige revêtent la lumière transparente du Midi empourpré ; la terre moite respire légèrement autour de ses boutons encore enveloppés ; les mille voix d'une seule félicité, les vents, les oiseaux, les flots de l'océan, la Cité elle-même, ont des accents aussi doux que ceux de la Solitude.

Je vois le parquet non foulé de l'abîme jonché d'herbes marines vertes et pourpres ; je vois les vagues s'éparpillant sur le rivage, comme une lumière qui se dissout en averses d'étoiles ; je m'assieds seul sur le sable ; l'éclair de l'océan à l'heure de midi resplendit autour de moi, et une harmonie s'élève de ses mouvements mesurés, avec quelle douceur ! si quelque cœur pouvait partager en ce moment mon émotion !

Hélas ! je n'ai ni espérance ni santé, ni paix au dedans, ni calme autour de moi, ni ce contentement plus précieux que la richesse que le sage a trouvé dans la méditation, et avec lequel il marche couronné d'une gloire intérieure ; je n'ai ni renommée, ni pouvoir, ni amour, ni loisir. J'en vois d'autres que tous ces biens environnent ; ils vivent en souriant, et ils appellent la

vie un plaisir. Pour moi, cette coupe m'a été autrement mesurée.

Aujourd'hui cependant le désespoir même est doux, comme le sont les vents et les eaux ; je pourrais me coucher comme un enfant fatigué, et pleurer la vie d'angoisses que j'ai portée et que je dois porter encore, jusqu'à ce que la mort comme un sommeil vienne me surprendre, et que je puisse sentir dans l'air chaud ma joue se refroidir, et entendre la mer exhaler sur ma cervelle mourante sa dernière monotonie. Quelques-uns pourraient se lamenter de ma mort, comme je le fais moi-même, en voyant fuir ce jour si doux qui insulte à mon cœur perdu, devenu vieux trop tôt, avec ce gémissement prématuré. Ils pourraient se lamenter, car je suis un de ceux que les hommes n'aiment pas, et cependant regrettent, tandis que ce jour sans regrets, lorsque le soleil aura disparu dans sa gloire sans tache, restera pour ceux qui en auront joui, comme la joie même dans leur mémoire.

## MISÈRE

Viens, sois heureuse ! assieds-toi près de moi, Misère vêtue d'ombre ; fiancée timide, ombrageuse et silencieuse, qui te lamentes dans ta robe d'orgueil, Désolation déifiée !

Viens, sois heureuse ! assieds-toi près de moi ; triste comme je te semble l'être, je suis bien plus heureux que toi, Dame, dont le front impérial porte un diadème de douleur.

sère ! Nous nous sommes connus l'un l'autre, comme

une sœur et comme un frère vivent dans le même foyer solitaire, bien des années ; et nous avons encore à vivre quelques heures ou quelques années à venir encore.

C'est un triste lot, et cependant tirons-en le meilleur parti possible ; si l'amour peut vivre quand le plaisir meurt, tous deux nous aimerons, jusqu'à ce que cet enfer du cœur semble un paradis.

Viens, sois heureuse ! couche-toi sur l'herbe fraîche nouvellement fauchée, où la sauterelle chante gaiement, seul être joyeux dans un monde de chagrin !

Le saule sera notre tente, et ton bras sera mon oreiller ; sons et parfums, pleins de chagrin parce qu'ils furent un jour pleins de douceur, nous berceront pour un sommeil profond et morne.

Ah ! tes pulsations gelées battent d'un amour que tu n'oses exprimer ; tu murmures... tu pleures... Ton sein de glace sursaute-t-il, tandis que mon cœur brûlant est plongé dans le sommeil ?

Baise-moi !... Oh ! tes lèvres sont froides ! tes bras repliés autour de mon cou sont doux, mais froids et morts ; et tes larmes sur ma tête brûlent comme des gouttes de plomb glacé.

Accours au lit nuptial ; il est étendu sous la tombe ; notre amour peut se cacher dans les ténèbres, l'oubli être notre couverture ; nous pouvons reposer, et personne ne peut nous l'interdire.

Etreins-moi, jusqu'à ce que nos cœurs, comme deux amants, ne fassent plus qu'un ; jusqu'à ce que ce formidable transport puisse s'évanouir, comme une vapeur, dans le sommeil qui dure toujours.

Nous pouvons rêver, dans ce long sommeil, que nous ne sommes pas de ceux qui pleurent : oui, de même

que le Plaisir rêve de toi, Misère, qui fais de la vie un désert, tu peux rêver de Plaisir avec moi.

Ebaudissons-nous et rions aux ombres de la terre, comme les chiens aboient aux nuages éclairés par la lune, qui, semblables à des spectres enveloppés de linceuls, promènent sur la nuit leurs multitudes.

Tout le monde immense, à côté de nous, montre comme une multitude de marionnettes qui passent sur une scène ; peuvent-elles représenter autre chose que la moquerie, là où je suis, — là où tu as été ?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1819

---

# PETER BELL III

PAR

## MICHING MALLECHO, ESQ.

« Est-ce une société dans un salon, bondé de monde absolument comme sur la terre ; les uns absorbant du punch, les autres absorbant du thé ; mais, comme vous le voyez à leurs faces, tous silencieux, et tous.... damnés ? » (1)

*Peter Bell*, DE W. WORDSWORTH.

OPHÉLIE. — Qu'est-ce que cela signifie, Monseigneur ?

HAMLET. — C'est un méfait ténébreux qui veut dire crime. (2)

SHAKESPEARE, *Hamlet*.

(1) Ces vers se trouvaient dans la première édition du *Peter Bell* de Wordsworth ; le poète eut un remords et les fit disparaître dans les éditions suivantes.

(2) « This is miching mallecho ; it means mischief. » *Hamlet* III, 2, 146.

# DÉDICACE

A THOMAS BROWN, ESQ., LE JEUNE, H. F.

*Cher Tom, permettez-moi d'introduire M. Peter Bell dans la respectable famille des Fudge* (1). *Quoiqu'il puisse être au-dessous de ces importants personnages pour les propriétés plus actives qui caractérisent le Rat et l'Apostat, je soupçonne que vous-même, leur historien, vous reconnaîtrez qu'il les surpasse dans la qualification la mieux caractérisée d'une intolérable platitude.*

*Vous connaissez M. Examiner Hunt ; eh bien ! c'est lui qui m'a présenté à deux des Messieurs Bell* (2). *Mon intimité avec le plus jeune M. Bell est tout naturellement née de mon introduction auprès de ses frères. En vous le présentant, j'ai la satisfaction de pouvoir vous assurer qu'il est de beaucoup le plus assommant des trois.*

*La connaissance d'un des Peter Bell offre ce singulier avantage, que si vous connaissez un Peter Bell, vous connaissez trois Peter Bell ; ils ne*

(1) Les héros d'un poème satirico-burlesque de Thomas Moore, à qui est adressée cette Dédicace. Moore avait publié *The Fudge Family* sous le pseudonyme de Thomas Brown.

(2) L'éditeur du journal *l'Examiner* y avait inséré une critique de deux poèmes intitulés *Peter Bell*, l'un de Reynolds et l'autre de Wordsworth (avril et mai 1819). C'est la lecture de cet article de Hunt qui inspira à Shelley sa satire de *Peter Bell III*.

*sont pas un, mais trois, non pas trois, mais un. Terrible mystère, qui, après avoir fait verser des torrents de sang, et avoir été célébré par un concert de gémissements capable d'assourdir la musique des sphères, a enfin trouvé son explication, à la satisfaction de tous les partis du monde théologique, dans la nature de M. Peter Bell.*

*Peter est un Peter polyhédrique, un Peter à plusieurs faces. Il change de couleur comme un caméléon, ou de peau comme un serpent. C'est un Protée de Peter. Il a d'abord été sublime, pathétique, émouvant, profond; puis stupide; puis ennuyeux et stupide; puis enfin stupide, oh, si vraiment stupide! d'une stupidité au delà de toute permission.*

*Vous comprendrez qu'il n'est pas nécessaire de considérer l'Enfer et le Diable comme un mécanisme surnaturel. Toute la scène de mon épopée se passe « dans ce monde réel ». Ainsi Peter vous en informait lui-même avant sa conversion au* White-Obi (1), *quand il parle « de ce monde de nous tous, de ce monde où nous trouvons notre bonheur ou jamais ».*

*Laissez-moi observer que j'ai mis six ou sept jours à composer ce sublime morceau; l'orbe de mon génie lunaire a fait le quart de sa révolution autour de la stupide terre que vous habitez, et qui vous emporte dans le délire, pendant qu'il gardait son calme et sa splendeur; et sa dernière phase*

(1) Allusion à la conversion de Wordsworth aux opinions régnantes. L'*Obi* ou *Obeah* est une espèce de magie en usage chez les nègres d'Afrique.

*m'a suffi « pour m'assurer une place durable dans la littérature de mon pays* (1). »

*Vos ouvrages, à la vérité, mon cher Tom, se vendent mieux ; mais les miens sont bien supérieurs. Le public n'est pas juge ; c'est la postérité qui ramène tout à l'équité.*

*Laissez-moi observer encore qu'on a déjà tant écrit sur Peter Bell, qu'on peut ne voir dans la présente histoire, comme dans l'*Iliade, *qu'une simple continuation de cette série de poèmes cycliques, qui ont déjà concouru à immortaliser son caractère et ses aventures, en même temps qu'ils en recevaient leur propre immortalité. A ce point de vue, je n'ai violé aucune règle de syntaxe, en commençant ma composition par une conjonction ; le point d'arrêt qui ferme le poème continué par moi, étant comme les points d'arrêt qui terminent l'*Iliade *et l'*Odyssée, *un point d'arrêt tout autre qu'absolu.*

*Dans l'espérance que l'immortalité que vous avez donnée aux Fudge, vous la recevrez d'eux ; et dans la ferme attente que, lorsque Londres sera une habitation de butors, quand Saint-Paul et l'abbaye de Westminster ne seront plus que des ruines sans forme et sans nom, au milieu d'un marais désert, quand les piles du pont de Waterloo seront devenues le noyau d'îlots de joncs et d'osier, et projetteront les ombres dentelées de leurs arches brisées*

(1) Ces derniers mots sont tirés de la Dédicace du *Peter Bell* de Wordsworth à Southey ; pour comprendre l'ironie de ce passage, il faut savoir que Wordsworth avait mis dix-neuf ans à la composition de son *Peter Bell.*

*sur le courant solitaire, quelque commentateur transatlantique pèsera, dans les balances de quelque système de critique nouveau et non encore imaginé, les mérites relatifs des Bell et des Fudge et ceux de leurs historiens,*

*Je suis toujours, mon cher Tom,*
*sincèrement à vous,*
MICHING MALLECHO.

1er Décembre 1819.

*P. S. — Excusez-moi sur le lieu d'où je date ; aussitôt que la publication rapportera quelque chose, j'ai l'intention de louer un logement dans une rue plus respectable.*

---

# PETER BELL III

## PROLOGUE

Les Peter Bell un, deux et trois, sont errants sur le vaste monde. Le premier, l'aîné des Peter, affublé d'habillements de la même mesure, ce long vêtement prédestiné dont s'affubla aussi le second Peter pour faire son chemin ; — toute l'ambition de celui-ci est d'enchaîner la proposition, comme le moyen terme relie les deux extrêmes (il avait appris cela dans les thèmes d'Aldrich) (1), en préservant du crime de schisme l'orthodoxe syllogisme ; — le premier Peter était comme l'ombre dans le miroir du second, avant même qu'il fût de ce monde, son substantiel antitype (2).

Puis vint Peter Bell le Second, que l'on doit considérer désormais comme le corps d'une double âme, et cette portion du tout, sans laquelle le reste ressemblerait aux bouts d'un rêve disjoint (3).

Le troisième est celui qui, sur la tombe, a été forcé de passer de l'autre côté, qui est (allez y voir) juste comme celui-ci.

Peter Bell Premier fut un Peter plus coquet, plus civilisé, plus délicat, plus soigné, comme l'âme avant qu'elle passe de l'autre monde dans celui-ci. Peter Bell le Second,

(1) Manuel de Logique classique alors suivi dans les Universités anglaises.

(2) Le *Peter Bell* de Reynolds parut avant celui de Wordsworth, dont il était une satire anticipée.

(3) Le *Peter Bell* de Wordsworth, sans lequel les satires de Reynolds et de Shelley seraient inintelligibles.

lui, fut prédestiné, comme vous et moi, au bien ou au mal, selon qu'ils se présentent ; son destin fut plus sévère, car c'était un mauvais paysan, un potier polygame (1). Et le dernier est Peter Bell, damné depuis que nos premiers parents ont péché, damné éternellement dans l'Enfer... Sûrement il le mérite bien !

---

# PARTIE I

## LA MORT

Et Peter Bell, quand il se sentit réchauffé par le feu de l'enfer avec les nouveaux importés, devint sérieux ; à sa mise et à sa mine, il était facile de voir que Peter était complètement réformé.

Ses yeux étaient tournés en haut, sa bouche tournée en bas ; son accent avait pris un son nasillard ; il huilait sa chevelure (2) ; on pouvait entendre la grâce de Dieu dans chaque mot que disait ou chantait Peter.

(1) Les plus anciens scholiastes lisent ici : « *Un potier dodécagame.* » C'est une version à la fois plus descriptive et plus mégalophone ; l'altération du texte a captivé l'oreille vulgaire du troupeau des derniers commentateurs (Note de Shelley). — Wordsworth, en effet, dans son poème donne à son Peter Bell douze femmes bien mariées : « Oui, ne frémissez pas ! des femmes mariées, et douze ! »

(2) Pour ceux qui n'ont pas fait une exacte distinction entre l'huile de baleine et l'huile de Russie, cet attribut paraîtrait plutôt convenir à un dandy qu'à un évangélique. L'effet, selon que souffle le vent, est en vérité si identique, qu'il faut un naturaliste bien subtil pour distinguer les deux animaux. Et cependant ils appartiennent à deux espèces de genres bien distincts. (Note de Shelley.)

Peter donc était devenu vieux, et avait une maladie, où aucun docteur ne voyait goutte. Ses souffrances l'avaient presque rendu fou ; les uns disaient que c'était une mauvaise fièvre, les autres juraient que c'était la gravelle.

Ses saints amis vinrent alors autour de lui, et avec force prédications et persuasions convainquirent le patient que, sans la moindre ombre de doute, il était prédestiné à la damnation.

Ils disaient : « Ton nom est Peter *Bell*, ta peau a la couleur (*hue*) du soufre ; que tu sois vivant ou mort, malade ou bien portant, Dieu a fait rimer l'un avec enfer (*hell*) ; l'autre, je crois, rime avec vous (*you*). »

Alors Peter poussa un tel hurlement !... que la nourrice, qui, portant de l'eau de gruau, montait l'escalier aussi bien que le pouvaient ses vieilles jambes, tomba, et se les cassa toutes les deux..... La chute fut cruelle.

Le curé, par la croisée, sauta dans le lac de Windermere (1) ; et mainte anguille (sans être pour cela versée dans la droite raison de Dieu) passa une demi-année à ronger ses rognons.

Et tous les autres assistants se précipitèrent au travers de la porte, se bousculèrent l'un l'autre, et se brisèrent le crâne. — Cependant sur le parquet Peter Bell était assis, il jurait, et maudissait son père et sa mère.

Il délirait de Dieu, de péché et de mort, blasphémant comme un infidèle ; il disait qu'en serrant les dents il allait saisir la terre dans ses fondements, et l'entraîner avec lui dans l'enfer.

(1) Windermere et Grasmere (dont il est question plus bas), lacs du Cumberland auxquels sont à jamais associés les noms de Wordsworth et des Lakistes.

Comme il parlait, vint un spasme, qui sépara de vive force ses dents grinçantes. Comme quelqu'un face à face avec un étrange fantôme, il resta immobile. — Il y avait un gouffre silencieux entre sa mâchoire supérieure et sa mâchoire inférieure.

Et la jaune mort s'étendit sur sa face ; et un sourire fixe, qui n'était pas humain, disait (autant que je puis entendre le cas) qu'il était arrivé dans un triste lieu. — Je tiens tout cela de la vieille femme.

Alors il vint du pic de Langdale un nuage, avec éclair, vent et grêle ; il passa sur les montagnes comme un océan, et je l'entendis battre les bois et les rochers de la Vallée de Grasmere.

Et je vis le noir ouragan s'approcher de minute en minute ; son tonnerre rendait les cataractes muettes ; il s'approchait avec des sifflements, un vacarme, un creux bourdonnement tels qu'on eût dit que le Diable était en lui.

Le Diable y était en effet ; il avait acheté Peter une demi-couronne. Et quand l'ouragan qui le portait se fut évanoui, on ne revit plus jamais rien de ce qu'il avait emporté dans la maison.

Les voisins ébahis vinrent le lendemain..... Ils trouvèrent tout disparu. La bible où il avait coutume de prier gisant à moitié brûlée sous une cage à poulets, du verre brisé... c'était tout ce qui restait.

---

# PARTIE II

## LE DIABLE

Le Diable, je puis l'affirmer en toute assurance, n'a ni sabot cornu, ni queue, ni aiguillon ; il n'est pas, comme le jurent quelques sages, un esprit, ni ici ni là ; nulle part, et cependant partout.

Il est..... ce que nous sommes ; car tantôt le Diable est un gentilhomme ; tantôt un barde échangeant des rimes contre le sack (1) ; un homme d'État tramant des crimes ; un escroc vivant comme il peut ;

Un voleur qui vient dans la nuit avec bottes pleines et pantalon collant, comme quelqu'un qu'il ne serait pas bien de nommer ; ou le malheureux à qui il dérobe neuf cuillères d'argent.

Mais, en cette circonstance, il apparut sous la figure d'un marchand d'habits du Wapping, la face pimpante et l'œil sévère, se rengorgeant et lorgnant de tous côtés jusqu'à ce qu'il vît Peter mort ou dormant.

Il avait un benjamin de dessus (car il était des hommes à la mode qui vont en voiture), sous lequel il abritait sa peau de l'ouragan qui le voiturait, de peur du rhumatisme.

Il appela l'âme hors du cadavre. Elle ressemblait on ne peut plus à Peter ; seulement sa voix était creuse et rauque ; elle avait naturellement l'air drôle ; sa mise aussi était un peu plus propre.

Le Diable ne connaissait ni son propre nom ni son propre lot, Peter ne savait pas qu'il était Bell ; chacun d'eux était emporté par un courant de pensée supérieur

(1) Le mot *sack* est le nom d'un certain vin que le poète lauréat recevait comme partie de son salaire. (*Note de M. Rossetti.*)

qui leur faisait voir toutes choses comme elles n'étaient pas, pendant que chacun s'adaptait parfaitement à toutes choses.

Peter pensait qu'il avait des parents bien chers, frères, sœurs, cousins, commères, dans les marais du Lincolnshire. Il les y aurait peut-être trouvés, s'il avait osé aller montrer

Sa solennelle trogne dans son propre village ; là, pensait-il souvent, il avait, quand il était enfant, escaladé les murs du verger pour mettre au pillage les fruits cultivés par son voisin, merveilleusement fier et joyeux de son équipée.

Et le Diable pensait qu'au milieu de la misère et de la confusion d'une injuste guerre, il venait de faire fortune grâce à un commerce lucratif, celui de vendre aux soldats de mauvaises rations ; — le monde est vraiment plein d'étranges fourberies.

Qu'il avait une demeure toute tracée dans un square semblable au *Grosvenor square* ; qu'il suivait la mode, et qu'il était maintenant venu au Westmoreland, pour voir tout ce qu'il y avait de romanesque dans le pays.

Et tout cela, quoique parfaitement idéal, prêt à s'évanouir au premier souffle, n'était pas plus chimérique que la paix qu'il ne pouvait goûter, ou le souci qu'il ne pouvait bannir.

Après une courte conversation, le Diable dit à Peter que, s'il y consentait, il l'introduirait dans le monde fashionable, en lui donnant une position à son propre service,... et des habits neufs.

Et Peter s'inclina, tout à fait content et fier ; et, après avoir attendu quelques jours la nouvelle livrée — jaune sale relevée de noir, — le malheureux garçon roulait pour l'enfer dans la chaise de poste du Diable.

# PARTIE III

## L'ENFER

L'Enfer est une cité qui ressemble beaucoup à Londres, une cité populeuse et enfumée ; il y a là toutes sortes de gens perdus ; on y trouve peu ou point d'amusement ; on y voit peu de justice, et encore moins de pitié.

Il y a un Castles (1) et un Canning, un Cobbett et un Castlereagh ; toutes sortes de cadavres misérables, tramant toutes sortes de fourberies pour prendre au piège les cadavres moins corrompus qu'eux.

Il y a un... (2), qui a perdu tout son esprit, ou l'a vendu, on ne sait lequel des deux ; il porte en lui deux ombres, et, quoiqu'il soit presque aussi fier que la Fraude, il devient de plus en plus laid et riche.

Il y a une Cour de Chancellerie, un Roi, une populace manufacturière ; une assemblée de voleurs envoyés par eux-mêmes pour représenter des voleurs qui leur ressemblent ; une armée et une dette publique,

Transformée dernièrement en système de papier-monnaie, et qui veut dire, quand on l'interprète : « Abeilles, gardez votre cire, donnez-nous votre miel ; et nous planterons, quand les cieux seront ensoleillés, des fleurs qui vous en tiendront lieu pendant l'hiver. »

On y parle beaucoup de révolution, et des grandes chances du despotisme, de soldats allemands, camps, confusion, tumultes, loteries, rage, fourberie, gin, suicide, et Méthodisme,

(1) Espion du gouvernement anglais.
(2) Lord Eldon, d'après M. Forman, ou Southey, d'après M. Rossetti.

Taxes sur le vin et le pain, sur la viande, la bière, le thé et le fromage ; sur tout ce dont ces purs patriotes se nourrissent, et se gorgent, avant de porter au lit, tout chancelants, l'essence décuplée de toutes ces choses.

Il y a des femmes qui mignardent, miaulent (comme des chats, qui *amant miserè*) (1) sur leur propre vertu, et poussent leurs sœurs plus charmantes à cette ruine, sans laquelle ... que serait la Chasteté (2) ?

Il y a des hommes de loi, des juges, de vieux usuriers, des baillis, des chevaliers, des évêques, de grands et de petits voleurs, des rimeurs, des pamphlétaires, des agioteurs, des hommes de gloire dans les guerres ;

Des êtres dont tout le commerce consiste à courtiser les dames, à folâtrer autour d'elles, à les regarder, à leur sourire niaisement, jusqu'à ce que tout ce qu'il y a de divin dans la femme devienne cruel, galant, mielleux, inhumain, crucifié entre un sourire et un pleurnichement.

Chacun, poussant, suant, se lamentant, s'éreintant, s'irritant, prêchant — une véritable émeute ! chacun travaillant sans répit, pendant qu'il pense duper son voisin, à duper son propre cœur en le privant du repos.

(1) Un des caractères indiqués par Linnée dans sa description du Chat. C'est à la même cause qu'il faut attribuer le miaulement de plus d'une espèce de ce genre ; avec cette différence, toutefois, que le pauvre quadrupède est forcé de se débattre avec ses propres plaisirs, tandis que le bipède est supposé ne se débattre qu'avec les plaisirs des autres. S.

(2) Que serait en effet cette excuse, cette coquille de vertu sans son noyau, la prostitution, et le noyau de la prostitution sans cette coquille de vertu ? Je m'étonne que les dames du trottoir ne forment pas une association, comme celle de la Société pour la suppression du vice, pour le soutien de ce qu'on peut appeler « *le Roi, l'Eglise, et la Constitution* » de leur ordre. Mais c'est là un sujet trop horrible pour une plaisanterie. S.

Et tout cela se rencontre aux réceptions, dîners de cérémonies, et dîners politiques, soupers de poètes épiques ; thés, où les lieux communs agonisent, déjeuners professionnels et critiques,

Aux lunches et collations tellement aldermaniques, qu'une seule pourrait fournir dix dîners ; où règne une panique à la langue crétoise, chacun craignant que les nouvelles russes, hollandaises ou allemandes ne fassent des gagnants, ou des perdants,

Aux conversations, bals, conventicules, salons, cours de loi, comités, invitations du matin, clubs, librairies, églises, mascarades et tombes.

Et c'est là l'Enfer ; et dans cette fumée, tous sont damnables et damnés ; chacun, en damnant, damne l'autre ; chacun est damné par l'autre ; il n'y en a pas d'autre qui les damne (1).

C'est un mensonge de dire : « Dieu damne (2). » Où était l'Attorney général du Ciel, quand ils nous ont exhibé pour la première fois de pareils mensonges? Qu'il y ait une fin aux impostures; elles sont des mines empoisonnées.

Les hommes d'État se damnent (3) eux-mêmes à

(1) Cette strophe est imitée d'une strophe de la Ballade de Reynolds, dont voici la traduction :

« Peter Bell n'a pas de frère ; sa mère n'a pas d'autres fils ; aucun autre fils ne l'a appelée sa mère : Peter Bell n'a point de frère. »

(2) J'ai peur que cet outrage à notre serment national, et que cette accusation portée contre la pratique journalièrement observée par nos concitoyens d'affirmer solennellement les plus énormes mensonges, ne méritent la censure d'un Attorney général plus vigilant que celui auquel je fais ici allusion. S.

(3) Nous avons dû conserver le mot *damner* dans cette strophe et les suivantes ; le mot *condamner*, qui serait plus correct, donnerait un sens inexact et incomplet.

être maudits ; les hommes de loi damnent leurs âmes à accroître leurs honoraires ; les gens d'église se damnent eux-mêmes à voir le doux amour de Dieu dans des charbons ardents.

Les riches sont damnés, sans remède, à injurier, à faire mourir de faim et à fouler aux pieds le faible et le misérable ; et les pauvres damnent leurs cœurs brisés à endurer coup sur coup, gémissement sur gémissement.

Quelquefois les pauvres sont à la vérité damnés à prendre, — non les moyens pour être heureux, — mais le lumignon de Cobbett, la revanche ; cette herbe qui rend les vers qui s'en repaissent plus maigres qu'auparavant.

Et quelques-uns, en petit nombre, comme nous en connaissons (1), sont damnés, — Dieu seul sait pourquoi — à croire que leurs esprits leur ont été donnés pour faire de cet affreux Enfer un Ciel ; et ils vivent et meurent dans cette foi.

Ainsi, comme dans une ville frappée de la peste, chaque homme (qu'il soit sain ou non) doit, sans distinction, tomber malade ; de même que, quand le jour commence à s'obscurcir, on ne distingue plus un pigeon d'une corneille ;

Ainsi, bons et méchants, sages ou fous, l'oppresseur et l'opprimé, ceux qui pleurent de voir ce que les autres infligent en souriant à leurs frères, ceux qui aiment et ceux qui haïssent, les pires et les meilleurs,

Tous sont damnés. Ils respirent un air épais, infect,

(1) Shelley, dans cette strophe, songe à lui-même et à son ami Hunt.

chassant la joie. Chacun poursuit ce qui lui semble le plus désirable, minant comme des taupes à travers l'esprit, pour y creuser les vastes palais caverneux, où l'inquiétude réside éternellement sur son trône.

---

# PARTIE IV

## LE PÉCHÉ

Voici donc Peter dans le Grosvenor Square de l'Enfer, valet de pied au service du diable ! Et le monde, qui juge mal, jurerait que là tout homme au service doit préférer le vice à la vertu.

Mais Peter, quoique maintenant damné, n'était plus le Peter d'avant la damnation. Les hommes souvent se préparent une destinée, qui, avant de les atteindre, n'est pas ce qui s'accorde avec leur condition naturelle.

Toutes les choses que Peter voyait et sentait avaient pour lui un aspect particulier ; et quand elles entraient dans le domaine de sa propre nature, elles semblaient se fondre en lui, comme un nuage dans un nuage.

Et ainsi le monde extérieur ne faisant qu'un avec son monde intérieur, il devint fort peu attrayant pour ceux qui, dédaigant la méditation, étaient faits sur un autre moule.

Lui les méprisait, et eux le méprisaient ; et lui méprisait tout ce qu'ils faisaient : et eux faisaient tout ce que les hommes de leur humeur sont habitués à faire pour amuser leurs caprices, buvant, mentant, jurant, jouant.

Tels étaient ses camarades de service ; ainsi, sa vertu, comme la nôtre, reposait trop sur cette morgue indignée que l'hypocrite orgueil excite en nous pour nous prévaloir avec fracas des fautes l'un de l'autre.

Il avait un esprit qui était en quelque sorte à la fois circonférence et centre de tout ce qu'il pouvait ressentir ou connaître ; rien n'en sortait, bien qu'il y entrât toujours quelque chose.

Il avait autant d'imagination qu'un pot d'une pinte ; impossible à lui d'imaginer une autre situation, comme point de départ de sa contemplation, que celle où il se trouvait actuellement.

Cependant c'était un esprit original, créant à nouveau tout ce qu'il voyait d'une manière nouvelle, raffinant ces nouvelles créations, et les combinant conformément à la loi d'un maître-esprit.

Ainsi, quoique sans imagination, une conception claire, intense, de l'œuvre de son esprit, avait donné la vie aux choses qu'il avait exécutées ; il éveillait, à mon avis, une sorte de pensée dans la sensation.

Mais dès le principe, ce qui fit la force de Peter, c'est qu'il était une espèce d'eunuque moral ; s'il touchait le bord de la chemise de la nature, il se trouvait mal, et n'osait jamais soulever la tunique la plus secrète qui cache tout.

Elle, cependant, riait d'un sourire malin, et le baisait d'un baiser de sœur, et lui disait : « Mon excellent Diogène, je vous aime bien ; mais s'il vous plaît, ne vous aventurez plus à jouir de mes plus intimes délices.

« C'est vous qui êtes froid ; et moi qui ne suis pas prude, j'accorde amour pour amour, franc, chaud, et vrai ; et Burns, un jeune paysan écossais (ses écarts

en sont la preuve) a mieux connu ma joie que vous, mon savant ami.

« Bouche baisée ne perd pas son charme, mais se renouvelle comme fait la lune (1) ; — ainsi pensait Boccace, dont les douces paroles pourraient guérir un mâle, aussi prude que vous, du mal que vous souffrez maintenant, une marée basse dans l'âme, comme une lagune stagnante. »

Alors Peter frotta ses yeux sévères, et caressa son front spacieux de sa large main (2) ; entre l'amour et la crainte, il prit un air bizarre, comme sans doute l'étaient ses sentiments, et prolongea son rêve.

Le Diable n'était pas une créature extraordinaire, un voleur à l'esprit de plomb, un rebut des scories et de l'écume de la nature ; une masse ressemblant de corps et de membres à un crapaud, avec un esprit, un cœur et une imagination hébétés.

Il était cette chose pesante, stupide, froide, que peut bien être l'esprit du mal ; un bourdon trop vil pour avoir un aiguillon ; qui se gorge, et barbouille son aile paresseuse, et appelle la débauche « luxe ».

Aujourd'hui il était tout à fait l'espèce de personnage autour de qui abondent, à une époque fixe, venaison, tortues, vin du Rhin, et claret, bonne chère et des gens pour la partager, et le meilleur madère de l'Inde orientale !

C'était sa fantaisie d'inviter des hommes de science, d'esprit et de savoir, qui venaient apporter chacun le

(1) « Bocca bacciata non perde ventura,
Anzi rinnuova come fa la luna ».
(Boccace).

(2) Nous avons vu un portrait de Wordsworth dans cette attitude.

tribut de leur lumière ; dans son orgueil, il pensait que c'était son or qui pourrait bien avoir rendu ces esprits si brillants.

Et les hommes de savoir, de science et d'esprit le considéraient comme vous et moi nous considérons quelque arbre pourri, sous lequel nous nous asseyons pour flâner et dîner, exposés au ciel immense.

Et tout le temps, avec un sourire épais et lâché, ce pauvre sire complaisant était assis clignant de l'œil; croyant que c'était son pouvoir qui avait créé cette joviale scène, et que tous rendaient hommage à sa présidence dont personne ne s'occupait.

Et cependant, ce lieu était bien l'Enfer ; c'était bien le Diable ; et tous, — bien que le claret circulât à merveille et que l'esprit, comme l'océan, se soulevât et tombât tour à tour, — ils étaient éternellement damnés.

---

## PARTIE V

### LA GRACE

Parmi les convives qui souvent restaient jusqu'aux petits soupers du Diable, il venait un homme, blond comme une vierge ; et Peter notait ce qu'il disait, debout derrière la chaise de son maître.

C'était un poète puissant et un psychologue à l'âme subtile ; il semblait comprendre toutes choses, anciennes ou nouvelles, mer, ou terre, tout excepté son propre esprit, qui était un brouillard.

C'était un homme qui aurait pu changer l'enfer en ciel, et ainsi trouver dans la joie un ciel pour lui-même ; mais il se fiait à des ombres indécises, et se condamnait lui-même à la folie.

Il parlait de poésie ; il disait combien elle était divine : « une lumière, un amour ; un esprit qui, comme le vent, souffle çà et là, comme il lui plaît ; une rosée venant d'en haut, de Dieu ;

« Un pouvoir qui vient et s'en va comme un rêve, et que personne ne peut suivre à la trace ; une lumière du ciel sur la terre, le rayon le plus brillant de la vérité ». Et quand il avait cessé, la lueur de ces paroles restait sur sa face (1).

Peter, en entendant de pareils discours, ou bien ne se souciait pas d'avoir la tête cassée, restait là comme un homme endormi, ou bien frustrait de couteau ou de fourchette un convive qui en avait besoin, ou laissait tomber et brisait l'assiette de son maître.

La nuit souvent il sursautait et veillait comme un amoureux, et se mettait à composer des chansons dans un rythme sauvage sur la bruyère et le vallon, et le lac entouré de rochers et sur le cœur de l'homme ;

Et sur le ciel universel, et sur le sein vert de la terre immense, et le doux et étrange mystère de ce qui peut être au delà de ces choses, et cependant reste invisible.

Dans sa pensée, il visitait les lieux où, avant d'être mort et damné, il avait mené sa vie errante ; et cependant il ne savait pas de quoi se nourrissaient ces pensées qui remplissaient ainsi son imagination.

Et ces obscures ressouvenances remuaient une telle

(1) Shelley, dans ces strophes, a voulu peindre Coleridge.

harmonie en Peter, que, toutes les fois qu'il lui en venait fantaisie, il pouvait parler de rochers et d'arbres dans un mètre poétique.

Car, quoiqu'il n'eût plus aucun sentiment de la mémoire, cependant il se souvenait bien de maint fossé et maintes clôtures de haies vives ; il comprenait les lacs, et savait quelque chose de la bruyère et de la montagne.

Il avait aussi d'obscures réminiscences de colporteurs rôdant en tournées ; de jattes de lait et de sceaux ; de quelques collections de dictons et proverbes; des réflexions de vieux curés dans les cimetières (1).

Mais le vers de Peter était limpide, et il annonçait, du foyer glacé d'un siècle froid, que personne ne pourrait dompter l'âme de cette flamme plus divine qu'il augurait à la terre ;

Semblable aux douces pluies sur les plaines desséchées, qui de grises qu'elles étaient les rendent vertes, ou au rayon soudain de lune qui inonde les vitres d'une chambre obscure d'une lumière aussi large que celle du jour.

Car le langage était dans la main de Peter comme la glaise, quand il était lui-même un potier ; et il fit des chansons pour toute la contrée aussi douces à sentir et à entendre qu'autrefois ses petites marmites de terre pour le villageois de la montagne.

Et M.*** (2) le libraire lui donna vingt livres pour quelques-unes. Alors, dédaignant de porter sa jaune livrée de valet, Peter (trop orgueilleux de cœur, je le crains) donna immédiatement sa démission au Diable.

(1) Ces dernières strophes sont une critique directe de Wordsworth.

(2) Un des nombreux éditeurs de Wordsworth.

De quoi le Diable s'offensa, et jura dans son âme un grand serment, que pour cette damnée impertinence, il lui apprendrait à avoir un sentiment convenable de ce qui est dû aux gentilshommes !

---

# PARTIE VI

## LA DAMNATION

« Oh ! si mon ennemi avait écrit un livre ! » criait Job. — Malédiction formidable, si pour un Arabe comme pour un Breton, c'était une véritable blessure d'être mordu par un critique. Le Diable ne souhaita rien de pire à Peter.

Quand le dernier livre nouveau de Peter fut mis en vente, le Diable en envoya à la sourdine un exemplaire à toutes les premières Revues avec un bon de cinq livres comme compliment, et cette courte note : « On est prié d'abîmer. »

Alors *seriatim*, par mois et quartiers de mois, apparurent force tirades insensées, telles que celles-ci. L'un disait : « Peter a séduit la fille de Mrs Foy ; puis il noya la mère dans l'Ullswater (1), et alla au lit. »

Un autre disait : « Qu'il se rase la tête ! Où est le docteur Willis ?.. Ou bien veut-il plaisanter ? Que prétend-il ou qu'espère-t-il, le misérable, en renonçant à imiter Pope, pour fouiller ce barbare de Shakespeare ? »

Un autre encore : « N'est-ce pas assez de l'inceste, et

(1) Lac de Cumberland.

faut-il qu'il y ait aussi l'adultère? Les grâces après le dîner! Mécréant et menteur! voleur! drôle! gredin! fou! Le feu de l'enfer est vingt fois trop bon pour vous!

« Après ce dernier livre de vous, *nous* pensons que vous êtes doublement damné, en vous vouant vous-même au mépris; nous vous avions cependant averti, quand vous étiez sur le bord de l'abîme. Votre nom ténébreux fera reculer d'effroi l'enfant même qui n'est pas né (1). »

Le Diable réunit toutes ces Revues en un paquet, qu'il fit porter en toute sûreté à la maison de Peter. Pour le transport, Peter paya dix pence, les détacha, les lut, et devint à moitié fou.

« Quoi! s'écria-t-il, voilà ma récompense pour des nuits de pensée, et des jours de travail! Est-ce donc uniquement pour être abhorrés par des hommes dont ils n'ont jamais entendu parler, que les poètes consument l'huile de leurs esprits?

« Que leur ai-je donc fait? Et quelle est cette M^rs Foy? Il est vraiment cruel de parler ainsi de moi et de Betty! Adultère! O Dieu, viens à mon secours! j'ai presque envie de me battre en duel.

« Ou bien, criait-il encore, prenant un visage grave, est-ce que mon génie, semblable à la lune, fait devenir ceux qui regardent sa face, cette face qui se reflète dans leur cervelle, semblables à un concert de cloches fêlées et dissonantes? »

Car Peter ne connaissait pas la ville; mais il pensait, comme font les lecteurs de village, qu'avec une demi-

(1) Allusions transparentes aux accusations et aux calomnies dont Shelley fut l'objet de la part des critiques de son temps.

guinée ou une couronne il pourrait acheter l'oubli ou le renom dans une Revue, comme si c'était la propre voix de Dieu (1).

Tout ce que Peter fit en cette occasion, ce fut d'écrire quelque triste fatras en prose. C'est une dangereuse invasion, quand les poètes se mettent à *criticiser* ; leur mission est de charmer, non de mettre à *quia*.

Le Diable alors envoya à la foire de Leipsick pour y acheter la traduction par Born du livre de Kant ; un monde de mots, la queue la première, où bien et mal, faux et vrai, laideur et beauté, sont secoués comme dans une roue de loterie ;

Cinq cents pages in-octavo bien remplies de psychologie germanique..... Celui qui apaise avec cela son *furor verborum* mérite juste sept mois de gages, plus qu'il ne m'en sera jamais dû.

Je les ai parcourues quelque neuf jours, et j'ai vu qu'elles étaient mauvaises. Un ami aussi m'en parla pour m'en dire du mal, sans les avoir jamais lues ; j'ai découvert avec stupeur que Sir William Drummond (2) les avait lues.

Quand le livre fut arrivé, le Diable l'envoya à P. Verbovale, Esquire (3), avec quelques lignes de compli-

(1) *Vox populi vox Dei.* Comme M. Godwin l'observe avec vérité d'un autre dicton plus fameux, « maxime d'un certain mérite comme adage populaire, mais totalement dénuée d'exactitude philosophique. » S.

(2) L'écrivain philosophe que Shelley estimait au-dessus de tout ses contemporains. Voir préface de *Laon* et *Cythna*, v. I, p. 108.

(3) *Qui valet verba*, c'est-à-dire : tous les mots qui ont été, sont ou peuvent être employés par, pour, contre, avec ou sur lui. C'est là une preuve suffisante de l'utilité de cette histoire. Le grand-père de Peter, qui a choisi ce nom, semble avoir eu une *claire vue anticipée* de la nature et de la modestie de cet ornement de sa postérité. S.

ment, par la malle de nuit de Carlisle. Quand Peter l'eut reçu, le livre mit le feu à son âme ;

Un feu, qui, *ex luce præbens fumum*, lui fit voir au delà du fond du clair puits de la vérité. Quand vous et moi, Madame, nous irons, comme nous devons y aller, *subter humum*, nous pourrons en savoir plus que lui.

Maintenant Peter, l'âme transformée en un paradoxe ambulant, — car il n'était plus ni partie ni tout, ni bon ni mauvais, ni coquin ni fou — se mit à courir à travers bois et rochers.

Il chevaucha avec fureur où dernièrement il courait à pied, fouettant et éperonnant son bidet dompté ; métamorphosé en puritain formaliste, homme solennel et sans sexe ; il croyait à moitié au *White-obi* ;

Dans ses visions il enfourchait son coursier, trottant superbe sur des ponts de neuf pouces, avec Flibbertigibbet, un noble esprit follet, qui se moquait et grimaçait à son côté — un lutin au cerveau fêlé pour guide — sur des champs de blé, des portes et des haies.

Après ces spectrales chevauchées il rentra chez lui dans son cœur, et trouva qu'une grande partie de sa flamme habituelle s'en était envolée ; ses pensées devinrent faibles, lourdes et boiteuses de leurs conceptions.

Aux yeux de Peter, tout prit une unique couleur ; il n'était ni wigh, ni tory, ni déiste, ni chrétien ; il devint si subtil que n'être rien était toute sa gloire.

Un seul point dans sa pensée se faisait jour à travers son organisme, une foi enracinée dans son cœur, le principal épi de la gerbe flétrie de ses doctrines ; c'était que « le bonheur est un mal ».

Ainsi pensèrent Calvin et Dominique ; ainsi pensent leurs fanatiques successeurs, qui même aujourd'hui ne

se feraient ni honte ni scrupule d'arracher notre chair de nos os, s'ils pouvaient « faire leur métier ».

Sa morale ainsi fut minée dans ses fondements : le vieux Peter Bell, l'âpre et vieux potier, était ressuscité dans son esprit ; il devint stupide, rude. sournois, grossier, comme lorsqu'il vagabondait près de l'Otter (1).

Dans les nuances de l'agonie éclatant en reflets fugitifs sur le corps d'un poisson, Peter maintenant s'amusait à voir des ombres semblables au lever ou au coucher d'un arc-en-ciel, se mêlant à certain désir affamé (2).

C'est ainsi qu'il regarda la face de sa patrie mourante, et quand sous ses yeux elle gisait pleine de beauté, implorant en vain son dernier embrassement, pleurant de se voir abandonnée, lui, avec son sourire endurci, il se retourna et s'en alla.

Et il dit froidement à son âme : « Ne pensez-vous pas que nous pourrions faire un poème sur elle, quand elle

(1) Fameuse rivière de la Nouvelle-Atlantide des Pantisocratistes Dynastophiles. S. — Allusion aux rêves philanthropiques de Wordsworth et des futurs Lakistes au moment de la Révolution française.

(2) Voir la description des belles nuances produites pendant l'agonie d'un certain nombre de truites, dans la quatrième partie d'un long poème en vers blancs publié il y a quelques années. Ce poème contient un curieux échantillon de l'endurcissement graduel d'une sensibilité forte, mais circonscrite, de la perversion d'un entendement pénétrant, mais frappé d'hébêtement. L'auteur aurait pu tirer une leçon qu'il avait probablement oubliée de ces doux et sublimes vers :

« Partageons, berger, cette leçon : Apprenons à la fois, et par ce que la Nature montre et par ce qu'elle cache, à ne jamais confondre notre plaisir ou notre orgueil avec les douleurs du dernier des êtres qui sentent. » S. — Cette note de Shelley ferait allusion, d'après Forman, à un passage de la huitième partie de *l'Excursion* de Wordsworth, qui ne justifierait pas la sévérité de la critique.

sera morte ?... Ou plutôt non ! il me vient une pensée dans la tête ! Je prendrai son linceul pour m'en faire un drap neuf.

« Ma femme en a besoin d'un. Laissons qui le voudra, enterrer ce cadavre mutilé ! Moi et vous, ma très chère âme, nous nous divertirons alors comme le prince Régent fit avec Sherry (1), pour m'abandonner hélas ! aussi à la fin. »

Cependant son âme ne voulait pas être gaie, mais elle se lamentait en lui ; comme un faon qui se lamente dans un trou, son âme gisait blessée et s'épuisant, jour par jour, jusqu'à ce que toute la vie de sa vie fût partie.

De même que les cieux troublés tachent les eaux limpides, l'orage, dans l'esprit et le cœur de Peter, a rendu maintenant ses vers bizarres et sombres ; ce ne sont plus que les spectres de ce qu'ils étaient, secouant au vent leurs obscurs linceuls ;

Car maintenant, il délirait d'énormes folies, de baptêmes, d'écoles du dimanche, et de tombes. George Colman (2) serait devenu mélancolique à l'entendre, comme un mâle Molly, marmotter ces stupides psalmodies.

Cependant les Revues, qui avaient maltraité et maltraité Peter quand il écrivait pour la liberté, aussitôt que dans ses chants ils eurent reconnu la folie qui caresse la Tyrannie, l'apprécièrent, pour l'amour de ceux qui les nourrissent.

A les entendre c'était un trop grand homme pour

(1) Shéridan. On sait comment le prince Régent, le futur George IV, après l'avoir comblé de faveurs, le laissa mourir dans la misère.

(2) George Colman, auteur comique très gai, dont on joue encore en Angleterre l'*Héritier légal*.

l'éplucher ; une planète perdue dans les perçants rayons de la vérité ; sa vertu, quelque chose de terrible et de prodigieux ; c'était le plus sublime, le plus religieux, le plus pur des poètes de ce temps.

Aussitôt que Peter eut lu tout cela, il s'écria : « *Eureka* ! J'ai trouvé le moyen de tirer du métier poétique un meilleur parti qu'aucune autre créature vivante jusqu'à ce jour béni ! »

Puis Peter écrivit des odes au Diable ; dans l'une d'elles il disait humblement : « Puissent Carnage et Meurtre, ta nièce et ta fille, puissent Rapine et Famine, ta gorge toujours repue, te gaver de vivants et de morts (1) !

« Puissent Mort et Damnation et Consternation s'envoler de l'Enfer avec *pure intention* ! Massacre à Manchester, à Glasgow, à Leeds, à Chester ! Noie tout dans le sang d'Avon à Trent !

« Que les officiers de ta garde du corps abattent enfants et femmes, et rient de ce hardi triomphe à faire fendre le ciel ! Quand Moloch en Judée dévorait les enfants avec furie, c'était toi, ô Démon, qui dînais avec une *pure intention* (2). »

(1) Allusion à ces vers de Wordsworth dans son *Ode de Remerciement sur la Bataille de Waterloo :* « Nous courbons nos têtes devant toi, nous glorifions ton nom, Dieu tout puissant ! Mais ton plus terrible instrument pour exécuter ton *intention pure* est l'homme armé pour le carnage mutuel : oui, le Carnage est ta fille. »

(2) Il est curieux d'observer comme les extrêmes se rencontrent souvent. Cobbett et Peter emploient le même langage dans des vues bien différentes ; Peter est en somme un Cobbett métrique. Cobbett, toutefois, est plus malfaisant que Peter, parce qu'il souille une cause sainte et maintenant invincible en y introduisant les principes du meurtre légal ; tandis que l'autre ne joue qu'un rôle de méchant ridicule et odieux. Si Peter ou Cobbett devaient voir cette note, ils se sentiraient plus indignés de se

# PARTIE VII

## DOUBLE DAMNATION

Le Diable maintenant savait ce qu'il avait à faire. Aussitôt après avoir lu l'ode, il alla trouver son ami Lord Mac Murderchouse, un homme d'une haute influence dans les deux Chambres pour lui dire : « Pour argent ou pour amour,

« Trouvez, je vous en prie, quelque place ou sinécure, pour entretenir avec le superflu des taxes un de nos amis, un poète ; il y en a peu qui dans leur vol se soient plus que lui apprivoisés au leurre. » Sa Seigneurie se leva et mit à la torture

Sa stupide cervelle ; on aurait pu, pendant ce temps-là, compter autant de chapelets qu'il avait de Collèges électoraux ; puis enfin (sur son front étroit, comme quelqu'un qui efface un compte, caressant pour les faire disparaître les sillons insignifiants), il répondit :

« C'est fort heureux, cher monsieur, que je le puisse. J'espère que je n'ai pas besoin de réclamer de vous la garantie qu'il se remuera pour nos affaires, et comme Oliver (1), qu'il gagnera bien son salaire. »

Ces paroles échangées, les nouvelles envoyées à Peter, le Diable se hâta de rentrer chez lui, et se mit au

voir comparés l'un à l'autre, que de toute autre censure impliquée dans le reproche de perversion morale qui leur est adressé. S.

(1) Espion du gouvernement, qui joua un rôle odieux dans l'affaire de Brandreth, Turner et Ludlam, dont l'exécution en 1817 inspira à Shelley son *Adresse au peuple sur la mort de la princesse Charlotte*. Voir à ce sujet notre Étude sur Shelley.

lit. Il n'avait pas de toux, pas de docteur; il avait assez bien mangé et assez bien bu ; cependant cette même nuit, il mourut.

On descendit le cadavre du Diable ; ses décents héritiers se réjouirent de son argent ; une longue file de voitures de deuil suivit son cercueil à travers la ville. Où était le Diable lui-même ?

Quand Peter apprit sa promotion, ses yeux, de bonheur, devinrent comme deux astres ; il y eut comme un arc de doucereuse dévotion qui s'engendra dans son dos ; tous ses mouvements semblaient être ceux de quelqu'un qui baise le soulier d'un Lord.

Il loua une maison, acheta de la vaisselle, et fit faire une belle allée pour conduire à sa porte, avec du sable criblé soigneusement étendu, comme pour défier quiconque dirait que Peter eût jamais été pauvre.

Mais bientôt une maladie porta un coup profond à la vie même et à l'âme de Peter. Il se promenait, il dormait, il avait les couleurs de la santé sur ses joues, et peu piochaient mieux que lui — il n'y avait pas de plus robuste mangeur ;

Et cependant une étrange et horrible malédiction se cramponnait à Peter nuit et jour. Mois après mois, sa situation devint désespérée, et plus mortelle que je ne saurais le dire dans ces vers.

Peter était assommant (il avait déjà été assommant), mais maintenant si assommant, si vraiment assommant! Soit qu'il parlât, écrivît ou racontât, il était toujours sous le coup de cette malédiction d'hébétude — assommant au delà de toute imagination, assommant !

Personne ne pouvait lire ses livres ; aucun mortel, à l'exception d'un petit nombre d'amis naturels, ne vou-

lait l'entendre ; le curé n'approchait pas de sa porte; sa situation était celle de l'immortel décrit par Swift ; personne ne pouvait le supporter.

Sa sœur, sa femme et ses enfants bâillaient dans un long, lent et formidable ennui, au delà de toute patience humaine. Chacun aurait volontiers mis en gage ses espérances du ciel pour être partout ailleurs que là.

Mais dans ses vers et dans sa prose, l'essence de sa platitude était si concentrée et si étroitement comprimée, qu'il aurait fait dormir Guatimozin sur son rouge gril d'airain.

Un garçon de l'imprimeur, en pliant ces pages, tomba de sommeil sur le flanc, comme ces fameux Sept, qui dormirent trois siècles. Ces mêmes pages, on les appliqua, en guise de narcotiques, aux rages éveillées de la frénésie sans sommeil.

Les *Reviewers* eux-mêmes, qui étaient payés pour parler de lui dans leurs Revues, avec leurs nerfs de granit finissaient par se fatiguer ; bâillant et engourdis, ils se retiraient, pour rêver de ce qu'ils avaient à faire.

Et de pire en pire, l'accablante malédiction bâilla en lui, jusqu'à devenir une peste : une immense atmosphère contagieuse, rampant comme le froid sur toutes choses voisines ; un pouvoir destiné à infecter et à infester.

Ses servantes et ses chiens devinrent stupides ; stupide son petit chat, un lutin si folâtre naguère ; les bois et les lacs si beaux se remplirent d'une épaisse stupidité — tout devint stupide comme Peter lui-même.

La terre sous ses pieds, les sources qui vivaient dans son sein une vie si animée, l'air, les souffles des nombreuses ailes qui l'éventent de leurs murmures toujours renaissants, étaient morts pour leur lutte d'harmonie.

Les oiseaux et les bêtes dans les bois, les insectes et tous les êtres qui rampent, n'étaient plus maintenant qu'une multitude silencieuse ; l'œuvre de l'amour restait inachevée ; aucune couvée, près de la maison de Peter, ne prenait sa volée.

Et tous les villageois voisins bâillaient stupidement l'un en face de l'autre ; on n'entendait pas braire un âne ; pas le moindre chien ne dressait les oreilles ; aucun homme ne voulait faire un pas pour sauver sa mère mourante.

Tous abandonnèrent ce pays enchanté, excepté quelque habitant à moitié idiot et à moitié coquin qui, plutôt que de payer un loyer, aurait trouvé une merveilleuse joie à vivre sur le tombeau de son père.

Aucun bailli n'osait entrer dans cette région par crainte du stupide charme ; un homme qui l'eût osé aurait porté au moins pour quinze mois sur sa face le bâillement d'une telle aventure.

L'espace de sept milles par devant, par derrière, tout à l'entour, cette peste de stupidité étend son empire ; une vie d'ombre sans un bruit. C'est à l'âme de Peter que le charme est attaché ; — comment pourrait-il se dissiper jamais ?

---

# LA MASCARADE DE L'ANARCHIE

POÈME ÉCRIT A L'OCCASION DU MASSACRE DE MANCHESTER

---

Un jour, en Italie, comme j'étais endormi, il vint une voix de la haute mer, dont l'irrésistible puissance m'entraîna dans le champ des visions de la Poésie.

Je rencontrai sur le chemin le Meurtre. Il avait un masque ressemblant à Castlereagh. Son regard était doux, et cependant horrible ; sept chiens de sang le suivaient.

Tous étaient gras ; et ils pouvaient bien être en merveilleux état, car un par un, deux par deux, il leur jetait des cœurs d'hommes à dévorer, qu'il tirait de dessous son vaste manteau.

Après venait la Fraude ; elle avait, comme lord Eldon, une robe d'hermine ; ses grosses larmes, car elle savait bien pleurer, se changeaient en meules de moulin, à mesure qu'elles tombaient ;

Et les petits enfants qui jouaient étourdiment autour de ses pas, prenant chaque larme pour un diamant, s'y brisaient la tête (1).

(1) Shelley affectionnait cette image si énergique empruntée à Shakespeare ; nous la retrouvons plus loin dans *Swellfoot Tyran*, p. 120.

« La quatrième et la cinquième strophe, dit Hunt dans la belle préface qu'il a mise en tête de ce poème, offrent une

Revêtue de la Bible, comme de la lumière et des ombres de la nuit, semblable à Sidmouth (1), venait ensuite l'Hypocrisie montée sur un crocodile.

Et beaucoup d'autres Destructions jouaient dans cette mascarade de spectres, toutes déguisées, jusqu'aux yeux mêmes, en évêques, hommes de loi, pairs ou espions.

En dernier lieu venait l'Anarchie ; elle était montée sur un cheval blanc, tout éclaboussé de sang ; elle était pâle jusqu'aux lèvres, comme la Mort dans l'Apocalypse.

Et elle portait une couronne royale, et dans sa main un sceptre brillait ; sur son front je vis cette inscription : « Je suis Dieu, et Roi, et Loi. »

D'un pas ferme et rapide sur la terre anglaise elle passa, foulant dans un bourbier de sang la multitude qui l'adorait.

Et autour d'elle une puissante troupe ébranlait le sol de ses trépignements, chacun brandissant une épée sanglante au service de son maître.

Dans un glorieux triomphe, ils chevauchaient à travers l'Angleterre, fiers et gais, ivres jusqu'à l'intoxication du vin de la désolation.

Sur les champs et les villes, de mer à mer, le cortège passait rapide et libre, déchirant et écrasant jusqu'à ce qu'il arrivât à la ville de Londres.

Et chaque habitant, frappé de panique, sentit son

allusion qui devient bien touchante, quand on songe à ce que Shelley dut ressentir en les écrivant. Il pensait à ses enfants, qui lui avaient été enlevés par le feu lord Chancelier Eldon. »

(1) Lord Sidmouth, chancelier de l'échiquier, plusieurs fois ministre, très dévoué au roi Georges III.

cœur navré de terreur, en entendant le cri de tempête du triomphe de l'Anarchie.

Car avec pompe vinrent au-devant d'elle, revêtus d'armures comme de sang et de flammes, les assassins gagés, qui chantaient : « Tu es Dieu, et Loi, et Roi !

« Nous avons attendu, faibles et solitaires, ton arrivée, ô Seule puissance ! nos bourses sont vides ! nos glaives sont froids ! donne-nous gloire, et sang, et or ! »

Hommes de loi et prêtres, foule bigarrée, inclinèrent jusqu'à terre leurs pâles fronts, murmurant comme une prière mauvaise, qui n'ose se faire entendre : « Tu es la Loi et Dieu ! »

Puis tous crièrent à l'unisson : « Tu es Roi, et Dieu, et Seigneur ! Anarchie, nous nous inclinons devant toi ; que ton nom soit sanctifié désormais ! »

Et le squelette Anarchie s'inclina en grinçant des dents devant chacun d'eux, aussi bien que si son éducation avait coûté dix millions à la nation.

Car elle savait que les palais de nos rois étaient la nuit siens ; siens, le sceptre, la couronne et le globe, et la robe tissée d'or.

Aussi elle envoya en avant ses esclaves s'emparer de la Banque et de la Tour, et se mit en marche pour aller au-devant de son Parlement gagé.

Alors une forme passa, une vierge en démence, et son nom était Espérance ; elle parla ; mais elle ressemblait plutôt au Désespoir ; et elle cria dans l'air :

« Le Temps, mon père, est débile et gris à force d'attendre un meilleur jour : voyez comme il se tient là semblable à un idiot, tâtonnant avec ses mains tremblantes !

« Il a eu enfant sur enfant ; et la poussière de la

mort s'est accumulée sur chacun d'eux excepté sur moi... Misère ! Oh ! Misère ! »

Alors elle s'étendit dans la rue, toute droite devant les pas des chevaux, attendant d'un œil patient le Meurtre, la Fraude et l'Anarchie ;

Lorsque entre elle et ses ennemis, une brume, une lumière, une image s'éleva, petite d'abord, faible et frêle, comme la vapeur d'une vallée.

Mais bientôt, comme les nuages grandissent au souffle du vent, semblables à des géants couronnés de tours aux rapides enjambées, et lancent en fuyant d'éblouissants éclairs, et parlent au ciel avec la voix du tonnerre ;

Ainsi cette forme grandit, revêtue d'une armure plus brillante que l'écaille de la vipère, et portée sur des ailes dont le grain était comme la lumière d'une pluie ensoleillée.

Sur son cimier rayonnait au loin une planète semblable à celle du matin ; et à travers ses ailes pleuvait sa lumière comme une ondée de rosée cramoisie.

Avec un pas aussi doux que la brise, elle passa sur les têtes des hommes ; si rapide qu'ils reconnurent sa présence et regardèrent... et tout l'air était vide !

Comme les fleurs se réveillent sous les pas de Mai, comme les étoiles s'éparpillent de la chevelure dénouée de la Nuit, comme les vagues se lèvent quand les vents retentissants les appellent, ainsi les pensées jaillirent partout où tombèrent ses pas.

Et la multitude prosternée leva les yeux, regarda... Et, les pieds enfoncés jusqu'à la cheville dans le sang, l'Espérance, cette vierge très sereine, marchait avec un visage tranquille.

Et l'Anarchie, cette spectrale progéniture, se coucha, terre morte sur la terre ; le Coursier de la Mort, indompté comme le vent, s'enfuit, et de ses sabots fit mordre la poussière aux meurtriers qui se pressaient derrière lui.

Une lumière jaillissante de nuages et de splendeur, un sentiment qui réveille, et cependant tendre, se fit entendre et sentir... et, quand il s'apaisa, ces paroles de joie et de crainte éclatèrent ;

Comme si leur propre Terre indignée, cette Terre qui a donné ses fils à l'Angleterre, avait senti leur sang sur son front, et frissonnante d'une angoisse de mère,

Avait changé chaque goutte de sang qui avait arrosé sa face en un accent irrésistible, comme si son propre cœur avait crié bien haut :

« Hommes d'Angleterre, héritiers de gloire, héros d'une histoire non écrite, Nourrissons d'une puissante Mère, son espoir et celui d'une autre encore !

« Debout ! comme des lions après le repos, en nombre invincible ! Secouez vos chaînes à terre, comme une rosée qui dans votre sommeil serait tombée sur vous ! Vous êtes beaucoup ; ils sont en petit nombre.

« Qu'est-ce donc que la Liberté ? — Ce qu'est l'Esclavage, vous pouvez trop bien le dire ; car son nom a grandi jusqu'à être un écho de votre propre nom !

« C'est travailler et en recueillir un salaire suffisant tout juste pour retenir jour par jour la vie dans vos membres, comme dans une cellule destinée à l'usage de vos tyrans :

« Si bien que pour eux vous êtes devenus un métier de tisserand, une charrue, une épée et une pique ; des instruments, avec ou contre votre propre volonté, pliés à leur défense et à leur entretien !

« C'est voir vos enfants débiles avec leurs mères languissantes et défaites, quand arrivent les vents glacés de l'hiver ; — elles sont mourantes à l'heure où je parle !

« C'est avoir faim de cette pâture que le riche, dans ses orgies, jette aux chiens gras couchés repus sous ses yeux !

« C'est laisser le Spectre de l'Or recueillir de vos fatigues mille fois plus que sa substance ne l'a pu sous les tyrannies d'autrefois :

« Le Papier-monnaie, cette fabrique de titres, auxquels vous donnez une valeur presque égale à celle de l'héritage de la Terre !

« C'est être esclaves dans l'âme, n'exercer aucun contrôle sévère sur vos propres volontés, mais être tout ce que les autres veulent faire de vous !

« Et, quand enfin vous vous plaignez avec un faible et vain murmure, c'est voir la tourbe du tyran écraser aux pieds de ses chevaux vos femmes et vous ! Le sang est sur l'herbe comme la rosée !

« Alors, c'est sentir le désir de la revanche, furieusement altéré d'échanger sang pour sang, mal pour mal ; ne faites pas cela, quand vous serez forts !

« Les oiseaux trouvent le repos dans un étroit nid, quand ils sont las de leurs excursions ailées ; les bêtes trouvent leur nourriture dans leur repaire des bois, quand l'ouragan et la neige sont dans l'air ;

« Les chevaux, les bœufs ont un foyer, quand ils reviennent du travail quotidien ; les chiens domestiques, quand le vent mugit, trouvent un abri derrière des portes chaudes ;

« Les ânes, les pourceaux, ont une litière étendue,

et trouvent une nourriture appropriée ; toutes choses ont un *home*, excepté une seule : toi, homme d'Angleterre, tu n'en as point !

« Voilà l'Esclavage ! — Des hommes sauvages, ou des bêtes fauves dans leur repaire, ne voudraient pas endurer ce que vous endurez ; mais ils n'ont jamais connu de tels maux !

« Et qu'es-tu, Liberté ! — Oh ! si les esclaves pouvaient de leurs tombeaux vivants répondre à cette question, les tyrans fuiraient, comme la vague image d'un rêve.

« Non, tu n'es pas, comme des imposteurs le disent, une ombre près de s'évanouir, une superstition, un mot, écho sorti des cavernes de la Renommée.

« Pour le travailleur, tu es du pain, et une table convenablement servie, quand de son labeur quotidien il revient à son foyer propre et heureux.

« Tu es vêtements, et feu, et nourriture pour la multitude foulée aux pieds. — Non, dans les pays qui sont libres, il ne peut y avoir une famine telle que celle que nous voyons maintenant en Angleterre !

« Pour le riche, tu es un frein ; quand son pied est sur la nuque de sa victime, tu le retiens, comme s'il allait marcher sur un serpent.

« Tu es Justice ; jamais tes lois équitables ne peuvent être vendues pour de l'or, comme elles le sont en Angleterre ; tu protèges également le grand et le petit.

« Tu es Sagesse ; jamais des hommes libres ne peuvent rêver que Dieu damnera pour toujours quiconque regarde comme des mensonges tout ce dont les prêtres font tant de bruit.

« Tu es Paix ; jamais par toi sang et trésors ne se-

raient perdus comme les ont perdus les tyrans, quand tous ils se liguèrent pour éteindre ta flamme dans la Gaule.

« Hé quoi! les sueurs et le sang anglais n'ont-ils pas été versés à flots? — Cela a abouti, ô Liberté, à t'obscurcir, mais non à t'éteindre.

« Tu es Amour; les riches ont baisé tes pieds, et, comme celui qui suivait le Christ, ils donnent leur substance aux hommes libres, et te suivent à travers l'âpre monde,

« Ou transforment leurs richesses en armes, et font la guerre, pour ta cause bien aimée, contre la richesse et la guerre et la fraude, d'où ils ont tiré le pouvoir qui est leur proie.

« Science, Poésie et Pensée, sont tes flambeaux; ils embellissent tellement le sort de ceux qui habitent une cabane, qu'ils ne maudissent plus leur Créateur.

« Esprit, patience, douceur, tout ce qui peut parer et bénir, tu es tout cela. C'est aux actions, non aux paroles, d'exprimer tes charmes infinis.

« Qu'une grande assemblée des hommes intrépides et libres se réunisse sur quelque endroit du sol anglais, où les plaines étendent leur immensité!

« Que le ciel bleu sur vos têtes, que la verte terre que vous foulez, que tout ce qui doit être éternel, soient témoins de la solennité.

« Des coins les plus reculés des limites du rivage anglais; de chaque hutte, village et ville, où ceux qui vivent et souffrent gémissent sur la misère des autres et leur propre misère;

« Du workhouse et de la prison, où, pâles comme des cadavres nouvellement ressuscités, femmes, enfants,

jeunes et vieux, gémissent de douleur, et pleurent de froid ;

« Des lieux fréquentés de la vie journalière, où se livre la lutte quotidienne avec les besoins communs et les soucis communs, qui sème l'ivraie dans le cœur humain ;

« Enfin, des palais, où le murmure de la douleur envoie des échos semblables au son lointain d'un vent qui règne autour ;

« De ces prisons de la richesse et de l'élégance, où si peu sentent pour ceux qui gémissent, peinent et pleurent, une compassion capable de faire pâlir leurs frères ;

« Vous qui souffrez des douleurs indicibles, de sentir ou de voir votre pays perdu, acheté et payé avec du sang et de l'or ;

« Réunissez-vous en une vaste assemblée, qui déclare solennellement, avec des paroles mesurées, que vous êtes, comme Dieu vous a faits, libres !

« Que vos paroles soient fortes et simples, acérées pour blesser comme des épées tranchantes, et larges comme des boucliers, pour vous couvrir de leur ombre.

« Que les tyrans épandent autour de vous, avec un bruit aussi soudain, aussi troublant que le débordement d'une mer, leurs troupes aux armures blasonnées.

« Que l'artillerie chargée s'ébranle, jusqu'à ce que l'air mort semble vivant sous le retentissant cliquetis des roues, et le piétinement des sabots des chevaux.

« Que la baïonnette fixée étincelle du désir tranchant de tremper sa brillante pointe dans le sang anglais, avec des regards aussi acérés que ceux d'un homme affamé en quête de nourriture.

« Que les cimeterres des cavaliers se brandissent et luisent, comme des étoiles sans sphère, altérés d'éclipser leur éclat dans une mer de mort et de pleurs.

« Vous, restez calmes et résolus, comme une forêt fermée et muette, les bras croisés, et avec des regards qui soient des armes invincibles.

« Que la Panique, qui dépasse en vitesse les coursiers armés, passe, comme une ombre dédaignée, à travers vos phalanges inébranlables.

« Que les lois de votre propre pays, bonnes ou mauvaises, soient entre vous, main pour main et pied pour pied, les arbitres de la querelle ;

« Les vieilles lois de l'Angleterre ! celles dont les têtes vénérables par l'âge sont grises, enfants d'un jour plus sage, et dont la voix solennelle doit être ton propre écho, ô Liberté !

« Sur ceux qui les premiers oseraient violer d'aussi sacrés hérauts dans leurs fonctions, que retombe le sang qui doit en résulter ; et il ne retombera pas sur vous.

« Et si alors les tyrans l'osent, laissez-les chevaucher au milieu de vous, massacrer, poignarder, mutiler, trancher ; laissez-les faire ce qu'ils veulent.

« Vos bras croisés et vos yeux fermes, avec peu de crainte, et encore moins d'étonnement, regardez-les pendant qu'ils tuent, jusqu'à ce que leur rage soit morte et évanouie.

« Alors ils retourneront avec honte là d'où ils sont venus, et le sang ainsi versé parlera en brûlantes rougeurs sur leur joue.

« Chaque femme dans le pays les montrera du doigt

à leur passage ; ils oseront à peine saluer leurs connaissances dans la rue ;

« Et les vrais et hardis guerriers, qui ont affronté le danger dans les guerres, se tourneront du côté de ceux qui veulent être libres, honteux d'une si ignoble compagnie.

« Et ce massacre pour la nation fera éclore comme une inspiration éloquente, prophétique, un volcan entendu au loin ;

« Et ces paroles deviendront comme l'arrêt foudroyant de l'oppression, retentissant dans chaque cœur et dans chaque cervelle, entendu encore,... encore,.... encore !

« Levez-vous, comme des lions après le repos, en nombre invincible ! Secouez vos chaînes à terre, comme une rosée qui dans votre sommeil serait tombée sur vous ! — Vous êtes beaucoup ; ... ils sont peu ! »

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1819

## VERS ÉCRITS PENDANT L'ADMINISTRATION DE CASTLEREAGH

Les cadavres sont froids dans la tombe ; les pierres du pavé sont muettes ; les avortons sont morts dans la matrice, et leurs mères sont pâles, — comme le rivage à la blancheur de mort, d'Albion qui n'est plus libre.

Ses fils sont comme les pierres sur le chemin : ils sont des masses d'argile insensible ; ils sont foulés aux pieds, et ne bougent plus ; l'avorton dont elle est en travail est la Liberté frappée à mort.

Piétine donc et danse, toi son oppresseur ! Pour ta victime il n'est point de vengeur ; tu es seul seigneur et maître de ses cadavres, de ses masses d'argile, et de ses avortons ; ils pavent ton chemin vers la tombe.

Entends-tu le bruit de fête de la Mort, de la Destruction, du Péché et de la Richesse qui crient à l'intérieur : « Ruine » ? C'est la bacchanale triomphante qui rend la Vérité muette,... ton épithalame !

Ah ! épouse ta spectrale fiancée ! Que la Crainte, l'Angoisse et la Guerre étendent ta couche dans la chambre de la Vie ! Epouse la Ruine, tyran ! et que l'Enfer te conduise au lit de ta fiancée !

# CHANT AUX HOMMES D'ANGLETERRE

Hommes d'Angleterre, pourquoi labourer pour les lords qui vous tiennent sous leur pieds ? Pourquoi tisser avec peine et souci les riches robes que portent vos tyrans ?

Pourquoi nourrir, habiller, entretenir, du berceau à la tombe, ces ingrats frelons qui voudraient épuiser votre sueur, — oui, boire votre sang ?

Pourquoi, Abeilles d'Angleterre, forger tant d'armes, de chaînes et de fouets, pour que ces frelons sans aiguillon puissent piller le produit forcé de votre labeur ?

Avez-vous loisir, confort, calme, abri, nourriture ? Avez-vous le doux baume de l'amour ? Qu'est-ce donc que vous achetez si cher avec vos peines et avec vos terreurs ?

Le grain que vous semez, un autre le récolte ; la richesse que vous trouvez, un autre la garde ; les robes que vous tissez, un autre les revêt ; les armes que vous forgez, un autre les porte.

Semez du grain, mais qu'aucun tyran ne le récolte ; trouvez des trésors, mais qu'aucun imposteur ne les entasse ; tissez des tuniques, qu'aucun paresseux ne les use ; forgez des armes, afin de les porter pour votre défense.

Retirez-vous en frémissant dans vos caves, vos trous et vos cellules ; les palais que vous bâtissez, un autre les habite. Pourquoi secouer les chaînes que vous avez forgées ? Vous voyez l'acier trempé par vous étinceler contre vous.

Avec la charrue et la bêche, et la houe et le métier, tracez votre fosse et bâtissez votre tombe ; et tissez votre linceul, jusqu'à ce que la belle Angleterre soit votre sépulcre !

## L'ANGLETERRE EN 1819 *(Sonnet)*

Un roi vieux, fou, aveugle, méprisé et mourant ; des princes, la lie de leur stupide race, qui flottent à travers le mépris public, fange sortie d'une source fangeuse ; gouvernants qui ne voient, ni ne sentent, qui ne savent que s'attacher comme des sangsues à leur pays agonisant, jusqu'à ce qu'ils glissent aveuglés par le sang, sans qu'on les touche ; un peuple affamé et poignardé sur la terre en friche ; une armée dont le liberticide et le pillage font une épée à deux tranchants pour tous ceux qui s'en servent ; des lois d'or et de sang, qui tentent et tuent ; une religion sans Christ, sans Dieu, un livre scellé ; un sénat, la pire des institutions non abrogées du temps ; — voilà les tombeaux d'où un glorieux fantôme peut jaillir pour illuminer notre jour orageux.

## COMPARAISONS POUR DEUX CARACTÈRES POLITIQUES DE 1819 [1]

Comme du haut d'un chêne séculaire deux corbeaux à jeun sonnent leur clairon, cris sur cris, croassement sur croassement, quand ils flairent à midi la fumée de la fraîche charogne humaine ;

(1) Lord Castlereagh et lord Sidmouth, déjà dénoncés dans les pièces précédentes.

Comme deux oiseaux de nuit s'enfuient en criant de leurs berceaux aux couleurs de mort à travers la nuit pour l'épouvanter, quand la lune est en léthargie, et qu'il n'y a point, ou que peu d'étoiles ;

Comme un requin et un chien de mer attendent sous une île de l'Atlantique un vaisseau nègre, dont le chargement est le thème de leur débat, plissant leurs rouges ouïes sans repos ;

Ainsi vous êtes, deux vautours altérés de carnage, deux scorpions sous une seule pierre humide, deux loups exsangues, dont la gorge desséchée râle, deux corneilles perchées sur des bestiaux atteints de la clavelée, deux vipères entrelacées en une seule.

## GOD SAVE THE QUEEN

Dieu, aide, et favorise et sauve, Dieu, fais sortir du tombeau de l'Angleterre sa Reine assassinée ! Pave avec la rapide victoire les pas de la Liberté, que les Bretons reconnaissent pour leur immortelle Reine !

Voyez, elle arrive dans un sublime trône, sur la rapide Eternité ! — Dieu, sauve la Reine ! — Millions sur millions attendent fermes, rapides, enthousiastes, son majestueux empire. — Dieu, sauve la Reine !

Elle est Ta propre âme pure, moulant le puissant Univers, — Dieu, sauve la Reine ! — Elle est Ton propre amour profond, tombant en pluie du ciel sur le Monde. Partout où elle s'arrête ou se meut, — Dieu, sauve notre Reine !

Egare ses ennemis, sous leur noir déguisement ! — Dieu sauve la Reine ! — Toutes les choses ter-

restres qui osent porter son nom sacré, dépouille les ; qu'elles soient nues, comme des rois. — Dieu, sauve la Reine !

Que son trône éternel ne soit bâti que dans nos cœurs ! — Dieu, sauve la Reine ! — Que l'oppresseur trône sur des sièges d'or ombragés de dais ! Elle, s'assied sur un vieux trône, celui de nos cœurs dont elle est la Reine !

Que nos lèvres touchées par les séraphins exhalent l'hymne choral : — Dieu, sauve la Reine ! — aussi doux que si les anges chantaient, aussi retentissant que l'éclat de la trompette réveillant la gangue morte du monde. — Dieu, sauve la Reine !

## ODE AUX DÉFENSEURS DE LA LIBERTÉ

Debout, debout, debout ! Il y a du sang sur la terre qui vous refuse du pain ! Que vos blessures soient comme des yeux pour pleurer les morts, les morts, les morts ! ... Quel autre chagrin serait-il juste de venger ? Ils furent vos fils, vos femmes, vos frères ; qui dit qu'ils ont été massacrés au jour de la bataille ?

Réveillez-vous, réveillez-vous, réveillez-vous ! — L'esclave et le tyran sont deux ennemis jumeaux. Secouez vos froides chaînes sur la poussière où vos frères reposent, reposent ! Leurs ossements dans le tombeau tressailliront et s'agiteront, quand ils entendront les voix de ceux qu'ils aiment retentir bien fort dans le saint combat d'en haut.

Faites ondoyer, faites ondoyer bien haut la bannière quand la Liberté s'élancera à la conquête ! quoique

les esclaves qui l'éventent soient la Famine et la Peine, rendant soupir pour soupir. Et vous qui accompagnez son char impérial, ne levez vos mains dans la guerre liguée, que pour la défense de celle dont vous êtes les enfants.

Gloire, gloire, gloire à ceux qui ont grandement souffert et agi ! Aucun nom dans l'histoire n'a jamais été plus grand que celui que vous gagnerez. Les conquérants n'ont conquis que leurs ennemis, dont ils ont abattu la vengeance, l'orgueil et le pouvoir ; vous, plus réellement victorieux, triomphez de vous-mêmes !

Couronnez, couronnez vos fronts de violette, de lierre, et de pin ; cachez les taches de sang sous les couleurs dont la douce nature a consacré la divinité : la force verte, l'espérance d'azur, et l'éternité ; ne laissez pas au milieu d'elles la pensée ; vous avez été outragés, et la pensée veut dire mémoire !

Réunissez, oh ! réunissez l'ennemi et l'ami dans l'amour et la paix ! Les vagues dorment ensemble, quand les souffles qui les soulevaient cessent de batailler. Car le Pouvoir édenté, devenu dompté et doux, joue avec la Liberté, enfant intrépide — la colombe et le serpent réconciliés.

## ODE AU CIEL *(Chœur d'Esprits)*

### PREMIER ESPRIT

Voûte du palais des nuits sans nuages ! Paradis des lumières d'or ! profond, sans mesure, infini, qui es maintenant et qui as toujours été ! Du présent et du passé, de l'espace et du temps éternel, séjour, temple, et de-

meure ! dôme à jamais le pavillon des actes et des âges encore à venir !

De glorieuses formes ont la vie en toi ; la terre, et tout le cortège de la terre ; globes vivants qui pour toujours encombrent tes gouffres et tes solitudes profondes ; et mondes verdoyants qui glissent et passent ; et rapides étoiles aux tresses étincelantes ; et lunes de glace, si froides et si brillantes ; et puissants soleils par delà la nuit, atomes de la plus intense lumière.

Oui, ton nom est comme un dieu, Ciel ! car tu es le séjour de cette Puissance qui est le miroir dans lequel l'homme voit sa nature. Les générations en passant t'adorent à genoux. Leurs dieux éphémères et elles, comme un fleuve, roulent et disparaissent : toi, tu demeures semblable à toi, toujours !

DEUXIÈME ESPRIT

Tu n'es que le vestibule de l'esprit, autour duquel grimpent ses jeunes fantaisies, comme de faibles insectes dans une caverne éclairée par des stalactites ; tu n'es que le portail du tombeau, où un monde de délices nouvelles ne fera plus paraître tes meilleures gloires que comme la lueur, obscurcie par le plein midi, de l'ombre d'un rêve !

TROISIÈME ESPRIT

Paix ! L'abîme s'enguirlande de dédain devant votre présomption, race d'atomes ! Qu'est-ce que le ciel ? Et qu'êtes-vous, vous qui jouissez de sa courte étendue ? Que sont les soleils et les sphères qui fuient animés de cet Esprit dont vous n'êtes qu'une parcelle ? Gouttes que le cœur puissant de la nature pousse à travers les veines les plus ténues. Fuyez !

Qu'est-ce que le ciel ? Un globule de rosée, emplissant au matin nouveau l'œil de quelque fleur, dont les jeunes feuilles s'éveillent à un monde non imaginé; des constellations de soleils inébranlables, orbites sans mesures, sont ferlées dans cette frêle et fugitive sphère, avec dix millions rassemblés là, pour trembler, luire et disparaître !

## ODE AU VENT D'OUEST [1]

O farouche vent d'ouest, toi souffle de l'être de l'Automne, toi dont l'invisible présence chasse les feuilles mortes comme des spectres fuyant devant un enchanteur, jaunes, et noires, et pâles, et d'un rouge de fièvre, multitudes frappées de la peste ! O toi, qui charries les semences ailées vers leur sombre lit d'hiver, où elles gisent glacées et enfouies, chacune comme un cadavre dans son tombeau, jusqu'à ce que ta sœur azurée du Printemps souffle dans son clairon au-dessus de la terre qui rêve, et (conduisant de suaves bourgeons comme des troupeaux pour les paître dans l'air) remplisse de couleurs et d'odeurs vivantes la plaine et la colline;

(1) Ce poème fut conçu et presque entièrement écrit dans un bois qui borde l'Arno, près de Florence, un jour que ce vent orageux, dont la température est à la fois douce et tumultueuse, ramassait les vapeurs qui versent sur la terre les pluies d'automne. Elles commencèrent, comme je le prévoyais, au coucher du soleil avec une violente tempête de grêle et de pluie, accompagnée de ce tonnerre et de ces éclairs magnifiques particuliers aux régions Cisalpines.

Le phénomène auquel il est fait allusion dans la conclusion de la troisième stance est bien connu des naturalistes. La végétation du fond de la mer, des rivières et des lacs sympathise avec celle de la terre dans les changements de saisons, et par conséquent est influencée par les vents qui les annoncent. S.

farouche Esprit, qui te meus en tout lieu, pour détruire ou préserver ; — écoute, oh ! écoute !

Toi, dont le courant, au milieu de la commotion du ciel escarpé, est parsemé, comme la terre, de feuilles flétries, de nuées flottantes, secouées des rameaux entrelacés du ciel et de l'océan, anges de la pluie et de l'éclair ! Là, sur la surface bleue de ta houle aérienne, s'épandent, semblables à la brillante chevelure soulevée de la tête de quelque féroce Ménade, du bord obscur de l'horizon à la hauteur du zénith, les boucles de l'ouragan qui approche. Toi, chant funèbre de l'année mourante, pour qui cette nuit en se fermant sera le dôme d'un vaste sépulcre, voûté de toutes tes puissantes vapeurs réunies, dont la solide atmosphère éclatera en pluie noire, en feu, et en grêle, — oh ! écoute !

Toi, qui éveillas la bleue Méditerranée de ses rêves d'été où elle gisait, bercée au bruit de ses courants cristallins, auprès d'une île de pierre ponce dans la baie de Baïa ; toi qui vis sommeiller les palais et les tours antiques, tremblants dans la lumière plus intense de la vague, tout couverts d'une mousse d'azur, et de fleurs si douces que le sentiment défaille à les peindre ! Toi, pour le passage de qui les puissantes plaines de l'Atlantique s'entr'ouvent en gouffres, tandis qu'au-dessous bien loin les fleurs de mer et les forêts limoneuses, qui portent le feuillage sans sève de l'océan, reconnaissent ta voix, et soudain grisonnent de frayeur, tremblent et se dépouillent elles-mêmes ; — oh ! écoute !

Si j'étais une feuille morte que tu pusses porter ; si j'étais un agile nuage pour voler avec toi ; une vague, pour palpiter sous ta puissance, et partager l'impulsion de ta force, seulement moins libre que toi, ô toi qui ne

connais aucun frein ! Si même j'étais comme dans mon enfance, et pouvais être le camarade de tes courses errantes à travers le ciel, comme au temps où devancer ta rapidité céleste semblait à peine un rêve ; je n'aurais jamais songé à t'importuner ainsi de mes prières dans mon douloureux besoin. Oh ! soulève-moi comme une vague, une feuille, un nuage ! Je tombe sur les épines de la vie ! Je saigne ! Le lourd poids des heures a enchaîné et courbé un être trop semblable à toi, indompté, rapide et fier !

Fais de moi ta lyre, comme est la forêt. Mes feuilles ne tombent-elles pas comme les siennes? Le tumulte de tes puissantes harmonies nous empruntera à tous deux un profond accent automnal, doux, bien qu'imprégné de tristesse. Sois, ô Esprit superbe, mon propre esprit ! Sois moi ! être impétueux ! Entraîne mes pensées mortes sur l'univers, comme des feuilles flétries, pour hâter une nouvelle naissance ; et, par l'incantation de ces vers, disperse, comme des cendres et des étincelles d'un foyer inextinguible, mes paroles parmi l'humanité ! Sois à travers mes lèvres, pour la terre encore assoupie, la trompette d'une prophétie ! O Vent, si l'Hiver s'approche, le Printemps peut-il être loin derrière ?

## EXHORTATION (1)

Les caméléons se nourrissent de lumière et d'air ; la

(1) M. Rossetti présume avec raison que ce poème est celui que Shelley envoya à Mistress Gisborne le 8 mai 1820 avec la remarque suivante : « En excuse de mon incurable stupidité, je vous envoie ce petit rien sur les poètes ; il pourra aussi servir d'excuse pour Wordsworth. »

nourriture du poète est l'amour et la gloire. Si, dans ce vaste monde d'angoisses, les poètes pouvaient se la procurer avec aussi peu de peine que les caméléons, changeraient-ils toujours aussi de couleur, comme les brillants caméléons, la modifiant avec chaque rayon vingt fois par jour?

Sur cette froide terre, les poètes, comme les caméléons, pourraient être cachés dès leur première naissance, dans une caverne sous la mer. Là où il y a lumière, les caméléons changent ; là où il n'y a pas d'amour, les poètes changent aussi. La gloire est un amour déguisé ; s'il en est peu qui rencontrent l'un ou l'autre, ne regardez pas comme étrange que les poètes soient du nombre.

Cependant n'osez pas souiller de richesse ou de pouvoir le libre et céleste esprit d'un poète. Si les brillants caméléons pouvaient avoir d'autre nourriture que les rayons et le vent, ils deviendraient bientôt aussi terrestres que leurs frères les lézards. Enfants d'un astre plus ensoleillé, esprits émanés des régions au delà de la lune, — oh! refusez ce bienfait!

## LA SÉRÉNADE INDIENNE (1)

Je m'éveille de rêver de toi dans le premier doux sommeil de la nuit, lorsque les vents respirent tout bas,

(1) Dans une lettre de M. Browning à Leigh Hunt (6 octobre 1857) nous trouvons au sujet de ces vers l'intéressant passage que voici, cité par M. Rossetti :

« N'est-il pas étrange que ce soit moi qui aie transcrit pour la première fois, la nuit dernière, la *Sérénade indienne*, qui, avec quelques vers de Métastase, accompagnait ce livre (l'exemplaire de Keats trouvé sur Shelley le jour où l'on découvrit son cu-

et que rayonnent les brillantes étoiles. Je m'éveille de rêver de toi, et un esprit dans mes pieds m'a conduit — qui sait comment ? — vers la fenêtre de ta chambre, douce amie !

Les brises vagabondes se pâment sur ce sombre et silencieux courant ; les odeurs du champac s'évanouissent comme de douces pensées dans un rêve ; la complainte du rossignol meurt sur son cœur, comme je dois mourir sur le tien, bien-aimée que tu es !

Oh ! soulève-moi du gazon ! Je meurs, je m'évanouis, je succombe ! Que ton amour pleuve en baisers sur mes lèvres et mes paupières pâles ! Ma joue est froide et blanche, hélas ! Mon cœur bat fort et vite ; oh ! presse-le encore tout contre le tien, où il doit se briser enfin !

## VERS POUR MISS SOPHIA STACEY (1)

Tu es belle, et peu sont plus belles parmi les nymphes de la terre ou de l'océan. Ils sont des robes qui vont bien à celle qui les porte, ces membres suaves qui sont les tiens, dont les mouvements toujours retombent, et changent et rayonnent, comme la vie qui danse en eux.

Tes yeux profonds, une double planète, regardent les

davre) ? que j'aie été réservé pour dire à celui qui est le présent possesseur de ces vers (qu'il tient du capitaine Roberts) quel était ce poème, et qu'il avait été publié ? Il est conservé religieusement ; les caractères en sont presque illisibles, et j'ai dû recourir à un verre puissamment grossissant pour les déchiffrer. Enfin j'ai pu y découvrir trois ou quatre variantes au texte publié de ce divin petit poème. »

(1) Une pupille de M. Parker, oncle de Shelley. Shelley et sa femme eurent en Italie de fréquentes et amicales relations avec elle. Elle habita trois mois la même maison qu'eux à Florence, via Val Funda.

plus sages en leur folie, avec un doux feu clair. Les brises qui l'éventent sont ces pensées de tendre allégresse, qui, comme les zéphirs sur la vague, font de ta douce âme leur oreiller.

Si tout visage que tu réfléchis dans tes yeux pâlit de plaisir, si l'âme défaillante se meurt en entendant les étranges accords de ta harpe, ne t'étonne pas si, quand tu parles, des cœurs faibles mon cœur est le plus faible.

Comme la rosée sous la brise du matin, comme la mer que réveillent les tourbillons, comme les oiseaux à l'avertissement du tonnerre, comme quelque chose qui reste muet quoique ébranlé d'une secousse profonde, comme quelqu'un qui sent un invisible esprit, ainsi est mon cœur quand le tien est près de lui.

## PHILOSOPHIE DE L'AMOUR

Les fontaines se mêlent à la rivière, et les rivières à l'Océan ; les vents du Ciel s'unissent pour jamais avec une douce émotion; rien dans le monde n'est isolé ; toutes choses, par une loi divine, se mêlent l'une avec l'autre dans un seul être ; pourquoi pas moi avec le tien?

Vois, les montagnes baisent le haut Ciel, et les vagues s'étreignent l'une l'autre ; nulle sœur, parmi les fleurs, ne serait pardonnée si elle dédaignait son frère ; et la lumière du soleil étreint la terre, et les rayons de la lune baisent la mer. Que valent tous ces baisers, si tu ne me baises pas?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1820

---

# ŒDIPUS TYRANNUS

OU

## SWELLFOOT TYRAN

### TRAGÉDIE EN DEUX ACTES

TRADUITE DE L'ORIGINAL DORIEN [1]

« Thèbes, choisis la réforme ou la guerre civile, quand, à travers tes rues, en guise de lièvre chassé par des chiens, une Reine-Epouse chassera un roi avec une meute de cochons, à cheval sur le Minotaure Ionien [2]. »

(1) Ce drame satirique fut écrit à l'occasion du fameux procès entre le roi George IV et sa femme la reine Caroline, accusée d'adultère par son mari, après plusieurs années de séparation. (Voir à ce sujet notre étude sur Shelley.)

(2) Jeu de mots pour John Bull : *Taureau* (Bull) et *Ionien* (John).

# AVERTISSEMENT

Cette tragédie est une des parties de la trilogie ou système de trois pièces (arrangement selon lequel les Grecs avaient coutume d'enchaîner leurs représentations dramatiques) exposant la prodigieuse et accablante destinée de la dynastie Swellfoot. Elle a été écrite évidemment par quelque savant thébain, et sans doute, si l'on en juge d'après sa stupidité caractéristique, avant que les droits sur l'importation du *Sel attique* aient été abolis par les Béotarques. La tendresse qu'il témoigne pour les cochons prouve que l'auteur était un *sus Beotiæ*, peut-être bien un *Epicuri de grege porcus*, car, ainsi que l'observe le poète :

« Communauté de sentiments nous rend merveilleusement indulgents l'un à l'autre (1). »

On n'a pris d'autre liberté dans la traduction de cette remarquable pièce de l'antiquité, que celle de supprimer un chœur séditieux et blaphématoire de cochons et de taureaux au dernier acte. Le mot *Œdipus* a été rendu littéralement par celui de *Swellfoot* (pied gonflé), sans avoir voulu décider absolument si c'est l'enflure des pieds de devant ou des pieds de derrière *de Sa Majesté Porcine* qui est particulièrement indiquée.

Si l'on retrouvait les autres parties de cette trilogie, intitulées : *Swellfoot en Angaria* (2), et *Charité*, le traducteur pourrait se laisser tenter de les donner au public.

(1) Autrement dit : « Qui se ressemble s'assemble. »

(2) M. Rossetti soupçonne que ce mot pourrait bien être le mot italien Angaria, *difficulté*, *malheur*.

## PERSONNAGES DU DRAME

SWELLFOOT TYRAN, roi de Thèbes (1).

IONA TAURINA, sa reine (2).

MAMMON, archi-prêtre de la Famine (3).

PURGANAX (4).
DACRY (5).
LAOCTONOS (6).
} Sorciers, ministres de Swellfoot.

LE TAON.

LA SANGSUE.

LE RAT.

LE MINOTAURE.

MOÏSE, le châtreur de pourceaux.

SALOMON, le grand porcher.

ZÉPHANIAH, le charcutier.

CHOEUR DE COCHONS

Gardes, Serviteurs, Prêtres, etc., etc.

La scène est à Thèbes.

(1) Le roi George IV.
(2) La Reine Caroline.
(3) Lord Liverpool, Vansittard ou Sidmouth et Malthus.
(4) Lord Castlereagh.
(5) Lord Eldon.
(6) Wellington.

# ACTE PREMIER

## SCÈNE PREMIÈRE

Un temple magnifique, bâti de fémurs et de têtes de morts, et recouvert de scalpes. Sur l'autel la statue de la Famine, voilée; un grand nombre de verrats, de truies et de marcassins à la mamelle, couronnés de chardons, de trèfle et de chêne, se tiennent sur les degrés et se pressent autour de l'autel. — Entre Swellfoot dans le costume royal, sans apercevoir les pourceaux.

SWELLFOOT

O toi, suprême Déité ! dont le pouvoir divin revêt nos membres gracieux d'une superbe parure d'or et de pourpre,

Il se contemple lui-même avec satisfaction.

et gonfle notre panse comme une voile au souffle d'une favorable brise ; toi, grâce à qui les promontoires sacrés de nos régions inférieures reposent satisfaits sur leurs lits de graisse, et nos joues béotiennes, comme une pyramide d'Egypte (leurs fondations ne coûtèrent pas moins de travaux), soutiennent le cône d'une cervelle qui n'est jamais troublée, un point, l'emblème d'un rien sans point! Toi, à qui rois et empereurs laurés, bouchers de radicaux, fabricants de papier-monnaie, évêques et diacres, et l'armée entière de ces gras martyrs victimes de la persécution d'épaisse soupe à la tortue, et de diables (1) à l'eau-de-vie, offrent leurs

(1) Grillades.

vœux secrets! Toi, plantureuse Cérès de leur Eleusis! Salut!

LES COCHONS

Eigh! Eigh! Eigh! Eigh!

SWELLFOOT

Ah! qui êtes-vous, vous qui, couronnés de feuillages dévoués aux furies, vous pressez autour de cet autel sacré?

LES COCHONS

Aigh! Aigh! Aigh!

SWELLFOOT

Eh quoi! N'êtes-vous pas les bêtes réservées, qui offertes à son autel avec sang et gémissements, gâteaux de sel, et graisse, et entrailles, rendez toujours propice sa volonté rebelle quand les impôts sont refusés?

LES COCHONS

Ugh! Ugh! Ugh!

SWELLFOOT

Eh quoi! N'est-ce pas vous qui arrachez de vos grouins impurs mes pommes de terre rouges dans la fondrière pleine de joncs d'Allen? Vous qui mangez les avoines de ma cavalerie dans les Hébrides? qui avalez la soupe aux eaux grasses que mes cuisiniers composent d'os, et de lambeaux de viandes et de cuirs de souliers, qui pourraient être donnés à de plus propres cochons que vous?

PREMIER DEMI-CHOEUR

Oui, les mêmes, hélas! les mêmes; quoique aujourd'hui le nom seul de cochon me reste.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Si c'était votre royal caprice de nous tuer, nous pourceaux infortunés, que pourrions-nous vous rapporter?

SWELLFOOT

Hé! De la peau et des os, et quelques crins pour le mortier.

CHŒUR DE COCHONS

J'ai entendu votre poète Lauréat chanter que la pitié est une vertu royale ; sous vos puissants ancêtres, nous, pourceaux, nous étions heureux comme des rossignols sur des branches de myrthe, ou des sauterelles qui vivent de la rosée du soir, et nous chantions, disent les vieilles annales, aussi harmonieusement; mais aujourd'hui nos étables sont en ruines ; nous attrapons la ladrerie, et la gale, la teigne et la rogne ; quelquefois vos dogues royaux déchirent notre litière, et alors nous cherchons l'abri d'un fossé ; eaux grasses et grains, ou *ruta baga*, tout cela nous est inconnu depuis que votre règne a commencé.

PREMIÈRE TRUIE

Mes petits, c'est en vain que vous tétez.

DEUXIÈME TRUIE

Je suis presque réduite à manger ma litière.

PREMIER MARCASSIN

Je tire, mais il ne sort pas une goutte de lait de la mamelle.

DEUXIÈME MARCASSIN

Notre peau et nos os seraient bien amers.

LES SANGLIERS

Nous nous disputons un lambeau de bure graisseuse; une auge d'eau grasse vaudrait beaucoup mieux.

DEMI-CHŒUR

Plus heureux que nous furent ces pourceaux submergés dans la mer Gadaréenne! — Puisse la pitié mettre en fuite les démons, qui dans votre royal sein s'ébattent, et nous plonger dans les vagues de votre compassion! Hélas! les pourceaux sont une nation infortunée! Si aujourd'hui Votre Majesté voulait avoir nos soies pour lier son mortier, ou remplir nos boyaux d'un sang riche, ou faire de la chair avec nos cartilages, en bonne politique — demandez-le à vos Solons royaux — vous devriez nous donner eaux grasses et fraîche litière, et étables bien couvertes de chaume; d'ailleurs c'est la loi!

SWELLFOOT

C'est une sédition et un grossier blasphème! Holà! Ici mes gardes!

Entre un garde.

UN GARDE

Votre sacrée Majesté...

SWELLFOOT

Fais venir les Juifs, Salomon le porcher de la cour, Moïse le châtreur de pourceaux, et Zéphaniah le charcutier.

LE GARDE

Ils sont là qui attendent, sire.

Entrent Salomon, Moïse et Zephaniah.

SWELLFOOT

Avancez avec votre couteau, vieux Moïse, et châtrez-moi ces truies,

Les cochons courent çà et là dans la consternation.

qui obstruent la terre de leurs marcassins ; coupe serré et profond. La contrainte morale, je le vois, n'a aucun effet, ni la prostitution, ni notre propre exemple, ni la faim, ni la fièvre typhoïde, ni la guerre, ni la prison. — C'étaient là pourtant les moyens que l'archiprêtre de la Famine, en vertu de sa charge, avait recommandés au clergé thébain. — Coupe serré et profond, bon Moïse.

MOÏSE

Que Votre Majesté apaise les verrats, sinon...

SWELLFOOT

Zéphaniah, coupe-moi cette grasse gorge de porc ; la bête semble gorgée de nourriture. Séditieux avare ! Se plaindre du manque de grains !

ZÉPHANIAH

Sacrée Majesté, il a l'hydropisie ; nous trouverons des pintes d'hydatides dans son foie. Il n'a pas un demi-pouce de bonne graisse sur ses côtes cariées.

SWELLFOOT

C'est tout à fait la même chose ; il tiendra lieu d'argent d'émeute, quand nos troupes bivaqueront en murmurant dans les rues de Thèbes ; et les vents de janvier, après un jour d'égorgement, leur feront trouver du goût à la charogne. Maintenant, Salomon, je vous vendrai en bloc toute la collection.

SALOMON

Je ferai observer à Votre Majesté que je ne pourrais donner...

SWELLFOOT

Tue-les et qu'il n'en soit plus question; ils seront assez payés, et que je n'entende plus leurs grognements et leurs plaintes éternelles!

Ils sortent, en chassant les pourceaux.

Entrent Mammon, l'archi-prêtre, et Purganax, chef du conseil des sorciers.

## SCÈNE II

PURGANAX (1)

L'avenir apparaît aussi noir que la mort; un nuage, sombre comme le sourcil de l'Enfer, est suspendu sur lui. Les troupes se mutinent. — Les revenus font défaut. — Il y a en nous un germe de pourriture — car le niveau de l'État s'abaisse, ses bases mêmes s'effondrent, les plus hardis tournent le dos contre eux-mêmes (2).

MAMMON

Eh! De quoi s'agit-il donc, mon cher ami? Les troupes se mutinent? — décimez quelques régiments; l'argent fait défaut? — recourez à ma monnaie — frappez du papier, jusqu'à ce que l'or s'escompte, et que, honteux de montrer sa face bilieuse, il se purge lui-même pour rivaliser avec la blancheur virginale de ce papier.

PURGANAX

Oh! encore s'il n'y avait que cela! Mais l'oracle!

(1) Traduction grecque du mot *Castlereagh* : πυργος, castel (château) et αναξ, roi.
(2) Mot attribué à Castlereagh lui-même.

MAMMON

Eh bien ! N'est-ce pas moi qui ai rendu cet oracle? Etais-je alors ivre-mort ou inspiré, je ne m'en souviens pas bien ; pas plus, en vérité, que de l'oracle lui-même !

PURGANAX

En voici la teneur : « Béotie, choisis la réforme ou la guerre civile, quand, à travers tes rues, en guise de lièvre poursuivi par des chiens, une reine-épouse chassera un roi avec une meute de pourceaux, à cheval sur le Minotaure Ionien. »

MAMMON

Maintenant, quand même l'oracle n'aurait jamais prédit cette triste alternative, cela doit arriver ou non, et l'alternative arrivera également après l'oracle ; que j'aie été poussé par la grâce divine ou la liqueur Lesbienne à proférer ces paroles, qui, comme toutes les paroles, sont nécessairement ou fausses ou vraies, il n'importe ; car le même pouvoir a tout fait, oracle, vin, et moi, et vous — ou rien — c'est la même chose. Si vous en saviez autant sur les oracles que moi...

PURGANAX

Vous autres, archi-prêtres, vous ne croyez à rien ; si vous aviez rêvé d'un nombre particulier à la loterie, vous ne voudriez pas même acheter le billet !

MAMMON

Cependant nos billets sont rarement blancs. Mais quelle marche avez-vous prise? Les prophéties, quand une fois elles ont été lancées, comme des menteurs qui disent la vérité pour arriver à leurs fins, ou comme des

hypocrites qui en singeant la vertu font les mêmes actions que les hommes vertueux, travaillent à leur propre accomplissement. Cette Iona — bien!... — Vous savez ce qu'a fait la chaste Pasiphaé, l'épouse de ce très religieux roi de Crète, et combien l'histoire en est encore populaire ici ; et comment ces stupides pourceaux de Thèbes se vantent de descendre du libre Minotaure. Vous savez qu'ils s'appellent toujours eux-mêmes *Bulls* (taureaux), quoique si dégénérés, et que tout ce qui a rapport au taureau est populaire et respectable à Thèbes. Ils ont pour armes sept taureaux sur champ de guenles (1), ils pensent que toute leur force consiste à manger du bœuf — ce serait donc aujourd'hui un précédent dangereux, si la reine Iona...

PURGANAX

J'ai pris les meilleures précautions pour qu'il n'en soit pas ainsi, j'ai frappé la croûte de la terre avec cette baguette enchantée, et l'enfer a été mis à nu ! Dans une caverne remplie de formes hideuses j'ai choisi une sangsue, un taon et un rat. Le taon est celui même que Junon envoya à la poursuite d'Io (2), et dont il est fait mention dans Ezéchiel (3), quand le seigneur l'appela en sifflant des montagnes de l'extrême Ethiopie pour tourmenter la Mésopotamienne Babylone. La bête a une trompe retentissante comme le Scarabée ; sa queue noirâtre est barbelée de nombreux aiguillons, dont chacun peut faire mille blessures, toutes inguérissables; de ses yeux convexes elle voit de belles choses

(1) Parodie de l'étendard royal d'Angleterre, où figurent six léopards et un lion rampant.
(2) Eschyle, *Prométhée enchaîné*.
(3) Ezéchiel (ou plutôt Isaïe).

dans les plus hideuses formes, et trompette par le monde tous ses mensonges. Comme les autres scarabées, elle se nourrit de bouze, — elle a onze pattes avec lesquelles elle rampe, laissant derrière elle une matière visqueuse qui donne des ampoules; et cette affreuse bête a traqué Iona hors des limites Thébaines d'île en île, de cité en cité, précipitant sa fuite de la lointaine Chersonèse à la fabuleuse Solyme, à l'île de l'Etna, Ortygie, Mélite, et le rocher de Calypso, et les sombres tribus de Garamante et de Fez, l'Eolie et l'Elysium, et sur tes rivages, Parthénopé, qui maintenant, hélas! sont libres (1), à travers l'heureuse terre saturnienne, dans les ténèbres de l'ouest.

MAMMON

Mais si ce taon allait pousser Iona par ici?

PURGANAX

Dieux! Quel terrible *si*? Mais il y a mon rat gris; si mince, qu'il peut en rampant entrer, puis en sortir, dans la plus étroite fente et le plus sale trou; il se glissera dans son cabinet de toilette; et...

MAMMON

Mon cher ami, où avez-vous vos esprits? Comme si elle ne pouvait pas faire rôtir un morceau de fromage, et en amorcer la souricière? Et les rats, quand ils sont assez maigres pour passer à travers de *telles* fentes.

PURGANAX

Mais ma sangsue — une sangsue faite pour sucer le

(1) Allusion à la récente révolution de Naples, qui venait d'inspirer à Shelley une de ses plus belles Odes : *Ode à Naples*, dans ce volume.

sang, avec ses anneaux onduleux et glissants, pouvant s'étendre à volonté, qui fait de son petit corps comme un ballon rouge, aussi plein de sang que le ballon d'hydrogène, sang sucé du cœur des hommes ; insatiable elle suce et s'attache, et tire ; — une sangsue-cheval, dont le pléthorique roi ne pourrait remplir le profond estomac, et qui, toujours pleine, ne lâchera jamais prise.

MAMMON

Cette bête, et moins encore pourrait suffire pour la reine Iona ; mais c'est le peuple des pourceaux que je crains ; et dans cette crainte, j'ai...

PURGANAX

Qu'avez-vous fait ?

MAMMON

J'ai déshérité mon fils aîné Chrysaor, parce qu'il suivait les *meetings* publics, et qu'il voulait toujours y pérorer de commerce, de foi publique, d'économie, d'altération des monnaies, et autres lieux communs ultra-radicaux ; et j'ai substitué mon domaine appelé le Paradis des Fous, et mes biens en monnaie féerique, bons et billets, sur la tête de ma fille accomplie Banknotine (1) et je l'ai mariée au Gibet (2).

PURGANAX

Un excellent mariage !

(1) Allusion à la séquestration de l'or et à l'émission de papier-monnaie dont il était alors question dans les conseils du gouvernement. Shelley, très préoccupé de ces mesures, y voyait la menace d'une banqueroute prochaine et le signal de la révolution.

(2) Shakespeare : *Cymbeline*, Acte V. « A moins de trouver un homme qui veuille épouser la potence et procréer des petits gibets, je n'ai jamais vu condamné si empressé. »

MAMMON

Une haute attache, Purganax! Le gentilhomme fiancé est d'une famille vraiment ancienne, de la Bruyère Hsunslow, Tyburn, et la Nouvelle Potence, et il a une grande influence dans les deux Chambres ; — oh ! il fait le plus ardent des époux ; oui, *trop* ardent — gens nouvellement mariés n'oseraient pas s'embrasser en public ; mais les pauvres âmes s'aiment tant l'une l'autre ! et de là mes petits-fils, les Gibets, enfants de grande promesse, autant qu'on en ait jamais vu, — les plus jeunes jouant à la pendaison, les aînés apprenant à entortiller les radicaux. Ils sont fort bien élevés, car chacun d'eux dit son catéchisme, et lit un chapitre choisi dans la Bible avant d'aller jouer.

On entend un formidable bourdonnement.

PURGANAX

Ha! qu'entends-je ?

## SCÈNE III

Entre le Taon suivi de la Sangsue et du Rat

MAMMON

C'est, à ce qu'il semble, votre Taon fatigué de son vagabondage.

LE TAON

Hum! Hum ! Hum ! Des lacs alpestres, et des crânes froids et gris des montagnes, je viens. Hum! Hum ! Hum ! — du Maroc et de Fez, et des palais élevés de la Byzance d'or; des divins temples de la vieille Palestine, d'Athènes et de Rome, avec un ha! et un hum ! Je viens ! Je viens !

Tous les intérieurs, toutes les fenêtres m'ont été ouverts ; j'ai vu tout ce que fait le péché, ce que voient à peine les lampes qui brûlent la nuit près du lit enveloppé de rideaux, les impudentes lampes ! car elles ne rougissaient pas de honte ; en bourdonnant et chantant, j'ai tiré Iona de son assoupissement, retentissant comme le cliquetis d'un quincaillier. Hum ! Hum ! Hum !

Loin ! Loin ! Loin ! avec la trompe de mes lèvres et l'aiguillon de mes hanches je l'ai poussée — bien loin ! Loin ! Loin ! Loin ! — De cité en cité, abandonnée de la pitié, un vaisseau sans boussole ni étoile ; — sans asile elle passait, comme un nuage sur le vent, cherchant la paix, trouvant la guerre ; elle est ici sur son char de bien loin, de bien loin ; hum ! hum ! — Je l'ai aiguillonnée et torturée ; maintenant le venin opère ; et quand vous l'auriez pendue avec accompagnement de cant et de chicane, elle ne serait pas plus morte qu'elle ne le sera bientôt ; je l'ai amenée tout près de vous, sous la lune. Nuit et jour, hum ! hum ! ha ! — j'ai bourdonné et tambouriné à ses oreilles de place en place, jusqu'à ce que je l'aie rendue muette. Hum ! Hum ! Hum !

LA SANGSUE

Je sucerai sang ou fange ! La maladie de l'État est la pléthore ; qui pourrait la réduire comme moi ?

LE RAT

J'atteindrai à la dérobée et tirerai le sang de sa trachée-artère, en rampant à travers crevasse, fente et trou, avec ma queue de serpent, et mes flancs si souples.

PURGANAX

Arrière ! toi, ver inutile ! (à la Sangsue), et toi (au Taon),

stupide scarabée, retourne à l'enfer ! aiguillonner les ombres des rois de Babylone, et Io à la tête de vache.

LES POURCEAUX à l'intérieur

Ugh ! Ugh ! Ugh ! Salut ! Divine Iona, nous cesserons bientôt d'être cochons, pour devenir taureaux, avec cornes et fanons.

LE RAT

En effet, vous savez, milord, que le Minotaure...

PURGANAX avec hauteur

Silence ! va à l'enfer ! ou je vais appeler le chat de la cuisine. Eh bien, lord Mammon, voilà une belle affaire.

Le Rat sort.

MAMMON

Je vais chercher quelque moyen de l'enlaidir. Il sort.

## SCÈNE IV

Entre Swellfoot

SWELLFOOT

Elle est revenue ! Taurina est à Thèbes, quand Swellfoot voudrait qu'elle fût en enfer ! Oh ! Hymen, toi que revêt la jaune jalousie, et qui fais onduler sur la couche des rois mariés la torche de la discorde avec sa brûlante chevelure ; voilà ton ouvrage, ô toi saint patron des reines ! Swellfoot est marié ! Quoique séparée par la mer, le seul nom d'épouse a des droits conjugaux ; son image maudite a mangé, bu, dormi avec moi, et dans les bras d'Adiposa souvent sa mémoire a reçu un conjugal...

Grand tumulte et cris :

Vive Iona ! A bas Swellfoot !

SWELLFOOT

Ecoutez ! comme les pourceaux crient Iona Taurina ! Pour moi c'est un cas de « présence réelle ». Purganax, qu'on la décapite !

PURGANAX

Mais je dois d'abord dresser la liste d'un jury de pourceaux.

SWELLFOOT

Alors faites-moi un jury conditionné.

PURGANAX

Ou bien on pourrait en engraisser quelques-uns en deux auges séparées, leur donner fraîche litière, attacher quelques morceaux de ruban autour de leurs jambes, donner à leurs truies quelque dentelle voyante, et morceaux de verre brillant, et à leurs jeunes marcassins des chiffons blancs et rouges, et queues de vaches, et plumes de geais, et attacher des choux-fleurs entre les oreilles des plus vieux : et quand ils seront persuadés que, par la vertu inhérente à ces choses, ils sont tous des pourceaux impériaux, bon seigneur, ils s'ouvriront l'un à l'autre le ventre pour ne pas dire qu'ils nous aident à la détruire.

SWELLFOOT

On pourrait en effet essayer ce plan ; — où est le général Laoctonos ?

Entrent Laoctonos (1) et Dacry.

(1) Wellington, *tueur de peuples*.

## SCÈNE V

SWELLFOOT

C'est mon royal plaisir que vous, lord général, vous apportiez ici la tête et le corps, séparés, cela me sera plus agréable, de la reine Iona.

LAOCTONOS

Je connaissais ce désir de Votre Majesté, et j'ai fait une charge avec les plus hardis de mes bataillons, appelés, de leur costume et de leur grimace, les singes royaux, contre les pourceaux qui, formés en carré, enfermaient leur reine ; ils reçurent la première attaque comme autant de rhinocéros, puis battant en retraite en bon ordre, leurs défenses découvertes et leurs museaux plissés présentés à l'ennemi, ils la portèrent en triomphe à la bauge publique. Mais, ce qu'il y a de plus grave, quelques truies sur le terrain ont donné aux gardes-singes des pommes, des noix et du gin, et tous ceux-ci ont levé leurs queues en l'air, en criant : « Longue vie à Iona ! A bas Swellfoot ! »

PURGANAX

Ecoutez !

LES POURCEAUX (au dehors)

Longue vie à Iona ! A bas Swellfoot !

DACRY

Moi, je suis allé au galetas de la tour du porcher qui donne sur la bauge publique, et j'ai fait une longue harangue — rien que des mots — aux pourceaux assemblés, leur parlant délicatesse, merci, jugement, loi, morale,

précédents, pureté, adultère, destitution et divorce, piété, foi, et nécessité d'État ; je leur dis combien j'aimais la reine ! — et puis je pleurai du pathos de ma propre éloquence, et chaque larme se changeait en une meule de moulin, qui faisait sauter la cervelle à nombre de pourceaux éhabis ; et alors il y eut un bourbier de sang et de cervelles sur la place, toute grasse de lard broyé ; tout autour les meules de moulin tournaient, labourant le pavé, et lançant en l'air les marcassins à la mamelle avec la poussière et les pierres.

Entre Mammon.

MAMMON

Je m'étonne que des têtes grises de sorciers comme vous soient aussi imberbes dans leurs desseins; la politique la plus mince aurait enseigné à garder séparément Iona et les pourceaux. Diviser pour régner ! Mais vous avez fait une jonction entre deux parties qui l'emporteraient sur vous sans mon stratagème. Regardez ce *sac !* C'est le sac empoisonné de l'énorme araignée verte, sur laquelle se tenaient cachés triomphants nos espions à travers les rues de Thèbes, pavées de morts. Un poison plus mortel le remplit maintenant, de même que la calomnie est pire que la mort. — C'est le venin du Taon, cinquante fois distillé, mêlé aux vomissements de la Sangsue en proportion convenable, et à la noire mort-aux-rats, que le Rat lui-même, qui comme le tyran du Pont se nourrit de poison, n'ose toucher ; le tout scellé du large sceau du Mensonge qui est le lord haut Chancelier du Diable ; et sur lui le primat de tout l'Enfer a murmuré ce pieux baptême : « Sois appelé le *Sac Vert* ; que ce pouvoir et grâce soient tiens ; que ton contenu, versé sur n'importe qui, change l'innocence en faute, et

le plus charmant visage en une affreuse, hideuse et cruelle difformité. Que tous ceux qui seront baptisés de ton infernale rosée soient appelés adultères, ivrognes, menteurs, infâmes, sans oublier aucun des noms qu'aiment l'orthodoxie, le journal de la cour ou la Revue officielle ! Qu'ils soient appelés tyrans, bêtes, fous, gloutons, amants de toute autre femme et de tout autre mari que les leurs — le plus énorme péché de ce côté des Alpes ! — Qu'ils ne soient plus que la caricature spectrale de ce qui était humain ! Qu'aucun homme ni bête ne regarde leur face sans détourner les yeux ! On n'entende leurs noms sans que les oreilles ne lui tintent jusqu'au sang d'indignation, de rage et de honte ! » C'est une liqueur dangereuse — mes bons lords.

Swellfoot s'approche pour toucher le sac vert.

Prenez garde ! Pour l'amour de Dieu ! prenez garde ! Si vous brisiez le sceau, et touchiez à la fatale liqueur...

PURGANAX

Alors ! Donne-le moi ; j'ai été habitué à manier toutes sortes de poisons. Son Auguste Majesté désire seulement en voir la couleur.

MAMMON

Maintenant, avec un peu de sens commun, mes lords, en défaisant seulement tout ce qui a été fait tout en ayant l'air de le confirmer, notre victoire est assurée. Nous devons attirer Sa Majesté hors de la bauge, et faire croire aux pourceaux que le contenu du *Sac Vert* est la véritable épreuve de la faute ou de l'innocence ; que, si elle est fautive, il la transformera en une laideur manifeste comme la faute ; si elle est innocente, elle sera transfigurée en ange, ce qu'elle est, disent-ils ; et ils la verront

volant dans l'air si brillante qu'elle obscurcira le soleil de midi, faisant pleuvoir ici-bas des bénédictions sous forme de dragées. C'est là, foi de prêtre, une de ces choses auxquelles les pourceaux ajouteront foi. Je vous parie que vous les verrez grimpant sur le chaume de leurs basses têts, avec des morceaux de verre enfumé, observer son ascension à travers les nuages, et quelques-uns tenir relevé le bout de leurs oreilles les uns aux autres avec leurs dents, pour attraper la pluie de dragées qui y tombera. Vous, Purganax, qui avez le don du bavardage, faites-leur un *speech* solennel à cet effet : je vais tout préparer pour la fête qui doit être célébrée en l'honneur de notre déesse Famine, où, pour relever l'éclat de la cérémonie, trouvera place la *turpification* de la reine.

DACRY à Swellfoot

Et moi, comme le gardien de votre sacrée conscience, je rappelle humblement à Votre Majesté que l'exercice de votre haut office de marchand de modes auprès de la rouge Bellone ne doit pas être différé.

PURGANAX

Partons tous, pour nous rencontrer de nouveau dans de plus heureuses conjonctures.

---

# ACTE II

## SCÈNE I

La Bauge publique. — Les Cochons en pleine assemblée.— Entre Purganax

PURGANAX

Accordez-moi votre patiente attention, Gentilshommes et cochons, vous, dont la patience à supporter les charges publiques assure dans le présent et l'avenir la glorieuse constitution de ces *Bauges*. Les taxes des pourceaux maigres croissent avec le développement de la population porcine ; les taxes, cette vraie source de *Cochonnerie* (comment pourrais-je trouver un terme mieux approprié, qui enferme à la fois religion, morale, paix et abondance, tout ce qui fait de la Béotie une nation propre à apprendre à vivre aux autres nations ?), les taxes croissent avec *la Cochonnerie* elle-même ; et le revenu, cette grande source de tout patronage, et pensions, et paiements, que des cochons nés libres regardent avec des yeux jaloux, ne cesse de diminuer, jusqu'à ce qu'enfin, par de glorieux progrès, tout le produit du sol soit englouti par les taxes, et que le revenu se réduise à... rien ! Le défaut d'un marché étranger pour l'écoulement des saucisses, soies et boudins et autres produits nationaux, n'est qu'un mal partiel ; et si la population des pourceaux, au lieu d'eaux grasses, a été nourrie de paille et d'eau, c'est

un fait qui — vous le savez — qui est — c'est une nécessité d'Etat — temporaire naturellement. Ces cochons impies, qui, par de fréquentes criailleries, ont osé s'insurger contre le système Swellfoot ou se livrer à d'irrévérentes moqueries des génuflexions inculquées par l'archi-prêtre, ont été fouettés jusqu'à ce qu'ils aient poussé un loyal et orthodoxe grognement. Les choses étant dans cet heureux état, la Reine Iona...

LES COCHONS crient

Elle est innocente! très innocente !

PURGANAX

C'est précisément ce que j'allais dire, gentilshommes pourceaux : la Reine Iona étant très innocente, sans aucun doute, revient à Thèbes ; porcs maigres et sangliers se réunissent autour d'elles, désirant lui persuader que *nous* croyons] (je veux parler de ces pourceaux plus cossus, qui se gorgent de riches eaux grasses, pendant que les autres happent de la paille humide) qu'elle est fautive ; par là, la faction des porcs maigres cherche à obtenir ces eaux grasses, qui ont été votre droit immémorial, et que je veux vous maintenir jusqu'à la dernière goutte de...

UN VERRAT l'interrompant

De quoi l'accuse-t-on ?

PURGANAX

Hé ! personne ne formule une accusation positive ; — mais il y a eu des allusions glissées, et alors les Sorciers du Conseil privé ont cru qu'il était de leur devoir d'aviser Sa Majesté pour en rechercher la vérité; non dans son propre intérêt ; il pourrait se résigner à

laisser son épouse s'amuser comme il lui plairait, si par cette tolérance il devait plaire aux cochons ; mais voilà qu'il craint la moralité de l'espèce porcine, des truies particulièrement, et l'effet que cela pourrait produire sur la pureté et la religion de la naissante génération des marcassins à la mamelle, si l'on pouvait soupçonner que la Reine Iona...

Une pause.

PREMIER VERRAT

Allons, continuez, nous consentons à entendre ce qu'elle peut bien avoir fait.

PURGANAX

Eh bien ! On dit à mots couverts qu'un certain taureau — mais voici ce que l'on sait.... — les taureaux blancs comme du lait qui paissent, près du Clitunme et des lacs de cristal des montagnes Cisalpines, lissant dans les fraîches rosées de l'herbe du lotos et des asphodèles en fleurs, leurs chevelures de soie, et de leur doux souffle chargeant les vents du matin, jusqu'à ce qu'ils pâment épuisés sous ces parfums vivants, sont si beaux ! — Non, je ne dis rien ; — mais Europe a couru sur le dos d'un de ces taureaux d'Asie en Crète, et la mer enamourée se calma sous le rapide sillage de sa beauté. Et Pasiphaë, la grand'mère d'Iona,.... — Mais elle est innocente ! Vous et moi, tout le monde en convient.

PREMIER VERRAT

Très innocente !

PURGANAX

Regardez ce *Sac* ; un sac...

SECOND VERRAT

Oh ! non ; point de *Sacs verts* ! ! Les yeux de la

jalousie sont verts, les scorpions sont verts ; les serpents d'eau, les efts, les verdets, etc...

PURGANAX

Honorables cochons, dans des âmes de cochons de tels préjugés peuvent-ils régner ? Laissez-moi vous rappeler que l'herbe est verte — toute viande est herbe ; — tout lard est viande, vous n'êtes que lard. Ce *Sac* magique (qui n'est pas vert, mais seulement couleur de lard) est rempli d'une liqueur qui, répandue sur une femme coupable de... nous savons tous de quoi.... la rend si hideuse, qu'à moins de rencontrer un aveugle elle est pour jamais à l'abri de la même faute. Si elle est innocente, elle se changera en ange, et fera pleuvoir des bénédictions sous la forme de dragées en s'envolant au ciel. Maintenant je vous propose donc de métamorphoser sa Sacrée Majesté en ange (comme je suis sûr qu'elle le sera), en versant sur sa tête cette eau mystérieuse.

Montrant le sac.

Je sais qu'elle est innocente ; je désire seulement prouver à tout l'univers qu'elle est telle.

PREMIER VERRAT

Excellent, juste et noble Purganax !

SECOND VERRAT

Qu'il sera glorieux de voir Sa Majesté volant sur nos têtes, ses jupons flottant comme... comme... comme....

TROISIÈME VERRAT

N'importe quoi.

PURGANAX

Oh ! non !... Mais comme l'étendard d'un vaisseau

d'amiral, ou comme la bannière d'une armée conquérante, ou comme un nuage teint des couleurs du jour mourant, démêlé par la brise du sommet d'une blanche montagne ; ou comme un météore, ou la crinière d'un coursier de guerre ; ou une chute d'eau tombant d'un précipice vertigineux éparpillée sur le vent...

PREMIER VERRAT

Ou une queue de vache....

SECOND VERRAT

Ou n'importe quoi, comme l'a observé le savant verrat.

PURGANAX

Gentilshommes cochons, je mets aux voix cette résolution, que Sa Très Sacrée Majesté soit invitée à assister à la fête de la Famine, et à recevoir sur son chaste et blanc corps la rosée de l'apothéose, découlant de ce sac.

Une grande confusion se fait entendre parmi les pourceaux en dehors des portes, et se communique à ceux de l'intérieur. Durant la première strophe, les portes de la bauge sont enfoncées et une foule de pourceaux extrêmement maigres, de truies, de verrats et de cochons s'y précipite.

PREMIER DEMI-CHŒUR

Non ! Oui !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Oui ! Non !

PREMIER DEMI-CHŒUR

Une loi !

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR

Un piège !

PREMIER DEMI-CHŒUR

Porchers, nous perdrons nos eaux grasses, ou nous devons les partager avec les pourceaux maigres.

PREMIER VERRAT

A l'ordre ! A l'ordre ! Ne soyez pas téméraires ! Y eut-il jamais scène pareille, 'pourceaux !

UNE VIEILLE TRUIE se précipitant

Je n'ai jamais vu si bel élan depuis que j'ai commencé à sevrer des marcassins.

DEUXIÈME VERRAT solennellement

La Reine a le temps d'être un ange. Je vote, en forme d'amendement, que Purganax frotte un peu de cette drogue sur sa figure.

PURGANAX — on voit son cœur battre à travers son habit

Dieu ! que voudriez-vous faire ?

PREMIER DEMI-CHOEUR

Purganax a clairement montré un pied fendu et une plume de choucas.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR

Je vote que Swellfoot et Iona subissent ensemble la mystérieuse épreuve ; deux époux royaux en dispute doivent essayer tous deux la magique liqueur.

UN VIEUX VERRAT à part

Un misérable état que celui des pourceaux ! car s'il plaisait à leurs conducteurs de se déchirer bonnets et perruques, les cochons devraient alors se mordre l'oreille l'un à l'autre.

UNE VIEILLE TRUIE à part

Un triste lot que Jupiter a assigné aux cochons ; la bagarre rend leurs gardiens affamés, et ils dînent sur le lard, et ils fouettent plus que jamais les marcassins.

CHŒUR

C'en est fait des eaux grasses! Si la Reine-Taureau est dépouillée, nous serons de toute façon écrasés, broyés, exposés, molestés; faisons donc tout ce que nous pourrons pour qu'elle ne soit pas arrêtée.

Reine, nous vous entourons de murailles de charcuterie, de palissades de défenses de sangliers, tranchantes comme une baïonnette; placez ici votre sacrée personne. Nous jurons sur nos vies que pas un doigt n'osera y toucher; ceux qui vous maltraitent, nous maltraitent; ceux qui vous haïssent, nous haïssent; ceux qui vous aiguillonnent, nous aiguillonnent; ceux qui vous attaquent, nous attaquent.

L'oracle est maintenant sur le point d'être accompli par la révolution de la destinée, l'oracle qui dit: « Thèbes, choisis la réforme ou la guerre civile, quand à travers tes rues, en guise de lièvre poursuivi par des chiens, une Reine-Epouse chassera un roi avec une meute de pourceaux, à cheval sur le Minotaure Ionien. »

Entre Iona Taurina.

IONA TAURINA s'avançant

Pourceaux gentilhommes, et nobles dames truies, le tendre cœur des verrats acquitte leur Reine de tout acte incongru avec sa *Cochonnerie* native; et elle, se reposant avec confiance sur la gent grognante, a remis elle-même sa cause, sa vie, son tout, son innocence, dans leurs bras *porciens*, et elle n'a pas été trompée dans son attente d'y trouver un abri. Cependant vous le savez, grands verrats, les innocents sont fiers! Je n'ai accepté votre protection qu'en reconnaissance de votre noble amour et de vos soins, non par nécessité. Les

innocents bravent en sûreté les épreuves et les dangers ; les Reines innocentes mettent le pied sur des socs de charrue brûlants sans être atteintes par la flamme, et l'on a vu des femmes, comme le chante le lauréat d'Erin (1), revêtues de gemmes rares et d'une beauté plus rare encore, se promener de Killarney à la Chaussée du Géant à travers rebelles, contrebandiers, soldats, insurgés blancs et jaunes, et constables, dîmeurs et douaniers, sans être injuriées ! Et Moi de même.... Lord Purganax, je me remets moi-même en votre garde, et je suis prête à subir l'épreuve, quelle qu'elle puisse être !

PURGANAX

Une telle magnanimité dans Votre Sacrée Majesté doit plaire aux pourceaux. Vous ne pouvez manquer d'être un ange céleste. — Enfumez vos morceaux de verre, vous, loyaux pourceaux, ou sa transfiguration aveuglera vos yeux étonnés.

UN VIEUX VERRAT à part

Prenez garde, Mylord, qu'ils ne vous enfument d'abord.

PURGANAX

A la fête de la Famine qui approche, l'expiation aura lieu.

LES POURCEAUX

Convenu ! Convenu !

IONA TAURINA à part

Et moi, j'y consens la première, je sais que mes ennemis par là même préparent leur ruine.

Ils sortent tous.

(1) Moore, *Irish Melodies*.

## SCÈNE II

L'intérieur du temple de la Famine. La statue de la Déesse, un squelette vêtu de haillons de diverses couleurs, assise sur un monceau de crânes et de pains entremêlés. Un grand nombre de prêtres, scandaleusement gras, en vêtements noirs, rangés de chaque côté avec des os à moelle et des couperets dans leurs mains. Une fanfare de trompettes. — Entrent Mammon, comme archi-prêtre, Swellfoot, Dacry, Purganax, Laoctonos, suivis de Iona Taurina entourée de gardes. De l'autre côté entrent les pourceaux.

CHŒUR DE PRÊTRES accompagné par le Porcher de la Cour sur les os à moelle et les couperets.

Déesse nue, décharnée et pâle, impératrice du monde, salut! Toi que les anciens Crétois appelaient Cybèle couronnée de tours, nous t'appelons Famine! Déesse des jeûnes et des fêtes, de ceux qui meurent de faim ou d'embonpoint; grâce à toi, pour les empereurs, rois, prêtres et lords qui gouvernent au moyen de vizirs, sceptres, bank-notes, paroles, la terre produit ses plantureux fruits, grain, laine, lin, viande, et racines; — grâce à toi ceux qui consument ces fruits engraissent, grâce à toi ceux qui les produisent maigrissent; quelque révolution qui survienne, oh! n'y change rien! Et laisse les choses dans l'état où elles ont toujours été; au moins tant que nous resterons tes prêtres, et que nous proclamerons tes jeûnes et tes fêtes! Grâce à toi, la sacré dynastie Swellfoot repose sur un roc au milieu de cette mer dont les pourceaux sont les vagues — qu'il en soit toujours ainsi.

Swellfoot et sa cour, etc.., s'assoient à une table, magnifiquement servie à l'extrémité supérieure du Temple. Des intendants traversent la scène avec de l'eau grasse dans des seaux. Grand nombre de pourceaux excessivement maigres les suivent en léchant par dessus l'eau grasse.

MAMMON

Je crains que Votre Sacrée Majesté ait perdu l'appétit qu'elle avait d'ordinaire. Permettez-moi de vous recommander ce plat, une simple friandise de votre cuisinier persan, telle qu'on la sert à la seconde table du grand Roi ; le prix et la peine que ses ingrédients ont coûtés auraient suffi pour entretenir une bonne douzaine de familles un hiver ou deux — pas davantage — un si simple plat ne pourrait vous donner une indigestion.

SWELLFOOT

Après l'épreuve, et quand ces fastidieux pourceaux seront partis, peut-être, pourrai-je recouvrer mon appétit perdu. Je sens la goutte se répandre sur mon estomac, — donne-moi un verre de punch Maraschino (1).

PURGANAX remplissant son verre, et se levant.

A la glorieuse constitution des cochons !

TOUS

Un toast ! Un toast ! Debout et trois fois trois !

DACRY

Qu'il ne reste plus une goutte dans les verres ! Buvons à perte d'haleine !

LAOCTONOS

Le claret, toujours, me donne l'idée du sang, et le sang du claret.

SWELLFOOT

Laoctonos pêche pour attraper un compliment, qui lui est bien dû. Oui, vous avez bu plus de vin, et versé plus de sang qu'aucun homme à Thèbes.

A Purganax.

(1) Georges IV a eu la gloire d'inventer le punch au Marasquin.

Pour l'amour de Dieu, arrête le grognement de ces pourceaux.

PURGANAX

Nous n'osons pas, Sire, c'est le privilège de la Famine.

CHŒUR DE POURCEAUX

Salut à toi, salut à toi, Famine ! Ton trône repose sur le sang, et ta robe est faite de lambeaux ; démon qui vis de damnation ; sainte de nouvelles églises, du *cant*, et des *Sacs verts*, tant que tu t'éleveras dans la pitié et la terreur, confondant les pensées des plus sages. Quand tu montreras ta forme de squelette, quand les pains et les crânes rouleront de toutes parts, nous te saluerons — la voix d'un ouragan se perdrait dans notre terrible clameur.

Oui, salut à toi, salut à toi, Famine ! Salut à toi, impératrice de la terre ! Quand tu t'élèveras divisant les propriétés, quand tu t'élèveras déracinant les oppressions, dans l'orgueil de ta joie de spectre, au-dessus des palais, temples et tombeaux, nous nous précipiterons comme tes esclaves-ministres, foulant tout aux pieds à ta suite, jusqu'à ce que tout soit remis à niveau !

MAMMON

J'entends le craquement des os géants de la terrible image, et dans les noirs trous qui furent autrefois des yeux je vois deux livides flammes. Ces prodiges sont des oracles, et témoignent de la présence de la Divinité invisible ; de terribles événements se hâtent à leur destinée !

SWELLFOOT

Je n'entends que les pourceaux maigres et mutinés grognant dans le temple.

DACRY

Dans une crise d'une si excessive délicatesse, je pense que nous devons soumettre Sa Majesté la Reine à l'épreuve sans délai.

MAMMON

Voici *le Sac*.

PURGANAX

J'ai répété toute la scène avec une vessie de bœuf et de l'eau sur lady P... — La réussite est assurée.

Prenant le sac. — A Swellfoot :

Votre Majesté dans une si sale affaire fera mieux de se tenir à l'écart, de peur d'être arrosée. Une ou deux taches sur moi ne feraient pas de mal, non, elles pourraient cacher le sang que le triste génie de l'Ile verte a imprimé, comme par enchantement, sur mon front — qui teindrait toutes ses mers, mais que ces mers ne pourraient jamais effacer !

IONA TAURINA

Milord, je suis prête — impatiente même de subir l'épreuve.

Une gracieuse figure enveloppée d'un voile transparent traverse le temple sans être remarquée; le mot LIBERTÉ apparaît à travers le voile comme s'il était écrit en lettres de feu sur son front. Ses paroles sont presque étouffées par les furieux grognements des Pourceaux, et les apprêts de l'épreuve. Elle s'agenouille sur les marches de l'autel, et parle d'abord d'un ton bas et faible, mais qui devient de plus en plus retentissant.

Puissante Impératrice! Blanche épouse de la mort! Spectrale marâtre de la vie! Par le Dieu qui t'a faite telle, par la magie de ton toucher, par ceux qui meu-

rent de faim ou crèvent d'embonpoint, en jeûnes et en fêtes ! — Par toi-même, ô terrible Famine ! je t'adjure ! Quand tu réveilles la multitude, ne la conduis pas par les voies du sang. La terre n'a jamais destiné ses trésors à ceux qui couronnent la coupe de la vie du poison de la rage fanatique et de la folle revanche, mais à ces esprits radieux, qui sont toujours les porte-étendards dans l'avant-garde du Progrès. Qu'ils soient les intendants payés, pour remplir le sein de la Peine, du Travail et de l'âge ! Oublie, ô Reine, ta rage accoutumée ! Sois ce que tu n'es pas ! D'une voix basse et faible la *Liberté* invite la *Famine*, son éternelle ennemie, à une courte alliance, une trêve apparente. Maintenant debout !

(Pendant que la figure voilée a chanté cette strophe, Mammon, Dacry, Laoctonos, et Swellfoot ont entouré Iona Taurina, qui, les mains croisées sur sa poitrine, et les yeux levés vers le ciel, se tient debout, comme dans une sainte résignation, attendant l'issue de l'affaire, tout à fait confiante en son innocence.

Purganax, après avoir descellé le *Sac vert*, va gravement verser la liqueur sur sa tête, quand tout à coup l'expression de sa figure et sa contenance changent ; Iona Taurina l'arrache de sa main avec un grand cri de triomphe et le renverse sur Swellfoot et toute sa Cour, instantanément changés en animaux sales et laids qui se précipitent hors du temple. L'image de la *Famine* se lève alors avec un bruit terrible, les Pourçeaux se jettent sur les pains, et sont renversés par les crânes. Tous ceux qui mangent des pains sont changés en taureaux et se rangent tranquillement derrière l'autel. L'image de la Famine est engloutie dans un abîme au sein de la terre, et le Minotaure paraît.)

LE MINOTAURE

Je suis le Minotaure Ionien, le plus puissant rejeton de la race des taureaux d'Europe, je suis l'ancien *homme-bull* traditionnel ; Ionien par mes ancêtres, je m'appelle *Ion* qui par interprétation devient *John* ; c'est-à-dire, en bon thébain, mon nom est *John Bull*. Je suis un fameux chasseur, je puis franchir n'importe quelle barrière dans toute la Béotie ; même les palissades

du parc royal ou le double fossé autour des nouvelles enceintes; et si Votre Majesté daigne me monter, au moins jusqu'à ce que vous ayez forcé votre gibier, je ne vous mettrai pas à terre.

IONA TAURINA

(Pendant ce discours, elle a mis des bottes et des éperons, et un chapeau de chasse coquettement posé de côté, et retroussant ses cheveux elle saute agilement sur le dos du Minotaure.)

Hoa! Hoa! Tallyho! tallyho! oh! oh! — Allons chasser ces laids blaireaux, ces puants renards, ces loutres dévorantes, ces lièvres, ces loups, tout! excepté des hommes. En avant un piqueur! Mes loyaux pourceaux, maintenant, que vos naseaux soient fins comme ceux des bassets, vos pas aussi rapides que ceux des lévriers, et vos accents plus doux et plus harmonieux que le son des cloches des jours de fête de village, un dimanche ensoleillé; réveillez tous les bois humides de rosée de votre bruyante musique; ne leur donnez d'autre loi (ne sont-elles pas des bêtes de sang?) que celles qu'elles vous ont données. Tallyho! Ho! — A travers forêts, genêts, fondrière, tanière et désert poursuivons les vilaines bêtes! Tallyho! Ho!

CHOEUR RÉUNI D'IONA ET DES POURCEAUX

Tallyho! Tallyho! A travers pluie, grêle et neige, à travers buissons, fougères, églantiers, à travers marécages, rivières et bourbiers, allons! allons!

Tallyho! Tallyho! A travers étangs, fossés et fondrières, suivons-les, atteignons-les comme le démon à leurs trousses. Tallyho! Tallyho!

(Ils sortent en criant, Iona poussant devant elle les pourceaux avec le Sac vert vide.)

---

# LETTRE A MARY GISBORNE (1)

Livourne, 1er juillet 1820.

L'araignée tend ses toiles, qu'elle soit dans la tour d'un poète, une cave, une grange ou un arbre ; le ver à soie dans les feuilles vert-sombre du mûrier ne cesse de tisser son linceul et son berceau : ainsi moi, cet être que les moralistes appellent ver, je m'assieds, filant toujours autour de cette forme éphémère avec les fils déliés d'une rare et subtile pensée, non pas un filet de mots aux couleurs voyantes pour attraper les discoureurs oisifs du jour, mais une douce cellule, où, quand ce jour sera évanoui, la mémoire puisse donner des ailes à mon nom vivant et le nourrir des asphodèles de la renommée, qui croissent dans les cœurs qui doivent se souvenir de moi, faisant de l'amour une immortalité.

Quiconque, je crois, me verrait maintenant, s'imaginerait que je suis un puissant mécanicien, plongé dans l'art sublime d'Archimède, occupé à souffler une âme dans le cœur de fer de quelque prodigieuse machine, ou de quelque engin étrange, capable par la force d'enchantements figurés de s'ouvrir un chemin sur la mer, et de s'y ébattre ; car autour des murs sont suspendus de formidables engins, comme jamais Vulcain n'en a forgé pour Jupiter afin d'enchaîner Ixion ou le Titan ; ou bien il verrait en moi le fougueux esprit qui animait

(1) Cette lettre adressée par Shelley à son amie Mary Gisborne, retournée d'Italie en Angeterre, fut écrite à la villa de cette dame près Livourne, dans le cabinet de travail de l'ingénieur Reveley, son fils. Voir à ce sujet notre *Étude* sur Shelley.

cet homme de Dieu, saint Dominique, pour convaincre athées, hérétiques, ou Turcs ; — ou ceux qui réunis en concile philanthropique songèrent à payer quelque intérêt pour la dette contractée envers Jésus-Christ pour leur salut, en donnant un faible avant-goût de la damnation à Shakespeare, Sidney, Spenser, et autres qui ont fait de notre terre une île de bénédiction (alors que l'Espagne, ce flambeau, qui maintenant rallume sa flamme au foyer de la Liberté, s'obscurcissait avec l'empire), — à l'aide des vis à pression, des roues à dents, à pointes et à scies, que des pêcheurs trouvèrent sous l'extrême rocher de Cornwall (1), et sous les îles ceintes de l'ouragan, — où rarement la rude mer sourit au ciel et oublie sa perfide colère, alors qu'au matin, les éléments triomphants dans le mépris, rassasiés de destruction et de ruines, sont couchés dormant dans toute leur beauté sur leur proie déchirée comme dorment les panthères; — puis, voici d'autres formes magiques, étranges et terribles, parsemées sur le parquet de briques : Protée transformé en métal n'a pas produit plus de figures ou des figures plus étranges ; il n'a jamais pris des formes d'airain aussi inintelligibles, il ne s'est jamais condensé en masse aussi horrible et aussi indéchiffrable d'étain et de fer ; puis des formes de bois inimaginables, capables d'embarrasser Tubal Caïn et toute sa progéniture : grandes vis de pression, et coins et roues et blocs à rainures, les éléments de ce qui doit braver les chocs de la vague, du vent et du temps.

(1) Allusion aux engins de torture envoyés de l'Espagne sur l'Armada et engloutis dans un naufrage sur les côtes de Cornwall : Voir sur ce réveil de l'Espagne à la Liberté l'*Ode à la Liberté*, dans le présent volume.

Sur la table sont accumulés plus de brimborions et de bibelots que je ne pourrais en cataloguer dans ces vers; une jolie coupe de bois, pleine non pas de vin, mais de vif argent ; cette rosée que boivent les gnomes, quand il travaillent à leur besogne souterraine, faisant raison aux démons du tremblement de terre, qui du milieu de la lave leur répondent par ce cri : « halloo ! » et défient au combat les cités sur leur tête. Voûtes, tours, sanctuaires, les vivants et les morts, tombent fracassés à travers les crevasses de la terre ; et alors tous boivent à longs traits une autre rasade ; ils se tiennent les côtes et rient. Aucun gnome n'a bu ce vif argent ; il repose dans la coupe de noyer, veinée et mince ; sa couleur est celle du sillage de lumière qui tache l'abîme Toscan, lorsque l'humide lune fait pleuvoir la plus intime averse de son feu blanc, quand la brise est silencieuse, et que le ciel bleu sourit sur les pâles mers.

Dans cette coupe de vif argent (car je cède à l'impulsion d'une enfance qui survit à la virilité), j'ai fait flotter la naïve idéalité d'un bateau de papier.

Puis une vis creuse, avec des dents de roue ; Henri (1) saura ce que je veux dire, et rira de moi, à moins qu'il ne craigne que je ne fasse quelque sottise. Tout à côté sont couchés des tables et calculs fort embrouillés, avec des bateaux à vapeur, des frégates, et de bizarres machines tracées sur le tout en couleurs bleues et jaunes. Puis vient une rangée d'instruments mathématiques, pour la levée des plans nautiques et statiques : un tas de résine, un étrange verre brisé avec de l'encre dedans ; une coupe de Chine, qui a été (ce qu'elle ne sera plus jamais, je

(1) Henri Reveley, l'ingénieur dont nous avons parlé plus haut.

pense) une chose où de douces lèvres avaient coutume de boire la liqueur dont médisent les docteurs, et que je boirai en dépit d'eux ; et, quand nous mourrons, nous sommerons vivement ceux qui sont morts les premiers de boire du thé, et partout où nous serons, nous leur crierons : « têtes ou queues (1) ! »

Près de ces objets, une boîte de couleurs couverte de poussière, quelques vieux crochets, une mèche à moitié brûlée, un morceau d'ivoire, trois livres, où sections coniques, théories de la sphère, logarithmes, depuis Saunderson et Sims jusqu'au grand Laplace, sont accumulés dans leur harmonieux désordre de figures ; les débrouille qui pourra. A côté d'eux gisent les *Mémoires* du Baron de Tott, et quelques étranges volumes de vieille chimie. Près de ces objets une chose tout à fait inexplicable, avec du plomb dans le milieu ; je cherche comment faire comprendre à Henri ; mais non ! Je laisserai, comme dit Spenser, « avec beaucoup d'autres », ce secret dans la matrice enceinte du Temps, sujet trop vaste pour une rime si débile.

Là je suis assis comme un Archimage qui préside aux destinées, tramant de noirs enchantements et des engins diaboliques, ces roues à vapeur de l'esprit mues par leur propre impulsion, qui pompent les malédictions des hommes d'Eglise, et réduisent le charmant esprit de nos douces Revues en une écume pulvérulente d'abus salé, qui trouble l'océan de leur satisfaction d'eux-mêmes. Je suis assis, et je souris et soupire selon mes dispositions, mais non pour elles. Le Libeccio se précipite et tourne avec un bruit inconstant et paresseux ;

(1) Pile ou tête !

j'y fais plus attention qu'à elles. La fumée du tonnerre se réunit sur les montagnes comme un manteau déployé sur leurs épaules larges et nues ; le blé mur sous l'air ondoyant ondule comme un océan ; on voit trembler au loin les vignes dans toutes leurs lignes treillissées ; le murmure de la mer qui s'éveille remplit les pauses vides du vent ; la colline blanchit à travers la blanche pluie électrique ; et bien loin du fond des vallons, en accents lugubres, le tonnerre pousse des hurlements interrompus ; au-dessus un gouffre de ciel sourit, comme l'œil de l'Amour sur le monde inquiet. Quand il y a de telles choses, comment un homme digne de votre amitié pourrait-il faire attention à la guerre des vers, aux cris des geais carnivores de ce monde, à leur censure, à leurs étonnements ou à leur estime ?

Vous n'êtes pas ici ! L'ingénieuse sorcière Mémoire voit dans vos chaises vides vos images absentes, et montre du doigt l'endroit où vous étiez assis naguère, où vous devriez être, mais où vous n'êtes pas. Je lui demande si jamais nous nous rencontrerons encore, comme alors nous nous sommes rencontrés : et elle répond, voilant dans la crainte ses yeux doués d'une seconde vue : « Je ne connais que le passé ; mais appelle ici ma sœur Espérance ; elle parle de toutes choses à venir. » Mais moi, un vieux devin, qui connais parfaitement chaque vers menteur de ce doux oracle, je me tournai de nouveau vers la triste enchanteresse, et cherchai un répit à ma tendre peine, en me citant maint et maint passage de notre vie commune : — comment au bord de la mer, nous observions ensemble l'océan et le ciel, sous la voûte de l'atmosphère bleue de l'Italie ; — comment l'année dernière j'accourus à la

maison à travers un ouragan de tonnerre, et sentis l'éclair oblique s'arrêter brûlant sur ma joue : — comment nous nous sommes souvent fêtés les uns les autres, fêtes où la bienveillance compensait largement le luxe frugal de notre table rustique (autant qu'elle le pouvait, fût-elle alors moins affermie et moins visible qu'elle ne doit l'être toujours entre nous) — comment nous filions un tissu de conversation, pour nous y abriter du soleil de cette vie familière, qui semble être, mais qui n'est pas, ou bien n'est qu'une étrange moquerie de tout ce que nous voudrions croire ; pour blâmer tristement les discordances et les mystères inexplicables de ce monde mauvais ; puis disséquer les intentions et les pensées des hommes dont les yeux s'étaient fermés en de lointaines années ; ou présager largement l'issue de la grande affaire de ce monde, alors que nous serions redevenus ce que nous ne sommes plus ; semblables à des commères babillant à leur aise, qui écoutent la guerre des vents, soupirent, mais sans trembler : — ou, comment vous prêtiez l'oreille à quelque courant interrompu de rimes visionnaires, écloses dans la joie ou la peine des plus intimes sources de mon cerveau, manquant d'habileté peut-être ; — ou, comment nous cherchions les puits les plus profonds de la passion ou de la pensée creusés par de sages poètes dans le désert des années, troublant leurs eaux sacrées de nos larmes, et y étanchant une soif toujours renaissante ; — ou comment, très sage dame, je m'initiais au langage d'un pays qui maintenant est libre, et qui, sur les ailes des pensées de vérité et de majesté, plane autour du sceptre des tyrans comme un nuage, fait éclater les prisons peuplées, et crie bien fort : « Mon nom est Légion ! » ;

cette langue majestueuse que Calderon jeta sur le désert des âges et des nations, qui trouva un écho dans nos cœurs, et dont les accents firent tressaillir l'Oubli. Tu fus alors pour moi comme une nourrice, quand, avec des sons inarticulés, un enfant s'essaie à parler comme font ses parents à l'âge mur. Si les vents animés poursuivent les rapides nuées, si les éperviers chassent les colombes à travers les routes de l'air, les chasseurs le daim innocent, et les bêtes leur proie, pourquoi ne ferions-nous pas lever avec le coup de vent de l'esprit dans la forêt de l'insensible passé ces plaisirs rappelés?

Vous êtes maintenant à Londres; cette grande mer, dont le flux et le reflux sont à la fois sourds et retentissants, et sur le rivage vomissent les débris de ses naufrages en hurlant toujours pour en avoir encore. Et cependant dans ses profondeurs que de trésors ! Vous verrez ce qui fut Godwin (1); il n'y en a pas de plus grand que lui (quoiqu'il soit tombé, et tombé dans de mauvais temps); il sera parmi les esprits de notre âge et de notre pays, devant le redoutable tribunal de l'avenir, le premier, tandis que Rebuke se cache pâle et muet.

Vous verrez Coleridge, obscurément assis dans l'excessif éclat et la pure et intense irradiation d'un esprit, qui, aveuglé par son propre éclair intérieur, flotte péniblement à travers les ténèbres et le désespoir, un météore aérien enveloppé de nuages, un aigle encapuchonné au milieu de hibous clignant de l'œil.

Vous verrez Hunt; une de ces âmes heureuses qui sont le sel de la terre et sans lesquelles ce monde aurait l'odeur de ce qu'il est, d'un tombeau; Hunt,

(1) Ces vers sur Godwin ne furent publiés qu'après la mort du philosophe.

qui est réellement ce que d'autres semblent être. Sa chambre sans doute est toujours ornée de maint plâtre de Shout (1) entouré de gracieuses fleurs disposées avec un goût parfait, avec des couronnes de laurier suspendues par des rubans, et des guirlandes plus brillantes négligemment jetées dans un simple désordre, les présents des plus lettrées parmi plusieurs douzaines d'amies, de belles-sœurs et de cousines. Et lui est là, avec ses éternels calembours, qui frappent à la porte de la plus obtuse cervelle pour réclamer des sourires, comme des créanciers tonitruant à la porte d'un poète pour avoir de l'argent (hélas ! il ne sert de rien de dire : « je suis pauvre ! ») ; ou souvent d'humeur plus grave, quand il songe à des choses plus sages qu'on n'en a jamais lu dans un livre, excepté dans les plus sages tendresses de Shakespeare.

Vous verrez Hogg ! et je ne saurais exprimer ses qualités (je sais cependant qu'elles sont grandes), parce qu'il ferme, puis barricade la porte derrière laquelle elles habitent. Son esprit et sa sagesse vous feront crier, quand vous serez mordus. C'est une perle dans une coquille d'huître, une des plus riches de l'abîme.

Il y a aussi l'Anglais Peakock (2), changé en Flamant, cet oiseau sauvage, qui étincelle dans le ciel de l'Inde. N'avez-vous pas entendu dire, que quand un homme se marie, meurt, ou se change en Hindou, ses meilleurs amis n'entendent plus parler de lui ? Mais vous le verrez, et vous l'entendrez aussi, j'espère, ainsi

(1) Shout tenait à Holborn une boutique de plâtres de Paris d'après l'antique.

(2) Allusion au récent mariage de son ami Peakock (en anglais Paon) et à son emploi dans la Compagnie des Indes.

que la Snowdonienne antilope, blanche comme du lait, mariée à ce caméléopard. Son fin esprit fait de telles blessures que le couteau reste perdu dans la plaie ; un langage trop savant pour ce siècle borné, trop sage pour des bigots égoïstes ; laissez ses pages, qui charment les esprits d'élite de ce temps, se replier pour attendre le climat plus serein des années à venir, et trouver leur récompense dans cette juste attente.

Esprit et raison, vertu et science humaine, tout ce qui peut faire de ce monde stupide une source de délices, tout cela est réuni dans Horace Smith. Voilà (avec quelques exceptions, sur lesquelles je ne veux pas m'étendre de peur de lasser votre patience), voilà tout ce que vous et moi nous connaissons à Londres.

Je rappelle mes pensées et je vous invite à jeter vos regards sur la nuit. Comme l'eau remplit une éponge, ainsi la lumière de la lune remplit l'air vide, creux, universel. — Que voyez-vous ? Le ciel sans pavillon est beau : soit que la lune, rentrée dans sa chambre, abandonne minuit aux étoiles d'or, ou que, blême, elle grimpe avec ses rayons diminués l'escarpement d'azur ; soit que les nuages voguent sur l'abîme inverse, pilotés par les innombrables souffles errants, pendant que les rares étoiles se précipitent au milieu d'eux, obscures et rapides. — Tout cela est beau dans tout pays.

Mais que voyez-vous à côté ? Une misérable station de voitures de louage, une maison de briques ou un mur qui enclôt quelque cour solitaire, tout blanc du griffonnage de nos malheureux politiques ; ou pis encore : une misérable femme chancelante dont vous devez accepter, en guise de sérénade, les malédictions mêlées à celles du souteneur qui partage son commerce, ou

une Polonia aux cheveux jaunes murmurant à Henri des choses ineffables.

Moi, je vois un chaos de feuilles vertes et de fruits s'élevant autour de noires cavernes, et jusqu'à la racine des tiges vivantes qui les nourrissent ; dans leurs berceaux dorment au sein de leur sombre rosée les fleurs repliées. Au delà, la surface des blés non fauchés ne tremble pas dans l'air assoupi; et, emportées dans des cercles bizarres et une danse toujours changeante comme des étoiles ailées, les lucioles flottent et luisent, pâles dans le rayon de la pleine lune, mais chacune sous les arbres sombres semble un petit soleil, un météore apprivoisé, une étoile fixe, égarée des rayons d'argent de la voie lactée. On entend au loin le chant du villageois, rude, mais adouci par la distance, et un oiseau qui ne peut être le rossignol, et cependant je n'en connais pas d'autre qui chante aussi suavement à cette heure avancée ;.... et puis tout se tait ! Maintenant, entre l'Italie et Londres, choisissez !

Vous devez passer avec moi l'hiver prochain. Ma maison à cette époque sera changée en un tombeau de découragement mort, et de soucis ruminés tout bas, ainsi que de tous les rêves qui sont nos bourreaux. Oh ! si Hunt, Hogg, Peakock et Smith étaient ici, avec toutes les belles choses qui leur appartiennent ! Nous aurons des livres, espagnols, italiens, grecs ; et chaque semaine demandera à produire une autre semaine aussi semblable à son père que je ressemble peu au mien (ce qui n'est pas sa faute, comme vous pouvez le deviner). Quoique nous mangions peu de viande, et que nous ne buvions pas de vin, nous n'en serons pas moins joyeux. Nous aurons du thé et des rôties ; des flans pour le souper ; et une

collection sans fin de crèmes fouettées, de gelées, de gâteaux, et autres semblables friandises féminines, festoyant tout en philosophant. Et nous allumerons des feux avec le bois du Grand-Duc, pour faire dégeler l'hiver de six semaines dans notre sang. Puis nous causerons : de quoi causerons-nous ? Oh ! il y a assez de thèmes pour défrayer maint entretien plein de pensées mystérieuses ! Quant aux nerfs, j'ai juré de les étouffer avec les cônes, les parallélogrammes et les courbes, s'ils osent encore me tourmenter quand vous serez ici avec moi ; et ils ne boiront plus jamais le laudanum de l'Helicon ou de l'Himeros (1).

Venez donc, et, en dépit de Dieu et du Diable, nous ferons en sorte que notre divertissement amical et philosophique survive à la saison sans feuilles ; jusqu'à ce que boutons et fleurs avertissent les heures obscures et inévitables qu'il est temps de renouveler une douce rencontre par une triste séparation. « A demain, aux frais bois et aux nouveaux pâturages. »

## LA SENSITIVE

### PARTIE I.

Une sensitive dans un jardin croissait ; et les jeunes vents la nourrissaient de la rosée d'argent ; et elle ouvrait à la lumière ses feuilles semblables à un éventail, et les fermait sous les baisers de la Nuit.

Et le Printemps se leva sur le beau jardin, comme l'Esprit de l'Amour partout ressenti ; et chaque fleur et

(1) *Himeros*, d'où la rivière Himera a pris son nom, est, avec une légère ombre de différence, un synonyme d'amour. S.

chaque herbe sur le sombre sein de la terre s'éveilla des rêves de son repos d'hiver.

Mais aucune, dans le jardin, le champ ou le désert, ne trembla ni ne palpita de ce bonheur qui fait palpiter une biche dans le midi sous la douce angoisse de l'amour, comme la solitaire sensitive.

Le perce-neige, et puis la violette, jaillirent de terre sous une chaude ondée, et leur haleine se mêla à la fraîche odeur envoyée de la pelouse, comme la voix se mêle à l'instrument.

Puis les gentianes bariolées des marais, et la tulipe élancée, et les narcisses, les plus belles d'entre toutes les fleurs, qui regardent leurs propres yeux dans les retraites du courant, jusqu'à ce qu'elles meurent de leur propre beauté adorée ;

Et le muguet semblable à une Naïade, dont la jeunesse est si belle,et la passion si pâle, que la lumière de ses tremblants calices s'aperçoit à travers leurs pavillons de vert tendre ;

Et la hyacinthe, pourpre, et blanche, et bleue, qui jeta de nouveau de ses clochettes un doux bruit de musique si délicate, si suave, si intense, qu'il se faisait sentir comme une odeur dans le sens ;

Et la rose, semblable à une nymphe qui va entrer au bain, dévoila la profondeur de son sein lumineux jusqu'à ce que, replis après replis, elle eût mis à nu dans l'air pâmé l'âme de sa beauté et de son amour ;

Et le lis, semblable à une baguette, leva en haut, comme une Ménade, sa coupe colorée de lumière de lune, jusqu'à ce que l'étoile enflammée qui est son œil tournât ses regards à travers la claire rosée vers le tendre ciel ;

Et le pâle jasmin, et la douce tubéreuse, la plus douce des fleurs parfumées, et toutes les fleurs rares de tous les climats, poussèrent dans ce jardin, dans un parfait renouveau.

Et sur le courant dont le sein volage, sous les rameaux de fleurs en berceaux, était paré d'une lumière d'or et verte obliquant à travers leur ciel de mille nuances entrelacées,

Les larges nénufars s'étendirent en frémissant, et les boutons de rivière étoilés scintillèrent, et autour d'eux le suave courant glissa et dansa avec un mouvement plein de doux bruits et de rayonnements.

Et les sentiers sinueux de gazon et de mousse, qui conduisaient en tout sens à travers le jardin, tantôt ouverts à la fois au soleil et à la brise, tantôt perdus au milieu des berceaux des arbres fleurissants,

Etaient tout parés de pâquerettes et de délicates clochettes, aussi belles que les fabuleuses asphodèles, et de fleurettes, qui, languissant à mesure que languissait le jour, formaient en tombant des pavillons blancs, pourpres et bleus, pour abriter le ver luisant de la rosée du soir.

Et de ce pur paradis, les fleurs (comme les yeux d'un enfant qui s'éveille sourient à sa mère, dont le doux chant sait d'abord le bercer, puis à la fin doit l'éveiller),

Quand les vents enjoués du ciel les ont dépliées, de même que la lampe de la mine fait flamboyer une gemme cachée, les fleurs rayonnèrent en souriant au ciel, et chacune prit sa part de joie dans la lumière du doux soleil ;

Car chacune d'elles s'entrepénétrait de la lumière et

du parfum que versait sa voisine, comme de jeunes amants que la jeunesse et l'amour rendent chers l'un à l'autre, enveloppés et remplis de leur propre atmosphère partagée.

Mais la Sensitive, qui a peu de fruits à faire cueillir de l'amour qu'elle ressent de ses feuilles à sa racine, a plus reçu que toutes les autres ; elle aime — plus que jamais, pour celui qui ne cherche que l'amour, ne pourrait le faire la mieux douée de ses compagnes.

Car la Sensitive n'a pas de brillante fleur ; elle n'a pour dot ni le rayonnement ni le parfum ; elle aime comme l'Amour même ! ..... son profond cœur est plein ; elle désire ce qu'elle n'a pas, la beauté.

Les vents légers qui, de leurs ailes qui les portent à peine, versent la musique pleine de mille murmures ; les rayons qui de mille étoiles sont dardés sur les fleurs, dont ils emportent au loin les nuances ;

Les insectes ailés rapides et libres (comme des barques d'or sur une mer ensoleillée, chargées de lumière et de parfums), qui passent sur la lueur de l'herbe vivante ;

Les nuages invisibles de la rosée qui se couchent comme du feu dans les fleurs, jusqu'à ce que le soleil chevauche les hauteurs, — alors ils errent comme des esprits parmi les sphères, chaque nuage pâmant sous le parfum qu'il porte ;

Les vapeurs frissonnantes de l'obscur midi, qui glissent comme une mer sur la terre chaude, dans lesquelles chaque son et chaque parfum et chaque rayon s'agitent comme des roseaux dans un courant ;

Toutes ces choses et chacune d'elles, comme des anges qui la servaient, étaient pour la Sensitive un doux

fardeau de joie, tandis que les heures traînantes du jour s'en allaient, comme des nuages sans brises sur un tendre ciel.

Et, quand le soir descendait du haut du ciel, et que la terre était tout repos, et l'air tout amour, et que le bonheur, quoique moins brillant, était bien plus profond, et que le voile du jour tombait du monde du sommeil ;

Quand les bêtes et les oiseaux et les insectes étaient noyés dans un océan de rêves sans un bruit, dont les vagues ne laissent pas de traces, quoiqu'elles s'impriment toujours sur le sable léger qui le pave : la conscience ;

(Seulement au-dessus d'elle le doux rossignol chantait toujours avec des accents plus doux à mesure que le jour décroissait, et les accents de son chant élyséen se mêlaient aux rêves de la Sensitive) ;

La Sensitive était la première à se recueillir dans le sein du repos ; un doux enfant fatigué de ses propres délices, le plus faible et cependant le favori, bercé dans l'embrassement de la Nuit.

## PARTIE II.

Il y avait une puissance dans ce doux lieu, une Eve dans cet Eden ; une Grâce régnante, qui pour les fleurs, qu'elles fussent éveillées ou au sein des rêves, était ce que Dieu est pour le monde des étoiles ;

Une Dame, la merveille de son espèce, dont la forme était supportée par un esprit digne d'amour, qui, en se dilatant, avait moulé ses traits et ses mouvements à l'image d'une fleur de mer éclose sous l'océan,

Veillait sur le jardin du matin au soir ; et les météores de ce ciel sublunaire, comme les lampes de l'air quand la Nuit s'aventure au dehors, riaient autour de ses pas, en montant de la terre.

Elle n'avait point de compagnon de race mortelle ; mais son haleine frémissante et sa face brillante de fraîcheur disaient, pendant que le matin baisait le sommeil sur ses yeux, que ses rêves étaient moins un sommeil qu'un paradis :

Comme si quelque brillant Esprit pour son doux amour avait déserté le ciel au réveil des étoiles, et comme s'il se fût attardé autour d'elle, quoique le voile de la lumière du jour le cachât à ses yeux.

Son pas semblait prendre en pitié l'herbe qu'il pressait ; vous auriez pu comprendre, au soulèvement de sa poitrine, que la brise allant et venant n'apportait là que le plaisir, et laissait la passion derrière elle.

Et, partout où son pas aérien se posait, sa chevelure traînante du gazon herbeux effaçait sa trace légère avec un frôlement d'ombre, comme un orage ensoleillé sur l'abîme vert-sombre.

Je ne doute pas que les fleurs de ce doux jardin ne se réjouissent au bruit de ses gracieux pas ; je ne doute pas qu'elles ne sentissent l'esprit qui sortait de ses doigts lumineux et parcourait tout leur corps.

Elle arrosait d'une eau brillante puisée au courant celles qu'avait pâlies le rayon du soleil ; et des coupes des fleurs appesanties, elle vidait la pluie des averses orageuses.

Elle relevait leurs têtes de ses tendres mains, et les soutenait à l'aide de baguettes et de liens d'osier ; si les

fleurs avaient été ses propres enfants, elle ne les aurait pas nourries plus tendrement.

Tous les insectes meurtriers et les vers rongeurs, et toutes les choses aux formes immondes et disgracieuses. elle les portait, dans un panier de tissu indien, bien loin au sein des bois incultes ;

Dans un panier garni d'herbe et de fleurs sauvages, les plus fraîches que ses gentilles mains eussent pu cueillir pour ces pauvres insectes bannis, dont l'intention, quoiqu'ils fissent du mal, était innocente.

Mais les abeilles, et les éphémères semblables à un rayon, dont le chemin est celui de l'éclair, et les tendres phalènes qui baisent les douces lèvres des fleurs, et ne font pas de mal, elle en fit ses anges servants.

Et elle laissa les nombreuses tombes, où avant de naître les papillons rêvent de la vie à venir, attachées autour du bord lisse et sombre de l'écorce du cèdre odorant.

Cette merveilleuse créature dès l'apparition du Printemps allait ainsi à travers le jardin, présidant à toute la douce saison de l'été : et, avant que la première feuille brunît, elle mourut.

## PARTIE III.

Trois jours les fleurs du beau jardin furent comme des étoiles quand la lune se réveille, ou comme les vagues de Baïes avant qu'elle flotte lumineuse à travers la fumée du Vésuve.

Et le quatrième, la Sensitive sentit le son du chant funèbre, et les pas des porteurs, lourds et lents ; et les sanglots des pleureuses, profonds et bas ;

Le bruit las et l'haleine pesante, et les mouvements silencieux de la mort qui passe ; et l'odeur froide, oppressante et humide, qui sort à travers les pores de la planche du cercueil.

L'herbe sombre, et les fleurs dans l'herbe, étincelèrent de larmes pendant que le convoi passait ; de leurs soupirs le Vent emporta de lugubres accents, et s'assit dans les pins, et renvoya gémissement pour gémissement.

Le jardin, naguère si beau, devint froid et lugubre, comme le cadavre de celle qui avait été son âme ; lui qui d'abord avait toutes les grâces du sommeil, on le vit lentement changer, jusqu'à ce qu'il devînt un monceau à faire trembler les hommes qui ne pleurent jamais.

Le rapide été s'évanouit dans l'automne, et la gelée passa dans le brouillard du matin, quoique le regard du soleil de midi fût encore clair et brillant, se riant des dépouilles de la mystérieuse nuit.

Les feuilles de roses, comme des flocons de neige cramoisie, pavaient partout le gazon et la mousse ; les lis languissaient, blancs et blêmes, comme la tête et la peau d'un homme mourant ;

Et les plantes indiennes, les plus douces de couleur et de parfum qui se soient jamais nourries de rosée, feuille après feuille, jour après jour, s'entassèrent réduites en argile commune ;

Et les feuilles, brunes, jaunes, grises, rouges, blanches de la blancheur de ce qui est mort, comme des troupes de spectres, passèrent sur le vent desséchant : le bruit de leur sifflement frappait les oiseaux de stupeur.

Et les vents, de leurs rafales, éveillèrent les semences ailées au fond de leurs berceaux d'herbes flétries, et

elles s'attachèrent autour de mainte tige de douces fleurs, qui pourrirent avec elles dans la terre.

Les fleurs d'eau tombèrent au fond du ruisselet, des tiges où elles reposaient; et les tourbillons les emportèrent çà et là, comme les vents faisaient de celles de l'air supérieur.

Puis la pluie tomba; et les tiges brisées furent courbées et dispersées à travers les allées; et le réseau dépouillé de feuilles des berceaux parasites et toutes les douces fleurs ne firent plus qu'un monceau de ruines.

Entre la saison du vent et celle de la neige, les plantes les plus répugnantes commencèrent à pousser leurs feuilles rugueuses éclaboussées de mille petites taches, comme le ventre du serpent d'eau, et le dos du crapaud.

Et les chardons, et les orties, et les ivraies drues, et la bardane, et la jusquiame, et l'humide ciguë, étendirent leurs tiges longues et jaunes, et l'air étouffa jusqu'à ce que le vent mort fût empesté.

Et les plantes, dont les noms font reculer les vers de dégoût, remplirent la place de leur monstrueux broussaillis, armées de piquants, pulpeuses, pustuleuses et bleues, livides, et étoilées d'une rosée lugubre.

Les agarics et les champignons, avec leurs piqûres et leurs moisissures, jaillirent comme un brouillard de la terre humide et froide; pâles, charnus, comme si la mort agonisante s'était sentie animée d'un esprit de fécondité.

Leur mousse tomba en pourriture flocon par flocon, jusqu'à ce que leur épaisse tige fût perçante comme le poignard d'un meurtrier, avec des lambeaux de chair

détachés qui tremblent au bout, infectant les vents errant alentour.

Frai de poissons, herbes et pourritures, une écume lépreuse, ont rendu le courant du ruisseau épais et muet, et à sa sortie des glaïeuls grands comme des pieux l'obstruaient de leurs racines nouées comme des serpents d'eau.

Et heure par heure, quand l'air était silencieux, il s'élevait des vapeurs assez fortes pour tuer : le matin on les voyait, à midi on les sentait, et la nuit, elles étaient des ténèbres qu'aucune étoile ne pouvait fondre.

Et d'onctueux météores, de brindille en brindille, rampaient et s'envolaient invisibles dans le large midi ; chaque branche sur laquelle ils voltigeaient était brûlée et rongée d'une brouissure venimeuse.

La Sensitive, réduite à l'impuissance, pleurait, et ses larmes dans chaque paupière de ses feuilles repliées, qui croissaient ensemble, furent changées en une flétrissure de glu gelée.

Car les feuilles bientôt tombèrent, et bientôt les branches furent tailladées par la hache pesante de la flétrissure ; la sève à travers chaque pore reflua jusqu'à la racine, comme le sang pour un cœur qui ne battra plus.

Car l'Hiver vint ; le vent était son fouet ; un doigt gercé était sur sa lèvre ; il avait déchaîné des sommets les cataractes, et elles retentissaient à sa ceinture comme des menottes.

Son haleine était comme une chaîne qui sans un bruit enchaînait la terre et l'air et l'eau ; il vint, furieusement traîné, sur le trône de son char, par les souffles décuplés de la zone arctique.

Alors les herbes, qui n'étaient plus que des formes

de mort vivante, s'enfuirent devant la gelée sous la terre ; leur mort et leur fuite devant la gelée ne fut que l'évanouissement d'un fantôme.

Et sous les racines de la Sensitive, les taupes et les loirs moururent de besoin, les oiseaux tombèrent raidis de l'air glacé, et restèrent suspendus dans les branches dépouillées et nues.

D'abord il vint une pluie de dégel, et ses gouttes inertes gelèrent de nouveau sur les rameaux : puis il s'exhala en vapeur une rosée glacée, qui tomba sur les gouttes de la pluie de dégel.

Et un tourbillon du nord, errant comme un loup qui a flairé un enfant mort, secoua les rameaux ainsi chargés et lourds et raidis, et les brisa de sa griffe rigide.

Quand l'Hiver fut parti, et que le Printemps revint, la Sensitive n'était plus qu'un débris sans feuille ; mais les mandragores, les champignons bâtards, les bardanes et les ivraies s'élevaient comme les morts de leurs charniers en ruines.

## CONCLUSION

Si la Sensitive, ou ce qui dans ses rameaux circulait comme un esprit, avant que sa forme extérieure ait connu le déclin, sentit maintenant ce changement, je ne puis le dire.

Le délicat esprit de la Dame, n'étant plus combiné avec cette forme qui éparpillait l'amour comme les étoiles la lumière, trouva-t-il de la tristesse à la place du plaisir qu'il quittait ?

Je n'ose le conjecturer. Mais, dans cette vie d'erreur,

d'ignorance et de lutte, où rien n'est, excepté l'apparence de toutes choses, et nous les ombres d'un rêve,

C'est une croyance peu téméraire, et cependant plaisante à considérer, de reconnaître que la mort elle-même doit être, comme tout le reste, une moquerie.

Ce doux jardin, cette belle Dame, toutes les suaves formes et odeurs de ce lieu, en vérité n'ont jamais passé ; c'est nous, et ce qui tient à nous qui avons changé ; ce n'est pas elles.

Pour l'amour, et la beauté, et le bonheur, il n'y a ni mort ni changement ; leur puissance dépasse nos organes, qui ne peuvent endurer aucune lumière, étant eux-mêmes obscurs.

## ODE A LA LIBERTÉ

« Oui, Liberté, oui, la bannière, déchirée, mais flottante, s'élance comme un ouragan de tonnerre, contre le vent. »

BYRON.

Un peuple glorieux faisait vibrer de nouveau l'éclair des nations (1) ; sur l'Espagne, de cœur à cœur, de ville à ville, semant dans le ciel un feu contagieux, la Liberté rayonnait. Mon âme, s'affranchissant des chaînes de son abattement, revêtit les rapides ailes du chant, sublime et forte, comme un aiglon qui plane suspendu parmi les nuages du matin, prêt à fondre sur sa proie accoutumée ; et bientôt de sa station dans le ciel de la Renommée, le tourbillon de l'Esprit l'enleva ; et le

(1) Nous traduisons dans ces deux premiers vers le texte tel que l'interprètent Rossetti et Swinburne ; Forman propose, peut-être avec quelque raison, de lire : « Un peuple glorieux vibrait de nouveau : l'éclair des nations, la Liberté, etc... »

rayon de la plus lointaine sphère de flamme vivante qui pave le vide jaillit derrière lui, comme l'écume produite par la rapidité d'un navire, — lorsqu'il vint une voix de l'abîme ; je redirai ses propres paroles.

« Le soleil et la lune très sereine jaillirent dans l'espace ; les étoiles étincelantes se précipitèrent du fond de l'abîme dans les profondeurs du ciel ; la terre dédalienne, cette île dans l'océan du monde, se suspendit dans son nuage d'air qui soutient tout. Mais ce très divin univers était encore un chaos et une malédiction, car *Tu* n'étais pas; mais un pouvoir du plus grand mal tirant pire encore, l'esprit des bêtes, des oiseaux, et des formes aquatiques s'éveilla à la vie ; et il y eut entre eux la guerre, et en eux le désespoir, exerçant sa rage sans borne et sans trêve. Le sein de leur nourrice violée gémit ; car les bêtes firent la guerre aux bêtes, les vers aux vers, et les hommes aux hommes ; chaque cœur fut comme un enfer d'ouragans.

« L'homme, cette forme impériale, multiplia alors ses générations sous le pavillon du trône du soleil ; palais et pyramide, temple et prison, pour d'infinis millions de millions furent ce que sont aux loups de la montagne leurs âpres cavernes. Cette humaine multitude vivante était sauvage, artificieuse, aveugle et grossière, car *Tu* n'étais pas ; mais sur la populeuse solitude, comme un nuage altier sur un désert de vagues, était suspendue la Tyrannie ; au-dessous siégeait déifiée la Peste-Sœur, approvisionneuse d'esclaves. A l'ombre de ses immenses ailes, despotes et prêtres, qui se gorgent d'or et de sang, jusqu'à ce que le plus profond de leurs âmes soit entaché de la corruption, conduisaient de toute part les troupeaux étonnés des hommes.

« Les promontoires inclinés et les îles bleues, les montagnes semblables à des nuages et les vagues parsemées d'îles de la Grèce se chauffaient au soleil glorieux sous les sourires épanouis d'un ciel favorable ; de leurs cavernes enchantées les échos prophétiques répandirent sur le monde inattentif une obscure mélodie ; la vigne, le blé, la douce olive poussèrent sauvages encore, ne se pliant pas à l'usage humain ; et comme des fleurs déployées sous la mer, comme la pensée des hommes obscure dans la cervelle des enfants, comme tout ce qui enveloppe ce qui doit être, les rêves immortels de l'art gisaient voilés dans les mille veines de la pierre de Paros ; et, enfant encore sans langage, le vers murmurait, et la Philosophie fatiguait pour toi ses yeux sans paupières, quand sur la mer Œgée

« Athènes se leva ; — une cité telle qu'en bâtit la vision avec les rocs empourprés et les tours d'argent d'un nuage crénelé, comme pour se moquer des constructions les plus royales ; le parquet de l'Océan la pave ; le ciel du soir lui sert de pavillon ; ses portails sont habités par les vents ceints du tonnerre, dont les têtes se cachent dans leurs ailes de nuages enguirlandées du feu du soleil ; une œuvre divine ! — Plus divine encore Athènes resplendit avec sa crête de colonnes, assise sur la volonté de l'homme, comme sur une montagne de diamant ; car *Tu* étais, et ton génie qui crée tout peuplait de formes, qui défient l'éternelle mort dans l'immortalité du marbre, cette colline qui fut ton premier trône et ton dernier oracle.

« Sur la surface du fleuve fuyant du Temps son image ridée s'étend, comme elle s'étendit alors, inébranlablement agitée, et elle y tremble pour toujours,

sans pouvoir jamais passer et disparaître ! Les voix de tes bardes et de tes sages tonnent avec un souffle qui réveille la terre à travers les cavernes du passé ; la Religion voile ses yeux ; l'oppression recule en frémissant de terreur ; un bruit ailé de joie, d'amour et d'émerveillement, qui plane là où jamais ne vola l'Attente, déchire le voile de l'espace et du temps séparés ! Un seul océan alimente les nuages, les courants et la rosée ; un seul soleil illumine le ciel ; un seul esprit immense avec la vie et l'amour crée un chaos toujours nouveau, comme Athènes renouvelle le monde avec tes joies.

« Puis Rome fut, et aux profondeurs de ton sein si beau, comme un louveteau de celui d'une Ménade Cadméenne, elle but le lait de la grandeur, quoique ta plus chère fille ne fût point encore sevrée de cette nourriture Elyséenne ; et plus d'une action de terrible justice fut sanctifiée par ton doux amour ; et dans ton sourire, et à ton côté Camille vécut saintement, et le ferme Atilius mourut. Mais quand les larmes tachèrent ta robe d'une blancheur de vestale, et que l'or profana ton trône capitolien, tu désertas, avec une agilité ailée d'esprit, le sénat des tyrans ; ils tombèrent précipités sous le joug d'un seul tyran : le Palatin soupira les échos affaiblis du chant de l'Ionie ; tu t'arrêtas encore un instant pour entendre ces accents, te lamentant de les renier.

« De quel vallon ou de quel sommet glacé d'Hyrcanie, de quel promontoire couvert de pins de l'Océan Arctique, de quelle île reculée, inaccessible, n'as-tu pas pleuré la ruine de ton empire, apprenant aux forêts et aux vagues, aux rochers déserts, à chaque urne glacée de Naïade, à parler en échos tristes et forts, de cette science sublime que l'homme avait possédée sans l'ap-

prendre ? Car tu n'avais pas veillé sur les troupeaux enchantés des rêves des Scaldes, ni hanté le sommeil des Druides. Que fut-ce quand tes larmes, qui coulaient comme une pluie à travers tes boucles défaites, se sèchèrent soudain ? Car tu gémis, sans pleurer, quand de sa mer de mort, pour tuer et brûler, le serpent Galiléen vint ramper sur le sol, et fit de ton monde un monceau informe de ruines !

« Mille ans la terre cria : où es-tu ? Et alors l'ombre de ton approche tomba sur le front ceint d'olivier du Saxon Alfred ; et maintes citadelles peuplées de guerriers, semblables aux rocs que le feu soulève sur la surface de l'abîme, jaillirent sur le sol sacré de l'Italie, sourcillant sur la mer orageuse des rois, des prêtres et des esclaves, dans leur majesté couronnée de tours. On vit cette multitude anarchique flotter et se briser autour de leurs murailles, comme une écume paresseuse, pendant que, des dernières profondeurs de l'esprit humain, une étrange mélodie d'amour et de crainte frappait d'une muette terreur leurs armes discordantes ; et l'art, qui ne peut mourir, de sa baguette divine traça sur notre demeure terrestre des images faites pour paver le dôme éternel du ciel.

« Toi, chasseresse plus rapide que la Lune ! toi, la terreur des loups de ce monde ! toi, qui portes ce carquois dont les traits semblables au soleil perçent l'Erreur, ailée de tempête, comme la lumière peut percer les nuages, quand ils se dispersent dans les calmes régions du jour de l'orient ! Luther saisit ta lumière à son réveil; comme un éclair, réfléchi par sa lance de plomb, elle fit évanouir les visions de la léthargie, où les nations étaient couchées, comme dans une tombe ; et les pro-

phètes d'Angleterre te saluèrent comme leur reine dans des chants dont la musique ne peut périr, quoiqu'elle doive flotter pour toujours. Visible, devant la face aux regards d'esprit de Milton tu passas l'air abattu, loin de la triste scène dont ses yeux perçaient la nuit.

« Les Heures impatientes et les années pleines d'enthousiasme, comme du haut d'une montagne illuminée par l'aurore, foulèrent aux pieds en les réduisant au silence leurs espérances et leurs craintes tumultueuses, s'obscurcissant l'une l'autre de leur propre multitude, et crièrent bien haut : Liberté ! De son souterrain l'Indignation répondit à la Pitié ; la Mort pâlit dans le tombeau, et la Désolation hurla au destructeur : Arrête ! lorsque, semblable au soleil du ciel, ceint de l'exhalaison de sa propre lumière glorieuse, tu t'élevas, chassant les ennemis de nation en nation, comme des ombres ; comme si le jour avait fendu les cieux au milieu des rêves de minuit sur la vague occidentale, les hommes tressaillirent, vacillant de la joie de la surprise, sous les éclairs de tes yeux non familiers pour eux.

« Toi, ciel de la terre ! quels enchantements purent alors te faire disparaître dans une sinistre éclipse ? Mille ans engendrés de la vase de la profonde tanière de l'oppression teignirent toute ta liquide lumière dans le sang et les larmes, jusqu'au jour où tes douces étoiles purent, avec leurs larmes, effacer ta flétrissure. Oh ! à quelles bacchanales de sang, autour de la France, la spectrale vendange, se livrèrent les esclaves de la Destruction revêtus du sceptre et la couvée mitrée de la Folie ! Lorsqu'un homme, comme eux, mais bien plus puissant qu'eux, le Despote de tes propres pou-

voirs égarés, se leva ! les armées se confondirent dans une obscure mêlée, comme des nuages avec des nuages obscurcissant les sacrés berceaux du ciel serein. Lui, poursuivi par le passé, repose avec ces heures mortes, mais non oubliées, dont les spectres épouvantent les rois vainqueurs dans les palais de leurs ancêtres.

« L'Angleterre dort encore; n'était-elle pas depuis longtemps appelée ? L'Espagne l'appelle aujourd'hui ; de même qu'avec son tonnerre qui fait tressaillir, le Vésuve éveille l'Etna, et que les froids sommets de neige se fendent en deux à sa réponse ; sur les brillantes vagues chaque île Eolienne, de Pitechuse à Pélore, hurle et saute et flamboie en chœur ; elles crient : obscurcissez-vous, lampes du ciel suspendues sur nous ! Ses chaînes sont des fils d'or ; elle n'a qu'à sourire, et ils se rompent ; mais celles de l'Espagne étaient des chaînes d'acier, jusqu'au jour où la lime acérée de la vertu les réduisit en poussière. Nations jumelles d'une même destinée ! Faites appel aux années éternelles intronisées avant nous ! Imprimez sur l'obscur Occident, comme avec un sceau, tout ce que vous avez pensé ou fait ! Le temps n'oserait l'effacer (1).

« Tombe d'Arminius, rends-nous ton mort, jusqu'à ce que, semblable à un étendard flottant au-dessus d'une tour d'observation, son âme puisse planer sur la tête des tyrans ! Ta victoire sera son épitaphe ! Sauvage

(1) Les derniers vers de cette strophe ont fort embarrassé les commentateurs anglais. Nous avons suivi dans notre traduction la dernière interprétation de Rossetti, qui l'explique ainsi : « Espagne et Angleterre, vous qui avez la destinée commune de peupler et de civiliser l'Amérique, revendiquez votre propre grandeur en la façonnant à tout ce qu'il y a de noble et d'impérissable dans votre passé. »

Bacchanale du vin mystérieux de la vérité, ô Germanie, le jouet des rois, son esprit mort vit en toi ! Pourquoi craignons-nous ou espérons-nous ? Tu es déjà libre ! Et toi, paradis perdu de ce monde divin et glorieux ! Toi, désert fleuri ! Toi, île de l'éternité ! Toi, sanctuaire où la Désolation, revêtue de beauté, adore ce que tu fus ! O Italie, ramasse ton sang dans ton cœur ; réprime les fauves qui font leurs repaires de tes sacrés palais !

« Oh ! si les libres voulaient imprimer le nom impie de Roi dans la poussière, ou l'y écrire, de telle sorte que cette tache sur la page de la renommée fût comme la trace d'un serpent que l'air léger efface, et que les sables unis recouvrent ! Vous avez entendu l'oracle ; levez le glaive aux lueurs de victoire, et coupez les nœuds de serpent de cet impur nom gordien, qui, aussi faible qu'un fétu de chaume, peut cependant enchaîner en une masse solide et indestructible les haches et les verges qui font trembler l'humanité. Il y a du poison dans ce mot : il est le sperme de ce qui rend la vie impure, chancreuse et abhorrée. O Toi, Liberté, ne dédaigne pas, à l'heure que tu t'es marquée, de mettre ton talon armé sur ce ver récalcitrant !

« Oh ! si les sages à la lumière de leurs brillants esprits voulaient allumer dans le dôme de ce sombre monde des lampes telles que le pâle nom de Prêtre pût reculer et se dissiper dans l'enfer d'où il a été lancé pour la première fois, dérision d'orgueil impie, sortie de démons impurs ! jusqu'à ce que les pensées humaines puissent s'agenouiller solitaires, chacune devant le trône du jugement de sa propre âme sans crainte, ou celui du Pouvoir inconnu. — Oh ! si les paroles qui obscurcissent

les pensées d'où elles naissent, comme les nuages de rosée étincelante sortis d'un blanc lac tachent le bleu portrait du ciel, s'étaient dépouillées de leurs masques transparents et de leurs changeantes couleurs, des froncements de sourcils et des sourires et des splendeurs qui ne leur appartiennent pas, jusqu'à ce que dans la nudité du faux et du vrai elles se tiennent devant leur seigneur, pour recevoir chacune ce qui leur est dû !

« Celui qui a enseigné à l'homme à vaincre tout ce qui se trouve entre le berceau et la tombe l'a couronné le Roi de la Vie. Oh ! vain effort, si sur sa propre volonté élevée, esclave volontaire, il a intronisé l'oppression et l'oppresseur ! A quoi sert que la terre puisse vêtir et nourrir des millions infinis selon leurs besoins, et que le pouvoir soit dans la pensée comme l'arbre dans la semence ! A quoi sert que l'Art, cet ardent intercesseur, emporté sur ses ailes de feu vers le trône de la Nature, arrête la grande Mère qui se penche pour le caresser, et lui crie : donne-moi, à moi ton enfant, l'empire sur toute hauteur et sur toute profondeur, si la Vie peut nourrir de nouveaux besoins, et la Richesse arracher à ceux qui peinent et gémissent mille pour un de tes dons et des siens ?

« Viens, toi ! Mais de la plus intime caverne du profond esprit de l'homme, de même que l'étoile du matin fait signe au soleil de la vague Orientale, amène la Sagesse. J'entends les ailes de son char se mouvant d'elles-mêmes, comme des nuages voiturés par la flamme ! Ne vient-elle pas ? Ne venez-vous pas, régulateurs de l'éternelle pensée, pour juger avec une solennelle vérité le lot mal réparti de la vie, aveugle Amour, Justice impartiale, et vous, Renommée de ce qui a été, et Espé-

rance de ce qui doit être? O Liberté (si tu pouvais porter ce nom, sans que tu fusses unie à ceux-ci, ou ceux-ci à toi), si tes trésors ou les leurs pouvaient s'acheter par le sang ou les larmes, les sages et les libres n'ont-ils pas pleuré des larmes, et des larmes de sang? »

L'harmonie solennelle s'arrêta, et l'Esprit de ce chant puissant fut emporté soudain dans ses abîmes. Alors, de même qu'un cygne sauvage, lorsque, poursuivant son vol sublime parmi la fumée de tonnerre de l'aurore, il tombe la tête la première à travers la lumière d'or aérienne sur la plaine qui retentit lourdement, quand la flèche a percé sa cervelle ; de même que les nuages d'été se dissolvent en se déchargeant de leur pluie ; comme une lumière lointaine s'évanouit avec la nuit ; comme un insecte éphémère meurt avec le jour mourant ; ainsi mon chant, ses ailes dépouillées de forces, languit. Sur lui se fermèrent les échos lointains de la grande voix qui avait soutenu son vol; de même que les vagues, qui tout à l'heure pavaient son chemin liquide, sifflent autour de la tête d'un noyé, dans leur jeu tempêtueux.

## ARÉTHUSE

Aréthuse s'est levée de sa couche de neige dans les montagnes Acrocérauniennes, du nuage et du rocher aux mille dentelures, menant paître ses brillantes fontaines. Elle sautait en descendant les rocs, avec ses boucles d'arc-en-ciel ruisselantes à travers les courants. Ses pas pavaient de vert les pentes de la ravine, qui descend vers

les lueurs de l'Occident ; elle allait glissant et s'élançant, toujours chantant, en murmures aussi doux que le sommeil ; la Terre semblait l'aimer et le ciel d'en haut lui souriait, pendant qu'elle s'acheminait lentement vers l'abîme.

Alors l'audacieux Alphée, sur son froid glacier, de son trident frappa les montagnes et ouvrit un gouffre dans les rocs ; tout l'Erymanthe sous le choc trembla. Et le noir vent du Sud qu'il recélait derrière les urnes de neige silencieuse, le tremblement de terre et le tonnerre, fendirent en deux les barrières des sources inférieures. La barbe et la chevelure du Dieu-fleuve apparurent à travers le cours du torrent, comme il suivait la lumière de la fuite de la Nymphe rapide vers le bord de l'abîme Dorien.

« Oh ! sauve-moi ! Oh ! guide-moi ! Ordonne à l'abîme de me cacher ! Voilà qu'il me saisit par ma chevelure ! » — Le bruyant Océan l'entendit, remué dans ses bleues profondeurs, et s'ouvrit à sa prière ; et sous l'eau la blanche fille de la terre s'enfuit comme un rayon de soleil ; derrière elle descendaient ses vagues sans se mélanger avec le saumâtre flot Dorien. Comme une tache sombre sur l'océan d'émeraude, Alphée se précipita derrière elle, semblable à un aigle poursuivant une colombe éperdue le long des courants du vent nuageux.

Ils passèrent sous les berceaux où les Puissances de l'Océan siègent sur leurs trônes de perles, au milieu des forêts de corails des flots roulants ; sur des monceaux de pierres inestimables ; à travers les sombres rayons qui, au milieu des courants, tissent un réseau de lumière colorée, et sous les cavernes où les vagues ombreuses sont aussi vertes que la nuit d'une forêt ; dépassant en vitesse le requin et le noir espadon, sous l'écume de

l'Océan et à travers les fentes des escarpements montagneux, ils arrivèrent à leur demeure Dorienne.

Et maintenant, de leurs sources dans les montagnes d'Enna, descendant une vallée où le matin se réchauffe au soleil, comme des amis autrefois séparés et devenus un seul cœur, ils accomplissent leur tâche fluviale. Au lever du soleil, ils sautent de leurs berceaux escarpés dans les cavités de la colline en pente ; à midi, ils coulent sous les bois et à travers les prairies d'asphodèles ; et, à la nuit, ils dorment dans les profondeurs rocheuses sous le rivage d'Ortygie, — semblables aux esprits qui reposent dans le ciel d'azur quand ils aiment encore, mais ne vivent plus.

## HYMNE D'APOLLON

Les Heures sans sommeil qui veillent pendant que je repose sous les rideaux tissés d'étoiles qui m'abritent de la large lumière de la lune du ciel, chassant les rêves affairés de mes yeux obscurcis, me réveillent, quand leur Mère, la grise Aurore, leur dit que les rêves et que la lune sont partis.

Alors je me lève, et escaladant le dôme bleu du ciel, je marche au-dessus des montagnes et des vagues, laissant ma robe sous l'écume de l'océan ; mes pas pavent les nuages de feu ; les cavités sont remplies de ma lumineuse présence ; et l'air abandonne la verte terre à mes étreintes nues.

Les rayons du soleil sont mes traits, avec lesquels je tue la fourberie, qui aime la nuit et craint le jour ; tous les hommes qui font ou imaginent le mal me fuient, et

les bons esprits et les actions sincères empruntent à la gloire de mon rayon une nouvelle puissance, jusqu'à ce qu'elle soit diminuée par le règne de la Nuit.

Je nourris les nuages, les arcs-en-ciel, et les fleurs, avec leurs couleurs éthéréennes ; le globe de la lune, et les pures étoiles dans leurs éternels berceaux sont revêtus de ma puissance comme d'une robe ; toutes les lampes qui sur la terre ou dans le ciel peuvent briller sont des portions d'une seule puissance qui est la mienne.

Je me tiens à midi sur le plus haut sommet du ciel ; alors mes pas récalcitrants errent en descendant les nuages du soir atlantique ; de regret de me voir partir ils pleurent en fronçant le sourcil. Quel regard est plus délicieux que le sourire avec lequel je les caresse de l'île occidentale ?

Je suis l'œil avec lequel l'univers se voit lui-même et connaît sa divinité ; toute harmonie de l'instrument ou du vers, toute prophétie, toute médecine, toute lumière de l'Art ou de la Nature, est mienne ; la victoire et la louange appartiennent de plein droit à mon chant.

## HYMNE DE PAN

Des forêts et des montagnes nous venons, nous venons ; des îles que ceignent les flots, où les vagues bruyantes sont muettes en prêtant l'oreille à mes doux pipeaux. Le vent dans les roseaux et les joncs, les abeilles sur les clochettes du thym, les oiseaux sur les buissons de myrte, la cigale au haut du tilleul, et les lézards sous l'herbe furent aussi silencieux que le fut jamais le vieux Tmolus, en prêtant l'oreille à mes doux pipeaux.

Le liquide Pénée coula, et la sombre Tempé se coucha dans l'ombre de Pélion, devançant la lumière du jour mourant, accélérés par mes doux pipeaux. Les Silènes, les Sylvains, les Faunes, et les Nymphes des bois et des eaux, au bord des humides clairières arrosées par les ruisseaux, ou à l'entrée des cavernes de rosée, tout ce qui les accompagnait et suivait, devinrent silencieux d'amour — comme vous maintenant, Apollon, de l'envie qu'excitent en vous mes doux pipeaux.

Je chantai la danse des étoiles, je chantai le Terre dédalienne et le Ciel, et les guerres des Géants, et l'Amour, et la Mort, et la Naissance.

Et puis je changeai d'accents ; je chantai comment le long de la vallée de Menalus je poursuivis une vierge et n'embrassai qu'un roseau ; dieux et hommes, nous sommes tous illusion ! Alors notre cœur se brise, et nous saignons. Tous ont pleuré, — comme vous le feriez maintenant, je pense, si l'envie ou l'âge n'avait pas glacé votre sang, — du chagrin de mes doux pipeaux.

## LA QUESTION

Je rêvais que, pendant que j'errais par le chemin, tout à coup l'Hiver nu fut changé en Printemps; et de doux parfums égarèrent mes pas, mêlés aux sons des eaux murmurantes, le long d'une pelouse en pente, qui s'étendait sous un taillis, et osait à peine jeter ses bras verts autour du sein du courant, mais le baisait, et puis s'enfuyait, comme vous pourriez le faire en songe.

Là croissaient les gentianes bariolées et les violettes,

des pâquerettes, ces arctures perlées de la terre, la fleur constellée qui ne se repose jamais ; les frêles primevères, les tendres campanules, dont la naissance fait à peine soulever le gazon, et cette haute fleur (1), qui, semblable à un enfant qui pleure à la fois de tendresse et de joie, mouille le visage de sa mère avec les larmes recueillies du ciel, quand elle entend la voix basse de la brise, sa compagne de jeux.

Et dans la chaude haie poussaient la sombre églantine, le vert houblon, et l'aubépine aux couleurs de lune, et les fleurs de cerisier, et les blancs calices, dont le vin était la brillante rosée, non encore bue par le jour, et les roses sauvages, et le lierre qui serpente, avec ses noirs boutons et ses feuilles vagabondes : et toutes sortes de fleurs, azurées, sombres, rayées d'or, plus belles que celles qu'a jamais vues aucun soir à son réveil.

Et plus près du bord tremblant de la rivière poussaient les larges glaïeuls, vêtus de pourpre et de blanc, et les boutons de rivière étoilés au milieu des glaïeuls, et les lis d'eau flottant, larges et brillants, éclairant le chêne suspendu sur la haie des rayons de lune de leur lumière liquide, et les joncs et les roseaux dont le vert sombre reposait de leur sobre éclat les yeux éblouis.

Il me semblait que de ces fleurs rêvées je faisais un bouquet, où ces enfants des Heures gardaient, emprisonnées dans ma main, les mêmes nuances, le même arrangement, où elles étaient confondues et diversifiées dans leurs berceaux naturels ; et alors, fier et joyeux, je me hâtai de regagner le lieu d'où j'étais venu, afin de pouvoir l'offrir !.. oh ! à qui ?

(1) L'Asphodèle ou le Narcisse.

# LA NUÉE

J'apporte de fraîches ondées aux fleurs altérées, des mers et des eaux courantes ; je prête une ombre légère aux feuilles qui reposent, dans leurs rêves de midi. Mes ailes secouent les rosées qui éveillent chacun des doux boutons, bercés dans leur sommeil sur le sein de leur mère, pendant qu'elle danse parmi le soleil. Je tiens le fléau de la grêle flagellante, et blanchis au-dessous les vertes plaines, et puis encore je la dissous en pluie, et je ris en passant dans le tonnerre.

Je crible la neige sur les montagnes, et leurs vastes pins gémissent effarés ! et toute la nuit c'est mon blanc oreiller, pendant que je dors dans les bras de l'ouragan. Au plus haut des tours de mes demeures célestes l'Eclair, mon pilote, s'assied ; dans une caverne au-dessous est enchaîné le Tonnerre, qui se débat et hurle par accès. Au-dessus de la terre et de l'océan, avec un doux mouvement, ce pilote me guide, attiré par l'amour des Génies qui se meuvent dans les profondeurs de la mer de pourpre ; au-dessus des ruisselets, des pics et des collines, au-dessus des lacs et des plaines, partout où il rêve, sous la montagne ou le courant, demeure l'Esprit qu'il aime, et moi je me chauffe sous le bleu sourire du ciel, pendant qu'il se dissout en pluies.

Le soleil sanglant, à son lever, avec ses yeux de météore, et ses plumes brûlantes épandues, saute sur le dos de ma vapeur flottante, lorsque l'étoile du matin brille, morte ; comme sur la dent d'un pic escarpé, qu'un tremblement de terre ébranle et secoue, un aigle

posé peut rester un moment dans la lumière de ses ailes d'or. Et lorsqu'en bas, de la mer illuminée, le soleil à son coucher exhale ses ardeurs de repos et d'amour, et qu'en haut le manteau cramoisi du soir tombe de la profondeur du ciel, les ailes repliées, je repose, sur mon nid aérien, aussi tranquille qu'une colombe qui couve.

Cette vierge dont la sphère est chargée d'un feu blanc, et que les mortels nomment la lune, glisse avec des lueurs sur ma surface pareille à une toison, étendue par les brises de minuit ; et partout où le battement de ses pieds invisibles, que les anges seuls entendent, peut avoir brisé la trame du mince toit de ma tente, les étoiles derrière elle percent et regardent. Et je ris de les voir tournoyer et s'enfuir, comme un essaim d'abeilles d'or, quand j'élargis la déchirure de ma tente bâtie par le vent, jusqu'à ce que les calmes rivières, les lacs et les mers, comme des lambeaux du ciel tombés d'en haut à travers moi, soient tous pavés de lune et d'étoiles.

J'enlace le trône du Soleil d'une zone brûlante, et celui de la lune d'une ceinture de perles ; les volcans s'obscurcissent, les étoiles vacillent dans le vertige, lorsque les Tourbillons déroulent ma bannière. De cap en cap, sous la forme d'un pont, sur une mer torrentueuse, à l'épreuve des rayons du soleil, je pends comme une voûte ; les montagnes sont ses colonnes. L'arche triomphale sous laquelle je passe avec l'ouragan, le feu et la neige, quand les puissances de l'air sont enchaînées à mon trône, est l'arc au million de nuances ; la sphère de feu là-haut a tissé ses tendres couleurs, tandis que la Terre mouillée riait en bas.

Je suis la fille du Sol et de l'Eau, et le nourrisson du Ciel; je passe à travers les pores de l'Océan et des rivages ; je change, mais je ne puis mourir. Car, après la pluie, lorsque sans une tache le pavillon du ciel est à nu, et que les vents et la lumière du soleil avec ses rayons convexes construisent le dôme bleu de l'air, je ris silencieusement de mon propre cénotaphe, et hors des cavernes de la pluie, comme un enfant hors de la matrice, comme un fantôme hors de la tombe, je m'élève et le détruis encore.

## A UNE ALOUETTE

Salut à toi, esprit joyeux! — Oiseau tu ne fus jamais! — toi qui, du ciel ou près de lui, répands ton cœur trop plein en une profusion d'accords dont l'art n'est point étudié !

Plus haut, toujours plus haut, tu t'élances de la terre, comme un nuage de feu ; tu fends l'abîme bleu de ton aile, et chantant tu planes encore, et planant tu chantes toujours.

Dans l'éclair d'or du soleil qui sombre, au-dessus duquel les nuages resplendissent, tu flottes et tu cours, comme une joie incorporelle, qui ne fait que de naître.

La pourpre pâle du soir fond autour de ta fuite ; comme une étoile du ciel, dans la large lumière du jour tu es invisible, mais j'entends tes perçantes délices,

Aiguës comme les flèches de cette sphère d'argent dont la lumière intense s'amoindrit dans la blanche clarté de l'aube, jusqu'à ce que nous la voyions à peine, et sentions à peine qu'elle est là.

La terre et l'air tout entiers retentissent de ta voix, comme, lorsque la nuit est nue, d'un nuage solitaire la lune fait pleuvoir ses rayons, et le ciel est inondé.

Ce que tu es, nous ne le savons pas ; quelle chose te ressemble le plus ? Des nuages d'arc-en-ciel ne coulent pas des gouttes aussi brillantes à voir que l'averse de mélodie que ta présence fait pleuvoir.

Comme un poète caché dans la lumière de la pensée, chantant des hymnes spontanés, jusqu'à ce que le monde se sente ému de sympathies pour des espérances et des craintes qu'il ne soupçonnait pas ;

Comme une vierge de haute naissance, dans la tour d'un palais, apaisant son âme accablée d'amour, aux heures secrètes, avec une musique aussi suave que l'amour qui inonde sa retraite ;

Comme un ver luisant d'or, dans une vallée pleine de rosée, éparpillant invisible sa couleur aérienne au milieu des fleurs et de l'herbe qui le dérobent à la vue ;

Comme une rose abritée dans le berceau de ses propres feuilles vertes, que les vents chauds ont défleurie jusqu'à ce que la senteur qu'elle exhale de l'excès de sa douceur fasse défaillir ces voleurs aux ailes lourdes ;

Bruit d'averses printanières sur le gazon étincelant, fleurs éveillées par la pluie, tout ce qui fut jamais joyeux, et clair, et frais, ta musique le surpasse.

Apprends-nous, oiseau, ou esprit, quelles douces pensées sont les tiennes ; je n'ai jamais entendu louange de l'amour ou du vin, qui exhalât le flot d'un si divin ravissement.

Chœur d'hyménée ou chant triomphal, comparés au

tien, ne seraient tous qu'une vaine parodie, une chose où nous sentons quelque défaut caché.

Quelles sont les sources de ton heureuse chanson ? Quels champs, quelles vagues, ou quelles montagnes ? Quelles formes du ciel ou de la plaine ? Quel amour de ta propre espèce ? Quelle ignorance de la douleur ?

Avec ta claire et pénétrante joie la langueur ne saurait exister, une ombre d'ennui ne s'est jamais approchée de toi ; tu aimes : mais tu n'as jamais connu la triste satiété de l'amour.

Eveillée ou endormie, tu dois penser de la mort des choses plus vraies et plus profondes que nous, mortels, n'en rêvons ; ou comment tes notes pourraient-elles ruisseler en de telles ondes de cristal ?

Nous regardons en avant et en arrière, et languissons pour ce qui n'est pas ; notre rire le plus sincère est gros de quelque douleur, nos plus doux chants sont ceux qui parlent des plus tristes pensées.

Cependant, si nous pouvions mépriser la haine et l'orgueil et la crainte, si nous étions des êtres nés pour ne pas verser une larme, je ne sais comment jamais nous pourrions approcher de ta joie.

Bien plus précieux que tous les rythmes de la plus délicieuse musique, bien plus précieux que tous les trésors qu'on trouve dans les livres, serait ton art pour le poète, ô toi, qui dédaignes la terre !

Enseigne-moi la moitié de la joie que ta cervelle doit connaître ; une si harmonieuse folie coulera de mes lèvres, que le monde alors écoutera, comme j'écoute en ce moment.

## A.....

Je crains tes baisers, douce vierge : tu n'as pas besoin de craindre les miens ; mon esprit est trop profondément accablé pour jamais peser sur le tien.

Je crains ton visage, ta voix, tes mouvements ; tu n'as pas besoin de craindre les miens ; innocente est la dévotion du cœur, avec laquelle j'adore le tien.

## CHANT DE PROSERPINE

*Cueillant des fleurs dans la plaine d'Enna.*

Divinité sacrée, Terre ma Mère, toi dont le sein immortel a donné naissance aux Dieux, aux hommes et aux bêtes, à la feuille, à la tige, au bouton et à la fleur, exhale ta plus divine influence sur ton propre enfant, Proserpine.

Si des bruines de la rosée du soir tu nourris ces jeunes fleurs, jusqu'à ce qu'elles deviennent en parfums et en couleurs les plus belles des enfants des Heures, exhale ta plus divine influence sur ton propre enfant, Proserpine.

## LES DEUX ESPRITS *(Allégorie)*

PREMIER ESPRIT

O toi qui sur les ailes d'un violent désir voudrais flotter au-dessus de la terre, prends garde ! Une ombre

suit à la trace ton vol de feu ; voici que la nuit vient ! Brillantes sont les régions de l'air, et parmi les vents et les rayons, il serait délicieux d'errer... Voici que la nuit vient !

SECOND ESPRIT

Les immortelles étoiles brillent là-haut ; si je voulais traverser l'ombre de la nuit, dans mon cœur est la lampe de l'amour, et c'est le jour ; et la lune sourira de sa douce lumière à mes plumes d'or partout où elles me porteront, les météores s'arrêteront autour de mon vol, et feront de la nuit le jour.

PREMIER ESPRIT

Mais si les tourbillons de ténèbres éveillent la grêle, et l'éclair et la pluie orageuse ? Vois, les bornes de l'air sont secouées... Voici que la nuit vient !

Les rouges et rapides nuages de l'ouragan ont atteint là-bas le soleil déclinant ; le cliquetis de la grêle balaye la plaine... Voici que la nuit vient !

SECOND ESPRIT

Je vois la lumière, et j'entends le bruit. Je voguera sur le flot de la noire tempête, le calme au dedans, et autour de moi la lumière qui fait de la nuit le jour. Et toi, quand l'obscurité sera profonde et complète, regarde de ta stupide terre, enchaînée dans l'assoupissement ; tu pourras apercevoir alors mon vol, semblable à celui de la lune, bien loin dans les hauteurs.

Quelques-uns disent qu'il y a un précipice où un vaste pin glacé menace ruine sur des monceaux de neige et des abîmes de glace au milieu des montagnes Alpines ; et que l'ouragan languissant, poursuivant cette forme ailée, vole pour toujours autour de ces branches

blanchies, renouvelant sans cesse ses sources aériennes.

Quelques-uns disent que, quand les nuits sont sèches et claires, et que les rosées de mort dorment sur le marécage, le voyageur entend de doux chuchotements, qui font de la nuit le jour ; et une forme d'argent semblable à son premier amour passe, portée sur sa sauvage et étincelante chevelure ; et quand il se réveille sur l'herbe odorante, il trouve que la nuit est le jour,

## ODE A NAPLES [1]

### EPODE I

J'étais dans la cité exhumée de son tombeau ; et j'entendais les feuilles d'automne semblables aux pas légers d'esprits passant à travers les rues ; et j'entendais la voix endormante de la montagne tressaillir par intervalles à travers ces salles sans voûte. Le tonnerre fatidique et pénétrant ébranla l'âme attentive dans mon sang suspendu, je sentis la Terre parler des profondeurs de son cœur ; je sentis sans entendre. A travers les blanches colonnes, étincelait le flot de l'océan qui porte les îles, une plaine de lumière entre deux cieux d'azur. Autour de moi maints sépulcres brillants jetaient des lueurs : le Temps, comme s'il prenait plaisir à épargner la Mort, n'avait point effacé leur pure beauté ; chaque

(1) L'auteur a rattaché beaucoup des souvenirs de sa visite à Pompéi et à Baïa à l'enthousiasme excité en lui par la proclamation d'un gouvernement constitutionnel à Naples : ce qui a donné une teinte d'imagination pittoresque et descriptive aux épodes préliminaires, qui peignent ces scènes, et quelques-uns des sentiments majestueux constamment liés à cet événement passionnant. S.

linéament vivant apparaissait aussi limpide que dans la pensée du sculpteur; et là les guirlandes de myrte pierreux, de lierre et de pins, comme des feuilles d'hiver recouvertes de la neige qui les moule, ne semblaient même pas se mouvoir ni pousser, parce que le silence cristallin de l'air pesait sur leur vie, comme le Pouvoir divin qui alors berçait toutes choses couvait la mienne.

### ÉPODE II

Alors de doux vents s'élevèrent, où se mêlaient par intervalles maints sauvages accents Œoliens et mainte odeur pénétrante de la montagne. Et là où l'océan de Baïa roule en tous sens, avec un mouvement semblable à celui de l'air, autour de ses berceaux de vert étoilé, agitant les fleurs de mer dans ces cavernes de pourpre, de même que l'atmosphère éternellement paisible flotte sur le royaume Elyséen, il me porta, comme les vagues de la lumière du soleil portent un ange, dont aucun ouragan ne peut briser la douce nacelle d'air plein de rosée. Je voguai là où toujours coule sous la calme sérénité un esprit de profonde émotion des tombeaux inconnus des rois morts de la mélodie (1). L'ombreux Aornos assombrissait sur le gouvernail l'éther horizontal; le ciel mettait à nu ses profondeurs au-dessus de l'Elysium, pendant que la proue rendait invisible la mer blanche comme la neige; de cette montagne Typhéenne, Inarime, accourut le torrent d'une vapeur éclairée par le soleil, semblable à l'étendard de quelque armée éthéréenne; tandis que de tout le rivage, de plus en plus retentissants, se réunissant de toutes parts,

(1) Homère et Virgile.

errèrent sur les bois fatidiques et la divine mer des prophéties qui bientôt s'articulèrent. Elles s'emparèrent de moi ; je dois les dire : qu'elles soient la destinée !

STROPHE I

Naples ! toi, cœur humain toujours palpitant nu sous l'œil sans paupière du ciel ! Cité Elyséenne, qui enchaînes dans le calme l'air et la mer rebelles ; — ils sont attirés autour de toi, comme le Sommeil autour de l'Amour ! Métropole d'un paradis en ruines longtemps perdu, bien tard reconquis, et cependant à moitié seulement regagné ! Brillant autel du sacrifice non sanglant que la Victoire armée offre sans tache à l'amour enchaîné de fleurs ! Toi qui fus autrefois, et puis cessas d'être, tu es aujourd'hui, et désormais tu seras libre, si l'Espérance et la Vérité et la Justice peuvent prévaloir ! Salut ! Salut ! tout Salut !

STROPHE II

Toi, très jeune race de géants, qui t'élances de la terre gémissante, revêtue d'une armure d'écaille impénétrable ! le dernier des intercesseurs qui contre les malfaiteurs couronnés plaides devant l'amour de Dieu ! Ceinte de la cotte de mailles de la sagesse, brandis dans l'allégresse l'éclair de ta lance ! Ne laisse pas défaillir ton cœur altier, quoique de leurs cent portes les oppresseurs ligués s'avancent avec leurs légions empressées ! Salut ! Salut ! Tout Salut !

ANTISTROPHE I

Et qu'importe que les despotes Cimmériens osent blasphémer la liberté et toi ! Ton bouclier est comme un miroir capable de rendre la vue à leurs esclaves

aveugles, et dont le farouche éclat peut tourner l'épée affamée contre celui qui la porte ; nouveaux Actéons, jouets de la même erreur, ils seront dévorés par leurs propres chiens ! Sois semblable à l'impérial basilic, tuant tes ennemis avec des blessures invisibles ! Regarde en face l'oppression, jusqu'à ce que, effarée devant ce terrible danger, elle fuie de la surface de la terre ; ne crains rien, mais regarde... car les hommes libres deviennent plus puissants, et les esclaves plus faibles, en regardant leur ennemi en face. Si l'Espérance, et la Vérité et la Justice peuvent prévaloir, tu seras grande ! Salut !

### ANTISTROPHE II

De la divine forme de la Liberté, du plus intime sanctuaire de la nature, arrache toute parure impie, déchire l'erreur voile par voile ; sur la Ruine désolée, sur les débris de l'empire du Mensonge assieds-toi, sublime, sans effroi, sois le pâle Destructeur ! Que les lois de l'égalité soient les tiennes, et que les paroles ailées naviguent, frétées de vérité même du trône de Dieu ! Que cette richesse, immortel destin, soit la tienne ! — Tout salut !

### STROPHE III

Ne tressailles-tu pas d'entendre le frémissant pœan de l'Espagne, solennellement répété par les échos de rivage en rivage, jusqu'à ce que le silence devienne une musique ? D'OEœa (1) aux Alpes glacées l'éternelle Italie tressaille en entendant le tien ! La mer qui pave les rues désertes de Venise rit dans la lumière et la musique ;

(1) OEœa, l'île de Circe.

la pâle Gênes devenue veuve épèle au clair de lune les épitaphes de ses ancêtres, en murmurant : « où est Doria ? » La belle Milan, dont les veines depuis longtemps sentent courir en elles le venin paralysant de la vipère (1), lève son talon pour lui écraser la tête. Si l'Espérance et la Vérité et la Justice peuvent prévaloir, tu es le signal et le sceau de toutes ces espérances ! — Oh ! Salut !

STROPHE IV

Florence, la plus belle des cités sous le soleil, rougit dans son berceau dans l'attente de la Liberté ; des yeux de l'inextinguible espérance, Rome arrache le bandeau sacerdotal, maîtresse autrefois par la puissance, aujourd'hui par l'admiration, athlète nu prêt à courir d'un point plus éloigné pour gagner la haute récompense perdue sur le rivage de Philippes ; comme alors l'Espérance, la Vérité et la Justice ont prévalu, la Fraude et le Mal peuvent prévaloir aujourd'hui ! Oh, salut !

ÉPODE I

Entendez-vous comme la marche de Formes nées de la Terre, en ordre de bataille contre les Dieux qui vivent toujours ? le fracas et les ténèbres de mille ouragans faisant éclater leurs inaccessibles séjours de rochers et de nuages tonnants? Voyez-vous les bannières blasonnées flottant au jour, incrustées d'emblèmes d'un orgueil barbaresque ? Des menaces discordantes tuent le silence qui s'enfuit ; le ciel serein qui revêt notre vaste Eden se teint d'une lumière de fer ! Les Despotes du Nord amènent leurs légions, pareilles au

(1) La vipère était la devise des armes des Visconti, tyrans de Milan. S.

chaos sur la création, impuissantes à créer, cent tribus nourries dans d'étranges religions et des esclaves sans lois. Descendant des régions aériennes des blanches Alpes, portant la désolation, loups affamés qui n'endurent aucune attente, effaçant les lumineuses traces des pas d'une ancienne gloire, foulant aux pieds dans la poussière les colonnades de nos cités, assouvissant jusqu'à la nausée leur luxure hébétée et sauvage sur le cadavre de la Beauté, ils arrivent ! Les démons qu'ils amènent jettent un feu sombre et livide ; de leurs rouges pieds roulent des torrents de sang !

## EPODE II

Grand Esprit, très profond Amour, qui gouvernes et animes tout ce qui vit et est sur la terre italienne ; qui répands le ciel autour d'elle, et l'entoures de tes bois, de tes rocs, de tes vagues ; toi qui résides dans ton étoile, sur la surface occidentale de l'océan ! Esprit de Beauté, au doux commandement de qui les rayons du soleil et les averses distillent leurs trésors du sein froid de la terre ! Oh ! qu'à ta voix chacun de ces rayons soit un brandon aveuglant d'éclair ! que ces averses deviennent des rosées de poison ! que la fécondité de la terre donne la mort ! Qu'à ta voix, ton brillant ciel d'en haut, pendant que la lumière et les ténèbres l'enchaînent, soit la tombe de ceux qui avaient comploté d'en faire notre tombeau et le tien ! De tes ardeurs harmonieuses remplis et soulève tes fils, de même que sur l'horizon fuyant ta lampe nourrit de feu chaque vague crépusculaire ! Que la haute espérance et le désir inextinguible de l'homme soient l'instrument qui travaille à l'exécution de ta divine volonté ! Alors les nuages fuiront loin des

rayons du soleil, les antilopes loin des léopards, les colères et les craintes loin de toi, aussi rapidement que les loups celtiques fuient les bergers d'Ausonie. O Esprit, toi qui, de ton sanctuaire étoilé, fléchis et réprimes toutes choses, oh ! fais que cette Cité qui t'adore soit toujours libre !

25 août.

## VERS A UN REVIEWER

Hélas ! mon bon ami, quel profit pouvez-vous trouver à haïr un être aussi dépourvu de haine que moi ? Quel plaisir peut-il y avoir dans la haine, quand toute la rage est d'un seul côté ? En vain voudriez-vous assouvir vos colères sur un sourire sans résistance, où ne se cache pas même le mépris, pour tromper votre cœur par quelque faible sympathie de haine. Oh, triomphez de ce que vous ne pouvez assouvir ! Car devant votre passion je suis bien plus insensible que le fut jamais la plus froide vierge, ou l'enfant le plus froid en plein hiver. Si de votre antipathie je suis le Narcisse, vous êtes libre de languir et de vous plaindre en me haïssant.

## ÉTÉ ET HIVER

C'était une brillante et joyeuse après-midi, vers la fin du mois ensoleillé de juin, quand le vent du Nord rassemble en foule de l'horizon les montagnes flottantes de nuages d'argent, et qu'au delà le ciel sans tache s'ouvre comme l'éternité. Toutes choses se réjouissaient

sous le soleil, les herbes, la rivière, les champs de blé, et les roseaux, les feuilles des saules pleureurs qui étincelaient dans la brise légère, et le solide feuillage des plus larges arbres.

C'était un de ces Hivers où les oiseaux meurent dans la profondeur des forêts ; où les poissons gisent raidis dans la glace transparente, qui fait de la bourbe et de la vase des lacs chauds un monceau ridé aussi dur qu'une brique ; où, au milieu de leurs enfants, des hommes entourés de confort se réunissent autour de grands feux, et cependant sentent le froid. Hélas ! alors que devient le vieux mendiant sans asile !

## L'AUTOMNE *(chant funèbre)*

Le chaud soleil décline, le vent glacial se lamente, les rameaux nus soupirent, les pâles fleurs sont mourantes, et l'Année, sur la terre son lit de mort, dans un linceul de feuilles mortes, est couchée. Passez, Mois, passez de Novembre à Mai, dans votre triste appareil, suivez la bière de la froide Année morte, et comme de sombres fantômes veillez près de son sépulcre.

La froide pluie tombe, le ver glacé rampe, les rivières se gonflent, le tonnerre sonne le glas de l'Année ; les gaies hirondelles se sont enfuies, et les lézards ont regagné leurs retraites. Passez, Mois, passez, vêtus de blanc, de noir et de gris ; laissez jouer vos brillantes sœurs ; vous, suivez la bière de la froide Année morte, et faites verdir son tombeau en versant larme sur larme.

## LIBERTÉ

Les montagnes en feu se répondent l'une à l'autre ; zones à zones se renvoient l'écho de leurs tonnerres : les océans tempêtueux s'éveillent l'un l'autre, et les rocs de glace sont ébranlés autour du trône de l'Hiver quand le Typhon souffle dans son clairon.

De chaque nuage jaillit l'aclair, illuminant un millier d'îles alentour ; le tremblement de terre écrase une cité et la réduit en cendres, pendant qu'une multitude frémit et chancelle ; le bruit mugit souterrain.

Mais ton regard est plus acéré que la lueur de l'éclair ; plus rapide, ton pas que le pied du tremblement de terre ; tu assourdis la rage de l'océan ; l'éclat de tes yeux aveugle les volcans ; la brillante lampe du soleil, auprès de la tienne, est une lueur de feu follet.

De la vague et de la montagne et des exhalaisons la lumière du soleil est dardée à travers la vapeur et le vent ; d'esprit à esprit, de nation à nation, de la cité au hameau, ton aurore se répand ; et tyrans et esclaves sont comme des ombres de la nuit dans le van de la lumière du matin.

## LA TOUR DE LA FAIM [1]

Au milieu de la désolation d'une cité qui fut le berceau et qui aujourd'hui est la tombe d'un peuple éteint,

(1) La tour de Pise qui servit de prison à Ugolino ; Browning a fait observer que Shelley a confondu la *Tour Guelfe* à laquelle s'applique sa description avec la vraie *Tour de la Faim*, dont les restes se trouvent sur la place De Cavalieri.

si bien que la Pitié pleure sur les débris de la vague de l'oubli, se dresse la Tour de la Faim. Elle est bâtie sur quelques prisons dont les habitants délirent de pain, d'or et de sang. La Peine, enchaînée au Crime, agite la flamme brillante de leurs heures, jusqu'à ce que son huile vitale soit épuisée ou répandue. Là s'élève la masse, une tour au milieu des tours et des dômes sacrés ; les voûtes de marbre, temples aux portes d'airain, et les jardins de la richesse solitaire, sous le pavillon à l'épreuve de la tempête de l'air profond de l'Italie, sont obscurcis par sa présence ; ils se tiennent à distance, et s'en éloignent, si bien que le monde est nu autour d'elle ; comme si un spectre, enveloppé dans une terreur informe, au milieu d'une compagnie de belles dames, glissait en luisant, jusqu'à ce qu'il soit devenu un miroir de toute leur beauté, et que leur chevelure et leurs couleurs, la vie de leurs doux yeux avec tous ses charmes trompeurs, soient absorbées en lui au point de devenir marbre.

## BONNE NUIT

« Bonne nuit ? » — Non, amour ! Mauvaise est la nuit qui sépare ceux qu'elle devrait unir ; restons toujours ensemble, alors ce sera *bonne* nuit.

Comment la nuit serait-elle bonne sans toi, quoique tes doux désirs donnent des ailes à sa fuite ? Qu'elle ne puisse se dire, se penser, se concevoir, alors ce sera *bonne* nuit.

Pour les cœurs qui battent l'un sur l'autre du soir clos à la lumière du matin, les nuits sont aussi bonnes

qu'elles sont douces ; mais ne dis jamais ; « *Bonne* nuit (1). »

## LES JOURS DEPUIS LONGTEMPS PASSÉS

Semblables à l'ombre d'un cher ami mort sont les jours depuis longtemps passés. Une mélodie pour toujours envolée, une espérance pour toujours évanouie, un amour si doux qu'il ne pouvait durer, tels ont été les jours depuis longtemps passés.

Il y a eu de doux rêves dans la nuit des jours depuis longtemps passés ; et, fût-ce tristesse ou plaisir, chaque jour semblable à une ombre projetée en avant qui nous faisait désirer de le voir durer encore, tels furent les jours depuis longtemps passés.

Il y a des regrets, presque des remords pour les jours depuis longtemps passés. Ils ressemblent au cadavre d'un enfant bien aimé que veille un père, jusqu'à ce qu'enfin sa Beauté soit devenue un souvenir des jours depuis longtemps passés.

(1) Voici, de la main de Shelley, la traduction de ces strophes en vers italiens :

Buona notte.

« Buona notte, buona notte ! » Come mai
La notte sarà buona senza te ?
Non dirmi buona notte, ché tu sai
La notte sà star buona da per sé.
Solinga, scura, cupa senza speme,
La notte quando Lilla m'abbandona ;
Pei cuori che si batton insieme
Ogni notte, senza dirla, sarà buona.
Come male buona notte si suona
Con sospiri e parole interrotte !
Il modo di aver la notte buona
È mai non di dir la buona notte. »

## SONNET

Vous vous hâtez vers la tombe ; qu'y cherchez-vous, vous, pensées sans repos et projets laborieux d'une cervelle paresseuse, qui portez la livrée du monde ? O toi, cœur impatient, qui palpites du désir de posséder tout ce que la pâle attente revêt de beauté, toi, esprit vraiment curieux, qui voudrais deviner d'où tu es venu et où tu pourrais aller, qui voudrais connaître ce qui n'a jamais été connu encore, oh ! où donc hâtez-vous vos pas, que vous dévoriez avec des pieds aussi rapides le vert et charmant sentier de la vie, cherchant à la fois contre le bonheur et la douleur un refuge dans la caverne de la grise Mort ? O cœur, ô esprit, ô pensées ! Qu'espérez-vous donc trouver sous la tombe ?

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1821

## CHANT FUNÈBRE POUR L'ANNÉE

Heures orphelines, l'année est morte! Venez et soupirez, venez et pleurez! — Joyeuses Heures, souriez au contraire, car l'Année n'est qu'endormie; voyez, elle sourit en dormant, se moquant de vos pleurs prématurés.

Comme un tremblement de terre berce un cadavre dans son cercueil d'argile, ainsi le blanc Hiver, rude nourrice, berce aujourd'hui l'Année morte et froide. Heures solennelles! pleurez hautement sur votre Mère dans son linceul.

De même que l'air sauvage agite et balance à l'arbre le berceau d'un enfant, ainsi le souffle de ces rudes jours berce l'Année. Restez calmes et paisibles, Heures tremblantes! elle va se lever avec un nouvel amour dans ses yeux.

Voici le gris Janvier, comme un fossoyeur près de sa tombe; Février porte la bière; Mars désolé hurle et délire; et Avril pleure. Mais vous, ô Heures! suivez avec les plus belles fleurs de Mai!

# LA NUIT

Accours rapidement sur la vague occidentale, Esprit de la Nuit ! hors de la caverne brumeuse de l'orient, où, pendant tout le long jour solitaire, tu as tissé des rêves de joie et de crainte, qui te rendent terrible et cher ; que ton vol soit rapide !

Enveloppe ta forme d'un gris manteau, broché d'étoiles ; aveugle de ta chevelure les yeux du Jour ; baise-le jusqu'à ce qu'il soit épuisé. Puis, glisse sur la cité et la mer et la plage ; touchant tout de ta baguette opiacée. Viens, toi si longtemps cherchée !

Quand je me suis levé et que j'ai vu l'aurore, j'ai soupiré pour toi ; quand la lumière chevaucha les hauteurs, et que la rosée fut partie, et que le lourd midi s'étendit sur la fleur et l'arbre, et que le Jour fatigué songea au repos, s'attardant comme un hôte non aimé, j'ai soupiré pour toi.

Ta sœur la Mort vint et me cria : « Veux-tu de moi ? » ton doux enfant le Sommeil, à l'œil voilé, murmura comme une abeille de midi : « Irai-je me blottir près de toi ? Veux-tu de moi ? » — Et je répondis : « Non, je ne veux pas de toi. »

La Mort viendra quand tu seras morte, bientôt, trop tôt ! Le Sommeil viendra quand tu auras fui. Ni de l'un ni de l'autre je ne voudrais réclamer le bienfait que je te demande, Nuit bien-aimée ; que ton vol soit rapide ! Accours, viens bientôt, bientôt !

## LE TEMPS

Insondable Mer, dont les vagues sont des années ! Océan du Temps dont les eaux de douleur profonde sont saumâtres du sel des larmes humaines ! Toi, courant sans rivage, qui dans ton flux et ton reflux enfermes les bornes de la mortalité ! toi qui, malade d'être repue et cependant hurlant toujours après une nouvelle proie, vomis tes épaves sur son rivage inhospitalier ! traîtresse dans le calme, et terrible dans la tempête, qui pourra s'élever contre toi, insondable Mer ?

## VERS

Loin, bien loin, ô vous Alcyons de la Mémoire, cherchez au loin quelque nid plus calme que cette poitrine délaissée ; qu'aucunes nouvelles de votre Printemps mensonger ne viennent à l'hiver de mon cœur. Une fois partis, c'est en vain que vous revenez.

Vautours, qui bâtissez vos berceaux bien haut dans les tours de l'Avenir, espérances sur espérances flétries s'accumulent ; les joies mourantes étouffées par les joies mortes seront la proie de vos becs plus d'un jour.

## DE L'ARABE *(Imitation)*

Mon âme défaillante reposait dans la lumière de tes regards, mon amour ; elle palpitait pour toi, comme la biche à midi pour les ruisseaux, mon amour. Ton cour-

sier, dont les sabots dépassent le vol de la tempête, t'a emportée bien loin de moi ; mon cœur, car mes pieds débiles seraient bientôt fatigués, t'a accompagnée.

Ah! plus rapide que le plus rapide orage ou le plus rapide coursier, ou la mort qu'il porte, le cœur qu'une tendre pensée enveloppe comme une colombe des ailes du souci ! Dans la bataille, dans les ténèbres, dans le besoin, le mien s'attachera à toi, et pour tout le confort, mon amour, qu'il peut t'apporter, il ne demandera pas même un sourire.

## A EMILIA VIVIANI

Ma Donna, pourquoi m'as-tu envoyé doux basilic et réséda ? emblèmes de l'amour et de la santé, qui ne peuvent cependant jamais se rencontrer dans la même guirlande. Hélas, ils sont humides ! Est-ce de tes baisers ou de tes larmes ? Car jamais pluie ou rosée n'a fait sortir pareille fragrance d'une plante ou d'une fleur. Ce doute même me rend chère ma tristesse toujours nouvelle, les soupirs que j'exhale, les larmes que je verse pour toi. Envoie-moi les brillantes étoiles ; mais ne m'envoie pas l'amour, moi en qui l'amour a toujours fait de la santé comme un monceau de cendres tout prêt à s'évanouir.

## LES FUGITIFS

### I

Les eaux étincellent, la blanche grêle se précipite, les éclairs luisent, l'embrun blanchissant danse : fuyons !

Le tourbillon roule, le tonnerre gronde, la forêt s'agite, les cloches du monastère sonnent ; fuyons !

La terre est comme un Océan parsemé de débris et soulevé ; oiseau, bête, homme et ver ont rampé loin de l'ouragan ; fuyons !

II

« Notre barque n'a qu'une voile, et le timonnier est pâle ; bien hardi, je pense, serait le pilote qui nous suivrait à présent », cria-t-il !

Et elle cria : « Prends l'aviron ! quitte gaiement le rivage ! » Comme elle parlait, les traits de la mort se mêlant avec la grêle marquèrent leur passage sur la mer.

Et de l'île, de la tour et du rocher le bleu nuage, semblable à un phare, se fendit ; et quoique muet dans l'ouragan, le rouge canon flamboya de lueurs rapides sous le vent.

III

« As-tu peur ? As-tu peur ! Vois-tu ? Entends-tu ? Ne fuyons-nous pas libres sur la terrible mer, moi et toi ? »

Un manteau de marinier couvrait l'aimée et l'amant ; leur sang bat à l'unisson ; ils murmurent tout bas de fiers et doux accents de bonheur ;

Tandis qu'autour d'eux l'océan fouetté, comme des montagnes en mouvement, se retire, se soulève, s'engouffre, éclate et se brise en tous sens.

IV

Dans la cour de la forteresse, près de la pâle portière, comme un chien de chasse bien battu, le fiancé est debout, dévoré par la honte ;

Sur le sommet de la tour d'observation, comme un esprit présageant la mort, se tient le père, tyran aux cheveux gris ; à sa voix l'orage furieux semble s'apaiser ;

Et avec des malédictions aussi sauvages que celles qui jamais s'attachèrent à un enfant, il dévoue à la tempête le meilleur, le plus digne d'amour et le dernier de son nom.

## A .....

La Musique, quand meurent de douces voix, vibre encore dans la mémoire ; les parfums, quand de suaves violettes agonisent, vivent encore dans le sens qu'ils excitent. Les feuilles de rose, quand la rose est morte, sont recueillies pour le lit de la bien-aimée ; ainsi sur tes pensées, quand tu seras partie, l'amour lui-même s'assoupira.

## CHANT

Rarement, rarement tu viens, Esprit de Délices ! Pourquoi m'as-tu laissé maintenant tant de jours et de nuits ? Il y a eu bien des jours et bien des nuits lasses depuis que tu t'es enfui.

Comment un homme tel que moi pourra-t-il te faire revenir ? Avec les joyeux et les libres tu veux te rire de la douleur. Esprit trompeur ! tu as tout oublié excepté ceux qui n'ont pas besoin de toi.

Comme au lézard l'ombre d'une feuille tremblante, le chagrin te fait peur ; même les soupirs d'angoisse te

reprochent de n'être pas auprès d'eux, et te reprochent de ne pas les entendre.

Laisse-moi adapter à ma lugubre chanson une mesure joyeuse ; tu ne viendras jamais pour la pitié, tu viendras pour le plaisir ; la pitié alors te coupera ces ailes cruelles, et tu séjourneras.

J'aime tout ce que tu aimes, Esprit de Délices ! la terre fraîchement revêtue de feuilles nouvelles, et la nuit étoilée, le soir d'automne, et le matin, quand naissent les brumes d'or.

J'aime la neige, et toutes les formes de l'étincelante gelée ; j'aime les vagues et les vents et les orages, presque tout ce qui appartient à la Nature, et ne peut être souillé par la misère de l'homme.

J'aime la tranquille solitude, et une société qui soit calme, sage et bonne. Entre toi et moi quelle différence ! Mais toi tu possèdes les choses que je cherche, et que je n'aime pas moins que toi.

J'aime l'amour, quoiqu'il ait des ailes, et puisse s'enfuir comme la lumière ; mais, avant toute autre chose, Esprit, je t'aime, tu es amour et vie ! Oh, viens ! Fais encore une fois de mon cœur ta demeure !

## VERS ÉCRITS EN APPRENANT LA MORT DE NAPOLÉON

Quoi ! Vivante et si hardie, ô Terre ? Ne te montres-tu pas trop téméraire? Quoi ! tu sautes comme autrefois dans la lumière de ton allégresse matinale, la dernière du troupeau de la bergerie des étoiles : Ah ! tu sautes comme autrefois ! Les membres ne sont-ils pas silencieux

quand le fantôme est parti, et peux-tu te mouvoir encore, quand Napoléon est mort ?

Comment ! ton cœur vivant n'est-il pas froid ? Quelle étincelle vit encore en ton foyer ? Comment ! son glas n'a-t-il pas tinté, et vis-tu encore, Terre notre Mère ? Tu réchauffes tes vieux doigts aux cendres couvertes et froides de cet Esprit de feu, quand il s'est enfui. Pourquoi, ô Mère, ris-tu maintenant qu'il est mort ?

« Qui m'a connue autrefois ? répondit la Terre, ou qui a raconté mon histoire ? C'est toi qui es téméraire. » Et l'éclair du mépris riait pendant qu'elle chantait : « Sur mon sein j'ai serré tous mes fils quand son glas a sonné ; et ainsi tous sont nourris d'un mouvement de vie et la source vivante est comme expurgée des mauvaises herbes des morts.

« Toujours vivante et toujours hardie ! » cria la Terre : « Je deviens plus hardie et toujours plus hardie ! Les morts me remplissent, me font dix mille fois déborder d'agilité, de splendeur et d'allégresse. J'étais brumeuse et lugubre et froide, comme un chaos gelé qui roule dans le ciel, jusqu'à ce que l'esprit du puissant mort me réchauffât ; je me repais de ceux que j'ai nourris.

« Oui, vivante et toujours hardie » murmura la Terre. « Le farouche esprit de Napoléon roula dans la terreur et le sang et l'or, torrent de ruine de sa naissance à sa mort. Que les millions qui restent servent à mouler le métal avant qu'il soit froid, et qu'on y tisse sa honte, qui est mon linceul comme celui du mort, les espérances qui se sont évanouies du sein de sa gloire. »

## GRANDEUR POLITIQUE *(Sonnet)*

Ni bonheur, ni majesté, ni gloire, ni paix, ni force, ni habileté dans les armes ou les arts, ne sont les bergers de ces troupeaux qu'apprivoise la tyrannie. Le vers n'est l'écho d'aucun battement de leurs cœurs ; l'histoire n'est que l'ombre de leur honte ; l'art voile son miroir, ou s'écarte en tressaillant de leur cortège, pendant que leurs aveugles multitudes volent à l'oubli, tachant ce ciel de l'obscure image de leur propre ressemblance. Quel est le nombre de ceux que lie la force ou la coutume ? L'homme qui voudrait être homme doit prendre l'empire de lui-même ; il doit y être souverain, établissant son trône sur la volonté vaincue, étouffant l'anarchie des espérances et des craintes, régnant lui seul.

## CHANGEMENT

La fleur qui sourit aujourd'hui meurt demain ; tout ce que nous désirons voir durer nous tente et puis s'enfuit. Qu'est-ce que le plaisir de ce monde ? Un éclair qui se rit de la nuit, aussi court que brillant.

La vertu, combien elle est fragile ! L'amitié, combien rare ! L'amour, comme il nous vend de pauvres jouissances pour un fougueux désespoir ! Mais nous, malgré leur durée éphémère, nous survivons à leur joie, et à tout ce que nous appelons nôtre.

Tant que les cieux sont bleus et étincelants, tant que les fleurs sont gaies, tant que les yeux qui changent

avant la nuit remplissent le jour d'allégresse, tant que rampent les calmes heures, rêve, et puis de ton sommeil éveille-toi pour pleurer.

## DEMAIN

Où es-tu, bien-aimé Demain? Quand, jeunes et vieux, forts et faibles, riches et pauvres, à travers la joie et le chagrin, nous cherchons toujours tes doux sourires, à ta place, hélas! nous trouvons ce que nous avons fui : Aujourd'hui.

## VERS

Si je me promène un soir d'Automne, quand passent les feuilles mortes, si je regarde le ciel suave du Printemps, je n'y trouve plus rien de ce qui était autrefois. Merveilleuses gelées et neiges de l'hiver, nuages de l'été, où sont-ils maintenant?

## L'AZIOLA

« N'entendez-vous pas crier l'Aziola? Il me semble qu'elle doit être près, » dit Mary, comme nous étions assis dans l'obscurité, avant que les étoiles brillassent, ou qu'on apportât les lumières. Et moi, qui pensais que cette Aziola était quelque femme ennuyeuse, je demandai : « Qui est Aziola? » Quelle joie je ressentis d'apprendre que ce n'était rien d'humain, rien qui pût en se moquant de moi m'exciter à la crainte ou à la haine! Et Mary lut dans mon âme, rit et me dit : « Ne vous

troublez pas ; ce n'est rien qu'une petite chouette encore en duvet ».

Triste Aziola ! Plus d'un soir, ta musique, je l'ai entendue parmi les bois et les courants, les prairies et les montagnes, les champs et les marais immenses, telle que jamais ni voix, ni luth, ni vent, ni oiseau n'ont ainsi remué mon âme ; bien différente, mais plus douce que tout cela. Triste Aziola ! De ce moment je t'aimai, toi et ton triste cri.

## LAMENTATION

O Monde ! O Vie ! O Temps ! je m'attache à vos derniers pas, tremblant là où auparavant je me tenais ferme ; quand reviendra la gloire de votre aurore ?..... Plus ! Oh ! jamais plus !

Loin du jour et de la nuit, la joie a pris son vol ; frais Printemps, et Été, et Automne, et blanc Hiver, font battre mon cœur épuisé, de chagrin, mais de plaisir... plus ! Oh ! jamais plus !

## RESSOUVENANCE *(A Mistress Williams)* [1]

Plus rapide que le vol de l'été, plus rapide que le plaisir de la jeunesse, plus rapide qu'une heureuse nuit, tu es venue et partie ; comme le bois, quand il est jon-

(1) Ces vers étaient accompagnés du billet suivant :

« Chère Jane, si ce vieux chant mélancolique s'accorde avec quelqu'une de vos mélodies, ou celle que votre humeur du moment peut vous dicter, permis à vous. Ne dites à personne qu'il est de moi, quand même vous le croiriez ; en réalité, il appartient à la page déchirée d'un livre sans date. »

ché de feuilles, comme la nuit, quand le sommeil a fui, comme le cœur, quand la joie est morte, je suis délaissé, seul, seul.

L'hirondelle en été revient; la nuit, la hulotte reprend son règne; mais la jeunesse, ce cygne sauvage, est enchantée de s'enfuir avec toi ; trompeuse comme toi. Mon cœur aujourd'hui désire demain ; le sommeil lui-même se change en chagrin ; en vain mon hiver voudrait emprunter à quelque rameau des feuilles ensoleillées.

Les lis pour le lit nuptial, les roses pour la tête d'une matrone, les violettes pour une vierge morte ; que les pensées soient *mes* fleurs. Sur ma tombe vivante je veux bien qu'on les sème sans une larme ; qu'aucun ami, quelque cher qu'il soit, n'aille perdre une espérance, une crainte, pour moi.

## A EDWARD WILLIAMS

Le serpent est exclu du paradis ; le daim blessé ne doit plus chercher l'herbe où gît la guérison de son cœur ; la colombe devenue veuve doit cesser de fréquenter un berceau semblable à celui d'où son compagnon avec de feints soupirs s'est enfui à l'heure d'Avril. Moi aussi, je dois rarement chercher auprès d'heureux amis un soulagement à ma peine.

Je suis fier d'être haï, content d'être méprisé ; l'indifférence, qui autrefois me faisait mal, est à présent devenue elle-même indifférente. Mais, pour ne pas parler d'amour, la pitié seule peut briser une âme déjà plus que courbée. Le misérable seul fait du poison de

l'esprit un aliment ; sa médecine ce sont des larmes ; son mal, le bien.

Donc, si je vous vois maintenant plus rarement, chers amis, cher ami ! sachez que je ne fuis vos regards que parce qu'ils remuent des chagrins qui devraient dormir, et des espérances qui ne peuvent mourir ; je puis à peine supporter le soulagement que j'y trouve ; cependant, le trait a si profondément pénétré, que je périrais promptement, si on l'arrachait.

Quand je reviens à mon foyer froid, vous demandez pourquoi je ne suis plus ce que j'étais naguère. *Vous* me dépouillez pour me faire jouer un rôle forcé sur la stupide scène de la vie, me faire porter sur mon front le masque frivole d'auteur, grand ou petit, dans le carnaval du monde. J'ai cherché ainsi la paix, et je ne l'ai trouvée qu'en vous.

Une pleine demi-heure, aujourd'hui, j'ai essayé mon horoscope avec différentes fleurs, et chacune d'elles disait toujours : « elle m'aime, elle ne m'aime pas. » Que cela signifiât une vision depuis longtemps évanouie, que cela signifiât fortune, renommée, ou paix de la pensée, que cela signifiât... (mais j'ai peur de vous dire ce que vous savez trop bien), il y avait toujours quelque vérité dans le triste oracle.

La grue au-dessus des mers et des forêts cherche sa demeure ; il n'est pas d'oiseau si sauvage qui ne trouve son tranquille nid quand il est las d'errer ; les vagues sans sommeil sur le sein de l'océan se brisent comme un cœur qui éclate, et meurent en écume, et finissent ainsi par trouver le repos ; sans doute il y a un séjour de paix où *mon* faible cœur et tous ses battements cesseront enfin.

Je lui demandais hier, si elle (1) croyait que j'avais de la résolution. Quelqu'un qui en aurait eu, n'aurait jamais voulu soulager ainsi son cœur en paroles, mais aurait suivi le conseil de son mauvais jugement, et n'eût laissé aucune prise au mépris. Ces vers étaient trop tristes pour vous les envoyer ; mais, je le sais, heureux vous-même, vous ressentez la douleur d'autrui.

## A .....

Il y a un mot trop souvent profané pour que moi aussi je le profane ; un sentiment trop faussement dédaigné pour que toi aussi tu le dédaignes ; une espérance trop semblable au désespoir pour que la prudence veuille l'étouffer ; et la pitié qui vient de toi est plus chère que de tout autre.

Je ne puis donner ce que les hommes appellent amour ; mais n'accepteras-tu pas le culte que le cœur élève vers les Cieux et que les Cieux ne rejettent pas ; le désir du ver pour l'étoile, de la nuit pour le lendemain, le dévouement à quelque chose qui est bien loin de la sphère de notre chagrin ?

(1) Il s'agit ici de Mary, la femme de Shelley, qui semble avoir conçu quelque jalousie de l'intimité du poète avec les Williams. Ce poème est accompagné dans le manuscrit de cette lettre de Shelley : « Mon cher Williams, en fouillant le portefeuille où mon ami avait coutume de garder ses vers, et où j'avais trouvé ceux que je vous ai envoyés l'autre jour, je suis tombé sur ceux-ci. Comme ils sont trop pénibles pour moi pour que je les garde, je vous les envoie. Si quelqu'une de ces stances pouvait vous plaire, vous pouvez les lire à Jane, mais à elle seule. Et encore, en y pensant à deux fois, je crois qu'il vaudra mieux ne pas le faire. »

## A .....

Quand l'extase de la passion s'est évanouie, si la tendresse et la sincérité pouvaient durer, ou vivre pendant que tous les sentiments violents sont plongés dans un mortel assoupissement, noir et profond, je ne pleurerais pas, je ne pleurerais pas !

Ce serait assez de sentir, de voir tes doux yeux me regarder tendrement, et de rêver le reste..... de brûler et d'être le secret aliment de feux invisibles, pourvu que tu sois ce que tu as été !

Après le sommeil de l'année, les violettes des bois reparaissent ; tout revit dans le champ ou le bocage, et le ciel et la mer, tout... excepté deux choses, qui animent et forment toutes les autres, la vie et l'amour.

---

# POÈMES ÉCRITS EN 1822

## LA DAME MAGNÉTIQUE A SON PATIENT [1]

« Dors, Dors encore ! — Oublie ta peine. Ma main est sur ton front, mon esprit sur ta cervelle, ma pitié sur ton cœur, pauvre ami ; et de mes doigts s'écoulent les pouvoirs de vie, et, te marquant comme d'un sceau, ils te mettent à l'abri de ton heure de douleur ; ils planent sur toi, sans pouvoir s'enchaîner aux tiens.

« Dors, Dors encore ! — Je ne t'aime pas ; mais quand je pense que celui qui a fait et fait encore ma destinée aussi pleine de fleurs, que la tienne d'herbes mauvaises, pouvait avoir été perdu comme toi, et qu'une autre main que la mienne pouvait alors avoir charmé son agonie, comme moi celle d'un autre, — mon cœur saigne pour le tien.

« Dors, Dors, du sommeil des morts et de ceux qui ne sont pas nés. Oublie ta vie et ton amour : oublie ce que tu dois éveiller ; pour toujours oublie le stupide mépris du monde ; oublie ta santé perdue, et les sentiments

(1) Cette Dame est Mistress Williams, à qui, sous le nom de Jane, sont adressées les pièces qui suivent. Une copie autographe de Shelley porte cet en-tête : « Pour n'être vu que de Jane et de Williams. »

divers, qui sont morts dans le court matin de ta jeunesse ; et oublie-moi, car je ne puis jamais être à toi.

« Comme un nuage gros d'une pluie de Mai, mon âme pleure une pluie curative sur toi, toi fleur flétrie. Elle exhale une muette musique sur ton sommeil ; son parfum calme ta cervelle ; sa lumière dans ta sombre poitrine fait germer comme une seconde jeunesse. Mon être possède le tien dans ses profondeurs.

« Le charme est terminé, Comment vous sentez-vous maintenant ?» — « Mieux : tout à fait bien, » répondit le dormeur. — « Quelle chose pourrait vous faire du bien, quand vous êtes souffrant et éveillé ? Guérir votre tête et votre côté ? » — « Ce qui me guérirait serait ce qui me tuerait, Jane ; et, comme je dois séjourner quelque temps encore sur la terre, n'essayez pas de briser ma chaîne. »

## VERS

Quand la lampe est brisée, la lumière gît morte dans la poussière ; quand le nuage est dissipé, la gloire de l'arc-en-ciel est évanouie ; quand le luth est brisé, on ne se souvient plus de ses douces notes ; quand les lèvres ont parlé, les accents aimés sont bientôt oubliés.

De même que la musique et la splendeur ne survivent pas à la lampe et au luth, les échos du cœur ne rendent plus de chant quand l'esprit est muet ; — plus de chant que de tristes accents funèbres, comme le vent dans un édifice en ruines, ou les vagues éplorées, qui sonnent le glas du marinier mort.

Quand des cœurs sont une fois unis, l'amour le premier quitte le nid bien bâti ; le faible seul est destiné à supporter ce qu'il a un jour possédé. O Amour, toi qui pleures la fragilité de toutes les choses d'ici-bas, pourquoi choisis-tu ce qu'il y a de plus frêle pour ton berceau, ta demeure et ta bière ?

Les passions te berceront comme les ouragans bercent les corbeaux au sommet des arbres ; la brillante raison se moquera de toi, comme le soleil du sein d'un ciel d'hiver. De ton nid chaque poutrelle se pourrira, et ton aire d'aigle te laissera nu sous le sarcasme, quand les feuilles tomberont et que les vents froids seront venus.

## A JANE *(Invitation)*

O toi, la meilleure et la plus brillante, viens avec moi ! Bien plus belle que ce beau jour, qui, ainsi que tu le fais pour ceux qui sont dans le chagrin, vient offrir un doux bonjour à la rigoureuse année qui vient de s'éveiller dans son berceau sur la fougère ! L'heure la plus brillante du printemps, non encore errante à travers l'hiver, a trouvé, ce semble, l'alcyon Matin pour blanchir février qui vient de naître ; s'inclinant du ciel, dans son allégresse d'azur, elle a baisé le front de la terre, et souri sur la mer silencieuse, et forcé les courants gelés à s'affranchir et éveillé à la musique toutes leurs sources, et respiré sur les montagnes glacées, et comme une prophétesse de mai, elle a semé des fleurs sur le sentier nu, faisant du monde de l'hiver un monde semblable à celui sur lequel tu souris, ô chère.

Allons, allons, quittons les hommes et les villes, pour le bois et les plateaux sauvages, pour le désert silencieux, où l'âme n'a plus besoin de réprimer sa musique de peur de ne pas trouver un écho dans d'autres âmes, tandis que la touche de l'art de la nature harmonise le cœur avec le cœur. Je laisse cet avertissement sur ma porte à l'adresse de mes visiteurs accoutumés : « Je suis parti dans les champs, pour jouir de ce que peut donner cette douce heure. Réflexion, vous pouvez venir demain, vous asseoir à mon foyer en compagnie du chagrin. Vous, désespoir, avec votre billet non payé ; et vous, souci, ennuyeux récitateur de vers; je vous paierai dans la tombe; la mort écoutera votre psalmodie. Vous aussi, attente, loin d'ici ! Aujourd'hui se suffit. Espérance, par pitié, ne te moque pas de la douleur avec tes sourires, et ne me suis pas où je vais ; après avoir longtemps vécu de ton doux aliment, à la fin je trouve le bonheur un moment après une longue peine ; avec tout votre amour, vous ne m'en aviez jamais parlé. »

Radieuse sœur du jour, éveille-toi ! Lève-toi ! et viens avec moi ! Aux bois et aux plaines sauvages ; aux étangs, où les pluies d'hiver figurent leur voûte de feuilles ; où le pin tresse sa guirlande de vert sans sève et de lierre bruni autour de troncs qui ne baisent jamais le soleil ; où il y a des clairières et des pâturages, et les collines de sable de la mer; où la blanche gelée qui fond mouille l'étoile pâquerette qui jamais ne se repose, et les gentianes des marais, et les violettes, qui, sans joindre encore le parfum à la couleur, couronnent la pâle année faible et nouvelle ; alors que la nuit reste en arrière dans l'orient profond, sombre et aveugle, et que le bleu midi brille sur nos têtes, et que les vagues en multitudes pressées

murmurent à nos pieds là où se rencontrent la terre et l'océan, et que toutes choses semblent n'en faire qu'une dans le soleil universel.

Pise, février, 1822.

## A JANE *(Souvenir)*

Maintenant, le dernier jour de nos jours, tous beaux et brillants comme toi, le plus beau et le dernier, est mort ! Debout, Mémoire, et écris sa louange ! Allons ! à ton œuvre accoutumée ! viens, trace l'épitaphe de la gloire envolée ; car maintenant la face de la terre est changée ; le front du ciel s'est assombri.

Nous errions vers la forêt de pins, qui ceint l'écume de l'océan ; la brise la plus légère gardait son nid, et la tempête son foyer. Les vagues murmurantes étaient à moitié endormies, les nuages étaient allés jouer, et sur le sein de l'abîme le sourire du ciel se couchait ; il semblait que cette heure fût envoyée de bien loin au delà des cieux, qui éparpillaient d'en haut le soleil, une lumière du paradis.

Nous nous arrêtions au milieu des pins, debout là comme les géants du désert, tordus par les ouragans en formes aussi rudes que des serpents entrelacés, ou sous la caresse de chaque brise azurée qui souffle du ciel versant sous eux des harmonies et des couleurs aussi tendres que les siennes. Maintenant toutes les cimes des arbres sont endormies comme les vertes vagues sur la mer, aussi muettes que peuvent l'être dans l'abîme silencieux les forêts de l'océan.

Quel calme régnait ! Le silence y était tellement enchaîné, que le bruit du pic infatigable ne faisait que

rendre plus profonde encore l'inviolable tranquillité; le souffle de paix que nous exhalions, avec son mouvement suave, ne troublait pas le calme qui grandissait autour de nous. Là, depuis les plus extrêmes limites du blanc désert montagneux jusqu'à la tendre fleur sous nos pieds, il semblait qu'un cercle magique était tracé,— un esprit épandu autour de nous, le frémissement d'une vie silencieuse, enchaînant à une paix momentanée le tumulte de notre mortelle nature. Et toujours je sentais que le centre de ce cercle magique était une belle forme qui remplissait d'amour l'atmosphère sans vie.

Nous nous arrêtions près des étangs, couchés sous les rameaux de la forêt. Chacun semblait être un petit ciel s'engouffrant dans un monde souterrain ; un firmament de lumière pourpre, qui s'étendait sur la sombre terre, plus infini que la profondeur de la nuit, et plus pur que le jour; — où les aimables forêts poussaient, comme dans l'air supérieur, plus parfaites en formes et en couleur qu'aucune de celles qui ondulaient dans ce lieu. Là étaient couchés la clairière, la pelouse voisine et, à travers le bois vert-sombre, le blanc soleil étincelant comme l'aurore au sortir d'un nuage moucheté. Des vues suaves qu'on n'a jamais pu voir sur notre monde d'en haut y étaient peintes par l'amour des eaux pour cette belle forêt verte ; et toute leur profondeur était pénétrée d'une lueur élyséenne, d'une atmosphère sans un souffle, d'un jour plus doux que celui d'en haut. Comme une bien-aimée, la scène avait prêté au sein des eaux sombres chacune de ses feuilles, et chacun de ses traits rendus avec quelque chose de plus que la vérité; jusqu'à ce qu'un vent jaloux vînt à ramper, comme une pensée importune, qui de l'œil trop fidèle de

l'esprit efface une chère image. Quoique tu sois toujours belle et bonne, quoique les forêts soient toujours vertes, on a vu moins souvent la paix dans l'âme de Shelley que le calme dans l'onde.

2 février.

## A JANE *(avec une guitare)*

*Ariel à Miranda.* Accepte cet esclave de la Musique, pour l'amour de celui qui est ton esclave, et enseigne-lui toute l'harmonie, avec laquelle tu sais, et toi seule, illuminer l'âme d'une telle extase qu'à la fin la joie s'abjure elle-même, et, à force d'intensité, se change en peine. Car par la permission et le commandement de ton propre prince Ferdinand, le pauvre Ariel t'envoie ce gage muet de quelque chose qui dépasse tout langage; votre ange gardien, Ariel, qui de vie en vie doit toujours poursuivre votre bonheur ; car ce n'est qu'à ce prix qu'Ariel peut jamais trouver le sien. De la caverne enchantée de Prospero, comme le disent de puissants vers, jusqu'au trône de Naples il vous a éclairés sur la mer qui ne laisse point de traces, voltigeant devant votre proue, comme un météore vivant. Quand vous mourez, la Lune silencieuse dans son évanouissement interlunaire n'est pas plus triste dans sa retraite que ne l'est Ariel délaissé. Quand vous revivez sur la terre, — comme une invisible étoile de la naissance, Ariel vous guide sur la mer de la vie dès votre nativité. Bien des changements se sont succédé depuis que Ferdinand et vous avez commencé votre course d'amour, et Ariel a toujours suivi vos pas, et servi vos désirs. Aujourd'hui, dans une

destinée plus humble, plus heureuse, tout cela est oublié : et maintenant, hélas ! le pauvre Esprit est emprisonné, pour quelque faute qu'il a commise, dans un corps comme dans un tombeau : de vous seulement il ose implorer, pour ses services et son chagrin, un sourire aujourd'hui, un chant demain.

L'artiste qui a fabriqué cette image pour être l'écho de toute harmonieuse pensée, a abattu un arbre, alors que sur la hauteur les bois étaient dans leur sommeil d'hiver, bercés dans ce repos divin sur l'Apennin balayé par le vent, et rêvant, les uns de l'automne passé, les autres du printemps qui accourt, d'autres des boutons et des averses d'avril, d'autres de chants sous les berceaux de juillet, et tous d'amour. Et ainsi cet arbre (puisse notre mort être telle !) mourut dans le sommeil, sans ressentir aucune douleur, pour revivre sous une plus heureuse forme; sous la plus belle étoile du ciel, l'artiste en fit cette Guitare aimée, et lui apprit à répondre justement, à quiconque l'interroge avec art, dans un langage aussi suave que le tien; murmurant en intonations enamourées les doux oracles des bois et des vallées, et des vents d'été dans leurs retraites des bois. Car elle a appris toutes les harmonies des plaines et des cieux, des forêts et des montagnes, et des sources aux mille voix ; les plus clairs échos des collines, les plus douces notes des ruisselets qui tombent, les mélodies des oiseaux et des abeilles, le murmure des mers d'été, et le bruissement de la pluie, et les soupirs de la rosée, et les airs du soir ; elle a connu ce son mystérieux rarement entendu, qui, dans son tour diurnal flottant à travers le ciel sans bornes, illumine sur son chemin notre monde. Elle connaît tout cela; mais elle ne révélera

pas à ceux qui ne savent pas bien l'interroger l'esprit qui habite en elle. Elle parle selon l'intelligence de ses compagnons ; et elle ne se fait pas plus entendre qu'elle ne s'est fait jusqu'ici sentir de ceux qui essaient de lui faire trahir les secrets d'un âge plus ancien. Mais, en même temps que ses réponses flatteront suavement les mains d'un art achevé, elle garde ses plus hauts et ses plus saints accents pour notre bien-aimée Jane seule.

## CHANT FUNÈBRE

Apre vent qui pleures si haut un chagrin trop triste pour un chant ; vent sauvage, quand le nuage funèbre sonne le glas pendant toute la nuit ; ouragan désolé dont les larmes sont vaines ; bois dénudés dont les branches sont flétries ; profondes cavernes, et lugubre océan, pleurez le malheur du monde !

## A JANE

Les perçantes étoiles scintillaient, et la brillante lune se levait au milieu d'elles, chère Jane ; la guitare résonnait, mais les notes n'étaient pas suaves jusqu'à ce que votre voix les chantât à son tour. Comme la tendre splendeur de la lune s'épand sur la faible et froide lueur du ciel étoilé, ainsi votre très tendre voix aux cordes sans âme alors prêta la sienne.

Les étoiles s'éveilleront, quoique la lune dorme une pleine heure de plus, cette nuit ; aucune feuille ne s'agitera, tandis que les rosées de votre mélodie sèmeront

le bonheur. Quoique l'harmonie accable l'âme, chantez encore ; que votre chère voix révèle les accents d'un monde bien loin du nôtre, où la musique, la clarté de la lune et le sentiment ne font qu'un.

## VERS ÉCRITS DANS LA BAIE DE LERICI

Elle m'a laissé à cette heure silencieuse où la lune a cessé de gravir le sentier azuré de l'escarpement du ciel, et où, semblable à un albatros endormi, balancée sur ses ailes de lumière, elle planait sur la nuit de pourpre, avant de regagner son nid de l'océan dans les chambres de l'ouest. Elle m'a laissé ; et, moi je suis resté seul, pensant toujours à chaque accent, qui, bien que silencieux pour l'oreille, pouvait se faire entendre du cœur enchanté, comme des notes qui meurent en naissant, mais qui hantent toujours les échos de la colline ; et sentant toujours (oh sentant trop !) les tendres vibrations de ses touches, comme si sa douce main, encore à présent, tremblait légèrement sur mon front. Et ainsi, quoiqu'elle fût absente, la mémoire me donna d'elle tout ce que l'imagination même ose réclamer. Sa présence avait affaibli et apaisé toutes les passions, et je vivais solitaire dans le temps qui est vraiment à nous ; le passé et l'avenir étaient oubliés, comme s'ils n'avaient jamais été, ou ne devaient jamais être. Mais bientôt, l'ange gardien parti, le démon reprit son trône dans mon cœur épuisé. Je n'ose dire mes pensées ; mais alors, troublé et faible, je m'assis, et je vis les vaisseaux glisser sur le brillant et immense océan, comme des chars ailés d'esprit envoyés sur quelque élément très serein

pour d'étranges et lointains ministères, comme s'ils faisaient voile vers quelque étoile élyséenne à la recherche d'un breuvage capable de guérir quelque douce et amère peine semblable à la mienne; et le vent qui donnait des ailes à leur fuite venait de la terre frais et léger; et la senteur des fleurs ailées, et la fraîcheur des heures de rosée, et la douce chaleur laissée par le jour, s'éparpillèrent sur la baie scintillante; et le pêcheur, avec sa lampe et son harpon, rampa au pied des rocs bas et humides, saisissant le poisson qui venait adorer la flamme décevante. Trop heureux ceux chez qui le plaisir poursuivi éteint tout sentiment et toute pensée du regret que laisse le plaisir, — ne détruisant que la vie et non la paix!

## EPITAPHE

Ici sont deux amis, dont les vies furent unies; que leur mémoire le soit aussi, maintenant qu'ils ont glissé sous la tombe; que leurs os ne soient pas séparés, car leurs deux cœurs dans la vie n'en faisaient qu'un.

---

# FRAGMENTS

# FRAGMENTS

## A MARY WOLLSTONECRAFT GODWIN

Mes yeux étaient troubles de larmes qui ne tombaient pas ; oui, je restai ferme. Alors tu ne l'étais pas. Mes regards déconcertés brûlaient, et cependant craignaient de rencontrer tes regards. Je ne pouvais savoir avec quelle anxiété ils cherchaient à rayonner d'une pitié apaisante sur les miens (1). . . . . .

Etre assis, essayant de calmer la rage muette de l'âme qui se ronge elle-même dans la solitude, maudire la vie qui est la cage du chagrin enchaîné qui n'ose pas gémir, cachant à tant d'yeux indifférents le fardeau méprisé de l'agonie.

Pendant que toi seule, toi que je ne regardais pas, alors toi seule, tu devais être..... Passer ainsi des années, pour être récompensé, comme toi, doux amour, tu me récompensas, quand il n'y avait plus personne près de moi ! Oh ! pour l'amour de ce moment je me réveillai de ma torture !

Sur mon cœur tes suaves accents de paix et de pitié tombèrent, comme la rosée sur des fleurs à moitié mortes ; tes lèvres rencontrèrent les miennes avec tremblement ; tes yeux noirs firent pénétrer dans ma cervelle leur tendre persuasion, faisant fuir sous le charme son rêve de chagrin.

(1) Fragment autobiographique. Voir notre étude sur Shelley.

Nous ne sommes pas heureux, douce amie! notre situation est étrange, pleine de doute et de crainte ; il nous faut encore plus de ces paroles qui triomphent des maux ; loin de notre amitié sacrée la réserve ou la censure, de peur qu'il ne nous reste ni à toi ni à moi aucune consolation.

Tu es charmante et bonne et douce ; et je ne saurais vivre, si tu cessais de paraître autre chose que toi-même, ou si tu détournais ton cœur de moi, ou te penchais pour prendre le masque du mépris, fût-ce pour cacher l'amour que tu sens pour moi.

Juin 1811.

# PRINCE ATHANASE [1]

## PARTIE I.

Il y avait un jeune homme qui, à force de fatigues et de voyages, était devenu tout à fait débile et gris avant son temps : et personne ne pouvait démêler les chagrins sans repos qui brûlaient en lui, flétrissant son printemps, et l'aiguillonnant comme des démons, de plage en plage. Cependant il ne portait pas le fardeau de quelque crime secret ; car son cœur ne pouvait comprendre le mal, mais seulement ressentir pour le mal de la pitié et un étrange chagrin. Il ne connaissait pas la soif de la gloire ou du commandement, que déconcerte le souffle de la honte, destructrice de l'espérance. Les joies mauvaises qui enflamment un cœur vulgaire, et éteignent dans une rapide fumée sa

(1) Ce fragment est un essai d'autobiographie morale ; le Prince Athanase est Shelley lui-même.

faible flamme, n'avaient pas laissé dans son âme leur sombre inquiétude. Il ne craignait pas les fables que la religion raconte du tombeau, lui, l'hôte agréé de la Philosophie. Car personne ne pouvait avoir un cœur plus pur que lui, ou aimer plus que lui le bien pour lui-même ; il n'était l'esclave de rien au ciel ou sur la terre.

Quel chagrin étrange, plein d'ombre et de mystère, le poussait, vagabond sans espérance, à travers l'humanité? — S'il gémissait avec une tristesse humaine, il avait un esprit doux et cependant plein de généreuses aspirations ; juste, innocent, nourri d'un savoir varié ; et de tels esprits trouvent une glorieuse consolation dans la joie d'autrui, quand toutes les leurs sont mortes. Il aimait ses semblables et travaillait pour eux dans la douleur ; et cependant, bien différent de tous les autres, il ne recueillit jamais, dit-on, de toutes ses peines, aucun soulagement. Quoique enfant de fortune et de pouvoir, orphelin héritier d'un illustre nom, son âme avait épousé la Sagesse, et son douaire est l'amour et la justice ; paré de ces dons, il s'assit à l'écart loin des hommes, comme dans une tour solitaire, prenant en pitié le tumulte de leur sombre existence. Dans sa jeunesse même, il n'abusa jamais de la force de la richesse ou de la pensée, pour consacrer ces préjugés menteurs dont usent les riches impitoyables, pour aveugler le monde qu'ils affament afin de satisfaire leur orgueil ; il n'exigea d'aucun homme ses propres droits ; mais, comme un intendant d'une loyauté éprouvée, avec ceux qui peinaient et pleuraient, avec les pauvres et les sages, il partagea sa richesse et ses soins.

Il était sans crainte, et méprisant tout déguisement ;

ce qu'il osait faire ou penser, dussent les hommes en frémir, il le disait avec des yeux doux et cependant intrépides ; il était libéral d'âme et franc de cœur ; il faisait part à ses nombreux amis (tous l'aimaient bien) de tout ce qu'il savait ou ressentait, s'il trouvait des paroles pour traduire ses plus intimes pensées ; sinon, il souriait ou pleurait. Il ne méprisait ni ne haïssait ses plus faibles ennemis ; quoique avec une féroce et mortelle haine leurs mille voix s'élevassent contre lui, elles passaient comme des flèches sans but à son oreille. Son cœur ou son esprit ne fermait sa porte ni à ceux-ci ni à ceux-là, ni à aucun des êtres que la vie peut comprendre dans son immense sphère.

Quelle tristesse avait flétri cet esprit printanier ? Il ne le savait pas. Quoique sa vie, jour après jour, s'affaissât comme un courant non rempli ; quoiqu'un nuage s'étendît en pesant sur ses yeux, à travers lesquels son âme, semblable au rayon serein de Vesper perçant les abîmes des nuages toujours jaillissants, resplendissait, brûlant d'un doux feu ; quoique ses lèvres semblassent comme des joncs qui frémissent au milieu de courants impétueux ; et qu'à travers son sommeil, et à chaque heure de veille, pensées sur pensées, multitudes sans repos, surgissent en lui, poussées par quelque secret pouvoir, qui les faisait flamboyer, vivre et rouler au loin (comme des lumières et des sons, portés de tour en tour habitée, sur les montagnes couronnées de châteaux, quand la guerre de la tempête est soulevée par les vents en lutte avec la nuit et que les pâles habitants de la vallée veillent en prêtant l'oreille avec angoisse) ; quoique ces pensées dans son esprit fussent semblables aux démons qui veil-

lent et se nourrissent de douleurs toujours vivantes, quel était ce chagrin, qui jamais dans d'autres esprits ne trouva de miroir ? Il ne le savait pas, personne ne pouvait le savoir; mais si quelqu'un l'interrogeait, il tournait vers lui la lumière de ses yeux pleins de franchise, comme s'il voulait lui montrer qu'il ne connaissait rien du chagrin qui le consumait, et implorait l'indulgence avec un lugubre regard ; ou bien il parlait en termes qui ne pouvaient révéler à personne la cause de son inquiétude ; ou bien il était secoué des spasmes d'une passion silencieuse ; ou il pâlissait ; si bien que ses amis bientôt n'entreprirent que rarement de remuer sans profit sa peine secrète; — car tous ceux qui le connaissaient et l'aimaient comprenaient alors qu'un voile de diamant était tiré entre son cœur et son esprit, qui tous deux, sans repos, luttaient séparément dans sa cervelle et dans son sein.

Quelques-uns disaient qu'il était fou ; d'autres croyaient que les souvenirs d'une vie antérieure à la naissance avaient fait de celle où il habitait un enfer de châtiments ; et d'autres disaient qu'un chagrin si mystérieux, par la disgrâce de Dieu, tombait comme les ténèbres sur des âmes telles que la sienne, qui ne reconnaissaient pas de loi supérieure à l'amour, — un amour calme, inébranlable, invincible aux craintes mortelles ou aux terreurs surnaturelles. D'autres disaient : « C'est l'ombre d'un rêve que l'œil voilé de la Mémoire n'a jamais vu, mais qui à travers les abîmes de l'âme, tel qu'un noir torrent à travers des mines fracassées et des cavernes souterraines, roule, en secouant ses fondements ; et aucun rayon de joie ne peut jaillir sans être étouffé et noyé dans les sombres tour-

billons de ce rêve obscur. Bientôt ses eaux épuisées auront trouvé un lieu de repos à l'abri de ton esprit pur, ô Athanase ! Dans une âme, si bonne et si grande, le mal ou le tumulte ne peuvent longtemps durer. »

Ainsi parlaient-ils, bégayant nonchalamment sur l'état d'un autre de vaines paroles et une philosophie insensée ; c'était leur consolation. Ce débat était l'objet de leurs entretiens. Et lui, comme un homme qui souffre d'humaines angoisses, ne déclinait pas cette conversation ; comme s'il se fût agi d'un autre, et non de lui-même, il scrutait et examinait ce thème en tous sens avec l'esprit le plus subtil. Et personne excepté ceux qui l'aimaient bien ne pouvait savoir (ce qu'il ne savait pas lui-même) jusqu'à quel point ce vain et froid entretien tourmentait et rongeait son esprit fatigué ; car, comme un cauchemar sans yeux, le chagrin s'était installé dans son être, un serpent qui, repli par repli, exprimait la vie de sa vie, un démon cramponné qui, au moindre mouvement, l'enserrait d'une plus mortelle étreinte. Et ainsi son chagrin resta, et reste encore inexpliqué (1).

## PARTIE II

### PREMIER FRAGMENT

Le prince Athanase avait un ami bien aimé, un homme âgé, très âgé, avec des cheveux blancs d'argent, et des lèvres où de célestes sourires étaient suspendus se mêlant à ses sages paroles ; et des yeux dont le trait

(1) L'auteur songeait à donner un plus entier développement au caractère idéal d'Athanase, quand il fut frappé de cette idée, qu'à force d'épuiser les raffinements de l'analyse, ses conceptions pourraient finir par prendre un caractère morbide. Le lecteur jugera s'il a perdu ou gagné à ce changement. S.

lumineux rayonnait comme le reflet de mille esprits. Il était le dernier en Grèce que le fléau de la superstition avait épargné, — fléau qui glace et aveugle — et il était resté dès sa plus tendre jeunesse dans son berceau d'oliviers à Œnoé. Comme un homme qui découvre une île fertile dans la stérile mer, comme un marin qui a survécu à ses compagnons pendant un terrible mois dans un grand vaisseau, ainsi lui, avec des chants qui soutiennent l'âme, et de douces discussions sur la science antique, nourrissait là son être solitaire. « L'esprit devient l'objet même qu'il contemple » ; et ainsi Zonaras, à force de contempler toujours leurs brillantes créations, devint semblable aux plus sages. Et, quand il entendit le fracas des nations fuyant un pouvoir plus sanglant que celui qui régnait alors sur tes ruines, ô Hellas sacrée ! il erra de longues et pénibles années, jusqu'à ce que l'herbe eût poussé dans le sentier du vallon de Laïa, et que les larmes oubliées s'y fussent séchées, larmes versées sur leur chef honoré qui tomba à Byzance, percé par les lances musulmanes. Et, comme la Dame regardait avec un chagrin plein de foi du haut de son treillage élevé sur le chemin raboteux, où elle avait vu naguère partir le cavalier, avec une courte et décevante espérance, trompée bientôt par les nouvelles de la mort qui frappa son âme et son corps d'une mortelle blessure, — elle aperçut sous les châtaigniers, bien loin, un vieillard marchant péniblement, et accablé de fatigue ; et bientôt dans sa salle hospitalière elle put contempler ses cheveux blancs étincelant dans la lumière d'un feu de bois, et tombant autour de ses épaules ; et son pâle visage et ses traits flétris, cependant calmes, nobles et majestueux. Et Athanase, son

enfant, qui pouvait avoir alors trois ans, s'assit en face de lui et le regarda dans un patient silence. . . . .

DEUXIÈME FRAGMENT

Tel était Zonaras ; et comme la lumière du jour découvre une amaranthe étincelante sur le chemin de la gelée quand les nuits d'automne ont mordu toutes les espèces plus fragiles ; ainsi, à travers son âge obscurci, froid, et ballotté par la tempête, la vérité brillait en Zonaras ; et puisant aux sources pures, presque débordées et perdues, il remplit l'esprit du prince Athanase, un enfant, des chants de l'ancienne science qui soutiennent l'âme et de la sagesse philosophique, lumineuse et suave. Et ils partagèrent ensemble de plus en plus, élève et maître, de doux et subtils entretiens ; jusqu'à ce que, partageant ce trésor sans le diminuer, le jeune homme, de même que les ombres sur une colline herbeuse dépassent les vents qui les chassent, dépassât bientôt son maître, et avec un art inné enseignât à cet homme expérimenté d'étranges et nouvelles vérités. Ils furent toujours amis, comme peu l'ont jamais été, à ces âges qui marquent les extrémités opposées de la limite de la vie.

Ainsi dans les cavernes de la verte forêt, ou près des rochers du blanc Océan plein d'échos, les bûcherons d'été rencontraient Zonaras et le prince Athanase ; et quand le rugissement de l'hiver faisait retentir sur la terre et sur la mer son souffle belliqueux, le pêcheur Baléare, entraîné loin du rivage, suspendu au loin à la crête des vagues, voyait alors leur lampe briller de la tour de Laïa, perçant les ténèbres orageuses, comme une étoile qui verse au delà de la mer un constant rayon,

pendant que toutes les constellations du ciel semblaient vaciller au sein de l'ouragan. Elles ne faisaient que sembler ; car vois ! les nuées d'hiver sont toutes parties, et le brillant Arcturus s'enflamme là-bas à travers les pins ; et bien loin, sur les vagues du sud, Orion se suspend avec son inébranlable ceinture ; une chaude lumière venant de la jeune lune flotte dans le gouffre du coucher du soleil.

« O soir d'été ! toi qui, d'un pouvoir divin, donnes à ton oiseau favori le doux enthousiasme qui déborde en notes d'une liquide allégresse, remplissant le ciel comme une lumière ! Combien de spasmes de cerveaux enfiévrés, oppressés d'angoisse et de folie, ont été bercés par toi, délicieux rossignol, et par ces douces vagues, qui murmurent une suave tristesse, et par les lointains soupirs de la vallée de pins là-bas qui reçoivent une voix d'un vent que nous ne sentons point ici ! seul, je porte un poids que rien ne saurait alléger — un étrange fardeau ! » — Aucune oreille humaine n'entendit cette lamentation ; mais sur le pâle visage d'Athanase une atmosphère agitée de sombre émotion, une ombre rapide, passa, comme un vent sur quelque lac perdu dans le sein des forêts, limpide et sombre. Et ce divin vieillard vit son mystique ami remué dans tout son être, jusque dans ses plus intimes et plus obscures profondeurs ; et il parla d'une voix calme et mesurée, en pressant d'une douce et égale pression sa froide et maigre main : « Te souvient-il encore, lorsque la lune recourbée, s'attardant dans l'Ouest, se reposait sur les vagues pour y baigner ses puissantes cornes, comment nous marchions dans ses rayons à moitié couchés sur la mer ? Il y a juste un an ; sans doute tu ne l'as pas oublié.

Alors les paroles de lumière de Platon s'arrêtaient en toi et en moi, comme la lumière de la lune dans l'ouest sans lune, car nous venions justement de lire (ta mémoire maintenant est fidèle) l'histoire du Banquet ; et Agathon et Diotime nous semblaient affranchis de la mort et du noir oubli..... »

### TROISIÈME FRAGMENT

C'était pendant la saison où la Terre s'éveille de son sommeil. Comme l'enfant d'une sphère angélique, ombrageant ses yeux de ses ailes vertes et d'or, se tient devant sa mère brillante et douce, dont l'air semble attendre la voix suave, de même elle se tenait devant le soleil, qui étincelait et souriait de voir s'éveiller ainsi joyeuse de ses rêves la Terre rafraîchie et radieuse. Le bocage blanchi devenait vert, et les fleurs s'ouvraient en éclatant comme des rayons d'étoiles. L'herbe tressaillait et s'agitait dans la chaleur du soleil, et les bourgeons des fleurs de mer éclataient sous les vagues sereines. Combien alors, quoiqu'ils n'aient personne près d'eux à aimer, aiment l'ombre même de leur âme, à moitié vue dans quelque miroir, ou les jeunes mignons du Printemps, les feuilles ailées au milieu des taillis verts ! Combien d'esprits alors, s'envolant sur les ailes de la fantaisie, dépassent le vent qui traîne et leurs propres pas, et sur des espaces sans bornes glissent dans leur char traîné par le rêve, loin et vite, plus rapides que les ouragans, — pendant qu'au-dessous d'eux le vaste monde disparaît, — quand l'hiver et le découragement sont passés ! .....

Ce fut dans cette saison que le Prince Athanase traversa les blanches Alpes, ces montagnes qui défient les

aigles, endormies dans leurs linceuls de neige. Le long des chemins, les chutes d'eau étaient sans voix ; car leurs sources étaient changées alors en mines de cristal sans soleil, ou taillées par les vents glacés en facettes de diamants, comme des ailes d'airain retentissant au front de marbre des montagnes, restaient suspendues et remplissaient d'une lumière gelée le gouffre d'en bas.....

### QUATRIÈME FRAGMENT

Tu es le vin dont l'ivresse est tout ce que nous pouvons désirer, ô Amour ! et les âmes heureuses, avant que de ta vigne les feuilles d'automne tombent, te recueillent,et abreuvent de leurs coupes débordantes mille âmes altérées de ta rosée d'ambroisie. Tu es le rayonnement qui investit l'océan partout où il roule ; et quand les cieux sont bleus, tu les remplis ; et quand la terre est belle, l'ombre de tes ailes mourantes pénètre ses déserts et ses montagnes , jusqu'à ce qu'ils se revêtent de la beauté comme d'une brillante robe. Tu planes toujours au milieu des tours des hommes, et comme un air suave au printemps, qui agite la forêt encore endormie, habillant de feuilles ses branches nues et exposées au vent, tu flottes au milieu des humains, et tu implores toujours ce qu'ils devraient implorer de toi. Les faibles seuls s'agenouillent devant toi, t'offrant les cœurs que les puissants ont brisés.... Où chercherat-on un vêtement que tu ne puisses offrir ? ...

### CINQUIÈME FRAGMENT (1)

Sa chevelure était brune, ses yeux arrondis étaient

(1) Ce cinquième fragment appartient à la dernière partie du poème inachevé, où Shelley, qui s'est peint sous la figure du

bruns, et nageaient dans leur sombre et liquide moiteur, comme l'orbe assombri de la lune éclipsée; cependant, quand l'esprit rayonnait par dessous, il en sortait la lumière, comme lorsque des larmes de plaisir doublent la flamme sereine de la planète occidentale.....

1817.

## OTHON

Tu ne fus pas, Cassius, et tu ne pouvais être le dernier des Romains, quoique ta mémoire réclame de Brutus sa propre gloire, et que sur toi repose la pleine splendeur de sa renommée sacrée; il ne l'est pas non plus, celui qui osa faire périr l'impur tyran au milieu de son lâche sénat sous ton nom : bien que toi et lui, vous soyez grands, il doit servir encore à ta propre gloire que celle d'Othon ne périsse pas.

Elle ne peut te nuire; et, si tu pouvais sentir, tu abjurerais une renommée aussi envieuse. Le grand Othon est mort comme toi; à la fois tyran et tyrannicide, il a sanctifié dans son propre sang l'épée de son pays.

Ce fut une action qui devrait tirer des larmes des yeux des hommes, — quoique pleine d'un noble orgueil, orgueil tel que peut l'inspirer un impétueux amour qui ne veut pas qu'on refuse ses dons.

Sombre est le royaume du chagrin; mais il ne peuvent

Prince Athanase, traçait le portrait de la Dame, qui, réalisant enfin son idéal de beauté et d'amour, venait lui donner un baiser à son lit de mort. Ce poème se rattache pour l'idée et le plan à l'*Alastor* et à l'*Epipsychidion*. Voir à ce sujet notre Etude sur Shelley.

connaître les choses humaines, ceux qui ne peuvent pas pleurer pour elles.....

## LE BUCHERON ET LE ROSSIGNOL

Un bûcheron au cœur dur et rebelle à l'harmonie (je pense que de tels cœurs ne sont pas faits pour être bons) ne pouvait supporter d'entendre, sous les étoiles ou la lune, un rossignol dans un bois voisin rassasier de mélodie les ténèbres affamées. De même qu'un courant inonde un vallon, ou de même que la lumière de la lune remplit le ciel ouvert, luttant avec la nuit ; de même qu'une tubéreuse peuple une vallée indienne de senteurs qui s'étendent comme des nuages au-dessus de la fleur d'où elles s'exhalent ; ainsi le chant de cet heureux rossignol, dans cette douce forêt, depuis la tombée d'or du soir, jusqu'à ce que l'étoile du matin disparût, s'égrenait au milieu du silence. Les roses repliées et les pâles violettes l'écoutaient dans leur sommeil, ainsi que l'abîme du ciel avec ses planètes, l'oreille engourdie de la terre bercée dans la nuit, la solitude des eaux épandues alentour. Chaque sphère, et chaque fleur, rayon, nuage et vague, chaque brise de l'atmosphère muette, chaque bête couchée dans son âpre caverne, chaque oiseau bercé sur sa branche moussue, chaque phalène d'argent tout frais éclose de la tombe, qui est son berceau, — aspirant toujours, comme celui qui aime un objet trop beau, trop éloigné, à se consumer dans la plus pure lueur d'une étoile sereine et inaccessible, comme si c'était une lampe de mortelle lumière ; inconsciente, comme le sont quelquefois les amants

humains, de sa propre bassesse, et de l'extrême sublimité du ciel où elle voudrait périr — chaque forme, rendant un culte dans le temple de la nuit, goûtait avec tremblement d'ineffables délices, enveloppée par l'enchantement comme d'une zone illimitée, tandis que le doux oiseau dont la musique formait un ouragan de sons chassait le morne oubli de leurs rêves ; l'harmonie devenait amour dans toute âme, excepté une seule . . . . . .

Et ainsi cet homme s'en retourna avec sa hache et sa scie, à la tombée du soir, après avoir tué les grands arbres, dont l'âme, en vertu d'une douce loi de la nature, était en chacun une nymphe des bois, et conservait toujours verts le pavé et la voûte du taillis sauvage, découpant la lumière ensoleillée de l'azur serein avec les dentelures de leurs feuilles ; et des hauteurs de la forêt invitant par ses chants les vents au sommeil ; ou pleurant souvent de rapides averses de gouttes aériennes dans le sein de sa mère, averses suaves et douces, pures larmes de la nature qui n'ont point d'amertume. Autour des berceaux des oiseaux aériens, elles se répandaient elles-mêmes dans le charme des feuilles semblables à un éventail, ou se suspendaient sur les pâles fleurs comme des nuées humides ; ou bien, là où se baisent les hautes branches, formaient un espace verdoyant au milieu des bosquets silencieux, — semblable à un vaste temple dans une métropole, entouré de colonnes et de tours, toutes brodées comme d'un réseau de branches. — Là respirent la religion, et la muette persuasion de mélodies encore endormies, odeurs, rayons et murmures, que le luth de l'aveugle esprit servant de pilote à la brise anime en passant,

tantôt grave et tantôt aigu, éveillant les feuilles et les vagues, jusqu'à ce qu'il arrive à un court unisson tel que celui que produit dans la cervelle une mélodie qui ne se fait entendre qu'une fois, un accent qui ne doit jamais revenir. . . . . .

Le monde est plein de bûcherons qui chassent les charmantes Dryades de l'amour loin des séjours de la vie, et tourmentent les rossignols dans tous les vallons.

1818.

## CHANT POUR « LE TASSE » (1)

J'aimais... Hélas ! notre vie est amour; mais quand nous cessons de respirer et de nous mouvoir, je suppose que l'amour cesse aussi. Je pensais, mais non pas comme je le fais aujourd'hui, des pensées vives et brillantes d'un savoir enchaîné, embrassant tout ce que les hommes avaient pensé avant moi, tout ce que la nature découvre, et plus encore.

J'aime encore, et je pense encore, mais d'une façon étrange ; car mon cœur peut boire la lie d'un pareil désespoir, et vivre, et aimer. . . . . .

Et, si je pense, mes pensées viennent en se précipitant, je mêle le présent avec le passé, et chaque nouvelle venue me semble plus laide que la dernière.

Quelquefois devant moi je vois fuir la forme d'argent

(1) Ce fragment et celui qui le suit appartiennent à une tragédie à laquelle Shelley travailla en 1818 sur *la Folie du Tasse*, et qui n'a point été terminée.

« On voit d'après le second fragment, dit M. Garnett, que l'envie des rivaux du Tasse était un des principaux éléments de l'action ; ce qui aurait donné à la pièce de Shelley une certaine ressemblance avec *le Tasse* de Gœthe, qu'il est douteux que Shelley ait jamais lu. »

d'un esprit semblable à toi, ô Léonora, et je m'assieds, la suivant toujours, jusqu'à ce que par le rebord grillé de la fenêtre elle s'évanouisse, avec un soupir, semblable à la respiration du glaïeul au bord d'un ruisseau caressé par la brise.

1818.

## SCÈNE DU « TASSE »

MADDALO, Courtisan. — PIGNA, Ministre.
MALPIGLIO, Poète. — ALBANO, Huissier.

MADDALO. — On ne peut voir le Duc ! N'avez-vous pas dit que le Comte Maddalo voulait lui parler ?

PIGNA. — Avez-vous informé Sa Grâce que le Signor Pigna attend pour soumettre des papiers d'État à sa signature ?

MALPIGLIO. — Madame Léonora ne peut savoir que j'ai écrit un sonnet en son honneur, où je parle de Vénus et d'Adonis. Vous ne deviez pas prendre mon or pour ne pas me servir.

ALBANO. — En vérité je le lui ai dit ; elle a souri et a dit : « Si je suis Vénus, toi, discrète Poésie, tu es l'Adonis que j'aime, et lui le sanglier d'Erymanthe qui l'a blessé. » Oh, croyez-moi, Signor Malpiglio, de tels signes d'intelligence et de tels sourires sont des faveurs qui méritent bien un sequin.

MALPIGLIO. — Les paroles ont un double sens dont je ne saisis pas le secret : quant aux sourires, ils ne sont pas tombés sur moi.

PIGNA. — A quoi sont occupés le Duc et la Duchesse ?

ALBANO. — Ils sont plongés dans un étrange entretien.

Le Duc était penché, son doigt sur son front, ses lèvres ouvertes. La Princesse était assise dans l'embrasure de la fenêtre, et ainsi son visage était caché ; mais sur ses genoux ses mains étaient serrées, veinées, pâles comme la neige, et tremblantes. Le jeune Tasso aussi était là.

MADDALO. — Tu vois sur qui de ton ciel adoré tu fais tomber des sourires ; ils n'ont pas plu sur toi.

MALPIGLIO. — Puissent-ils être des éclairs brûlants, pour celui sur qui ils tombent!

1818.

## MARENGHI [1]

Que ceux qui ne respirent que l'orgueil ou la vengence ou pensent qu'il faut payer le mal par le mal et échanger crime contre crime, jusqu'à ce que l'échange

(1) Le sujet du poème auquel appartenaient ces remarquables fragments est emprunté à *l'Histoire des Républiques italiennes* de Sismondi. C'est un épisode de la guerre entre Florence et Pise, qui finit par l'annexion de Pise à la république Florentine. « Les Florentins, dit Sismondi, ne croyaient guère possible d'ouvrir une brèche aux murs de Pise ; en sorte qu'ils se proposaient de réduire la ville par la famine, tandis que leur armée attaquait successivement les divers châteaux du territoire. Les Pisans, de leur côté, s'efforçaient de se pourvoir de vivres : ils envoyèrent quelques galères chercher des blés en Sicile. L'une d'elles, surprise à son retour par des vaisseaux que les Florentins avaient fait armer à Gênes, se réfugia sous la tour de Vado. Un Florentin nommé Pierre Marenghi, qui errait loin de sa patrie frappé d'une sentence capitale, saisit cette circonstance pour rendre à ses concitoyens un service signalé. Il s'élança du rivage, un flambeau à la main, et s'approcha de la galère à la nage malgré les traits qu'on lançait contre lui. Percé de trois blessures, il continua longtemps à se soutenir sous la proue en soulevant son flambeau, jusqu'à ce que le feu se fût communiqué à la galère ennemie, de manière à ne plus s'éteindre. Elle brûla en face de la tour de Vado, tandis que Pierre Marenghi regagna le rivage. Il fut rappelé ensuite dans sa patrie avec honneur. »

ruine les marchands d'un trafic aussi peu lucratif, aillent visiter la tour de Vado, et désapprendre d'aussi amères croyances devant l'urne de Marenghi.

Une tour massive pend encore sur la ville, un groupe disséminé d'habitations maintenant en ruines. . . .

C'était une autre scène avant que la sage Etrurie ait connu sa seconde ruine, au milieu d'une lutte intestine, et que les tyrans, à travers la brèche de la discorde, aient jeté sur elle les fers qui enchaînent et qui tuent. Comme la mort succède à la vie, l'hiver aux brillantes fleurs (quoique quelques-unes soient des poisons), ainsi la Monarchie succède aux bienfaits de la Liberté.

Dans une église de Pise il y avait une coupe d'or sculptée, remplie jusqu'au bord du sang des fidèles parjures au sacrement ; jamais les anciens Etruriens ne se mêlèrent plus saintement aux ombres solitaires des forêts illuminées par la lune . . . . . .

Et les factions se réconciliant mouillèrent leurs lèvres à ce vin redoutable, et chacun jura de garder son esprit affranchi des ténèbres de la dernière éclipse de son pays. . . . . .

Florence fut-elle donc liberticide ? Cette bande de frères libres et glorieux, qui avaient planté, semblable à une île verte au milieu d'un sable Ethiopien, une nation au milieu des esclavages, désenchantés de tant de fois impies, justes, sages, peuvent-ils, Florence peut-elle se gorger de la proie du tyran rassasié ?

O nourrice de la gloire humaine désertée, depuis qu'Athènes, sa grande mère, s'est engloutie dans la splendeur, tu couvres de ton ombre cette forme puissante dans l'histoire, comme l'océan ses temples naufragés. — sévère, et cependant tendre. L'ange Poésie,

revêtu de lumière, était sorti des ténèbres du monde pour te saluer.

Et tu as transcrit dans tes peintures tout ce que t'avaient enseigné les plus sublimes méditations ; le marbre connut l'âme intrépide du sculpteur ; et pendant qu'il travaillait, les grâces de son propre génie grandissaient avec la liberté. Et toi, plus que tout héroïque, juste et sublime, te voilà parmi les traîtres. — Fut-ce ton crime ?

Oui ; et sur les murs de marbre de Pise pendent d'affreuses herbes entrelaçant leurs guirlandes ; le serpent habite ses palais ruinés ; dans les tiens, une bête d'un plus subtil venin fait maintenant son repaire et réside au milieu de leurs gloires abattues, et ainsi la destinée de ta victime ressemble à la tienne.

Les plus douces fleurs sont toujours frêles et rares ; l'amour et la liberté ne fleurissent que pour se flétrir ; le bien et le mal sont comme des vignes si bien entrelacées, que souvent l'on peut cueillir ensemble leurs grappes ; sépare la vendange avant de boire, puis que ton cœur se réjouisse pour l'amour de Marenghi mort.

Il ne reste dans l'histoire aucun souvenir de son crime ; mais si le matin de sa vie rayonna aussi brillant que le soir, ce fut sans doute une action élevée et sainte, poursuivie par la gloire jusque dans l'oubli, qui lui valut de la part d'une multitude aveugle, sauvée et affranchie par lui, la récompense du patriotisme, les fatigues, la mort et l'infamie.

Car, lorsque au son de la trompette on proclama sa tête mise à prix, et qu'une peine capitale fut décrétée contre quiconque partagerait avec lui la moindre goutte d'eau capable de mouiller ses lèvres, qui ne s'ouvraien

point aux paroles, ... il partit, solitaire, comme vous pouvez le deviner, pour l'exil.

Au milieu des montagnes, comme une bête traquée, il se cacha, souffrant mois après mois la faim, la fatigue et le froid ; c'était une fête pour lui, toutes les fois qu'il rencontrait ces globes d'or rouge foncé que dans les bois porte l'arbousier, suspendus dans leur atmosphère d'émeraude.

Et les huttes sans toit des vastes marécages, désertées par le serf en proie à la fièvre, toutes recouvertes de roseaux et de longues herbes vigoureuses, et les monticules de gazon entremêlé de mousse, et les endroits où l'aloès énorme et moucheté, s'enracinant dans les pierres, formait une ombre large et pointue, lui servirent de maison.

Il y a un coin de grève près de la tour de Vado et de la ville ; d'un côté le marais perfide la sépare de la terre ; de vastes forêts de pins et d'yeuses la couvrent de leur ombre : et de l'autre rampe éternellement à travers des herbes boueuses la mer lugubre et peu profonde.

Là le souffle de la terre est une peste, et seuls un petit nombre d'êtres, naturellement en guerre avec la vie, serpents et reptiles venimeux, peuvent supporter sa mortelle rosée. Les trophées de la lutte victorieuse du climat, des os blanchis, des boucles de cheveux bruns et jaunes, et des cornes enroulées qu'avaient portées des buffles... [jonchaient la plage].

Et à l'extrémité de cette plage s'élevaient les restes d'une hutte faite d'herbes entrelacées, recouverte de larges glaïeuls. Un meurtrier proscrit avait vécu là sept jours ; la poursuite était encore chaude quand il était

déjà froid. Les oiseaux qui furent son tombeau tombèrent morts sur leur festin dans la vague de Vado.

Là doit avoir vécu dans le cœur de Marenghi ce feu, plus brûlant et plus étincelant que la vie ou l'espérance (qui pour le martyr rend sa prison..... plus joyeuse que la voûte majestueuse du ciel pour son oppresseur), aux prises avec la mort, — ou jamais il n'eût pu vivre des années entières, jour par jour.

Mais sa vie n'était pas aussi solitaire que vous pourriez l'imaginer. Il avait apprivoisé chaque lézard, chaque serpent et crapaud, chaque mouette qui voguait au ras du sol pour boire... Et chacune de ces bêtes, avec son langage et ses jeux particuliers, trompait à l'aide de ses leçons ses instants silencieux.

Et les météores de marais, comme des bêtes apprivoisées, venaient à la nuit lécher de leurs langues bleues ses pieds veinés ; et il se plaisait à les suivre lorsque, semblables à de brillants esprits, ils dansaient aux accents de quelque musique enchantée, entrelaçant mille figures gracieuses et douces, jusqu'au moment où ils s'évanouissaient à la première lueur de la lune.

Il imitait les étoiles en groupant sur chaque herbe les gouttes de rosée de l'été dans l'aube d'or ; et avant que la gelée blanche s'évanouît, il pouvait lire l'empreinte de ses pieds qui y était peinte, de même que sur le sol de la clairière sa touche rapide et délicate tisse en silence la ressemblance des feuilles des bois remémorées.

Il se plaisait à éveiller maint frais matin de Printemps, pendant que le soleil avant de se lever enflammait, comme un fer frissonnant dans un feu cramoisi, les pics inébranlables des montages et les îles bleues

qui environnaient de leurs sommets aériens cette plage et la mer ; et il sentait..... la liberté.

Et dans les nuits sans lune, quand le sombre océan gisait alourdi sous le ciel, s'éveillant en sursaut de ses rêves. . . . il entrait en communion avec le monde incommensurable ; et il sentait sa vie se dilater au delà de ses membres, jusqu'à ce que son esprit devînt semblable à ce qu'il contemplait.

Sa nourriture était la figue sauvage et l'arbouse ; les douces noix de pin que le vent de l'automne secoue dans les grandes herbes ; et les petits poissons que les ouragans d'hiver apportent de la mer ; et les épaisses bulbes des fleurs d'iris, qu'il trouvait nouées en bouquets sous le sol spongieux.

Telles étaient les vivantes énergies et les pensées qui rendaient sa solitude moins sombre. Quand vint la mémoire (car les années en partant laissent chacune une ombre qui s'épaissit), son esprit se réchauffa à sa flamme intérieure, de même que, lorsque le noir ouragan à la tombée de la nuit tourbillonne avec rage, le pêcheur se réchauffe à la rouge lumière de son brasier.

Cependant, les espérances, les soucis, les croyances et les erreurs, comme des vagues qui ne sont pas réveillées par le vent, dormaient encore en Marenghi ; seulement toutes les terreurs, les faiblesses et le doute s'étaient desséchés dans son esprit. Sa couche.....

Et, quand il vit sous le soleil couchant un noir vaisseau marcher sur l'océan empourpré, — ses ailes déployées aux souffles qui l'éventent, voiles et cordages tendus et sans mouvement, semblable au sombre spectre ensevelli du soir enjambant le ciel orangé, —

La pensée de sa propre espèce d'où est sortie l'âme

qui a déchaîné cette forme ailée à travers la nuit et le jour, la pensée de son propre pays.....

1818

## SUR LA MÉDUSE DE LÉONARD DE VINCI A LA GALERIE DE FLORENCE

Elle gît, regardant le ciel de minuit, couchée sur le nébuleux pic de montagne ; au dessous, on voit trembler au loin la terre ; son horreur et sa beauté sont divines. Sur ses lèvres et ses paupières semble s'étendre la beauté comme une ombre, d'où rayonnent embrasées et livides, se débattant par dessous, les agonies de l'angoisse et de la mort.

Cependant c'est moins l'horreur que la grâce qui change l'esprit du spectateur en une pierre, où les linéaments de cette face morte se gravent, jusqu'à ce que les caractères se transforment en l'objet même, et que la pensée n'en puisse plus suivre les traces ; ce sont les nuances mélodieuses de la beauté, jetées au milieu des ténèbres et de la flamme de la douleur, qui humanisent et harmonisent l'ensemble.

Et de sa tête comme d'un corps, semblables à..... des herbes sortant d'un rocher entouré d'eau, poussent ses cheveux qui sont des vipères ; elles ondoient en boucles et flottent ; et leurs longues tresses s'enchevêtrent l'une dans l'autre, et dans leurs enroulements sans fin font briller l'éclat de leurs mailles, comme pour se rire des tortures et de la mort intérieure, et scient l'air solide de mille gueules affreuses.

Et, d'une pierre à côté, une salamandre venimeuse

regarde nonchalamment dans ces yeux de Gorgone, tandis que dans l'air, une spectrale chauve-souris, privée de sens, s'est envolée folle de peur de la caverne qu'a percée cette hideuse lumière ; et elle se précipite comme une phalène qui court après un flambeau ; et le ciel de minuit jette une lueur vacillante, lueur plus terrible que l'obscurité.

C'est l'orageuse beauté de la terreur ; car des serpents rayonne une lueur de cuivre, qui s'allume dans leurs inextricables replis, et fait de la vapeur de l'air un miroir toujours changeant de toute la beauté et de toute la terreur réunies là, — dans ce visage de femme aux boucles de serpents, et, de ces rochers humides, au sein de la mort, regardant le ciel.

Florence 1819

## A WILLIAM SHELLEY

*Avec quelle vérité je puis dire : « Roma ! Roma ! Roma ! non è più come era prima ! »*

Mon William perdu, (1) toi en qui un brillant esprit vivait, et consumait cette robe éphémère qui cachait faiblement son éclat ! ici ses cendres trouvent un tombeau ; mais sous cette pyramide tu n'es pas ; — si un être divin comme toi peut mourir, ton linceul funéraire, c'est le chagrin de ta mère et le mien.

Où es-tu, mon doux enfant ? Laisse-moi penser que ton âme, avec sa vie intense et douce, se repaît de l'amour des feuilles et des herbes vivantes, au milieu

(1) Le fils de Shelley, mort et enseveli à Rome dans le cimetière anglais.

de ces tombes et de ces ruines sauvages ; — laisse-moi penser qu'à travers les semences enfouies des douces fleurs et de l'herbe ensoleillée, dans leurs couleurs et leurs parfums peut passer une portion [de ton être].....

Tes petits pas sur les sables d'un lointain et solitaire rivage ; le scintillement de tes mains d'enfant, où le ver maintenant ne trouvera plus sa nourriture ; ton regard mêlé d'amour et de joie quand nous revenions pour te voir.....

1819

## UNE VISION DE LA MER [1]

C'est la terreur de la tempête. Les lambeaux de la voile voltigent en rubans dans le coup de vent furieux. De l'épaisse nuit de vapeurs la sombre pluie se rue, et quand l'éclair se détache comme un déluge du ciel, il voit les troncs noirs des trombes tournoyer et se courber, comme si le ciel tombait sur elles, elles qui semblaient le soutenir de leur terrible masse. Comme si l'océan s'engouffrait sous elles, elles descendent à leurs tombeaux dans l'abîme en ébranlant la terre de leur bruit ; et les vagues et les tonnerres, devenus silencieux tout alentour, laissent le vent à son écho. Le vaisseau, tantôt lancé à travers l'engrenage traînant de la tourmente, se perd dans les franges du nuage de tonnerre. Tantôt balayé sous la vague fendue par le vent, il sombre dans le gouffre de l'abîme, et les murs de la liquide vallée, dont les

(1) Cet admirable Fragment fut publié par Shelley lui-même avec le *Prométhée délivré*.

profondeurs d'un calme terrible sont à l'abri de la tempête, restent suspendus étincelant tout autour, troubles miroirs de ruine ; tandis que le ressac, semblable à un chaos d'étoiles, à un essaim de flammes meurtrières, à des tourbillons de fer coulant en feu, environne le noir vaisseau de splendeur et de terreur, ou, semblable à des flocons de soufre lancés avec force d'une mine de feu pâle, jaillit en cascades sur lui. En aiguilles innombrables, les pyramides des vagues, de leurs blanches pointes salées, étincellent capricieusement dans la chape de l'éclair et, du parquet de la mer, percent le ciel.

Le grand vaisseau semble se fendre ! Il craque comme un arbre quand un tremblement de terre fait éclater sa racine, avant que le souffle du tourbillon qui l'a dépouillé de ses branches ait passé. Les intenses boulets du tonnerre qui pleuvent du ciel ont fracassé son mât, et il se tient debout noir et fendu. Les fentes sucent la destruction. La pesante carcasse morte sur la mer vivante roule comme une masse inanimée, un cadavre étendu sur l'argile, affamé du désir de répandre sa corruption autour de lui. Cependant, montant de la cale, les eaux font éclater un des ponts, qui se brise comme la glace, quand les vents du dégel soufflent sur les lacs du désert. Qui est assis sur l'autre ? Est-ce là tout l'équipage gisant, les uns servant aux autres de tombeau, couchés comme des morts dans une brèche, autour du mât de misaine ? ces tigres jumeaux, qui, alors que montaient les eaux, ont brisé, dans l'agonie de la terreur, leurs chaînes dans la cale (ce qui à présent les apprivoise les rendait tout à l'heure farouches) — ils sont couchés tapis l'un à côté de l'autre, enfon-

çant comme un crampon leurs profondes griffes dans la planche qui vibre — est-ce là tout ?

Neuf semaines le grand vaisseau était resté couché sur la surface sans vent de la plaine liquide, où le soleil dardant la mort ne jetait aucune ombre à midi, et il semblait qu'il y eût du feu dans les rayons de la lune, quand un brouillard aux couleurs de plomb se ramassa du fond de l'abîme, soufflant comme une peste rapide. Alors le sommeil glacé tomba, comme la nielle sur les épis d'un épais champ de blé, sur le populeux navire. Soir et matin, avec leurs hamacs pour cercueils, les mariniers hagards, semblables à des cadavres morts, jetèrent les cadavres de leurs camarades dans l'abîme qui se refermait sur eux ; et les requins et les chiens marins déchirèrent les vêtements qui leur servaient de linceul, et les engloutirent, ainsi que les Juifs cette manne que Dieu fit pleuvoir sur eux dans le désert. L'un après l'autre les mariniers moururent ; le soir de ce jour, où la tempête s'amassa dans son cortège de nuages, il n'en restait que sept. La foudre en a frappé six, et ils sont couchés aussi noirs que des momies sur lesquelles le Temps a écrit son mépris pour l'embaumeur ; le septième, percé d'un éclat de chêne du tillac, la poitrine et le dos traversés, est resté suspendu à la tempête, un débris sur un débris.

Est-ce tout ? Au gouvernail est assise une femme, plus belle que le soir quand, déroulant sa chevelure tressée d'étoiles, il tombe en même temps que sombre le soleil sur la terre et la mer. Elle serre un brillant enfant sur ses genoux rapprochés. Lui rit à l'éclair, et se moque du tonnerre confondu de l'air et de la mer ; avec des convoitises et des étonnements, il fait signe aux

tigres de se lever et de s'approcher; il voudrait jouer avec ces yeux, où le rayonnement de la terreur dépasse celui des météores. Son sein bat et se soulève ; le feu du plaisir qui est dans son cœur a enflammé ses yeux, tandis que ceux de sa mère restent mornes. « Ne souris pas, mon enfant, mais dors profondément et doucement ; trompe ainsi l'angoisse qui nous attend, quelle qu'elle puisse être, si terrible depuis que tu dois la partager avec moi ! Rêve, dors ! Ce pâle sein, ton berceau et ton lit, ne peut-il te bercer, enfant ? Il palpite de frayeur ! Hélas ! qu'est ce que la vie, qu'est-ce que la mort, que sommes-nous, pour que, si un vaisseau sombre, nous cessions d'être ? Quoi ! ne plus te voir, ne plus te sentir ! Etre après la vie ce que nous avons été avant ! Ne plus toucher ces douces mains, ne plus voir ces yeux, ces lèvres, ces cheveux, tout ce que cache ton sourire, et qui cependant existe en toi, doux esprit, toi que, jour par jour, j'ai si longtemps appelé mon enfant, et qui maintenant vas s'évanouir comme un arc-en-ciel, tandis que moi, je suis l'averse tombée ! »

Voyez, le vaisseau s'arrête, il s'enfonce, les sabords plongent sous le vent. Les tigres bondissent, quand ils sentent l'eau salée ramper lentement pouce par pouce jusqu'à eux ; crinière, oreilles, membres et yeux se raidissent d'horreur. Un cri retentissant, long et rauque, éclate à la fois du fond de leurs entrailles d'une façon formidable ; et il est porté le long des vallées montagneuses de la vague, rebondissant, comme le tonnerre, des rochers aux cavernes, se mêlant au fracas de la pluie cinglante, précipité par la violence de l'ouragan. L'ouragan vint de l'ouest, et s'en alla par la porte du soleil oriental, coupant transversalement le courant de la

tempête ; de même qu'un serpent rapide comme une flèche, poursuivant un éléphant, s'élance à travers les broussailles du désert ; aussi noir qu'un cormoran, l'ouragan passa en hurlant entre l'océan et le ciel comme un autre océan, jusqu'à ce qu'il atteignît les nuages du bord du monde, qui, appuyés sur la mer et s'entrelaçant au ciel, entouraient et soutenaient comme des colonnes et des murailles le dôme de la tempête. Il les fendit en deux, comme un torrent brise ses barrières de rochers montagneux ; et les épais nuages, comme les pierres d'un temple avant le passage d'un tremblement de terre, comme la poussière de sa chute, sont emportés sur le tourbillon en mille débris et ruines. Ils sont dispersés comme l'écume sur le torrent ; et là où le vent, de l'atmosphère du clair matin, a éclaté à travers le gouffre, les rayons du soleil levant s'épanouissent, sans obstacles, perçants, d'or et de cristal, armées rangées de lumière et d'air ; à une porte ils se rencontrent, mais s'entrepénètrent. Cette brèche dans la tempête va toujours s'élargissant ; et les cavités du nuage sont déchirées par le jour ; et les vents impétueux tombent, les ailes fatiguées, bercés par le mouvement et les murmures et le long et limpide palpitement de la mer assoupissante ; et dans les hauteurs, glorieux, mais terribles à voir, les débris de la tempête, comme des vapeurs d'or, se consument et se perdent dans le soleil levant. Les vagues amoncelées voient le calme profond du ciel bleu se dilatant sur elles ; et, de même que les passions se taisent en présence de l'Amour, sous la claire surface qu'elles réfléchissent, elles glissaient en tremblant d'une douce émotion. Etendant sa marée des Andes à

l'Atlas, autour des montagnes et des îles, autour des oiseaux de mer et des épaves, pavé du sourire azuré du ciel, le vaste monde des eaux tressaille et vibre.

Où est le vaisseau? Sur le bord de la vague où il est couché, un tigre est aux prises dans un spectral combat avec un serpent de mer. L'écume et la fumée de la bataille tachent l'air limpide d'arcs-en-ciel. Le choc et le craquement des solides os broyés par la force infinie de la masse de diamant du serpent; le bourdonnement du sang chaud qui jaillit et retombe en pluie quand la griffe du tigre a blessé les veines gonflées par la rage, la violence et l'effort; le tourbillonnement et le fracas semblable à celui de quelque hideuse machine dont les dents d'airain brisent en éclats de tonnerre les minces vents et les molles vagues; les hurlements et les sifflements — rampent rapidement sur la surface unie de l'océan, chaque son faisant l'effet d'un scolopandre. Près de cette lutte un bleu requin est suspendu dans le bleu océan, tombe ailée de nageoires, pour le vainqueur. L'autre tigre, à la vue du sort de son frère, fraie la voie à son propre destin avec la rapidité du désespoir.

Voyez! un bateau s'avance; douze rameurs avec l'impulsion de la pensée pressent la quille effilée, l'eau salée écume. A la poupe se tiennent trois tireurs, ajustant. Des balles brûlantes enflamment la poitrine du tigre, qui cherche dans l'onde son refuge et sa ruine. Un seul fragment du vaisseau naufragé, qui maintenant s'enfonce et va disparaître, émerge encore au-dessus de la mer. De sa main gauche la femme l'étreint avec force et de sa droite soutient son bel enfant. Mort, terreur, amour, beauté se confondent dans l'atmosphère qui tremble et

brûle de l'ardeur de l'effroi autour de ses yeux farouches, de sa brillante main, et de sa tête, comme un météore lumineux sur les eaux. Son enfant sourit toujours et joue et murmure ; ainsi souriait l'abîme trompeur avant la tempête. Comme une sœur, et un frère, l'enfant et l'océan sourient toujours l'un à l'autre, tandis que . . . . . .

1820.

## LA MORT

La Mort est ici, et la Mort est là ; partout la Mort est affairée ; autour de nous, en nous, au-dessous de nous, au-dessus de nous est la Mort ; et nous ne sommes que Mort.

La Mort a mis sa marque et son sceau sur tout ce que nous sommes et tout ce que nous sentons, sur tout ce que nous connaissons et tout ce que nous craignons.....

Nos plaisirs d'abord meurent, puis nos espérances, et puis nos craintes ! et quand tout cela est mort, la dette est due, la poussière appelle la poussière et nous mourons aussi.

Toutes les choses que nous aimons et chérissons comme nous-mêmes doivent se faner et périr. Tel est notre cruel lot mortel ; l'amour lui-même mourrait, si tout le reste ne mourait pas.

1820.

# ORPHÉE

## A.

Ce n'est pas loin d'ici. De cette colline en pointe là-bas couronnée de chênes, vous pouvez voir un champ sombre et dénudé, à travers lequel coule, indolent et noir, un profond mais étroit courant que le vent ne ride point, et que la belle lune regarde en vain sans y trouver un miroir. Suivez les talus sans herbe de cet étrange ruisseau, jusqu'à ce que vous vous arrêtiez près d'un étang sombre, la source de ce ruisselet, dont on ne peut voir le jaillissement, caché par une nuit sans rayons, qui habite sous le roc suspendu ombrageant l'étang, — une source inépuisable d'obscurité, sur le bord de laquelle voltige le tendre jour, tremblant du désir de se mêler à son amante. Mais de même que Syrinx fuyait Pan, ainsi la Nuit fuit le Jour, ou, avec une haine obstinée et dédaigneuse, repousse durement son embrassement né du ciel. D'un côté de cette colline dentelée et informe, il y a une caverne, d'où sort en tourbillonnant une pâle brume, semblable à un fil de la Vierge aérien, dont l'haleine détruit toute vie. Pendant quelque temps, elle voile le roc; puis, dispersée par le vent, elle fuit le long du courant ou s'arrête sur les crevasses, tuant les vers endormis, s'il en habite là quelques-uns. Sur le bord saillant de ce noir rocher s'élève un groupe de cyprès, non tels que ceux qui avec leur gracieuse aiguille et leur vie mouvementée percent le pur ciel de notre vallée natale, pendant que l'air joue autour de leurs branches sans les troubler,

de peur d'altérer leur solennelle grâce; mais ils se dressent là flétris et tout maussades, s'attachant l'un à l'autre ; leurs frêles rameaux soupirent, quand le vent vient les frapper, et ils sont secoués sous ses coups, multitude battue par l'orage !

CHŒUR

Quel est ce son prodigieux, plaintif et faible, mais plus mélodieux que le vent qui murmure en glissant à travers les colonnes d'un temple ?

A.

C'est la voix errante de la lyre d'Orphée, portée par les vents, qui soupirent de ce que leur sévère roi précipite leur vol loin de ces notes qui nourrissent l'air ; mais dans leur fuite rapide ils emportent avec eux le son qui s'évanouit, l'éparpillant comme une rosée sur le sens frémissant.

CHŒUR

Chante-t-il encore ? Je croyais qu'il avait inconsidérément renoncé à sa harpe, quand il avait perdu Eurydice.

A.

Oh ! non ! Il s'arrêta quelque temps. — Comme un pauvre cerf aux abois frémit un instant sur le bord redoutable d'un rapide courant — les cruels chiens le pressent de leurs hurlements assourdissants, les flèches brillent et blessent — il y plonge; ainsi Orphée, étreint et torturé par les crocs tranchants d'un insatiable chagrin, semblable à une Ménade, agita sa lyre dans l'air brillant, et poussa ce cri sauvage : « Où elle est, il fait noir ! » puis il tira des cordes les accents d'une profonde et terrible mélodie. Hélas ! il y a bien longtemps, quand

la belle Eurydice, avec ses yeux pleins de lumière, était assise attentive à son côté, il chantait doucement des thèmes élevés et célestes. De même que, dans un ruisseau ciselé en petites vagues par l'air brillant du Printemps, chaque ride forme un miroir à mille facettes pour le soleil, tandis qu'il coule mélodieusement parmi les verts talus, sans s'arrêter ni se reposer, toujours clair et frais ; ainsi coulait son chant, réfléchissant la profonde joie et le tendre amour qui alimentaient ses notes si douces, céleste progéniture nourrie d'ambroisie. Mais ce temps est passé. A son retour du lugubre Enfer, il choisit un siège solitaire de pierre fruste, ombragé de lichens, sur une plaine sans herbe. Puis de la source profonde et débordante de son éternel et inconsolable chagrin, il fit monter vers le ciel les sons d'un chant plein de colère. Comme on voit une puissante cataracte qui sépare deux roches sœurs de ses eaux rapides et violentes, et se jette en rugissant avec un horrible fracas dans un précipice ; d'une source éternelle elle coule et tombe toujours, et brise l'air de son retentissant et farouche, mais toujours harmonieux mugissement, et en tombant fait jaillir un embrun vaporeux, que le soleil revêt des couleurs de sa lumière irisée : — ainsi le torrent orageux de son chagrin se revêt des plus doux sons, et des accords variés de la poésie. Bien différent de toute œuvre humaine, il ne se relâche jamais, et dans chaque changement la sagesse et la beauté, un pouvoir divin et une puissante poésie habitent ensemble, se mêlant dans un suave accord. Ainsi j'ai vu un farouche vent du Sud déchirer le ciel enténébré, poussant devant lui un troupeau de nuages ailés, qui ne peuvent s'arrêter, mais se précipitent tou-

jours au gré des caprices de leur sauvage berger, pendant que les étoiles clignotantes et incertaines regardent à la dérobée à travers leurs ailes ; en un instant le ciel s'éclairait , et le dôme élevé du ciel serein, étoilé de fleurs de feu, se ferme sur la terre ébranlée, ou la lune silencieuse rapidement, mais gracieusement commence sa promenade, se levant toute brillante derrière les collines orientales. Je parle de lune et de vent et d'étoiles, et non de chant ; mais, si je voulais être l'écho de son sublime chant, la nature devrait me prêter des paroles qu'on n'a jamais employées jusqu'ici, ou je dois emprunter à ses œuvres les plus parfaites des traits capables de peindre ses parfaits attributs.

Il ne s'assied plus sur son trône de rocher au milieu de la plaine déserte et sans herbe ; car les yeuses noueux et toujours verts, et les cyprès qui rarement agitent leurs rameaux, et les oliviers vert de mer avec leur fruit savoureux, et les ormes où se tendent et se tordent les guirlandes des vignes laissant tomber leurs grappes pesantes, et les buissons d'épine noire avec leur race enfantine de roses rougissantes, et les hêtres chers aux amoureux, et les saules-pleureurs, tous rapidement ou lentement, selon que le leur permettent leurs énormes rameaux ou leur parure plus légère, ont fait une ceinture à son trône ; et la Terre elle-même a envoyé de son sein maternel une race de fleurs semblables aux étoiles, et d'herbes aux suaves parfums, pour paver le temple que sa poésie a construit, tandis qu'à ses pieds les farouches lions se couchent, et que les chevreaux, que l'amour a rendus intrépides, s'approchent en rampant de son séjour. Les vers aveugles mêmes semblent sentir l'harmonie. Les oiseaux

sont silencieux, tendant en bas leurs têtes, penchés sur les plus basses branches des arbres; le rossignol lui-même n'ose faire entendre une note intruse et rivale ; mais tout en extase il écoute.....

1820

## FIORDISPINA

C'était la saison de l'enfance du doux Juin, dont les heures ensoleillées du matin à midi venaient en rampant à travers le jour avec des pas silencieux chacune avec son fardeau de plaisir, lente, mais douce; comme les longues heures de l'éternité bénie, qui ne seront jamais développées. Joie à toi, Fiordispina, et à ton Cosimo ! Car tu peux connaître les merveilles de l'abîme de cet insondable océan d'heures, étincelant sous le ciel qui s'étend comme un berceau.....

C'étaient deux cousins, presque deux jumeaux, sinon que du catalogue des péchés la nature avait effacé leur amour, qui ne pouvait exister qu'en séparant leur naissance. Et ainsi ils grandirent ensemble comme deux fleurs sur une seule tige que les mêmes rayons et les mêmes averses bercent ou réveillent dans leur berceau de pourpre, que la même main cueillera, que la même saison fera tomber et périr. Ce beau jour sourit en voyant tous ceux qui aiment ; et qui a jamais aimé comme toi, Fiordispina ? A peine Cosimo, dont le sein et la cervelle brûlent maintenant des ardeurs d'une vision qui obscurcissent l'idole même de son image. Il se pâme perdu dans une mer d'Amour. Mais toi, tu es comme la sphère d'une planète dans les hauteurs du ciel ; toi,

tu es l'amour lui-même... réglant les mouvements de son esprit subjugué. Une pareille émotion devait finir en péché ou en chagrin, si le doux Mai n'avait pas amené, ce matin, votre jour de noces.....

« Couchez-vous là, dormez longtemps dans votre propre rosée, vous, enfants aux yeux appesantis des.... Heures », dit Fiordispina, et elle sema les fleurs qu'elle avait de son haleine..... une table de porphyre poli.

Elles semblaient emprunter une beauté aux yeux qui les regardaient; un parfum aux mains dont la chaleur... arrêtait leur vie ; une lumière semblable à celle qui éclaire le sommeil de ceux que berce la voix aimée.... qui réprouvait la pitié enfantine qu'elle avait pour elles. Et un remords d'avoir séparé de leur tige d'aussi belles formes... produisit en elle un sentiment..... qui fut comme une ombre de douce beauté sur les fleurs. Là gisaient toutes les gemmes qui égaient le noir sein de la terre : tiges de myrtes en boutons, et fleurs de citronniers, et cette feuille teintée de lumière qui prend la livrée d'une neige dont on n'a pas l'idée ; violettes dont les yeux ont bu.....

Fiordispina et sa nourrice sont maintenant sur les marches du haut portique; sur le bras flétri de Média elle jette son bras étincelant..... Média, cette femme brisée par les ans, grise et blanche et brune, plus semblable à un tronc recouvert de lichens, qu'à quelque chose qui ait pu un jour être humain.....

« Que vous semblez avoir de peine à marcher, pauvre Média ! Causer vous fatigue ! »..... « Oui, cela se peut bien, Fiordispina, ma très chère. Hélas ! Vous courez au lit nuptial, et moi à la tombe ! » — « Oui, si mon amour était mort, à moins que mon cœur ne me trompe,

je voudrais être couchée à côté de lui dans mon linceul aussi volontiers que tout à l'heure dans sa gaie toilette de nuit Lilla travaillait. » — « C'est mal, enfant ! Une pensée aussi inopportune ne doit pas être réveillée jusqu'à ce qu'il neige en juin ; de telles imaginations sont une musique qui détonne avec la douce danse à laquelle votre cœur doit se livrer cette nuit. Quoi ! voudriez-vous rendre toute beauté et toutes délices, pour retourner au paradis d'où vous êtes sortie et laisser aux grossiers mortels ?..... Dites-moi, doux agneau, ne voudriez-vous pas apprendre le doux et profond mystère qui réunit deux âmes ? Qui sait si le jeu d'amour se joue, quand, une fois dépouillée du vêtement mortel, l'âme nue va errer çà et là à travers les immenses déserts de l'air élyséen ? La violette ne meurt pas avant d'avoir..... »

1820

## ALLÉGORIE

Un portail de sombre diamant s'élève béant sur la grande route de la vie, que nous foulons tous, une caverne immense et décharnée. Autour d'elle fait rage un incessant combat d'ombres, semblables aux nuages sans repos qui hantent la brèche de quelque montagne fendue, se perdant dans les hauteurs au milieu des tourbillons du ciel supérieur.

Et beaucoup passent devant ce portique avec des pas insouciants, ne sachant pas qu'une ombre.... suit à la trace chaque voyageur jusqu'au lieu même où les morts attendent paisiblement leur nouveau compagnon. Mais

d'autres, mus d'une humeur plus curieuse, s'arrêtent pour l'examiner; ceux-ci sont en très petit nombre, et ils y apprennent peu de chose, si ce n'est que des ombres les suivent partout où ils vont.

1820

## AMOUR, ESPÉRANCE, DÉSIR ET CRAINTE

. . . . . .

Et beaucoup furent blessés par ce robuste enfant; son nom, disait-on, était Plaisir. Et près de lui se tenaient, glorieuses au delà de toute mesure, quatre dames qui possèdent tout l'empire de la terre, de l'air et de la mer; rien de ce qui vit n'est affranchi de leurs lois. Te dirai-je leurs noms ? — Amour, Espérance, Désir et Crainte ; et elles sont les maîtresses des quatre éléments qui composent le cœur, — et chacune exerçait diversement son art, par force, prudence ou ruse, pour prouver sa redoutable puissance sur ce pauvre domaine. Le Désir lui présentait un miroir [trompeur] ; et l'esprit qui y habitait se laissa ensorceler pour embrasser ce qui paraissait si beau dans ce magique miroir. Et ébloui par cette brillante erreur, il aurait bravé les [traits] de la vengeance, et la mort, et le châtiment, et le danger, si alors la Crainte silencieuse ne l'avait touché de sa lance qui paralyse, de telle sorte que, comme un torrent gelé, le sang se cailla dans son cours ; il n'osa plus parler, même par regards ou mouvements, mais enchaîna en lui-même son fier enthousiasme. Entre le Désir et la Crainte, tu étais une chose bien misérable, pauvre cœur ! Triste était la vie qui te portait dans sa poitrine, oiseau sauvage pour ce faible nid ! Mais bientôt l'Amour le

délivra du farouche Désir, et de sa blessure même coula une consolation de tendre pensée, et la pitié aux doux yeux lui donna la force de supporter ces douces agonies, de surmonter le malheur, la terreur, et le chagrin. Alors l'Espérance s'approcha, elle qui peut emprunter pour le pauvre Aujourd'hui, du riche Demain ; et la Crainte disparut, comme la nuit, lorsque le jour descend sur le rayon de l'orient. Et, après une longue et vaine souffrance, le pauvre cœur s'éveilla dans l'assurance.

Ces quatre puissances naquirent ensemble avec le matin oublié du monde, et ne cessent, comme à l'origine, de protéger contre le Plaisir tout ce que celui-ci assiège. Quand, de même que l'été attire l'hirondelle, le plaisir entraîne le cœur à suivre (ô faible cœur de peu d'esprit ! ) la belle main qui l'a blessé, cherchant, comme un lièvre pantelant un refuge dans le repaire du lynx, Amour, Désir, Espérance et Crainte, seront toujours près de lui.

1821.

## GINEVRA [1]

Effarée, pâle, frappée de stupeur, semblable à une malade qui chancelle à l'air et au soleil au sortir de la sombre chambre d'une fièvre mortelle, éperdue, impuis-

(1) L'histoire inachevée de Ginevra est empruntée à un récit de l'*Osservatore Fiorentino sugli Edifizi della sua Patria* au sujet de la rue de Florence appelée la Rue de la Morte. Vers l'an 1400, Ginevra Amieri, amante d'Antonio Rondinelli, épousa un Agolanti. Quatre ans après leur mariage, Ginevra tomba en asphyxie et fut enterrée comme morte. Ressuscitée quelque temps après, elle retourna vers son mari, qui la prit pour un revenant, et la repoussa. Elle se réfugia alors auprès de son premier amant Rondinelli et l'épousa ; le mariage fut validé par une

sante, imaginant dans sa cervelle égarée d'étranges commentaires des formes usuelles, jusqu'à ce qu'elle vît passer, dans le train familier des objets et des personnes, des choses aussi étranges que les folles imaginations d'un rêve, Ginevra quitta l'autel nuptial; les serments jurés par ses lèvres ne cessaient de tinter dans sa cervelle avec un bruit discordant, assourdissant en elle l'intelligence perdue.

Ainsi elle marchait sous le voile nuptial, qui rendait la pâleur de ses joues plus pâle encore, renforçait le faible incarnat de sa bouche, et noircissait encore ses boucles noires comme le fait la lueur de la lune; elle avait à peine conscience de l'or et des joyaux qui étincelaient autour d'elle; mais leur éclat fatigué était comme un chaos de lumière inopportune qui blessait ses sens d'un splendide malaise. Un rayon de lune dans l'ombre d'un nuage serait moins célestement beau: sa tête était penchée, et, sur son passage, les diamants dans sa chevelure se reflétèrent dans le miroir de l'escalier de marbre poli qui menait de la cathédrale à la rue; et à mesure qu'elle avançait, ses beaux pieds lumineux effaçaient ces images.....

Des filles d'honneur marchaient en foule autour d'elle; les unes, avec un retour sur elles-mêmes mêlé de reproche et de honte, enviant l'inenviable; les autres faisant de la joie qui aurait dû être celle d'une autre leur

décision légale. En 1546, il parut en Italie une comédie sur ce sujet intitulée: *Ginevra, morta del Campanile, la quale sendo morta e sotterrata, ressuscita.* Leigh Hunt, l'ami de Shelley, en a tiré aussi un drame intitulé: « *Une légende de Florence* », dont la préface fait allusion au poème de Shelley. Dans la Ginevra de Shelley, qui s'arrête à la mort de la nouvelle épouse, le jour même de ses noces, après une entrevue avec son amant, Agolanti est devenu Gherardi; l'amant a conservé son prénom d'Antonio.

propre joie, par une tendre sympathie; quelques-unes soupirant à la pensée d'un foyer malheureux; d'autres, en petit nombre, admirant un spectacle qui peut toujours entraîner les vierges à quitter le ciel serein et pur des sourires de leurs parents pour la grande duperie de la vie — une chose amère à goûter, douce à imaginer.

Mais elles sont toutes dispersées, et voyez ! la voilà debout regardant avec un indolent chagrin ses mains blanches, seule dans le jardin qui est maintenant le sien ; et à travers l'air ensoleillé, avec des intonations bruyantes, la musique des joyeuses cloches du mariage, tuant le silence azuré, s'élève et tombe. Elle est absorbée, comme quelqu'un dans un rêve, rêvant qu'il rêve, jusqu'à ce que le sommeil semble une moquerie de lui-même, quand soudain Antonio parut devant elle, pâle comme elle.

Avec angoisse, avec chagrin et avec orgueil, il leva ses yeux blêmes sur la nouvelle épousée, et dit : « Est-ce là ta fidélité ? » et alors, semblable à quelqu'un dont le visage endormi est frappé par le soleil d'une lumière pareille à une voix sévère, qui l'invite à se lever et à regarder le jour avec des yeux qui pleurent en vain de ne pouvoir plus rêver, Ginevra aperçut son amant, se retint pour ne pas crier ou défaillir, et réprima le sang qui l'étouffait en refluant sur son cœur, et sans fléchir elle dit : « Ami, si une violence ou un mal terrestre, si le soupçon, le doute, ou la tyrannique volonté des parents, le hasard ou la coutume, le temps ou le changement, les circonstances, la terreur ou la vengeance, si des regards ou des paroles égarées, ou de mauvais discours, avec tous leurs aiguillons et leur venin, peuvent s'opposer à notre amour, nous n'aimons pas. Si le tombeau,

qui dérobe sa victime au tyran, et sépare la joue qui pâlit des yeux qui dardent une impérieuse inquisition dans un cœur appartenant à un autre, pouvait séparer les nôtres, nous n'aimons pas. » — « Quoi ! les heures silencieuses ne te font-elles pas signe de te rendre au lit nuptial de Gherardi ? Cet anneau n'est-il pas... » un gage, voulait-il dire, de serments brisés ? Mais elle, avec un regard patient, toucha de son doigt le cercle d'or, et dit : « Accepte ce témoignage de ma foi, le gage de serments qui seront absous par la mort. Je suis morte, ou je le serai bientôt ; mon glas mêlera sa musique à cette joyeuse cloche ; ne sonne-t-elle pas, comme si elle disait doucement : nous sonnons pour un cadavre tiré du lit nuptial ? Les fleurs semées dans ma chambre nuptiale serviront, avant d'être flétries, pour ma bière, si bien que la mourante violette elle-même ne mourra pas avant Ginevra. » La violence de son égarement avait rendu ses accents de plus en plus faibles, et éteint l'incarnat vital sur sa joue, et glacé ses yeux, et répandu autour d'elle une atmosphère qui glaça de crainte le midi brûlant, ne faisant plus d'elle qu'une image de la pensée, qui, semblable à un prophète ou à une ombre, apportait des nouvelles des terreurs du temps à venir.

Comme un accusateur convaincu du crime qu'il voudrait rejeter sur un ami aimé, dont les yeux mourants n'ont plus de reproches pour le pâle traître (il voudrait alors, avec un vain repentir, partager l'arrêt qu'il ne peut plus détourner), Antonio se tenait debout, et aurait voulu parler, quand un bruit confus d'hommes et de femmes approchant se fit entendre. Il se retira ; pendant qu'au milieu du cortège saisi d'admiration, on la

reconduisait au palais ; — et ses femmes l'eurent bientôt habillée pour l'après-midi, et la laissèrent sur sa requête prendre une heure de doux repos. Semblable à une femme endormie, les yeux ouverts et les mains croisées, elle se coucha, pâle dans la lumière du jour déclinant.

Cependant le jour tombe rapidement, le soleil disparaît ; et dans la salle illuminée, les hôtes sont réunis. Sa beauté paraissait plus adorable dans la lumière d'amour, d'admiration, et de délices, réfléchie de mille cœurs et de mille yeux, allumant comme un paradis d'un instant. Cette foule est plus rassurée que le bois silencieux, où les propres doutes de l'amour troublent la solitude ; sur les cœurs glacés la pluie de feu du vin tombe, et la rosée d'une musique plus divine tempère les profondes émotions de l'heure, pour des esprits bercés dans un climat ensoleillé. Combien se rencontrent alors qui ne s'étaient jamais rencontrés, pour se séparer trop tôt, mais ne s'oublier jamais! Combien virent alors la beauté, la puissance, et l'esprit de regards et de paroles qui ne les avaient jamais enchantés encore ! Mais le voile familier de la vie était maintenant tiré. De même que le monde saute de joie devant l'aurore qui précède un tremblement de terre, et que, sans prophétiser les heures qui viennent, les vents du matin du sein des fleurs épanouies éparpillent leur provision d'encens, et éveillent la terre, jusqu'à ce que le sommeil se secoue comme une rosée de chaque cœur vivant qu'il possède, à travers mers et vents, cités et déserts, — comme si l'avenir et le passé réunissaient dans cet instant tous leurs trésors ; ainsi la salle de Gherardi riait dans l'allégresse de la fête de son maître, — lorsque quelqu'un demanda : « Où est

l'épousée? » Et alors une de ses femmes partit ; et avant qu'elle fût revenue, un silence tomba sur les hôtes, — une pause d'attente, comme celle que produit la beauté quand à son approche, sans être vue encore, elle remplit tous les cœurs de respect et de crainte ; puis l'étonnement, puis la peur étouffant l'étonnement ; — car des chuchotements allaient de la bouche à l'oreille, éteignant les couleurs sur les joues de ceux qui les entendaient, et couraient de plus en plus retentissants et rapides de convive en convive. Alors Gherardi entra, l'œil fastueusement troublé ; beaucoup de gens se pressent autour de lui, et quelques-uns pleurent hautement. On avait trouvé Ginevra morte, si c'est la mort que d'être couchée, sans mouvement, pulsation ou haleine, les joues pâles comme la cire, les membres froids, raidis et blancs, les yeux ouverts, dont la lumière fixe et vitreuse semblait se moquer de l'objet qu'ils contemplaient ; si c'est la mort, alors que se fait sentir tout alentour une odeur d'argile, une lueur pâle et glacée, un silence et une émotion qui font dresser les poils de la tête aux pieds, comme s'il venait de l'esprit une corruption qui passe, donnant à la terre tout ce qui est dans le linceul, et laissant après elle, comme un éclair rapide dans sa fuite, des cendres, de la fumée et des ténèbres. Dans la nuit de notre pensée, nous ne savons ainsi de la mort que ce que le rêve qui n'est pas encore né sait de notre vie, avant que notre barque aille se briser sur son inhospitalier rivage.

La fête nuptiale et sa solennité se changèrent en pompe funèbre. La compagnie, le cœur et les yeux accablés, se sépara. Et ceux qui aimaient la morte ne furent pas les seuls à pleurer le long de leur chemin ; mais le chagrin mêlé d'une triste surprise ouvrit les sources de

la pitié dans tous les yeux, où cet être dont ils pleurent en vain la destinée ne doit plus jamais, pensaient-ils, allumer encore des sourires. Les lampes, qui, à moitié éteintes dans leur précipitation, ne jetaient plus en petit nombre qu'une lueur défaillante sur la fête abandonnée, montraient sous les voûtes de la salle comme un nuage de chagrin suspendu, comme si des esprits des hommes l'obscurité avait passé dans l'air. Quelques-uns restaient encore autour de Gherardi, amis et parents de la morte; et lui, homme sans amour, acceptait dans la torpeur la consolation dont il n'avait pas besoin ; la terreur, et non le chagrin, torturait son cœur. Leurs chuchotements rendirent le solennel silence plus profond encore. Quelques-uns pleuraient ; d'autres fondaient en larmes sans un sanglot; et d'autres, dont on pouvait entendre les battements de cœur, se penchaient sur la table, et par intervalles frémissaient en entendant à travers les salles et les corridors désertés les cris perçants, qui, sur la brise de la nuit secouant dans son vol chaque torche et chaque flambeau, venaient de la chambre où veillaient les femmes. Leurs larmes tombaient sur la chère et froide compagne de leurs plaisirs maintenant partie. Puis la cloche de la mort tinta, et bientôt les prêtres arrivèrent et, voyant que la Mort avait confessé leur pénitente, s'en retournèrent, comme des corbeaux fuient un cadavre qu'un vautour en furie vient de dévorer jusqu'à l'os. Puis les pleureuses vinrent. . . . . .

## *Chant funèbre de Ginevra*

Le vieil Hiver, dans sa décrépitude, était retourné

vers les blanches montagnes, et le Printemps descendit de la planète qui se balance au-dessus du rivage où l'océan de la lumière du soleil empiète sur les limites de la nuit hivernale. Si la terre et l'air et la mer ne se réjouissent pas quand le Printemps approche, nous n'avons pas trouvé notre joie en toi, Ginevra !

Elle est silencieuse, elle est froide, sur la couche nuptiale ! Un pas vers le blanc lit de mort, un pas vers la bière, un pas vers le charnier, et un pas... oh ! où ? La noire flèche a volé en plein midi. Avant que le soleil ait encore une fois roulé dans le ciel, les rats dans son cœur auront fait leur nid, et les vers pulluleront dans sa chevelure d'or. Tandis que l'Esprit qui guide le soleil est assis sur son trône de flamme, elle dormira. . . . . .

1821.

## LE SOIR

*Ponte al Mare, Pisa.*

Le soleil est couché ; les hirondelles sont endormies ; les chauves-souris volent éperdument dans l'air gris ; les lents et doux crapauds rampent hors de leurs humides retraites ; et l'haleine du soir, errant çà et là sur la surface tremblante du courant, n'éveille pas une ride de son rêve d'été.

Il n'y a point de rosée cette nuit sur la terre desséchée, point d'humidité dans l'ombre des arbres ; le vent est intermittent, sec et léger ; et dans l'inconstant mouvement de la brise, la poussière et les pailles sont

emportées en tout sens et tourbillonnent autour du pavé de la ville.

Sur la surface de la rivière qui fuit, l'image ridée de la cité s'étend, dans un éternel mouvement, et elle tremble toujours, sans jamais s'évanouir. Venez à..... vous, qui êtes changée, vous la trouverez encore ce qu'elle était auparavant.

Le gouffre où le soleil a sombré est clos des noires barrières d'un nuage cendré, semblable à des montagnes sur montagnes entassées, mais dont la masse se soulève en grossissant vers les hauteurs ; et au dessus s'ouvre un espace de bleu liquide, à travers lequel étincelle l'astre perçant du soir.

1821.

## LE BATEAU SUR LE SERCHIO

Notre bateau est endormi sur le courant du Serchio ; ses voiles sont repliées comme les pensées dans un rêve, la barre du gouvernail flotte nonchalamment de çà de là. Dominique le matelot a amené le mât, les avirons et les voiles ; mais le bateau dort profondément, comme une bête inconsciente de sa chaîne.

Les étoiles ont disparu dans le pâle air bleu, et la blanche et mince lune se consumait dans le ciel ; vers la tour, la caverne, la crevasse et l'arbre, la chouette et la chauve-souris fuyaient assoupies. Le jour avait allumé les bois pleins de rosée, et les rochers en haut et le courant en bas, et les vapeurs dans leurs multitudes, et le linceul de neige d'été de l'Apennin, et revêtu d'une lumière d'or aérien les brumes regagnant en roulant leurs ca-

vernes orientales. Le jour avait réveillé tout ce qui est : l'alouette, la grive et la libre hirondelle, et le chant de la laitière, et la faux du faucheur, et la cloche du matin, et l'abeille de la montagne. Les lucioles étaient éteintes sur l'épi couvert de rosée ; les vers luisants évanouis sur le bord de la rivière, comme des lampes qu'un travailleur néglige d'entretenir ; le scarabée oubliait de faire entendre son bourdonnement ; les grillons étaient silencieux dans la prairie et sur la colline ; comme un essaim de grolles au coup de fusil d'un fermier, les rêves et les terreurs de la nuit, une à une, s'enfuyaient des cervelles qui sont leur proie depuis le moment où meurent les lumières jusqu'au rayon du matin.

Tout s'éveillait pour accomplir la tâche qu'a assignée à chacun celui qui nous a formés pour ses propres fins et non pour les nôtres. Des millions d'hommes se levaient pour apprendre, et un seul pour enseigner ce que personne n'a jamais su, et ne peut savoir ;... et beaucoup se levaient, en proie à un malheur tel que la crainte se changeait en désir.

Melchior et Lionel n'étaient pas de ce nombre ; loin de la foule des hommes ils marchaient à l'écart, et avaient établi leur demeure sous la pente de la verte colline. C'était cette colline dont le front s'interpose pour abriter Lucques de l'œil envieux des Pisans ; la plaine débordée qui ondoie au-dessous d'elle comme un vaste lac de verte fertilité, avec ses courants et ses champs et ses marécages nus, la sépare des lointains Apennins, qui s'étendent comme des îles dans l'air sans bornes.

« A quoi pensez-vous que rêve notre petit bateau endormi, couché dans sa verte crique ? » — « Si les rêves du matin sont vrais, je soupçonnerais qu'il rêve de notre

paresse, et des milles que nous aurions dû parcourir sur la route liquide à cette heure du jour ? (1)

« Bah ! dit Lionel. Faites attention aux vents, ils peuvent bien le conduire vers ce bouquet de peupliers là-bas. Et voyez ! Les nuages blancs s'en vont gaiement, et les étoiles que nous manquons ce matin éclaireront plus volontiers notre retour cette nuit. Comme elle siffle, la longue chevelure noire de Dominique ! Alerte, cher camarade ; la brise souffle favorable ; écoute comme elle chante dans l'air ! »

« Allons, jette le lest par dessus le bord, et arrange les comestibles dans l'équipet d'arrière ». — « Ne vaudrait-il pas mieux descendre un peu ce petit baril ? ». — « Non, tout va bien. » Ces bouteilles de thé chaud (donne-moi un peu de paille) doivent être tendrement traitées ; comme nous le faisions, quand autrefois à Eton, en été après six heures, nous en remplissions les poches de nos grandes redingotes, en compagnie d'œufs durs, de radis et de petits pains, et que couchés sur une botte de foin volée dans ces retraites que les fermiers appelaient trous, et que nous autres écoliers

(1) M. Rossetti donne cette variante aux vers qui précèdent :

« Autant que je puis deviner les émotions d'un bateau, dit impatiemment Melchior, il pense à nous, à nos mouvements paresseux, et que nous devrions, depuis deux heures déjà, être le diable sait où. »

Nous serions d'avis de regarder aussi comme une autre variante du même passage ces vers que M. Rossetti introduit dans le texte après la réplique de Lionel.

« Quand Lionel eut ainsi, selon sa méthode habituelle, fait flotter ses paroles nonchalantes, Melchior dit : « Il rêve que nous ne sommes pas encore hors du lit ; nous lui donnerons une âme, et un cœur, qui battra comme celui d'une colombe poursuivie par une colombe.... »

Nous laissons au lecteur la faculté de remplacer, avec M. Rossetti, la seconde colombe par un faucon ou un épervier.

nous appelions retraites, nous festinions jusqu'à huit heures » . . . . . .

Une bouteille d'une main, comme si son âme même eût été au pied du mur, Lionel se tenait debout, quand Melchior le rappela sévèrement à l'ordre : « Asseyez-vous à la barre, — attachez solidement cette voile — Pare le canot ! »

La chaîne est déliée, les voiles sont déployées, une brise vive et fraîche souffle derrière nous, pendant que, nourri de rosées et du soleil levant, accourt en riant le vent du matin. Les voiles se gonflent, le bateau tient tête au torrent furieux du Serchio ; puis il s'arrête dans sa course intermittente et reste suspendu sur la vague, et refoule la violence [du courant] qui, de sa source montagneuse peu profonde, unie, et forte, arrive avec furie. Rapide comme le feu, il est emporté dans la mer effrayée. Ses tourbillons se dévident dans le sourire du matin ; ses vagues étincellent, se choquent et bouillonnent ; sa calme lumière se tord en colonnes farouches et brillantes.

Le Serchio, se glissant entre les barrières de marbre qu'il a fendues à Ripafratta, conduit à travers le terrible gouffre sa vague, morte de la mort qu'aiment les amants, vivant dans ce qu'elle cherchait. Comme si ce spasme n'était pas encore passé, les montagnes dégringolantes se cramponnent. Mais le clair courant, en plein enthousiasme, se répand sur la plaine ; puis, descendant un sentier limpide de cristal liquide, il envoie le superflu de ses vagues porter aux pieds de l'Arno un tribut de blé et de vin. Puis à travers des déserts sauvages et pestilentiels de marais enchevêtrés et de bois de pins rabougris il se précipite vers l'Océan. Juillet, 1821.

## MUSIQUE

Je soupire après la musique qui est divine ; mon cœur dans sa soif est une fleur mourante ; versez l'harmonie comme un vin enchanté ; faites tomber les notes en une averse d'argent ; semblable à une plaine sans herbe, appelant la douce pluie, je soupire, je défaille, jusqu'à ce qu'elles se réveillent encore.

Laissez-moi boire l'esprit de ce doux son, plus, encore plus ! — J'ai encore soif ! Il dénoue le serpent que le souci a enchaîné sur mon cœur pour l'étouffer ; la pluie dissolvante, à travers chacune de mes veines, passe dans mon cœur et ma cervelle.

Comme la senteur d'une violette flétrie, qui a poussé sur le bord d'un lac d'argent, quand le brûlant midi a épuisé sa coupe de rosée, et qu'il n'y a pas de brume pour apaiser sa soif ; et la violette gît morte pendant que son odeur s'est envolée sur les ailes du vent, sur les eaux bleues.

Comme quelqu'un qui boit à une coupe enchantée de vin écumant, étincelant et murmurant, que la puissante enchanteresse qui la remplit invite à l'amour avec ses divins baisers...

1821.

## SONNET A BYRON

[*J'ai peur que ces vers ne vous plaisent pas, mais*] Si je vous estimais moins, l'Envie tuerait le Plaisir et laisserait à l'Etonnement et au Désespoir le ministère des pensées qui remplissent l'esprit, qui, comme un ver

dont la vie peut participer à une portion de l'inapprochable, voit vos créations s'élever aussi rapides et aussi belles que les mondes parfaits à la volonté du Créateur. Mais mon estime est telle, que ni votre pouvoir de planer au dessus des hauteurs que les autres [gravissent], ni la renommée, cette ombre de l'heure à naître jetée de l'envieux avenir sur le présent, n'inspirent aucun regret pour le nom sans gloire de celui qui ose écrire ces lignes. Le ver sous la motte de gazon peut se lever pour rendre hommage au Dieu.

1821.

## LA ZUCCA (1)

L'Eté était mort, et l'Automne expirante, et l'enfant Hiver riait sur le sol, sans nuages, pur et froid; lorsque, désirant plus en ce monde qu'on ne saurait le comprendre, je pleurai sur la beauté qui, semblable à la mer qui se retire, avait laissé nue comme le sable né de la vague la terre de moncœur délaissé, — et sur les herbes et les fleurs pâlies, soupirant après le mensonge des Heures flatteuses.

L'Eté était mort, mais je vivais encore pour pleurer l'instabilité de toutes choses, excepté des pleurs; et sur la Terre bercée dans son sommeil d'hiver, je m'éveillai, et lui enviai le bonheur de son sommeil. Trop heureuse Terre! sur ta face ramperont les brises éveillantes du printemps, jusqu'à ce que, réveillée de tes rêves oubliés, tu ne voies aucune mort partager ton immortalité.

J'aimais. — Oh! non! Je ne songe pas à quelqu'un de vous, ni à aucun être terrestre, quoique vous me soyez

(1) La citrouille.

aussi chers qu'un cœur humain peut l'être à un cœur humain; j'aimais... je ne sais quoi! Mais cette sphère inférieure, avec tout ce qu'elle contient, ne te contient pas, toi que, sans te voir nulle part, je sens partout! Au ciel et à la terre et à tout ce qu'ils renferment, un voile te dérobe, comme une étoile [voilée par l'ouragan].

Toi que le ciel et la terre, qu'aucune des formes que tu inondes, ne sauraient ni contenir, ni arrêter, ni cacher; toi qui communiques la divinité aux choses les plus basses comme aux plus élevées, quand pour un moment on ne t'empêche pas de vivre dans la vie que tu empruntes; toi qui, en les abandonnant, laisses les plus nobles créatures vides et rebutées, froides comme un cadavre après la fuite de l'esprit, pâles comme le soleil après la naissance de la nuit.

Dans les vents, les arbres et les courants, dans toutes les choses vulgaires; dans la musique, dans les doux accents inconscients des animaux, dans les voix qui sont humaines, et essaient d'exprimer quelque chose de leurs propres sentiments; dans les mouvements suaves et les rares sourires des femmes; dans les fleurs et les feuilles; dans l'herbe fraîche éclose, ou mourante en automne; j'adore plus que personne ta présence, ou me lamente de ta perte.

J'allais ainsi me lamentant, quand je vis une plante gisante sur le bord de la rivière, semblable à un être qui aurait aimé au delà de la loi de sa nature, et dans le désespoir se serait abandonné à la mort. Ses feuilles, qui avaient survécu à la gelée, avaient été abîmées par le dégel; comme un cœur que la haine ne peut flétrir, mais que la pitié tue. La rosée pendait à ses feuilles tachées comme des larmes trop vraies.

Les Cieux avaient pleuré sur elle ; mais la Terre l'avait écrasée sur son sein dénaturé.....

Je la portai dans ma chambre, et la plantai dans un vase plein de la terre la plus légère. Les rayons d'hiver qui obliquaient du ciel tombèrent à travers les croisées, dépouillées de leur robe glacée, sur ses feuilles et ses fleurs ; l'étoile qui le soir soupirait après le jour, dont le char avait roulé sur la vague de l'horizon, avec des regards de lumière, lui souriait du seuil de la nuit.

Les influences mitigées de l'air et de la lumière firent revivre la plante ; elle poussa de fortes feuilles et tiges ; et ses belles fleurs, pleines comme une coupe de la brûlante rosée du vin, débordèrent de couleurs d'or. Une atmosphère de chaleur vitale l'enveloppa de nouveau, et chaque impulsion envoya à chacune de ses parties les pulsations invisibles de son cœur.

La plante aurait pu croître belle et forte, quand même l'air et le soleil ne lui auraient pas souri ; car quelqu'un pleurait sur elle tout le long de l'hiver des larmes aussi pures que la pluie du ciel, qui tombèrent sur elle heure par heure ; car les sons du chant le plus suave, mêlés aux mélodies des cordes qui le forçaient de quitter les douces lèvres sur lesquelles il dormait, avaient soulagé le cœur de celui qui était assis et pleurait ;

Avaient soulagé son cœur et ébranlé les feuilles et les fleurs sur lesquelles il pleurait, pendant que le sauvage ouragan, réveillé par les plus sombres heures de décembre, faisait rage autour de la chambre calme et chaude. Les oiseaux frissonnaient dans leurs berceaux sans feuilles ; le poisson était gelé dans les étangs, toutes les plantes d'été étaient mortes, tandis que celle-ci....

Janvier 1822.

# FRAGMENTS D'UN DRAME INACHEVÉ [1]

SCÈNE : Devant la Caverne de l'Enchanteresse Indienne. L'enchanteresse paraît

L'ENCHANTERESSE

Il est venu comme un rêve, à l'aurore de la vie ; il s'est enfui comme une ombre devant son midi. Il est parti, et ma paix s'est changée en angoisse ; j'erre et languis comme la lune fatiguée. O doux Echo, éveille-toi, et, pour l'amour de moi, réponds-moi pendant que mon cœur se brisera !

Mais il y a dans mon cœur une musique à laquelle les lèvres de l'Echo, quoique tendres et vraies, ne peuvent cependant répondre ; et l'ombre qui se meut dans l'éclipse de mon âme ne peut rendre le baiser maintenant oublié par la sienne. Douces lèvres ! Oh, celui qui sur mon sentier désolé a jeté les ténèbres de l'absence, pire que la mort !

L'Enchanteresse fait son incantation ; un Esprit lui répond.

L'ESPRIT

Dans le centre silencieux de la terre est ma demeure;

(1) Ces fragments font partie d'un drame entrepris pour l'amusement de ceux qui formaient notre société intime, drame resté inachevé. J'ai conservé une esquisse de l'histoire, telle qu'elle était ébauchée dans l'esprit du poète.

Une Enchanteresse, vivant dans une île de l'Archipel indien, sauve la vie à un Pirate, homme d'une sauvage, mais noble nature. Elle s'éprend d'amour pour lui ; lui, infidèle à un autre amour, répond quelque temps à sa passion, mais à la fin, se rappelant celle qu'il a laissée et qui pleure sa perte, il s'échappe de l'île Enchantée, et retourne à sa Dame. Son genre de vie le ramène sur la mer, et l'Enchanteresse saisit l'occasion d'une tempête soulevée par un Esprit, pour le ramener dans son île.

(*Note de Mistress Shelley.*)

c'est là que j'ai vécu englobé depuis le commencement, et autour de mon sommeil j'ai tissé toutes les merveilleuses images de ce vague séjour que les mortels appellent le monde, profondeurs infinies d'éléments inconnus amassés sous un masque impénétrable ; nappes de feu sans mesure, et veines d'or et de pierre, de fer et de diamant. Et comme un voile dans lequel je parcours le Ciel, j'ai fabriqué montagnes, mers et vagues, et nuages, et en dernier lieu la lumière, dont le rayonnement point dans le ténébreux espace de l'air interstellaire.

Un bon Esprit, qui veille sur le sort du Pirate, amène, d'une mystérieuse façon, la dame qu'il aime dans l'Ile Enchantée ; il y a amené aussi un jeune homme qui aime la Dame ; celle-ci ne répond à sa passion que par une affection de sœur. La scène suivante a lieu entre eux à leur arrivée dans l'île, où ils se rencontrent, mais sans se reconnaître clairement.

L'INDIEN

Et, si mon chagrin devait m'être toujours plus cher que tous les plaisirs de ce monde, pourquoi voudriez-vous l'alléger ?

LA DAME

Je n'offre que ce que je cherche, quelque sympathie humaine dans cette île mystérieuse.

L'INDIEN

O mon amie, ma sœur, ma bien-aimée !... Que dis-je? Ma cervelle s'égare, et je sais à peine si c'est à elle ou à toi que je parle.

LA DAME

Paix, cœur troublé ! Je ne suis pour toi que ce que tu es pour le mien — le vent qui en passant guérit le front à midi, et peut glacer la poitrine à la nuit, mais qui pourtant ne peut séjourner là où il produit le plus d'apaisement, ou apaiser longtemps, pût-il séjourner.

L'INDIEN

Mais vous dites que vous aimiez aussi ?

LA DAME

J'aimais ! Oh ! j'aime ! — Il me semble que ce mot d'amour est fait pour tout le monde ; et que pour de nobles cœurs un autre nom exprimerait de plus nobles pensées que le monde n'en connaît. J'ai aimé.

L'INDIEN

Et tu n'aimes plus ? S'il en est ainsi, jeune comme tu es, tu peux faire couler bien des larmes.

LA DAME

Oh ! que ne puis-je m'exempter de toute l'amertume de ce doux nom ! J'ai aimé, j'aime ; et quand je n'aimerai plus, que la joie et le chagrin périssent, et que le désespoir sonne le glas de la jeunesse. Il était près de moi, vision incarnée du plus brillant rêve, qui, semblable à une aurore, annonce le jour de la vie ; l'ombre de sa présence faisait pour moi de ce monde un paradis. Toutes les choses familières qu'il touchait, les mots les plus communs qu'il prononçait devenaient pour moi comme les formes et les sons d'un monde plus divin. Il était comme est le soleil dans sa fière jeunesse, aussi terrible et aussi adorable que la tempête. Il vint, puis il s'en alla, et me laissa ce que je suis. Hélas ! pourquoi faut-il que je me rappelle combien de fois tous les deux nous nous sommes assis ensemble près des sources de la rivière, sous le vert pavillon que le saule étend sur le parquet de l'incessante fontaine, parsemé des nourrissons du printemps qui y ont établi leur séjour, sur cet îlot pavé de fleurs et de mousse, tandis que les feuilles

de la rose musquée, comme des flocons de neige cramoisie, pleuvaient sur nous, et que la tourterelle gémissait dans les pins, triste prophétesse d'autres chagrins que les siens ? La grue retournait à sa demeure glacée, et le coucou menteur souhaitait à la brindille le bon matin ; et sur le rameau d'hiver, l'oiseau veuf, caché dans la plus profonde nuit des feuilles du lierre, renouvelait les vigiles d'un chagrin sans sommeil. Moi délaissée comme lui, et délaissant comme lui, abandonnée et abandonnant (bien différente de lui en ce point) le plus aimable des jeunes hommes, dont l'amour lui avait rendu mes chagrins aussi chers que mon chagrin me rendait cher son amour !

L'INDIEN

Une malédiction de la Nature imprime dans le même moule les traits des malheureux, et ils sont aussi semblables l'un à l'autre qu'une violette à une violette, quand la mémoire, ce spectre, garde leurs parfums au milieu des froides reliques d'une joie abandonnée. Continuez.

LA DAME

C'était un garçon simple et innocent. Je l'aimais bien, mais non comme il le désirait ; et cependant, il était encore heureux d'être aimé ainsi ; — un court bonheur ; car j'étais.....

L'INDIEN

(A part) Dieu du ciel ! C'était d'une île semblable, d'une pareille source..... ! Je n'ose pas lui demander s'il y avait dans cette île un kiosque de plaisance surmonté d'un croissant, avec des escaliers descendant aux eaux bleues. — (Haut) Il peut se faire que la Nature masque

dans la vie différentes copies du même destin, de telle sorte que ceux qui souffrent puissent sentir le chagrin d'un autre comme le leur propre, et trouver en amitié ce qu'ils ont perdu en amour. Non, cela ne peut être ; cependant, il est étrange que de la même scène, par le même chemin, nous soyons arrivés à ce royaume d'abandon..... Mais parlez ! votre souffle — votre souffle est comme une douce musique, vos paroles sont les échos d'une voix, qui sur mon cœur dort comme une mélodie des premiers jours. Vous disiez.....

LA DAME

Il était si terrible et cependant si beau dans son mystère et sa terreur, me calmant, comme la beauté du ciel apaise la mer troublée ! Et cependant il n'en était pas ainsi, car il semblait plein d'orages ; et souvent on eût dit, à le voir, un soleil inextinguible masqué dans de prodigieux nuages ; car telles étaient ses pensées et même ses actions ; mais ce n'était ni l'homme de ses actions, ni ses actions n'étaient celles de l'homme ; elles ne faisaient que dérober sa splendeur à la terre. Quelques-uns disaient qu'il était un homme de sang et d'aventures, et s'abreuvait jusqu'aux lèvres d'amère infamie. Il eût fallu que je fusse plus innocente ; il eût fallu que je fusse tout à fait sincère et bonne ; il eût encore plus fallu que je fusse femme à partager le remords, le mépris et la solitude, et tous les maux qui attendent ceux qui se vouent à une tâche de ruine dans le monde de la vie. Il s'enfuit, et je l'ai suivi.

L'INDIEN

Tel est celui qui fut l'hiver de ma paix. Mais, très belle étrangère, quand quittâtes-vous les lointaines col-

lines où jaillissent les sources de l'Inde? Comment avez-vous traversé la mer qui nous en sépare?

LA DAME

Si j'étais sûre de ne pas rêver en ce moment, je n'hésiterais pas à dire que c'était un rêve. Il me sembla qu'une étoile descendait du ciel, et s'arrêtait au milieu des plantes de l'Inde auxquelles j'avais donné un abri contre la gelée dans ma chambre. Là vint se coucher le météore, exhalant sa lumière parmi les feuilles et les fleurs, comme s'il vivait, et fût exténué de la rapidité de sa course: ou comme s'il aimait, et que la passion fît battre les pulsations de sa brillante vie comme un cœur angoissé ; puis il s'épandit, et toute la chambre et les murs semblèrent se fondre en un feu d'émeraude qui ne brûlait pas. Au milieu de ce feu apparut un esprit semblable à un enfant, et il fit retentir un éclat de rire si perçant et si plein d'une douce joie, que mon sang tinta dans mes pieds brûlants : alors il se pencha sur un vase et, murmurant de basses et inintelligibles mélodies, il déposa dans la terre quelque chose comme des semences de melon, et lentement s'évanouit. Et à sa place, une douce main sortit du voile de feu, tenant une coupe semblable à la fleur du magnolia, et versa sur la terre dans le vase l'élément dont elle débordait, plus brillant que la lumière du matin, et plus pur que l'eau des sources de l'Hymalaya.

L'INDIEN

Vous ne vous éveillâtes pas ?

LA DAME

Non , jusqu'à ce que mon rêve devînt comme la

légende d'un enfant sur le sable abandonné par la marée, que la première écume efface à moitié, et laisse à moitié lisible. Enfin je me levai, et je visitai mes fleurs vase par vase, et songeai à mettre de nouvelles boutures dans les urnes vides; et, quand j'arrivai à celle qui était près du treillis, je vis deux petites feuilles d'un vert sombre, soulevant en naissant la terre légère, et alors je me rappelai à moitié mon rêve oublié ; et jour par jour, verte comme une gourde en juin, la plante grandit fraîche et épaisse, et cependant personne ne savait quelle était cette plante. Sa tige et ses tendrillons ressemblaient à des serpents d'émeraude, marbrés et diamantés de mailles d'azur et de raies d'argent tissé, et toutes les gaines qui enveloppaient les sombres boutons jaillirent comme la crête du serpent à lunettes, jusqu'au jour où l'œil d'or de la brillante fleur, à travers les noirs cils de ses paupières veinées, débarrassées de leur silencieux sommeil, regarda, semblable à une étoile dans la lumière du matin. Les feuilles étaient délicates, on voyait presque les pulsations. . . . . dont la fleur de pourpre veloutée se nourrissait jusqu'à déborder, et, comme le cœur d'un poète changeant une brillante fantaisie en un tendre sentiment, elle transformait à moitié la lumière en parfum. Elle tomba bientôt, et laissa tous ses trésors de beauté à un embryon de fruit vert et tendre comme la rosée. Jour par jour, je nourris la plante, et sur la double flûte je lui jouai aux jours ensoleillés d'hiver de suaves mélodies, aussi douces qu'une pluie d'avril sur les feuilles silencieuses, et je lui chantai ces paroles avec lesquelles la passion fait gourmander par l'Écho les cordes endormies. Et j'aimais à lui envoyer des contes d'amour oublié, bien

tard dans la nuit solitaire ; et à lui chanter des chansons sauvages de vierges abandonnées dans l'ancien temps ; et à pleurer comme un doux nuage dans le sein d'avril sur les paupières endormies de la plante, — si bien que peut-être elle rêva que le Printemps était venu, qu'elle se mit à ramper et à s'étendre à la clarté de la lune, et déploya tous ses membres, à mesure que, midi par midi, le soleil détournait moins son oblique rayon.

L'INDIEN

Et la plante ne mourut pas de la gelée ?

LA DAME

Elle poussa, et sortit hors du treillis que j'avais laissé à moitié ouvert pour elle, traînant ses gracieuses aiguilles le long du jardin, au travers de la pelouse, sur le talus de mousse, et parmi les touffes des racines des fleurs sauvages, et les troncs d'arbres recouverts de simples lichens, et les vieilles pierres blanches, sur le bord de l'étang limpide, jusqu'à un coin de violettes non épanouies, et de muguets non encore nés, sous un pin tapissé de lierre. Là, son fruit s'étendit comme un lézard dormant à l'ombre. Mais, quand le Printemps vint en réalité démaillotter ses enfants, et que les lis par dessous leurs masques vert brillant regardèrent à la dérobée pour s'émerveiller de cette forme de l'automne couchée dans leurs retraites, alors elle se dilata ; et elle poussa jusqu'à ce qu'une moitié s'étendît flottante sur l'eau de la source, dont les pulsations, s'échappant en sympathies diverses, marquaient le temps..... parmi les boutons des nénufars blancs comme la neige. Sa forme était semblable à celles que la mélodie d'été du vent du sud dans les vallées aromatiques peut donner à quel-

que brillant nuage enchaîné depuis l'aube d'or jusqu'aux îles féeriques du soir ; et elle semblait être, en couleur et en forme, le miroir de toutes les couleurs et les formes peintes autour d'elle et sur elle par les rayons ensoleillés, qui, des brillantes vibrations de l'étang, s'épandaient sur le treillage et la voûte des rameaux et des feuilles, et sur les tiges servant de piliers à ce sombre temple agreste, et les reflets de chaque fleur naissante, de chaque étoile de mousse et de chaque feuille veinée dans l'air azuré et odorant. Et ainsi elle était couchée dans le calme élyséen de sa propre beauté, flottant sur la ligne qui, semblable à une cloison au milieu du plus pur espace, séparait le ciel de dessous les eaux du ciel au-dessus des nuages. Et chaque jour je venais observer ses progrès, et je m'émerveillais ; et quand le jour devint chaud, il me sembla que je voyais une vapeur transparente dansant sur l'étang, et sur elle de gracieuses et minces formes tournoyer avec un mouvement vertigineux et s'élever et tomber, comme des nuages de moucherons aux lignes parfaites . . . . . .

O ami, le sommeil fut un voile tiré du ciel, — comme si le ciel descendait sur le monde du rêve, — quand les ténèbres se levèrent sur le jour éteint, venant des déserts de l'Orient.

L'INDIEN

Moi aussi j'ai trouvé qu'un paradis d'un moment dans le sommeil compense à moitié un enfer de chagrin éveillé. . . . . .

1822.

# CHARLES I^ER^

## PERSONNAGES DU DRAME

Le Roi Charles Ier.
La Reine Henriette.
Laud, archevêque de Canterbury.
Wenworth, Comte de Strafford.
Lord Cottington.
Lord Weston.
Lord Coventry.
Williams, évêque de Lincoln.
Lytelton, secrétaire.
Juxon.
Saint-John.
Archy, le fou de la Cour.
Hampden.
Pym.
Cromwell.
La Fille de Cromwell.
Sir Harry Vane, le jeune.
Leighton.
Bastwick.
Prynne.

Gentilshommes des Inns of Court, citoyens, poursuivants d'armes, maréchaux, étudiants en droit, juges, clerc.

---

## SCÈNE I

La mascarade des Inns of Court (1).

UN HOMME DE L'AVANT-GARDE

Place au Maréchal de la Mascarade !

PREMIER CITOYEN

Que penses-tu de cette gracieuse mascarade, qui, semblable au matin sortant de l'ombre de la nuit, change la nuit en jour, et Londres en un lieu de paix et de joie ?

SECOND CITOYEN

Et l'Enfer en Ciel ! Huit années sont passées, qui ressemblent à des heures, depuis le jour où, dans cette rue populeuse, je foulais au pied une herbe verdoyante sous la pluie d'été ; car le rouge fléau tenait ses états dans ce palais où maintenant règne cette vanité. Neuf ans encore, et les racines en seront rafraîchies par le sang de la guerre civile, et je remercie la miséricorde du Ciel outragé de ce que le péché et les crimes aient blessé, comme le cri d'un orphelin, la patience de l'oreille du grand Vengeur.

UN JEUNE HOMME

Cependant, Père, c'est un heureux spectacle à voir, beau, innocent, et que Dieu ni les hommes n'interdisent. C'est comme la brillante procession de visions célestes

(1) Ecoles de Droit.

dans un rêve solennel, d'où l'on s'éveille comme d'un paradis, et où l'on puise une nouvelle force pour fouler les épines de la vie. Si Dieu est bon, pourquoi cela serait-il mal ? Et si cela n'est pas mal, n'est-ce pas tirer un poison intempestif des fleurs qui fleurissent si rarement dans ce stérile monde ? Oh ! tue ces pensées amères, qui rendent le présent aussi sombre que l'avenir ! . . . . . .

Maintenant que l'Avarice et la Tyrannie, la Crainte vigilante et la Conspiration aux yeux toujours ouverts, gisent endormies comme au seuil de l'Enfer ; et que toutes les agréables pensées veillent pour adorer Celui qui dispense la joie avec son propre don.

SECOND CITOYEN

Que tu es jeune dans cette vieillesse du temps ! Que tu es vert pour ce monde grisonnant ! Peux-tu discerner les signes des saisons, et ne pas apercevoir un symptôme de changement sur cette scène théâtrale, où tu n'es pas un spectateur, mais un acteur ? Ou es-tu une marionnette mue par un fil ? Le jour qui point en feu mourra en ouragans, quand même midi serait calme. Pour moi, le voyage est fait ; avant que le tourbillon s'éveille, j'aurai trouvé l'hôtellerie de l'éternel repos ; mais toi, tu dois encore voyager sous cet air inclément.

Drape ton vieux manteau autour de tes épaules, n'abandonne pas la route large, et plane et battue, quoique aucune fleur n'y sourie sur la poussière foulée, pour les sentiers de violettes du plaisir.

Ce Charles I^er^ s'est levé semblable au soleil de l'équinoxe..... au milieu de vapeurs, à travers le sinistre voile desquelles dardant sa funeste influence il a pu atteindre

la hauteur de son midi ; il doit en descendre en déclinant au milieu des ténèbres du conflit des ouragans, pour aboutir à l'humide extinction et à la nuit finale....

Puis vient l'apostat Strafford, dont tous les titres [sont] d'avoir marmotté des aphorismes empruntés à Machiavel et à Bacon ; et, si Judas a été aussi imprudent et aussi audacieux que lui . . . . . .

PREMIER CITOYEN

Celui-ci est l'archevêque (1).

SECOND CITOYEN

Dis plutôt le Pape. Londres sera bientôt sa Rome ; il s'avance comme s'il marchait sur des têtes d'hommes. Ses regards sont altiers, comme ceux d'un homme ivre de sang et d'or ; à son côté marche la femme de Babylone, invisible, et avec elle, comme avec son ombre, l'adultère mitré ! Il est uni à elle dans le péché, qui change le lait de la miséricorde du Ciel en vengeance.

TROISIÈME CITOYEN levant les yeux

Bon Lord ! Il pleut sur lui ! ..... Au milieu de ses dames, marche la reine Papiste, comme si ses pieds délicats méprisaient notre terre anglaise. La chananéenne Jézabel ! Je voudrais être un chien pour pouvoir la déchirer avec mes dents ! Voici le vieux sire Henry Vane, comte de Pembroke, lord Essex, et le lord Keeper Coventry, et d'autres qui ont abâtardi leur race anglaise, en partageant leurs dignités avec des papistes, des athées, des tyrans et des apostats. Quand les hommes de loi se masquent, il est temps pour les honnêtes gens d'arracher le masque à leurs desseins.

(1) Laud, archevêque de Canterbury.

Excellente saison pour les masques que celle-ci ! Quand Anglais et Protestants devraient être assis . . . . la poussière sur leurs têtes déshonorées, pour détourner le courroux de celui dont le fouet se fait sentir pour les grands péchés qui ont attiré du Ciel... et la ruine étrangère. Le reste des saints martyrisés à Rochefort a été abandonné par leurs perfides alliés à cet idolâtre et adultère bourreau Louis de France : le Palatinat est perdu....

Entrent LEIGHTON, qui a été marqué au visage, et BASTWICK.

Se pourrait-il ? Est-ce toi ?

LEIGHTON

Je *fus* Leighton ; ce que je *suis*, tu le vois. Et cependant tourne les yeux, et avec ta mémoire regarde l'âme de ton ami, qui, elle, n'est pas changée, et où est profondément écrite la sentence de mon juge.

TROISIÈME CITOYEN

Sont-ce là les marques avec lesquelles Laud songe à défigurer l'image de son Créateur imprimée sur la face de l'homme ? Malédiction sur lui, le tyran impie !

SECOND CITOYEN

On dit en outre que les impudiques et papistes ivrognes peuvent profaner le sabbat avec leur..... et qu'il a autorisé cette coutume très païenne de danser autour d'un mât enguirlandé au premier mai..... Un homme qui crucifie ainsi deux fois son Dieu peut bien... [torturer] son frère. Selon moi, ami, la racine de tout ce mal est la prélature. Je voudrais couper cette racine.

TROISIÈME CITOYEN

Et par quels moyens ?

SECOND CITOYEN

En frappant chaque évêque sous la cinquième côte.

TROISIÈME CITOYEN

Vous paraissez connaître l'endroit vulnérable de ces vrais crocodiles.

SECOND CITOYEN

J'ai appris cela dans la captivité égyptienne, Monsieur. Votre reptile du Nil ne trahit pas comme eux avec ses larmes trompeuses ; car lorsqu'ils ne peuvent tuer, ils gémissent et pleurent. Et le crocodile n'est pas à moitié aussi glouton des corps des hommes que ceux-ci le sont de l'âme et de tout ; et il ne se vautre pas dans la vase, comme ceux-ci dans la simonie, les mensonges et les secrètes débauches de la chair.

UN HOMME DU MARÉCHAL

Faites place ! Faites place ! Vous, porteurs de torches, avancez vers la grande porte, et là attendez le Maréchal de la Mascarade et l'arrivée du roi.

UN ÉTUDIANT EN DROIT

Que penses-tu de notre brillante manifestation, mon vieil ami ? Voilà qu'on aperçoit le rougeoiement des torches enflammer la nuit à l'orient, et la voix des clairons nous arrive sur la vague du vent. La voici ! et leurs sons, flottant ici autour du cortège, réveillent l'air étonné.

PREMIER CITOYEN

Je ne pense pas autre chose, sinon que les blessures de notre pays peuvent encore être guéries. Le roi est juste et gracieux, quoique à présent de mauvais conseil-

lers pervertissent sa volonté. Ceux-ci une fois déposés.

. . . . . .

SECOND CITOYEN

Comme les vipères déposent leurs peaux et gardent leur venin, ainsi les rois changent souvent. Conseils et conseillers sont pendus l'un à l'autre, cachant la honte, comme l'ignoble rapiécetage des haillons d'un lépreux.

LE JEUNE HOMME.

Quoi! Toujours ces pensées dissonantes! — Ecoutez la musique grandir sur l'air enchanté! Voyez les torches flamboyant sans repos, et la multitude partagée comme des vagues devant la proue d'un amiral!

UN HOMME DU MARÉCHAL

Faites place au maréchal de la Mascarade!

UN HOMME DU CORTÈGE

Place au Roi!

LE JEUNE HOMME

Qu'il est glorieux! Voyez ces chars empressés roulant comme des nuages colorés devant le vent, derrière leurs solennels coursiers; les uns en forme de coquilles recourbées teintes des profondeurs d'azur des mers indiennes; d'autres semblables à la lune naissante; d'autres pareils à ces chars sur lesquels les Romains, abrités sous le dais des ailes d'aigle de la Victoire, montaient au Capitole! Voyez avec quelle gloire les fougueux coursiers dans la lumière des torches balancent leurs élégants cavaliers, pendant que ceux-ci maîtrisent leur orgueil, comme s'ils étaient faits de quelque élément

plus divin que l'air de l'Angleterre, et des êtres plus nobles que la multitude envieuse et ébahie.

SECOND CITOYEN

Les voici, les voici, — nobles, et fils de nobles, privilégiés, monopolistes, intendants de cette pauvre ferme, sur le maigre troupeau de laquelle perchent les corneilles prophétiques. Voilà la pompe qui dépouille l'orphelin sans abri ; voilà l'orgueil qui brise le cœur désolé. Ce sont là les lis aussi glorieux que Salomon, qui ne travaillent ni ne filent, si ce n'est les filets où ils attrapent les pauvres diables. Voilà les rassasiés qui laissent à peine à ceux qui arrachent à la terre ses maigres dons, la dîme qui doit les soutenir, jusqu'à ce qu'ils rampent sur son sein froid et dur. Voici la santé suivie de l'affreuse maladie, la gloire de la honte, la dissipation de la faim boiteuse, la richesse de la sale pauvreté, et le péché de l'Angleterre du châtiment de l'Angleterre. Et, comme l'effet suit la cause qui le devance, voyez, donnant une substance à mes paroles, voyez à la fois le signe et la chose signifiée, une troupe d'impotents, de gueux, de maigres proscrits, montés sur des haridelles trébuchantes, entassés sur des tombereaux, sortis pour un jour des caves et des basses huttes et des trous vermoulus où ils se cachent, pour faire éclater la morale de cette représentation, et former l'arrière-garde de cette brillante pompe avec l'armée de la misère !

LE JEUNE HOMME

Ce n'est que l'anti-mascarade, faisant l'office des notes discordantes dans la plus suave musique. Qui aimerait les fleurs de mai, si elles ne succédaient pas aux

rafales de l'hiver? ou le jour s'il ne faisait place à la nuit, ou la joie même, sans l'accompagnement du chagrin?

SECOND CITOYEN

Moi et toi.....

UN HOMME DU MARÉCHAL

Place, faites place!

## SCÈNE II

Une chambre à Whitehall. — Entrent le ROI, la REINE, LAUD, LORD STRAFFORD, LORD COTTINGTON, et d'autres Lords; ARCHY, le fou de la Cour; SAINT-JOHN, avec quelques gentilshommes des Inns of Court.

LE ROI

Merci, Messieurs. J'accepte de tout cœur ce gage de votre service: votre gaie mascarade s'est passée fort galamment. Et c'est un bon signe quand les sujets entrelacent de telles fleurs de respectueux dévouement aux épines acérées qui parent la couronne d'Angleterre. Un noble cœur jouit de ce qu'il donne, comme il souffre de ce qu'il fait souffrir, quand même la justice guide le coup. Acceptez mon cordial remerciement.

LA REINE

Et, Messieurs, appelez votre pauvre Reine votre débitrice; votre charmante fête a fait surgir devant moi les figures des années passées remontant leur cours silencieux jusqu'à l'enfance, plus belles et plus douces à mesure qu'elles se rapprochent du tranquille berceau. J'aurais presque pleuré, en pensant que j'étais à Paris, — où ces manifestations sont si bien imaginées — telle

que j'étais avant que mon jeune cœur ait pris une portion du fardeau, du poids plein de soucis de cette grande monarchie. Là, Messieurs, entre le plaisir du souverain et son objet, aucune clameur n'élève son orgueilleuse entremise. A Paris, des censeurs libertins n'osent pas remuer leurs langues empoisonnées contre ces amusements innocents : et son sourire réchauffe ceux qui s'exposent à sa chaleur, comme nous le ferions, si..... Recevez les remerciements de mon cœur ; ajoutez-les, Messieurs à ces bonnes paroles, que mon royal Seigneur, s'il était roi de France, changerait en actions d'or.

SAINT-JOHN

Madame, l'amour des Anglais peut donner à la plus légère faveur de leur roi légitime plus de poids qu'à celle d'un despote. Nous prenons humblement congé, enrichis de sourires que la France ne saurait jamais acheter.

SAINT-JOHN sort avec les étudiants.

LE ROI

Mon Seigneur archevêque, avez-vous remarqué l'esprit qui brille dans les yeux de Saint-John ? Il me semble qu'il est trop impertinent devant nous.

ARCHY

Oui, je prie Votre Grâce d'y faire attention ; car, de même qu'un esprit qui n'est pas sophistiqué... voit tout à l'envers, vous qui êtes sage, vous discernerez l'ombre d'un idiot en manches de linon et en rochet, tendant des lacets pour attraper des bécasses au temps de la fenaison.

Le pauvre Archy, dont les yeux de chouette sont

appropriés à l'erreur de son temps, et parce qu'il est fou, et parce que, en vertu d'une spéciale ordonnance de Dieu, il lui est inderdit de se voir tel qu'il est, voit maintenant dans cet œil profond un diable assis les yeux bandés sur la prunelle, et pesant des paroles entre un roi et ses sujets. L'un des plateaux est plein de promesses, et l'autre plein de protestations ; et alors un autre diable se glisse par derrière le premier, venant des sombres circuits de la cervelle enceinte d'un homme de loi, et enlève le bandeau des yeux de l'autre, et jette une épée dans le plateau gauche, — il ressemble pour tout le monde à Mon Seigneur d'Essex ici présent.

STRAFFORD

Une verge trempée dans le vinaigre pour le dos du Fou !

ARCHY

Oui, et quelques-uns sourient maintenant, dont les larmes feront le vinaigre ; car le Fou voit.....

STRAFFORD

Insolent ! On vous relèvera votre jaquette et on vous fouettera hors du palais pour cela.

ARCHY

Puisque tous les fous sont fouettés, ainsi que tous les écrivains qui protestent, tandis que les coquins fouettent toujours les fous, depuis qu'un voleur a été chargé d'attraper un voleur. Si tous les renégats étaient fouettés hors des palais, le pauvre Archy serait disgracié en bonne compagnie. Laissons les coquins fouetter les fous, et tous les fous rire à ce spectacle. Que les sages

et les bons se fendent l'un à l'autre le nez et les oreilles (puisqu'ils n'ont pas besoin pour leur métier d'aucun sens de discernement) ; et que les coquins les conduisent en procession, à Bedlam, afin d'amener les fous à laisser de côté leurs sublimes contemplations platoniques pour prendre en main les affaires d'état de l'Angleterre. Que tous les honnêtes gens qui peuplent les prisons ou les piloris, sous la garde des officiers de la haute commission de la Cour, conduisent la procession.

Entre le secrétaire LYTTELTON, avec des papiers.

LE ROI, parcourant des yeux les papiers.

Quant à ces entêtés Ecossais, Sa Grâce de Canterbury devra y mettre ordre et les soumettre au joug de l'Eglise. Vous, Wentworth, vous serez un autre moi-même en Irlande, et vous suppléerez par votre sagesse, votre douceur et votre énergie à ce qui pourrait en moi faire défaut. Mon Lord Weston, veillez à ce que ces marchands ne retirent pas sans perte leurs lingots de la Tour; et, sur le paiement de la taxe des vaisseaux, prenez la plus entière compensation pour la violation de nos forêts royales, dont les limites, par négligence, ont été couvertes de chaumières, ou transformées en champs de blé. Exigez le dernier *farthing* de ceux qui réclament l'exemption de la chevalerie; ce qui était autrefois une récompense deviendra ainsi un châtiment, et mes sujets sauront comment une majesté peut plier à sa volonté une humeur récalcitrante. Mon Seigneur de Coventry, signifiez ma volonté aux Cours inférieures que la caution ne soit pas acceptée pour les prisonniers sous le garantie de la Chambre Etoilée. Le peuple ne trouvera pas dans l'entêtement du Parlement un moyen facile et

à bon marché de lutter avec son souverain légitime ; et sachez-le bien, Mon Seigneur de Coventry, nous trouverons temps et lieu pour appliquer une juste répression. Mon Seigneur de Canterbury....

ARCHY

Voici le fou.

LAUD

Je demande à Votre Majesté la permission d'ordonner que cet insolent soit châtié : il se moque du sacré caractère, il insulte l'Etat et.....

LE ROI

Quoi ! mon Archy ? Il raille et singe tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, mais pourtant avec une ingénieuse et gracieuse licence. De grâce, ne faites pas pour ceci du moins ce que Prynne voulait faire, quand il était primat d'Angleterre. N'en déplaise à Votre Grâce, Archy vit dans un monde qui lui est propre ; et, comme un perroquet pendu dans sa prison dorée à la fenêtre de la chambre d'une reine donnant sur la voie publique, il blasphème avec un esprit d'oiseau ; ses paroles, semblables à des traits qui ne connaissent pas de but au delà de l'esprit de l'archer, atteignent quelquefois ce qui échappe à la philosophie. — (A Archy) Allez, maraud, vous repentir de votre offense dix minutes à la pluie ; et pour votre pénitence, apportez-moi des nouvelles de ce qui se passe par là dans le monde. (Archy sort.)

Pauvre Archy ! il se construit en lui-même un monde de joie en dehors du naufrage du nôtre.

LAUD

Je supporte avec patience, comme mon maître l'a fait, toutes les railleries permises d'en haut.

LE ROI

Mon Seigneur, je vous en prie, parcourez ces papiers. Les paroles d'Archy avaient des ailes, mais celles-ci ont des griffes.

LA REINE

Et le lion qui les porte doit être dompté. Mon très cher lord, je vois dans ton œil un courage nouveau-né, armé pour frapper à mort l'esprit du temps, qui éperonne jusqu'à la rage la bête aux mille têtes. Tiens bon ; car si tu faiblissais dans ta résolution, il vaudrait mieux que tu fusses toujours resté esclave de tes propres esclaves, qui, comme des chiens dégénérés, déchirent celui qui fuit et se sauvent devant celui qui les poursuit ; et l'Opportunité, ce loup affamé, saute à la gorge de celui qui tombe. Soumets tes actions aux dispositions de ta volonté ; qu'elle soit trempée comme l'acier d'Ebro ; bannis la Miséricorde aux yeux faibles pour le faible, de quelque part qu'elle vienne te saluer en t'offrant la paix ; ne te trahis pas avec un baiser de traître, pendant qu'elle tient le parti des rebelles, qui pensent qu'elle est Crainte. Agis ainsi, de peur que nous ne tombions comme d'un glorieux pinacle dans un brillant rêve, pour nous réveiller de ce rêve dépossédés de notre souveraineté adorée.

LE ROI

Mon amie bien-aimée, Dieu m'est témoin que ce fardeau du pouvoir qu'il m'impose comme ma tâche ter-

restre, et que je dois exercer sous sa loi, n'est ma joie et mon orgueil que parce que tu l'aimes et que tu m'aimes. Car un roi fait l'office d'un Dieu pour tout ce monde inférieur ; et en son Dieu seul il doit remettre sa confiance, dépouillé des attributs qui lui sont accordés.

Il semble aujourd'hui que les plus infimes éléments se sont mutinés contre le soleil d'or qui allume en eux l'harmonie et étouffe leur violence destructive d'elle-même. La sauvage multitude veut frapper l'œil qui la guide ; comme les humeurs du corps malade conspirent contre l'esprit de vie qui a son trône dans le cœur : et ainsi ils deviennent la proie l'un de l'autre et à la fin la proie de la mort.....

STRAFFORD

Ce qui serait ambition chez un sujet est devoir pour le souverain ; car c'est à lui, comme à une clef de voûte, qu'est suspendue l'arche de la vie, dont la sûreté est dans sa force. Degré et forme, tout ce qui fait de la vie de l'homme raisonnable quelque chose de plus digne de mémoire que celle des bêtes, dépend de ceci, que le Droit doit se défendre inviolablement avec le pouvoir. Sous ce rapport, l'Etat d'Angleterre menacé par l'usurpation des insolentes Communes appelle à grands cris la réforme..... Fomente la trahison, et épargne le trésor. Achète à prix d'argent ceux qui murmurent le plus haut ; nourris de jalousies les factions ennemies ; ne sois toi-même d'aucune ; emprunte de l'or à un grand nombre : car ceux qui prêtent te serviront jusqu'à ce que tu les payes ; et ainsi tiens en échec l'esprit rebelle du moment, jusqu'à ce que le temps et ses générations

futures de nuits et de jours non encore nés apportent quelque chance unique . . . . . .

Que la guerre ou la peste, ou la Nature même, par quelque bouleversement ou quelque terrible prodige, soient entre eux comme leur propre arbitre.

Que Votre Majesté ne redoute pas le péril de l'invisible événement ! Comment les rois vos frères, cohéritiers du haut intérêt que vous avez dans la sujétion de la terre, se sont-ils élevés après de tels troubles à cette hauteur de pouvoir où maintenant ils sont assis, et dans leur formidable sérénité sourient au monde tremblant ? Ces ouragans populaires, Philippe II d'Espagne, ce Louis de France, et dernièrement cet empereur germain, la tête de tant de corps, et chaque petit prince d'Italie, les ont étouffés par la ruse ou les armes. L'Angleterre est-elle plus pauvre ou plus faible ? Ou es-tu homme à exercer son pouvoir d'une main plus timide qu'eux ? Cette île, ceinte de ses eaux inviolables, sera-t-elle pour le monde présent et pour le monde à venir le seul exemple d'une monarchie éteinte? Non, si tu fais ce que je voudrais te voir faire.

LE ROI

Vos paroles deviendront mes actions. Elles expriment l'image de ma pensée. Mon ami (si les rois peuvent avoir un ami, je te donne ce nom), aux larges pouvoirs qui appartiennent au grand sceau de ce royaume ajoute ceci. — Et, pour quelques raisons bien naturelles, que ce nouveau pouvoir ne soit revêtu d'aucun autre sceau que de celui de ma parole royale et de ma foi de gentilhomme. Sois, comme tu l'es déjà dans mon esprit et mon cœur, un autre moi-même, ici et en Irlande ; fais ce que tu ju-

geras à propos, prends les plus amples licences, et ne recule pas même devant les moyens douteux. Ecoute-moi, Wentworth. Ma parole est comme un mur entre toi et ce monde ton ennemi, — qui te hait parce que tu m'aimes.

STRAFFORD

Je ne reconnais d'autre ami que toi, d'autres ennemis que les tiens ; ta pensée la plus légère est mon éternelle loi. Quelque faible, quelque courte qu'elle soit, c'est à ma vie à payer.....

LE ROI

Paix ! Paix ! Tu ne dois rien encore. (*A Laud*) Mon Seigneur, que disent ces papiers ?

LAUD

Votre Majesté s'est toujours interposée, avec des sentiments de mansuétude pour notre terre natale, entre la pesante vengeance de l'Eglise et l'Ecosse. Remarquez à quoi vous aboutissez en réchauffant cette couvée de vipères du Nord dans votre sein. La canaille formée sans doute par les leçons de Loudon, Lindsay, Hume, et du faux Argyll (car les vagues ne menacent jamais le ciel à moins d'être fouettées par l'invisible tyrannie du vent) a, dans le temple même du Seigneur, outragé l'élite de ses ministres. Ils méprisent la liturgie de la sainte Eglise, refusent d'obéir à ses canons, et ne reconnaissent pas l'autorité apostolique dont l'Esprit a rempli ses vases d'élection, depuis celui qui a reçu les clefs avec le pouvoir de lier et de délier, jusqu'à celui qui maintenant plaide en votre royale présence. Que de plus amples pouvoirs et de nouvelles instructions soient envoyés aux hauts délégués en Ecosse. A la mort, à

l'emprisonnement, à la confiscation, ajoutez la torture, ajoutez la ruine des descendants de l'offenseur, ajoutez la flétrissure de l'infamie, ajoutez la mutilation ; et, si cela ne suffit pas, déchaînez le fer et le feu, afin que dans leur soif, ils puissent laper cette écume de schismatiques. Ils me font rire ces faibles rebelles, qui, enviant ce que nous possèdons, ne savent que babiller de paix chrétienne; comme si ces terribles messagers arbitres, qui jouent le rôle de Dieu entre le bien et le mal, pouvaient se déchaîner contre l'innocent sommeil de cités couvertes de temples et de campagnes souriantes pour quelque pauvre argument de politique qui touche notre propre intérêt ou notre orgueil (quand en vérité il y aurait charité chrétienne à offrir l'autre joue à la main qui soufflette) ; mais quand notre grand Rédempteur, quand notre Dieu, quand celui qui s'est donné lui-même, victime acceptée et toujours vivante de propitiation pour nos péchés, est méprisé dans ses ministres immédiats, au risque de l'inestimable perte de toute la vérité et discipline qui est le salut pour les dernières générations des innombrables humains, ils parlent de paix ! Cette paix, que l'Ecosse la trouve, comme autrefois Chanaan ; car, par ce Christ qui est venu apporter le glaive et non la paix sur la terre, et qui le jour de Pâques a commandé à chacun de ses disciples de vendre sa robe et d'acheter une épée, donnez des armes à ce ministre de colère nue, et elle ne dormira plus jamais en paix, jusqu'à ce que l'Ecosse plie ou casse.

LE ROI

Mon Seigneur Archevêque, fais en ceci ce que tu voudras et ce que tu pourras. Ton Roi de la terre

comme ton Roi du ciel te donne plein pouvoir dans ce royaume agité. Mais nous manquons d'argent, et j'ai bien peur que pour une si grande entreprise que celle-ci nous soyons sans ressources.

STRAFFORD

Cependant elle ne peut longtemps se reposer sur nos volontés.

COTTINGTON

Les dépenses faites pour ramasser le montant de la taxe des vaisseaux, et faire les saisies sur les plus petits revenus (car nous rencontrons pied à pied une opposition désespérée dans chaque entrepôt, et dans chaque ferme) ont dévoré la grosse somme des impôts ; si bien que, quoiqu'ils se fassent sentir sur le pays comme un fouet très accablant, ils nous laissent fort à l'étroit du côté de la recette.

STRAFFORD

C'est une conclusion tout à fait arithmétique ; et peut-être inférez-vous de là qu'il faut assembler un parlement ! Or, si un homme devait appeler ses plus chers ennemis à porter un libre jugement sur sa vie, Sa Majesté pourrait sagement prendre ce parti.

A part à Cottington

C'est assez d'attendre de ces maigres impôts qu'ils fassent leur office de fouet, sans plus de profit. (haut) Amendes et confiscations, prêts forcés exigés de chaque cité rebelle, rempliront nos coffres : et l'amour d'or de loyaux gentilshommes et de nobles amis pour le père adoré de notre commun pays, avec la contribution des catholiques, fera pâlir la Rébellion devant notre nombre. Voilà les expédients à employer en attendant que le

temps et la sagesse puissent asseoir un solide état de gouvernement.

LAUD

Bien faibles expédients ! N'avons-nous pas tout épuisé, tout, jusqu'à la... qui semblait une mine inépuisable ?

STRAFFORD

Et l'amour en est une aussi, si les cœurs loyaux pouvaient changer leur sang en or.

LAUD

Tous deux maintenant deviennent stériles ; et je ne dis pas cela comme si j'aimais les parlements ; comme ils ont été dans la main de rois audacieux, mauvais et puissants, les fouets de l'Eglise saignante, je les hais. Il me semble qu'ils peuvent à peine mériter notre crainte.

STRAFFORD

O mon cher suzerain, reprends les biens que tu m'as donnés ; prends avec cela tout ce que je tiens, mais comme un dépôt pour toi, de mon héritage ; ne me laisse plus qu'un corps dénué de tout pour ton service, et une âme n'ayant plus d'autre souci que celui de ta sûreté !.. Mais n'assemble pas un parlement. Cent comme moi consentiront à sacrifier leur fortune, comme ils voudraient verser leur sang avant que.....

LE ROI

Non ! Toi qui les juges, tu n'es qu'un seul homme. Hélas ! Nous serions trop mal avec le ciel, si ce vil monde pouvait montrer beaucoup d'hommes tels que toi, toi, l'homme juste et honorable par excellence ! Il ne sera jamais dit que Charles d'Angleterre a dépouillé

ceux qu'il aimait par peur de ceux qu'il méprise, et il ne déshonorera pas son trône au point d'appauvrir ceux qui doivent l'embellir et le défendre le mieux. Ce que vous dites, cher Strafford, m'inclinerait plutôt à .....

LA REINE

A un parlement ? Est-ce là ta fermeté ? Tu consentirais à présider une assemblée de..... censeurs, pour te faire rétracter tes meilleures résolutions, et choisir les plus mauvaises, quand le mal vient si vite de lui-même ? N'engage pas le mal, avant que le mal vienne.

Souriras-tu donc, quand nos ennemis libertins, revêtus de ta propre autorité usurpée, aiguiseront leur langue sur la réputation d'Henriette ? C'est assez ! Tu ne m'aimes plus ! Elle pleure.

LE ROI

Oh ! Henriette ! Ils s'entretiennent à part.

COTTINGTON à Laud

Nous n'avons pas d'argent ; et tous les expédients de mon Seigneur de Strafford pourront à peine couvrir l'arriéré.

LAUD

Il faut sans délai envoyer une armée dans le Nord, suivie d'une Commission de l'Eglise, avec les plus amples pouvoirs pour éteindre dans le feu et le sang, les larmes, la terreur, et la pitié de l'enfer, l'audace croissante de l'hérésie. Dieu nous donnera la victoire, et la victoire sur l'Écosse nous livrera le lion anglais dompté entre nos mains. Elle nous donnera le pouvoir, et le pouvoir apportera l'or.

COTTINGTON

En attendant, il faut que nous commencions d'abord par où Votre Grâce finit. L'or doit nous donner le pouvoir, ou bien.....

LAUD

Je ne suis pas opposé à l'assemblée d'un parlement. Fortes actions et paroles mielleuses pourraient leur apprendre bientôt à obéir. Ne sont-ils pas une bulle formée par la bouche du monarque, la progéniture d'un léger souffle ? S'ils ne servent pas nos desseins, un mot peut les dissoudre.

STRAFFORD

On pourrait remettre l'engin des parlements jusqu'au moment où je pourrai faire avancer les régiments irlandais ; ils serviront à assurer l'issue de la guerre contre les Ecossais; et, cette partie gagnée (si elle est perdue, tout est perdu !) réunissez l'élite des chefs des rebelles, et appelez-les, si vous voulez, un parlement.

LE ROI

Oh ! que nos pieds soient toujours lents à verser le sang, quelque coupable qu'il puisse être ! Je voudrais toujours épargner l'entêté pays de ma naissance, et détourner de ceux que j'aimai dans ma jeunesse la main furieuse et lacérante de l'Eglise. A Laud Avez-vous parcouru les autres articles !

Archy rentre.

LAUD

Hazlerig, Hampden, Pym, le jeune Harry Vane, Cromwell et d'autres rebelles moins importants se disposent à faire voile au premier vent favorable pour les Plantations.

ARCHY

Où ils pensent fonder une république, comme celle de Gonzalo dans la pièce (1), une république gynœcocœnique et pantisocratique.

LE ROI

Qu'est-ce à dire, drôle ?

ARCHY

La nouvelle politique du diable. L'enfer est le type de toutes les républiques ; Lucifer a été le premier républicain. Voulez-vous entendre la prophétie de Merlin, comment trois poètes « dans un crâne sans cervelle, quand l'aubépine est pleine, feront voile autour du monde et puis retourneront encore ; feront voile autour du monde dans un crâne sans cervelle, et puis retourneront, quand la lune est dans son plein ; » — quand, en dépit de l'Eglise, ils entendront des homélies de quelque longueur ou de quelque forme qu'il leur plaira.

COTTINGTON

Qu'il plaise à Votre Majesté de signer cet ordre pour leur détention.

ARCHY

Si Votre Majesté était tourmentée nuit et jour par la fièvre, la goutte, le rhumatisme, la pierre et l'asthme, etc., et que vous découvriez que ces maladies sont entrées secrètement en conspiration pour vous abandonner, croiriez-vous qu'il fût nécessaire de mettre l'embargo sur le port par lequel elles songent à dépeupler votre royaume troublé ?

(1) *La Tempête* de Shakespeare.

LE ROI

Si la crainte était faite pour les rois, le Fou raille avec sagesse ; mais, dans ce cas..... Ecrivant Voici, milord, l'autorisation ; veillez à ce qu'elle soit immédiatement exécutée dans les formes. Ce démon de malice et de moquerie sera puni.

Tous sortent, excepté le Roi, la Reine et Archy

ARCHY

Allons ! je suis le médecin dont a prophétisé Platon, qui devait être accusé par le confiseur devant un jury d'enfants, qui le trouvèrent coupable sans attendre le résumé, et le pendirent sans bénéfice pour le clergé. Ainsi l'enfant Charles, et la Reine des Cœurs née le jour des Rois, et l'énorme écolier Cottington, et ce petit marmot de Laud, qui réduiraient par la famine un arrêt de « coupable, la mort », s'il était imprenable par composition, ont tous formé un jury contre le pauvre Archy pour leur avoir administré une médecine amère le dernier jour des fêtes.

LA REINE

Pleut-il, maraud ?

LE ROI

Quand il pleut, et que le soleil brille, il pleuvra encore demain ; ne souriez donc jamais avant d'avoir fini de pleurer.

ARCHY

Mais tout est fini maintenant ; comme la colère d'avril de la femme, le doux ciel s'est rasséréné par ses pleurs.

LA REINE

Quelles nouvelles au dehors ? Comment va le monde ce matin ?

ARCHY

Aussi glorieusement qu'une tombe jonchée de fleurs virginales. Il y a un arc-en-ciel. Que Votre Majesté le regarde, car « un arc-en-ciel au matin est l'avertissement du berger » ; et les troupeaux dont vous êtes le pasteur sont disséminés à travers les sommets de la montagne, où chaque goutte d'eau est un flocon de neige, et où le souffle de Mai est aussi perçant que le vent de Janvier.

LE ROI

Les brebis ont pris le loup pour leur berger, mon pauvre garçon ; et le berger, les loups pour leurs chiens de garde.

LA REINE

Mais l'arc-en-ciel était un bon présage, Archy ; il dit que les eaux du déluge sont parties, et ne peuvent plus revenir.

ARCHY

Oui le déluge d'eau salée seulement ; mais celui de larmes et de sang doit encore revenir, suivi du déluge de feu, s'il y a quelque vérité dans les mensonges. — L'arc-en-ciel s'est suspendu sur la cité avec toutes ses boutiques... et ses églises, du nord au sud, comme un pont d'éclair accumulé, rapiécé par la maçonnerie du ciel ; — comme une balance dans laquelle l'ange qui distribue l'heure prochaine pesait cette heure si lourde dont le

poids se fait sentir à présent dans les cœurs les plus légers, avant de ployer les têtes les plus fières sous les plus humbles pieds.

LA REINE

Qui vous a appris ces balivernes, marand ?

ARCHY

Une feuille arrachée d'un vieux livre foulé aux pieds dans la boue. Quant à l'arc-en-ciel... il se mouvait en suivant le mouvement du soleil et... jusqu'au moment où le sommet de la Tour [se couvrit] d'un nuage à sa pointe gauche, et où le palais Lambeth parut aussi noir qu'un roc devant l'autre. Il me sembla voir une couronne figurée sur l'une des pointes, et une mitre sur l'autre. Et comme j'avais entendu dire qu'on trouvait des trésors à l'endroit où l'arc-en-ciel s'éteint sur la terre, je partis, et à la Tour..... Mais je ne veux pas dire à Votre Majesté ce que je trouvai enfermé derrière la fenêtre du cabinet où l'arc-en-ciel s'était évanoui.

LE ROI

Parle, je veux faire de mon Fou ma conscience.

ARCHY

Alors la conscience est un fou. J'y vis un chat pris dans une ratière, j'entendis les rats crier derrière les boiseries ; il me semblait que les souris elles-mêmes se consultaient sur le genre de sa mort.

LA REINE

Archy est chagrin et amer.

ARCHY

Selon la saison, comme soufflent les vents. Mais à l'au-

tre extrémité de l'arc-en-ciel, où la grise pluie le long du gazon et des feuilles se tempérait d'un tendre mélange de violet et d'or dans les prairies au-delà de Lambeth, que croyez-vous que je trouvai à la place d'une mitre ?

LE ROI

L'esprit de Vane peut-être.

ARCHY

Quelque chose d'aussi vain. Je vis une épaisse vapeur voltigeant dans un fossé puant sur la carcasse d'un âne mort, quelques guenilles en lambeaux et des plats brisés, les débris de ce qui servait à engraisser et à parer un ver des vers. Sa Grâce de Canterbury espère entrer dans la nouvelle Jérusalem quelque Dimanche des Rameaux en triomphe sur l'ombre de cet âne.

LA REINE

Assez ! Assez ! Va dire à lady Jane qu'elle mette mon luth avec la musique reçue la semaine dernière d'Italie, dans mon boudoir, et.....

Archy sort

LE ROI

J'irai.

LA REINE

Mon bien-aimé Seigneur, n'avez-vous pas remarqué que le Fou à la fin avait perdu sa gaîté insouciante, et que ses paroles résonnaient comme les échos de nos si tristes craintes ? Que peut-il vouloir dire ? Il me répugnerait de croire que quelque esclave factieux l'a dressé.

LE ROI

Oh ! non ! Il n'est que l'élève de l'Occasion. D'un

côté, nos esprits remplissent les intervalles vides de ses bizarres paroles avec leurs propres conceptions, de même que dans les images des nuages d'été, ou celles des charbons de feu d'hiver, les désœuvrés trouvent les ombres parfaites de leurs fertiles pensées ; et de l'autre, les terreurs du temps sont semées par la Rumeur errante dans tous les esprits ; et c'est dans les plus légers et les plus petits que se voit le mieux le courant du vent qui s'approche.

LA REINE

Votre cervelle est bouleversée par ses profondes pensées. Venez, je veux chanter pour vous ; essayons ces airs d'Italie ; et, en passant dans la galerie, nous déciderons où il faut pendre ce Corrège, la Vierge Mère avec son enfant, né Roi du ciel et de la terre, et dont le règne est le salut des hommes. Et vous verrez dans son berceau une miniature de vous-même endormie, gravée sur le cœur par l'infaillible amour, plus ressemblante que n'en a jamais fait quelque Van Dyck, un type pour ton âge à venir ; sur sa douce beauté j'ai mille fois pleuré de joie, et aujourd'hui j'y pleurerais de chagrin, si je ne pensais qu'après que nous seront morts, nos destinées renaîtront avec éclat en lui, et que les angoisses qui nous consument au sujet de notre pesante couronne la rendront brillante et glorieuse comme une guirlande de rayons du ciel pour son cher front innocent.

LE ROI

Chère Henriette !

## SCÈNE III

La Chambre Etoilée. — LAUD, JUXON, STRAFFORD, et autres comme juges. PRYNNE, comme prisonnier, puis BASTWICK.

LAUD

Qu'on amène le prisonnier Bastwick ; que le clerc lise sa sentence.

LE CLERC

« Il paiera cinq cents livres au roi, perdra les deux oreilles, il sera marqué au fer rouge sur la joue et le front, et emprisonné dans le château de Lancaster, aussi longtemps qu'il plaira à la Cour. »

LAUD

Prisonnier, si vous avez quelque chose à dire qui puisse empêcher cette sentence d'avoir son effet, parlez.

JUXON

Si vous pouvez plaider les circonstances atténuantes, parlez.

BASTWICK

Oui, Messeigneurs. Si, comme les prélats, j'étais un envahisseur du pouvoir royal, un contempteur public de la parole de Dieu, un profane, un idolâtre, un papiste, un superstitieux, impie dans le cœur et les actes tyranniques, vide de sens, d'honnêteté et de tempérance ; si Satan était mon Maître, comme il est le leur ; — je n'aurais garde de faire de notre Dieu le type universel ;

si j'étais un ennemi de Dieu et du Roi et de tous les gens de bien, comme vous l'êtes, je mériterais votre fortune redoutable et votre prospérité dorée, qui lorsque, vous vous réveillerez du dernier sommeil, se changera en capuchons et en robes de feu éternel. Mais, tel que je suis, ne m'enviez pas, je vous en conjure, la seule faveur terrestre que vous puissiez m'accorder, et qu'à mon avis je puisse dignement accepter de vos mains, le mépris, la mutilation, et l'emprisonnement; [je supporterai tout], comme a fait mon maître, en attendant que le royaume du Ciel descende sur la terre, ou que la terre devienne comme une ombre absorbée dans la lumière du Ciel. Quelques années tumultueuses passeront, et ne laisseront aucun débris de ce qui oppose sa volonté à ceux dont le pouvoir est dans la volonté.

LAUD

Officier, conduisez le prisonnier à la barre, et qu'on lui fende la langue pour son insolence.

BASTWICK

Tant que cette main tiendra une plume.....

LAUD

Que ses mains.....

JUXON

Arrêtez! prenez garde, mon Seigneur! La langue, qui maintenant parle sans inspirer la terreur, interprèterait, une fois muette, le tonnerre du ciel à notre détriment ;..... et les mains, qui maintenant n'écrivent que leur propre honte, pourraient, avec des moignons sanglants, signer notre propre mort.

LAUD

Il y aurait parmi les hommes beaucoup trop de pitié, si tous les ministres de la vengeance du Ciel reculaient ainsi devant l'expiation terrestre. Quant à moi, je pourrais souffrir ce que j'infligerais.

Bastwick sort suivi des gardes.

Qu'on introduise le Lord évêque de Lincoln.

A Strafford.

Ne savez-vous pas, qu'en saisissant pour dix mille pounds sur ses livres et son mobilier à Lincoln, on trouva ces scandaleuses et séditieuses lettres envoyées par un certain Osbaldistone, qui s'est enfui ? En disant cela je ne veux pas toucher à sa pauvre personne ; je ne parle que de l'office qui devait la rendre sainte, fût-elle aussi vile qu'elle a toujours été irréprochable. Remarquez aussi, mon Seigneur, que cette expression frappe Sa Majesté, si je ne me trompe.

Entre l'évêque Williams, gardé.

STRAFFORD

Il serait politique et juste que Williams goûtât au fruit amer de son alliance avec les schismatiques. Mais vous, mon Seigneur archevêque, qui reconnaissiez que votre première promotion était due à sa faveur, qui avez grandi sous son sourire...

LAUD

C'est pourquoi je voudrais demander à cette Haute Cour l'office de son juge, afin qu'on voie bien, comme cela est, que moi, en m'élevant jusqu'à revêtir cette robe sacrée, j'ai mis de côté toute préférence mondaine, tout sentiment de distinction et de personnes, toute

autre pensée que celle du service de l'Eglise. Evêque de Lincoln !

WILLIAMS

Silence, orgueilleux chef de la hiérarchie ! Je connais ma sentence, et je reconnais qu'elle est juste. Tu veux me récompenser moins que je ne mérite.....

## SCÈNE IV

HAMPDEN, PYM, CROMWELL, sa FILLE et le jeune SIR HARRY VANE

HAMPDEN

Angleterre, adieu ! Toi qui as été mon berceau, tu ne seras jamais ma prison ou mon tombeau ! Je gardais ce que j'ai hérité de toi comme un gage de cet héritage de liberté que tu as vendu pour le sourire de ton spoliateur ; comment t'appellerai-je, Angleterre, ou mon pays ? — Le vent se lève-t-il ?

VANE

Les girouettes sont immobiles sur les tours de l'abbaye. Les éclairs d'argent de l'étoile du soir, en dépit de la fumée de la cité, disent que le vent du Nord règne dans l'air supérieur. Remarque aussi la fuite de ce nuage aux ailes floconneuses, voguant en travers de Ste-Marguerite.

HAMPDEN

Salut, rapide héraut de la tempête ! Le rude pilote qui guidera les cœurs libres comme le sien, à des royaumes aussi purs que toi, au delà des atteintes de la tyrannie, au delà des toiles de cette araignée gonflée... au delà

des malédictions, des calomnies et des mensonges des prêtres athées !.... Et toi, belle étoile, dont le rayon se couche sur l'immense atlantique, en travers de ses zones de tempête et de calme, brillante comme le sentier qui conduit à une demeure aimée, oh! éclaire-nous vers les îles de la contrée du soir ! Semblables à des Edens flottants bercés dans la lueur du soleil couchant, à travers le brouillard lointain des années touchées par l'espérance qui s'en va, elles rayonnent ! Régions solitaires, où les pauvres dupes et victimes du pouvoir n'ont jamais encore apaisé la sauvage terreur des rois avec le plus pur sang de leurs très nobles cœurs; dont la rosée est encore pure des larmes de ceux qui s'éveillent pour pleurer chaque jour les malheurs sur lesquels il se lève; dont l'air sacré et silencieux ne connaît encore aucun écho des blasphèmes formels; où des rites impies ne faussent pas le culte libre de l'homme en le détournant du Dieu qui nous aime au pauvre ver qui nous envie son amour ! Reçois, toi jeune [monde] de Paradis, ces exilés venus du vieux monde plein de péchés ! . . .

Ce climat glorieux, ce firmament, dont les lumières dardent une influence adoucie à travers leur voile d'atmosphère pâle et bleue ; dont les larmes entretiennent la verdure qui pave cette humide terre qui nourrit tout ; ce vaporeux horizon, dont le vague circuit est bastionné par la mer qui l'entoure de ses flots, repoussant l'invasion de ses tours sacrées, pèse sur moi comme la grille d'un cachot, une basse et sombre voûte, un mur humide et étroit. L'univers sans bornes devient une cellule trop étroite pour l'âme qui reconnaît un maître ; tandis que le coin le plus repoussant de cette immense prison, l'Angleterre, est un nid de paix ber-

çante bâti sur les hauteurs de la montagne, pour ceux qui ont les esprits d'aigle des hommes libres, qui errent en liberté à travers le ciel et la terre, qui méprisent l'orage du temps, et contemplent la lumière de la vérité, et reviennent couver des pensées qui ne peuvent mourir et ne peuvent être repoussées. Semblables à des aiglons flottant dans le ciel du temps, ils planent au-dessus de leur proie, et s'abattront à travers palais et temples frappés du tonnerre . . . . . .

## SCÈNE V

ARCHY

J'irai vivre sous le lierre qui couvre la terrasse, et compter les larmes versées sur ses vieilles racines, pendant que le vent chantera la chanson :

« Un oiseau privé de sa compagne se percha gémissant sur un rameau d'hiver. »

Il chante.

« O mon Dieu ! l'alouette et le hibou ! L'une s'envole au matin, et l'autre gémit la nuit; seul le rossignol, pauvre âme folle, chante comme le fou dans les ténèbres et dans la lumière :

« Un oiseau privé de sa compagne se percha pleurant son amour sur un rameau d'hiver; le vent gelé éclata en haut, le courant glacial en bas.

« Il n'y avait plus de feuilles sur la forêt nue, plus de fleurs sur la terre, et peu de mouvement dans l'air, excepté le bruit des roues du moulin. »

1822.

# LE TRIOMPHE DE LA VIE

Aussi rapide qu'un esprit qui se hâte à sa tâche de gloire et de bien, le Soleil jaillit, se réjouissant dans sa splendeur, et le masque de ténèbres tomba du front de la terre éveillée. Les autels sans fumée des neiges de la montagne s'enflammèrent au-dessus des nuages cramoisis, et à la naissance de la lumière l'horizon de l'océan apparut, pendant que les oiseaux le saluaient de leur chant du matin. Toutes les fleurs dans le champ ou la forêt, ouvrant leurs tremblantes paupières aux baisers du jour, et balançant leurs encensoirs dans le radieux élément, allumèrent leur encens d'orient au nouveau rayon et brûlèrent lentement et sans se consumer, envoyant leurs soupirs odorants dans l'air souriant ; et chacun à son tour, continents, îles, océans, et tout ce qui porte en soi la forme et le caractère d'un moule mortel, se levèrent en même temps que le Soleil leur père, pour porter la portion de la tâche qu'il avait autrefois entreprise à lui seul, et qu'il leur imposait à leur tour.

Mais moi, dont les pensées qui doivent rester inexprimées étaient demeurées aussi éveillées que les étoiles qui diamantent le cône de la nuit, maintenant qu'elles étaient endormies, j'étendis mes membres épuisés sous le tronc blanchi qu'un vieux châtaignier jetait en travers de l'escarpement d'un vert Apennin. Devant moi fuyait la nuit ; derrière moi se levait le jour; l'abîme était à mes pieds, et le ciel sur ma tête ; — quand une étrange extase s'empara de ma fantaisie ; ce n'était pas le som-

meil, car l'ombre qu'elle jetait était si transparente qu'à travers la scène s'y voyait aussi claire qu'apparaissent le soir les collines, quand un voile de lumière est tiré sur elles ; et je reconnus que j'avais senti la fraîcheur de cette aurore baigner dans la même froide rosée mon front et ma chevelure ; et je me voyais assis sur le même talus de la clairière, sous les mêmes rameaux, et j'entendais les mêmes oiseaux, les mêmes fontaines, le même océan converser doucement en musique à travers l'air enamouré. Alors une vision roula sur ma cervelle.

Comme j'étais dans cette extase de prodigieuse pensée, voici quelle fut la marche de mon songe éveillé :

Il me sembla que j'étais assis près d'une voie publique jonchée d'une épaisse poussière d'été ; et un grand torrent de peuple s'y pressait de çà de là, aussi nombreux que les moucherons dans la lueur du soir ; ils se précipitaient tous en avant, cependant aucun ne semblait savoir où il allait, ni d'où il venait, ni pourquoi il faisait partie de cette multitude, et ainsi était porté au milieu de la foule, comme à travers le ciel une des innombrables feuilles de la bière de l'été. Vieillesse et jeunesse, virilité et enfance apparaissaient mêlées dans le même formidable torrent ; les uns fuyant une chose qu'ils craignaient, et d'autres cherchant l'objet que ceux là redoutaient ; d'autres, comme s'ils marchaient vers la tombe, avaient les yeux fixés sur les vers qu'ils foulaient rampant sous leurs pieds ; et d'autres marchaient lugubrement dans l'obscurité de leur propre ombre et l'appelaient la mort ; quelques-uns la fuyaient comme si c'était un fantôme, à moitié évanouis dans la douleur d'une haleine impuissante. Mais de plus nombreux, avec des mouvements qui se croisaient l'un l'autre, poursuivaient

ou fuyaient les ombres qui tombaient des nuages, ou les oiseaux perdus dans l'éther de midi, sur ce chemin où jamais les fleurs ne poussèrent; et, fatigués de leur vain labeur, épuisés de soif, ils n'entendaient pas les fontaines dont la mélodieuse rosée jaillissait à jamais de leurs retraites moussues, et ne sentaient pas la brise qui du sein de la forêt parlait de sentiers herbeux et de clairières parsemées d'ormes en voûte, et de fraîches grottes, et de talus de violettes où couvaient de doux rêves; mais ils poursuivaient comme auparavant leur sérieuse folie.

Et, comme je regardais, il me sembla que dans le chemin la foule devenait plus farouche, comme les bois en juin, quand le vent du Sud secoue le jour éteint; et qu'une froide lueur, plus intense que le midi, mais froide comme la glace, de sa lumière aveuglante obscurcissait le soleil, comme celui-ci obscurcit les étoiles.

De même que la jeune lune, — quand sur les limites ensoleillées de la nuit sa blanche coquille tremble dans l'air cramoisi, pendant que la tempête dormante ramasse ses forces, — porte, comme le héraut de sa venue, le spectre de sa mère morte, dont la forme vague se penche dans le sombre éther du siège de son enfant; ainsi vint un char sur l'ouragan silencieux de sa propre splendeur jaillissante; et une Forme y était assise, comme déformée par les ans, sous un sombre capuchon, et un double manteau, tapie dans l'ombre d'une tombe. Et sur ce qui semblait sa tête, un crêpe semblable à un nuage était plié, une brume et faible obscurité éthéréenne tempérant la lumière. Sur le timon du char une Ombre, ayant le visage de Janus, guidait cet attelage ailé de stupeur. Les formes qui le traînaient se perdaient

dans de rapides éclairs ; j'entendais seulement sur le doux courant de l'air la musique de leurs ailes toujours en mouvement. Les quatre faces du conducteur du char avaient toutes leurs yeux bandés. La rapidité par devant et l'aveuglement par derrière ne servent pas à grand'-chose, alors les rayons qui éclipsent le soleil sont comme s'ils n'étaient pas ; ou bien cette forme, avec ses yeux bandés, pouvait percer la sphère de tout ce qui se fait, a été fait, ou doit être fait. Ainsi le char était mal guidé ; mais il passait rapidement avec une solennelle majesté. La foule s'ouvrit sur son passage ; et je me levai, hagard, ou crus me lever, si grande était la puissance de l'extase ; et je vis, semblables à des nuages sur l'ouragan de tonnerre, ces millions d'hommes avec des chants féroces et des danses de maniaques s'agiter en fureur autour de lui. Tels étaient les transports d'allégresse, lorsque pour saluer l'arrivée de quelque conquérant, la Rome impériale, du sénat, du forum et du théâtre, versait sa mer vivante, quand sur des têtes libres elle avait mis un joug, sous lequel elles se courbaient bientôt. Un cortège triomphal achevait la similitude ; car derrière le char roulant était traînée une multitude captive : tous ceux qui avaient vieilli dans le pouvoir ou la misère ; tous ceux qui avaient tyrannisé leur temps par l'action ou la souffrance, et dont la vie s'épuisait jusqu'à la dernière goutte dans le bien-être ou la douleur, si bien que le tronc survivait à la fois au fruit et à la fleur ; tous ceux dont la gloire ou l'infamie doit grandir jusqu'à ce que le grand hiver couche pour toujours avec eux la forme et le nom de cette verte terre ; tous, excepté le petit nombre de ces hommes sacrés qui n'avaient pu ployer leurs esprits devant les conquérants, mais qui, aussitôt après

avoir touché le monde de leur vivante flamme, avaient, comme des aigles, repris leur vol pour leur midi natif. Quant à ceux qui avaient dédaigné le diadème, les trônes et les gemmes de la terre.... d'Athènes ou de Jérusalem, on ne les voyait ni parmi les puissants captifs, ni parmi la foule libertine qui les suivait, ou parmi ceux qui marchaient devant, farouches et obscènes. La danse sauvage se démène follement à l'avant-garde, et ceux qui la conduisent, rapides comme des ombres sur le gazon, devancent le char, et sans repos se mêlent l'un à l'autre dans une orageuse mesure aux sons de la farouche musique à mesure qu'elle devient plus sauvage. Torturés par leur agonie de plaisir, en proie aux convulsions, et tournoyant sur les rapides tourbillons de ce furieux Esprit dont le mal a charmé les criminels loisirs depuis que le monde a commencé, ils rejettent la tête en arrière et dénouent leur chevelure ondoyante ; et dans leur danse autour de celle qui obscurcit le soleil, vierges et jeunes garçons agitent en l'air leurs bras sauvages, pendant que leurs pieds vacillent. Ils reculent, puis, penchés dans l'atmosphère l'un de l'autre, ils s'allument invisiblement, et en s'enflammant, semblables à des phalènes attirées et repoussées par la lumière, ils ne cessent d'aller et de venir, retournant toujours à leur brillante destruction, jusqu'à ce que (comme deux nuages poussés dans la même vallée, qui ébranlent les montagnes en mêlant leurs éclairs, et meurent en pluie), la bande enflammée, qui soutenait leurs natures, se rompe, pendant que le choc retentit toujours. Un tombe sur le chemin, puis un autre, inanimés, unis dans la même désolation.

Cependant, avant que je puisse voir où, le char a passé sur eux, — et je ne trouve d'autre trace qu'une

espèce d'écume semblable à celle que le courroux de l'océan laisse sur le rivage désert. Par derrière, des vieillards, hommes et femmes, honteusement débraillés, secouent leurs cheveux gris dans le vent insultant, et suivent la danse avec leurs membres décrépits, s'efforçant en clopinant d'atteindre la lumière, qui les laisse toujours plus loin en arrière, et dans une ombre plus profonde. Cependant, avec leur volonté impuissante, ils n'en tournent pas moins (quoique des ombres spectrales s'interposent autour de chacun d'eux), et accomplissent leur tâche, et tombent dans la poussière d'où ils sont sortis, et la corruption jette un voile sur leurs cadavres gisants, et le passé accomplit en ceux-ci, comme en ceux-là [son œuvre.]

Frappé au cœur par cette triste pompe, je me dis à moitié en moi-même : « Que veut dire ceci ? Quelle est cette forme qui est dans le char ? Et pourquoi... » J'allais ajouter : « Tout ici est mal ? » Mais une voix répondit : « La Vie ! » Je me retournai, et je reconnus (ô ciel ! aie pitié de moi pour une telle misère !) que ce que j'avais pensé n'être qu'une vieille racine poussant étrangement tordue au flanc de la colline était en vérité un de ceux de cette foule abusée, et que l'herbe qui me semblait pendre si longue et si blanche n'était que sa chevelure décolorée ; et que les trous qu'il cherchait vainement à cacher étaient ou avaient été des yeux.

« Si tu le peux, garde-toi de te joindre à la danse, dont j'aurais bien fait de m'abstenir, » dit l'affreuse Figure (répondant à ma pensée). « Je veux te dévoiler ce qui nous a conduits moi et mes compagnons à cette profonde abjection, et t'exposer la marche du cortège depuis le matin. Si ta soif de connaître n'est pas alors

étanchée, tu pourras continuer de le suivre jusqu'à la nuit ; moi, je suis fatigué. » Alors, comme un homme qui chancelle sous le poids de ses propres paroles, il s'arrêta de lassitude ; et avant qu'il pût reprendre, je lui criai : « Et d'abord, qui es-tu ? » — « Avant que tu ne te souviennes, je craignais, aimais, haïssais, souffrais, agissais et mourais ; et, si l'étincelle dont le Ciel a éclairé mon esprit avait reçu un plus pur aliment; la corruption n'hériterait pas ainsi aujourd'hui d'une grande partie de ce qui fut autrefois Rousseau, et ce déguisement ne souillerait pas celui qui aurait dû dédaigner de le porter. Si aujourd'hui je suis éteint, cependant mille flambeaux sont sortis de l'étincelle que je portais. »

— « Et qui sont ceux qui sont enchaînés au char ? » — « Les sages, les grands, ceux qui ne sont pas oubliés, — ceux qui ont porté mitres et casques et couronnes, ou guirlandes de lumière, signes de l'empire de la pensée sur la pensée. Leur science ne leur a pas appris ceci, se connaître soi-même ; leur puissance n'a pu se rendre maîtresse du mystère intérieur, et, au lieu du matin de la vérité qu'ils simulaient, la profonde nuit les a saisis avant le soir. » — « Qui est celui-ci, avec son menton sur sa poitrine, et les mains croisées sur sa chaîne ? » — « L'enfant d'une heure farouche. Il voulut gagner le monde, et perdit tout ce que le monde contenait de grandeur, détruit dans son espérance ; et il aurait perdu plus de gloire et de paix que la vertu même ne peut en conquérir, sans le bonheur qui le porta sur ses ailes d'aigle jusqu'au sommet d'où mille autres étaient déjà tombés, comme Napoléon tomba. » Je sentis ma joue s'altérer en voyant passer l'ombre, dont l'étreinte

avait laissé le monde géant si faible que le moindre pygmée lui lançait une ruade. Et je souffris profondément, en pensant comment le pouvoir et la volonté en opposition l'un à l'autre gouvernent notre vie mortelle, et pourquoi Dieu a voulu que le bien et les moyens du bien fussent irréconciliables ; et de désespoir, je dédaignais presque de repaître le désir de mes yeux de la vision des temps qui furent, et qui ont à peine cessé d'être.

« Vois-tu, me dit mon guide, ces spoliateurs spoliés, Voltaire, Frédéric et Paul, Catherine et Léopold, despotes, démagogues, et sages,... nom dont le monde vénère toujours l'antiquité ? Car dans la bataille qu'ils engagèrent avec la Vie, la Vie resta victorieuse. Je ne fus vaincu que par mon propre cœur, que ni l'âge ni les larmes, ni l'infamie, ni aujourd'hui la tombe, ne sauraient borner à son objet. » — « Qu'ils passent ! » criai-je ; « le monde et sa mystérieuse destinée n'ont pas encore acquis assez de gloire pour que je désire rendre un culte à ceux qui ont fait paraître sur son faux et fragile miroir de nouvelles figures effacées comme les anciennes. » — « Des figures toujours nouvelles s'élèvent sur la bulle, quelques couleurs que vous leur donniez. Comme ceux qui nous ont précédés, nous n'avons fait que jeter nos ombres sur elle pendant qu'elle passait. Mais remarque comment sont enchaînés au char triomphal les puissants fantômes d'un jour plus reculé. Tout ce qu'il y a de mortel dans le grand Platon y expie la joie et la douleur que son maître n'a pas connues. L'étoile qui présidait à sa destinée était beaucoup trop belle ; et la vie, où depuis longtemps cette fleur du Ciel ne croissait pas, conquit par l'amour ce cœur que

l'or, ou la peine, ou l'âge, ou l'indolence, ou l'esclavage ne pouvaient vaincre. Près de lui marche le.... couple, le Tuteur et son Pupille (1), dont l'empire fut bientôt aussi dompté qu'un vautour à la chaîne. Le monde s'obscurcit sous l'aile de l'un, celui qu'au milieu du troupeau des conquérants la gloire distingua pour en faire son mignon armé du tonnerre; l'autre survécut longtemps aux malheurs et aux guerres, ayant pour trône les pensées des hommes ; et il aurait toujours gardé la jalouse clef des portes éternelles de la vérité, si l'esprit d'aigle de Bacon n'avait pas jailli comme l'éclair du sein des ténèbres. Bacon força le Protée de la Nature à s'éveiller de son sommeil, et à le conduire aux cavernes qui recélaient le trésor des secrets de son règne. Vois les grands Bardes d'un temps plus ancien, qui étouffèrent les passions qu'ils chantèrent, comme on peut le voir d'après l'influence de leurs chants; leur vivante mélodie tempère sa propre contagion dans les veines de ceux qui en sont infectés. J'ai souffert ce que j'ai écrit, ou une peine encore plus vile; et ainsi mes paroles renferment des semences de misère. . . . . »

Puis il me montra une compagnie, au milieu de laquelle j'eus bien vite reconnu les héritiers du crime de César, depuis lui jusqu'à Constantin ; les chefs despotes, dont la force et les pièges meurtriers fondèrent mainte lignée portant le sceptre, et étendirent au dehors le fléau de l'or et du sang ; et Grégoire et Jean, et les hommes divins qui s'élevèrent comme des ombres entre l'homme et Dieu, jusqu'à ce que cette éclipse toujours suspendue sur le ciel fût adorée par le monde

(1) Aristote et Alexandre.

qu'ils foulaient aux pieds, à la place du soleil vrai qu'elle étouffait. « Leur pouvoir ne leur a été donné que pour détruire », reprit mon guide ; — « je suis un de ceux qui ont créé ne fût-ce qu'un monde d'agonie. »

— « D'où viens-tu, et où vas-tu ? Comment a commencé ta course ? » dis-je, « et pourquoi ? Mes yeux sont malades de ce flot perpétuel de peuple, et mon cœur malade d'une seule triste pensée ; parle ! »

— « D'où je viens, je crois en partie le connaître ; comment et par quels chemins j'ai été amené à ce terrible passage, il me semble que tu peux le deviner toi-même. Pourquoi cela devait être, mon esprit ne va pas jusque-là ; où le conquérant me pousse-t-il ? je le sais encore moins. Mais toi, suis-le, et de spectateur deviens acteur ou victime dans cette misère ; et alors ce que tu voudras savoir, je pourrai l'apprendre de toi. — Maintenant écoute : à l'aube d'Avril, alors que le sommet des fôrêts commence à s'allumer de vert étincelant, touché par le climat d'azur de la jeune saison, j'étais couché endormi au pied d'une montagne dont le baillement depuis des siècles inconnus avait ouvert une caverne élevée et profonde. De cette caverne sortait un gentil ruisselet, dont l'eau, comme l'air limpide, inclinait sur son calme passage les herbes molles, et entretenait éternellement humides les tiges des douces fleurs, et emplissait le bocage de murmures qu'on ne pouvait entendre sans oublier tout plaisir et toute peine, toute haine et tout amour, connus avant cette heure de repos. Là une mère endormie ne rêverait plus de l'enfant unique mort un soir sur son sein ; un roi ne pleurerait plus la couronne dont son front a été dépossédé, quand le Soleil s'attardait sur le parquet de l'océan pour dorer

la nouvelle prospérité de son rival ; tu oublierais alors de déplorer en vain des maux, qui, s'ils sont vraiment des maux, ne peuvent attendre de toi aucun remède ; aucun autre sommeil n'en étouffera la pensée, aucune autre musique ne les effacera de la mémoire ; tant est doux et profond ce charme d'oubli. Avant ce sommeil, la vie a-t-elle été le ciel que j'imagine, ou un enfer comme cet âpre monde où je m'éveille pour pleurer ? Je ne le sais pas. Je me levai, et pendant quelque temps, la scène des bois et des eaux sembla garder, quoiqu'il fît alors grand jour, la douce trace d'une lumière plus divine que celle que le commun soleil verse sur la commune terre, et tout le lieu était rempli de sons magiques formant le tissu d'une mélodie d'oubli, confondant le sens au milieu des eaux glissantes et des ombres brunies. Et comme je regardais, la brillante omniprésence du matin ruissela à travers les cavernes de l'orient, et l'image du Soleil avec un intense rayonnement enflamma les eaux de la source qui étincela comme de l'or, et traversa tout le bouquet de la forêt d'un labyrinthe de feu d'émeraude. Là se tenait debout, au milieu du Soleil, — comme le Soleil au milieu de l'éclat de sa propre gloire sur le parquet vibrant de la fontaine pavée de rayons étincelants — une Forme toute de lumière, qui d'une main versait la rosée sur la terre, comme si elle eût été l'aurore ; et l'invisible pluie chantait toujours une musique d'argent sur la clairière moussue, et devant moi sur l'herbe sombre Iris avait étendu son écharpe bariolée. Dans sa main droite elle portait une coupe de cristal, ombragée de brillant népenthe ; l'éblouissante splendeur tomba d'elle lorsqu'elle se mit en mouvement sous la masse de la

profonde caverne ; et, avec des pieds si tendres que leur empreinte ne troublait pas le miroir de ses eaux, elle glissa sur la rivière, inclinant sa tête sous les sombres rameaux ; jusqu'à ce que sa belle chevelure, semblable à celle d'un saule, balayât le sein du courant qui soupirait avec délices pour être son oreiller. Comme un amoureux est emporté dans un rêve sur des lacs pavés de lis au milieu d'une brume d'argent vers une merveilleuse musique ; ainsi cette forme semblait, tantôt fouler les vagues de ses pieds qui baisaient l'écume dansante, tantôt glisser le long de l'air qui solidifiait la molle améthyste, ou le long des pâles rayons du matin qui tombaient parmi les arbres, ou des douces ombres des arbres. Et ses pieds, au milieu même du chant incessant des feuilles et des vents et des vagues et des oiseaux et des abeilles et des gouttes qui tombaient, se mouvaient dans une cadence nouvelle, mais aussi douce que sur la brise d'un soir d'été s'élançant du lac, une forme de rosée d'or, entre deux rocs, sous le rayon oblique de la lune levante, danse dans le vent, là où jamais aigle n'a volé. Et toujours ses pieds, non moins que la suave mélodie au son de laquelle ils se mouvaient, semblaient avec leurs mouvements effacer les pensées de celui qui les regardait. Et bientôt tout cela sembla comme s'il n'avait pas été ; et l'esprit de celui qui regardait fut tout entier répandu sous ses pieds comme des cendres ; et elle, pensée par pensée, foulait ses étincelles dans la poussière de la mort, comme le Jour, sur le seuil de l'Est, foule aux pieds les lampes de la nuit, jusqu'à ce que le souffle des ténèbres illumine de nouveau jusqu'au dernier des yeux vivants du Ciel. Elle marchait comme le jour, faisant de la nuit un rêve.

« Et, avant qu'elle cessât de se mouvoir, comme quelqu'un qui est suspendu entre le désir et la honte, je dis : — Si, comme il semble, tu viens du royaume qui n'a pas de nom dans cette vallée du rêve éternel, montre-moi d'où je viens, et où je suis, et pourquoi je suis ; ne disparais pas sur le courant qui passe ! — Lève-toi et apaise ta soif — fut sa réponse. Et, comme un lis fermé frappé de la baguette de l'alchimie vitale de la rosée du matin, je me levai : et obéissant à son doux commandement, je touchai de mes lèvres épuisées la coupe qu'elle portait ; et soudain ma cervelle devint comme un sable, où la première vague a plus qu'à moitié effacé la trace du daim au désert Labrador, tandis que le loup devant qui il fuit épouvanté laisse sa trace visiblement empreinte sur le rivage, jusqu'à ce qu'éclate la seconde vague ; ainsi à ma vue éclata une nouvelle vision inconnue jusqu'alors. Et la belle Forme s'évanouit dans la lumière approchante, de même que voile par voile la splendeur silencieuse tombe goutte à goutte de Lucifer au milieu des chrysolites du soleil levant avant qu'il ne teigne les sommets des montagnes. Et, de même que la présence de cette très belle planète, quoique invisible, se fait sentir à celui qui espère que ce jour pourra finir comme il a commencé, dans ce sourire d'étoile, dont la lumière est comme la senteur d'une jonquille éventée par les brises du soir, ou la douce note dans laquelle le berger de Brescia exhale ses chères plaintes, ou la caresse qui a changé en joie son sommeil fatigué ; — ainsi je reconnus dans ce terrible excès de lumière la présence de cette Forme qui marchait sur le courant, pendant que je marchais à travers le désert, plus vague qu'un rêve à l'apparition du jour, le fantôme d'une forme

de rêve oubliée, une lumière du ciel dont le rayon à moitié éteint à travers le jour malade où nous nous réveillons pour pleurer, brille, pour toujours cherché, pour toujours perdu. Ainsi cette Forme garda son obscure attitude à côté de mon sentier, aussi silencieuse qu'un fantôme.

« Mais la nouvelle Vision, et le char froid et brillant, avec une rapidité solennelle et une musique étourdissante, traversait la forêt ; et, comme si elle revenait triomphalement de quelque terrible guerre, la foule tumultueuse exaltait avec fureur la fortune de son étoile. Les plumes vermillon, vertes et azur d'Iris avaient élevé un arc de victoire mouvant au-dessus de son pavillon aux ailes de vent ; et au dessous une gloire éthéréenne revêtait le désert ; et bien loin devant elle fuyait la tempête de splendeur qui empêchait l'ombre de tomber de la feuille et de la pierre. Dans cette lumière, la foule ressemblait à des atômes qui dansent dans un rayon de soleil. Les uns, sur le nouveau tapis de fleurs qui rehaussaient la verdure du désert, jouaient, oubliant la marche rapide du char ; d'autres étaient debout, regardant, jusqu'à ce que dans l'ombre de la grande montagne sa lumière les laissât dans l'obscurité ; d'autres le dépassaient : d'autres formaient des cercles autour de lui, comme des nuages nageant autour de la lune élevée dans un brillant océan d'air ; un plus grand nombre suivaient, en chantant un hymne triomphal, le char et les captifs qui y étaient enchaînés. Mais tous, comme des bulles sur un courant tourbillonnant, tombèrent à la fin dans le même sillon et furent emportés en avant. Je fus balayé dans la multitude. Les très douces fleurs ne m'arrêtaient plus ; plus l'ombre et la solitude ;

plus ce chant léthéen du courant qui tombe ; plus le fantôme de cette Forme aurorale qui marchait sur ses eaux mouvantes ; mais au milieu des vagues furieuses de cet ouragan humain je plongeais, et ouvrais mon sein nu à l'influence de cette froide lumière, dont l'atmosphère est si vite délétère.

« Avant que le char eût commencé à gravir l'escarpement opposé de cette mystérieuse vallée, je vis un prodige digne de la rime de celui que, des plus basses profondeurs de l'enfer à travers tout paradis et à travers toute gloire, l'amour conduisit dans la sérénité et qui revint pour dire les paroles de haine et de douleur : la prodigieuse histoire de la transformation de toutes choses excepté de l'Amour ; car, sourd comme est une mer toute blanche de colère, le monde ne peut entendre les douces notes au son desquelles se meut la sphère dont la lumière est une mélodie pour les amants. Oui, un prodige digne de sa rime ! Le bosquet se remplit d'ombres épaisses jusque dans ses plus intimes retraites ; la terre se couvrit de gris fantômes : et l'air se peupla de sombres formes, comme lorsque voltige un troupeau de vampires devant le rayon du soleil tropical, jetant, avant le soir, une étrange nuit sur quelque île indienne. Ainsi les fantômes se répandirent tout alentour ; les uns jetaient derrière eux des ombres d'ombres, et cependant différentes d'elles-mêmes ; d'autres comme des aiglons sur leur aile se perdaient dans la blancheur du jour ; d'autres, comme des sylphes, dansaient sous mille formes inimaginées sur les courants ensoleillés et les brisants herbeux ; et d'autres étaient assis babillant comme des singes sans repos sur leurs vulgaires mains ; quelques-uns faisaient un berceau avec les capes d'hermine des

manteaux royaux ; quelques autres se perchaient sur la tiare des pontifes, comme des vautours ; d'autres jouaient sous la couronne qui avait ceint de pouvoir le front d'un enfant ou d'un idiot, et y faisaient leur nid. De vieux squelettes étaient assis couvant leurs petits nus sous l'ombre de leurs ailes de démon, et riaient de leurs yeux morts pour reprendre le pouvoir délégué dont ces vers s'étaient revêtus pour régner et faire de cette terre leur charnier. D'autres plus humbles, semblables à des faucons, perchaient sur le poing d'hommes vulgaires et planaient autour de leurs têtes ; ou, comme de petits moucherons et cousins, aussi épais qu'un brouillard le soir sur les marécages, se pressaient en foule autour du front des hommes de loi, des hommes d'État, des prêtres et des théoriciens ; d'autres, comme des flocons de neige décolorés, sur les plus beaux seins et les chevelures les plus ensoleillées tombaient et se fondaient à l'éclat de la jeunesse qu'ils éteignaient ; et, comme des larmes, ils voilaient les yeux des paupières épuisées desquels ils pleuvaient en gouttes de chagrin. Je fus instruit d'où venaient ces formes qui tachaient ainsi le sentier où nous marchions.

Après quelque temps, de chaque forme la beauté lentement s'évanouit ; de chaque membre le plus ferme et de chaque face la plus belle la force et la fraîcheur tombèrent comme de la poussière, et laissèrent l'action et la forme dépouillées de la grâce de la vie. Le front de marbre du jeune homme se rida de souci ; et dans ces yeux où naguère rayonnait l'espérance, le désir, semblable à une lionne privée de son dernier petit, jeta une dernière lueur avant de mourir ; de chacun dans cette grande foule sortirent sans repos ces ombres, aussi

nombreuses que les feuilles mortes qui s'envolent un soir d'automne d'un peuplier. Chacune d'abord se ressemblait à elle-même et elles se ressemblaient l'une à l'autre; mais quelques-unes contrefaites ressemblaient à d'obscurs nuages, moulés par les caprices de l'air; et de cette étoffe le rayon créateur du char formait tous ces fantômes affairés qui étaient là, comme le soleil forme les nuages. Ainsi sur le chemin masque après masque tomba de tous les visages et de toutes les formes: et longtemps avant que le jour eût vieilli, la joie qui éveillait comme un regard du ciel les dormeurs dans la vallée de l'oubli, mourut; et quelques-uns se fatiguèrent de cette danse de spectres, et tombèrent, comme je tombai, sur le bord du chemin; — ce furent ceux dont les formes le plus tôt exhalèrent le plus d'ombres, et où resta le moins de force et de beauté. »

« Alors, qu'est-ce que la vie? » criai-je. . . . .

1822.

---

# APPENDICE

## AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Au risque d'encourir le reproche de remplir trop scrupuleusement l'engagement de notre titre : « *Traduction des « poésies complètes de Shelley* », nous donnerons ici la traduction de quelques fragments moins étendus et moins importants, mais où se retrouvent cependant encore des étincelles de son génie. Quelques autres, qui touchent plus particulièrement à la vie intime du poète, et qui nous ont été révélés par l'excellente biographie de Mr Dowden, parue pendant l'impression de ce volume, se trouvent traduits dans notre Etude sur la vie et les œuvres de Shelley.

Nous n'avons pas cru pouvoir clore plus dignement la traduction des poésies de Shelley, qu'en les faisant suivre du capital et admirable essai de poétique, malheureusement inachevé, intitulé par lui *Défense de la Poésie*. — Jamais la poésie, dans son sens le plus élévé, le plus moral, le plus civilisateur, n'a trouvé un défenseur aussi convaincu, aussi éloquent, aussi poète. Aucun commentaire des poésies de Shelley ne vaut celui-là ; la *Défense de la Poésie* jette sur son œuvre et sur celle des grands poètes, ses devanciers et ses modèles, une lumière inattendue et révélatrice.

I

# PETITS FRAGMENTS

## 1814

### A.... [1]

Regarde-moi encore ; ne détourne pas tes yeux, qui se nourrissent d'amour dans les miens, — amour qui n'est en vérité que le rayon réfléchi de ta propre beauté, émanant de mon esprit.

Parle-moi encore : ta voix est comme l'accent de l'écho de mon propre cœur, et je crois entendre que tu m'aimes encore. — Toi seule, comme devant un miroir, sans souci d'autres traits que les tiens, tu y vois ton image; et cependant je consume ma vie en te contemplant, peine parfois si douce. Tu es si bonne quand je suis malade, et que tu as pitié de moi.....

(1) Ce fragment et celui qui le suit se rapportent au début de l'amour de Shelley pour Mary Godwin, à qui ils sont adressés. Voir à ce sujet notre étude sur Shelley.

## A....

Tes regards de rosée tombent dans mon sein; tes douces paroles y remuent un poison ; tu as troublé le seul repos qui me restait, la part du désespoir.

Soumis au dur empire du devoir, j'aurais pu porter mon misérable destin : les chaînes qui enserrent cette âme ruinée l'ont rongée, mais non point écrasée.

---

## 1817

Un ange ailé d'or se tenait devant le tribunal de l'Eternel ; ses regards étaient sauvages, et le sang du démon souillait ses mains et ses pieds délicats..... Le père et le fils savaient que le combat était maintenant engagé. Ils savaient que Satan avait brisé sa chaîne et, avec des millions de démons à sa suite, marchait de nouveau contre le monde. Avant que l'ange eût dit son histoire, un son doux et rampant comme un bruit d'ailes se fit entendre tout alentour, et soudain les lampes pâlirent — les lampes qui, devant les sept archanges, brûlent continuellement dans le ciel (1).

---

(1) Ce fragment semble se rapporter au *Prologue d'Hellas* traduit à *l'Appendice* du t. II.

Avoir soif, et ne pouvoir se désaltérer, gémir et errer à pas précipités et inconstants, s'arrêter et peser, sentir le sang courir dans ses veines, et tinter là où se mêlent la pensée laborieuse et l'aveugle sensation, nourrir l'image de caresses non senties, jusqu'à ce que l'obscure imagination possède l'ombre à moitié créée.

---

La richesse et le pouvoir s'évanouissent dans la masse de la grande mer du bien et du mal humains, quand une fois ils doivent échapper à votre possession, mais l'amour, quoique mal dirigé, est du nombre des choses qui sont immortelles, et survit à la frêle étoffe de tout ce qui sera ou a été.

---

Mes pensées se lèvent et s'évanouissent dans la solitude ; le vers qui voudrait les revêtir se fond comme la lumière de la lune dans le ciel devant le jour qui s'épand. Qu'elles étaient belles ! Qu'elles étaient fières, mouchetant le ciel étoilé comme un tissu de perles !

---

Oh ! que n'ai-je un char de nuées ! — de ces nuées que la sauvage tempête tisse dans l'air, quand la lune sur la ligne de l'Océan épand les boucles de sa brillante chevelure grise ! — Oh ! que n'ai-je un char de nuées ! Je voguerais sur les vagues du vent houleux jusqu'au pic montagneux ou au lac ceint de rochers....

---

## MUSIQUE

Clef d'argent de la fontaine des larmes, où l'esprit boit jusqu'à ce que le cerveau s'égare ; très suave tombeau de mille craintes, où leur mère, l'inquiétude, comme un enfant qui dort, est couchée assoupie dans les fleurs.....

---

Non, Musique, tu n'es pas l'aliment de l'Amour, à moins que l'Amour ne se nourrisse de son propre être suave, jusqu'à ce qu'il devienne tout entier un musical murmure.

---

# 1818

## FRAGMENT A BYRON

O puissant esprit, dont le profond courant secoue cet âge comme un roseau dans l'ouragan dédaigneux, pourquoi ne réprimes-tu pas ta propre rage sacrée ?.....

---

Silence ! Oh la Mort, le Sommeil et Toi, que vous êtes bien nommés les trois frères, les gardiens ailés d'ombre d'un seul abîme, où la vie, la vérité et la joie s'engloutissent. Epargne-moi. Esprit, aie pitié de moi ! Jusqu'à

ce que les sons que j'entends soient devenus mon âme, et qu'elle ait laissé ces membres défaillants et lassés, pour suivre à la trace à travers les sentiers de l'air cette mélodie errante, et se reposer au milieu des montagnes solitaires dans quelque.....

---

Ma tête est égarée à force de pleurer d'un chagrin qui est l'ombre d'un doux esprit. Je me promène dans les airs (non pour chercher quelque soulagement, ou pour en trouver par hasard, si j'en cherchais; il est venu sans être cherché), mais pour m'étonner qu'un maître esprit humain puisse être froid et aveugle.

---

Vigne fleurissante, dont les grappes enflammées brillent sous le soleil d'automne, que personne ne te goûte, car tu es le linceul d'une ruine, sous laquelle tombent en poussière les os d'une antiquité morte.

---

# 1819

## A MARY

Ma très chère Mary, pourquoi es-tu partie, me laissant seul dans ce lugubre monde ? Ta forme, à la vérité, est ici — une forme adorable — mais toi tu es partie, sui-

vant le lugubre sentier qui mène au plus sombre séjour du chagrin ; tu t'assieds sur la terre du pâle désespoir, où, pour l'amour même de toi, je ne puis te suivre.

---

## A MARY

Le monde est lugubre, et je suis las d'y errer sans toi, Mary ; il y avait toujours de la joie dans ta voix et dans ton sourire, et cette joie est partie, quand j'aurais dû partir aussi, Mary.

---

Suivez-moi dans les profondes herbes du bois, suivez-moi à l'étroit vallon d'églantiers sauvages, où nous nous enfonçons pour nous entrelacer, et où la violette dit son conte à la brise parfumée ; car toutes deux elles ont assez à faire de ce qui nous occupe vous et moi.

---

Et qui ressent maintenant la discorde ou le chagrin ? L'amour est aujourd'hui l'univers ; ils sont les esclaves de l'obscur demain, enténébrant les chemins du labyrinthe de la vie.

---

A la création de la terre, le plaisir, cette très divine progéniture, jaillit du sol du ciel, enveloppé de douces mélodies sauvages, — semblable à une exhalaison s'enguirlandant au son de l'air respirant tout bas à travers

les pins Eoliens, qui font un ombrage et un abri au lac d'où elle s'élève douce et lente; ses membres respirant la vie flottaient dans l'harmonie divine d'une ligne s'étendant toujours qui enveloppait sa forme achevée d'une beauté claire et chaude.

---

Une touchante histoire de deux jeunes amants, qui se rencontrèrent dans l'innocence et moururent dans le chagrin, et d'un cœur égoïste dont l'amertume s'attache à eux comme une malédiction. Etes-vous lents à emprunter à un tel conte le trésor de la vérité ? Ou bien dans la vallée déserte de ce monde, ne voyez-vous pas une étoile d'allégresse percer les ombres de sa tristesse, quand vous êtes froids ? Cet amour est une lumière envoyée du ciel, lumière inextinguible, pour réjouir l'innocent.

---

Vous, douces visites de calmes pensées ! conceptions semblables aux souvenirs d'une terre plus heureuse, qui venez enveloppées de pensées de peu de valeur, comme les étoiles voilées dans des nuages par de faibles brises ! — Mais les nuages s'en vont et les étoiles restent, et tandis qu'elles restent, vous, hélas ! vous partez !

---

Je suis ivre du vin de miel de l'églantine déployée par la lune, que les fées recueillent dans des coupes d'hyacinthe. Les chauves-souris, les loirs et les taupes dorment

dans les murs ou sous le gazon de la terre désolée du château. Et, quand ce vin est répandu sur la terre en été ou que ses fumées montent parmi la rosée, leurs rêves agréables sont pleins de liesse ; ils murmurent leur joie dans le sommeil ; car peu d'entre les fées portent ces coupes si nouvelles....

---

Quelqu'un t'a chantée, qui n'a pas fini sa chanson ; semblable aux aurores mensongères qui meurent en naissant, semblable aux coupes vides d'or, ciselées par l'art dédalien, qui se moquent des lèvres, en n'offrant que de l'air à leur soif.

---

Il y a une chaude et douce atmosphère autour de la forme de celle que nous aimons, et comme dans une tendre brume nos âmes sont enveloppées dans le (*rayonnement*) de ce qui est pour nous la santé de la vie de notre propre vie.

---

Qu'il est doux de s'asseoir et de lire les contes des puissants poètes, et d'entendre toujours la suave musique, lorsque l'attention tombe, remplir la pause obscure !

---

Peuple d'Angleterre ! vous qui peinez et gémissez, qui moissonnez des récoltes qui ne sont pas à vous, qui tissez les vêtements que portent vos oppresseurs, et vous revêtez de l'air inclément ; qui bâtissez de chaudes maisons..... vous êtes comme des dieux qui leur donnent tout ce qu'ils ont, et les nourrissent du berceau à la tombe !

---

Ce que les hommes gagnent honnêtement, ils peuvent le posséder ; et les enfants peuvent hériter de la paresse de celui qui la gagne. On le comprend, une injustice privée peut être un bien général. Mais celui dont le gain est dû au crime ignoble et armé, ou à la fraude coupable, ou à d'infâmes complaisances, peut être dépouillé, de même qu'on arrache à un voleur convaincu l'habit qu'il a volé, et qu'on le laisse, lui, dans la nudité de l'infamie.

---

Ne réveille pas le serpent — de peur qu'il ne sache quel chemin prendre pour s'en aller. Laisse le ramper pendant qu'il dort, couché dans l'herbe épaisse de la prairie. Pas une abeille ne l'entendra ramper ; pas un moucheron de mai ne s'éveillera, secoué dans la clochette bleue qui lui sert de berceau ; ni la lumière de l'étoile, pendant qu'à travers l'herbe il glisse silencieusement.

---

Rome est tombée, vous la voyez gisante, entassement de ruines confuses ; seule la nature ne meurt pas !

---

Les capricieuses alternatives de la pluie, quand le vent froid, languissant comme sous la peine de sa propre lourde humidité, la pousse çà et là à travers l'atmosphère grise et sans rayons.

---

Je suis un esprit qui a habité dans son cœur des cœurs; j'ai sènti ses sentiments, et j'ai pensé ses pensées, et j'ai connu la conversation intime de son âme, des intonations qui ne se font entendre que dans le silence de son sang, quand toutes les pulsations dans leur multitude sont l'image du calme tremblant des mers pendant l'été. J'ai ouvert les mélodies d'or de son âme profonde, comme avec une maîtresse clef, je les ai épanchées, et m'y suis baigné moi-même, comme un aigle dans un brouillard orageux, revètant ses ailes d'éclair.

---

N'est-ce pas assez d'aujourd'hui ? Pourquoi regarder dans les ténèbres du jour à venir ? Demain n'est-il pas comme hier, et le jour qui vient changera-t-il ta destinée ? Peu de fleurs poussent sur le chemin de l'hiver ; et qui t'attend dans ce morne foyer d'où tu t'es enfui, où tu dois retourner chargé du fardeau qui t'accable et te désole ?

---

Est-ce que dans une sphère plus brillante nous nous séparerons des amis que nous y rencontrerons ? Ou bien voyons-nous l'Avenir passer sur l'obscur miroir du Présent ? Ou qu'est-ce qui fait que nous semblons rapiécer les fragments d'un rêve, dont une partie se réalise, et dont l'autre bat et tremble dans le cœur ?

---

Ce qu'est le lever du soleil à la nuit, le vent du nord aux nuages, le vol embrasé du tremblement de terre ruinant les solitudes de la montagne, éternelle Italie, que ces espérances et ces craintes le soient sur toi !

---

# 1820

## LES PÈLERINS DU MONDE

Dis-moi, Etoile, dont les ailes de lumière accélèrent ton vol enflammé, dans quelle caverne de la nuit tes ailes vont-elles maintenant se replier ?

Dis-moi, Lune, toi pâle et grise voyageuse sur la route sans abri du ciel, dans quelle profondeur de la nuit ou du jour cherches-tu maintenant ton repos ?

Vent fatigué, qui vagabondes comme l'hôte rejeté du monde, as-tu toujours quelque secret nid sur l'arbre ou la vague ?

---

## ESPÉRANCE, CRAINTE ET DOUTE

Une Espérance telle qu'est le désespoir éperdu du bien, une Crainte telle qu'est la certitude du mal, un Doute tel qu'est l'aliment de la pâle attente, qui se change en poison quand elle y goûte, lorsque la volonté est impuissante, et que l'esprit..... Hélas ! ce n'est pas ce que je croyais que fût la Vie! J'appris qu'il y avait des crimes, et des hommes mauvais, de la misère et de la haine; et je n'espérai pas passer à l'abri des atteintes de la souffrance à travers l'âpre vallée. Dans mon propre cœur je vis comme dans un miroir les pensées des autres..... Et quand je parus au milieu de mes semblables, j'armai ma faible poitrine du triple airain d'une calme patience, pour supporter le mépris, la crainte et la haine, une masse désolante !

---

Ma tête est lourde, mes membres sont las, et ce n'est pas la vie qui anime mes mouvements.

---

## LA LUNE DÉCROISSANTE

Et, comme une dame mourante, maigre et pâle, qui chancelle enveloppée dans un voile de gaze, hors de sa chambre, conduite par la démence et les faibles égare-

ments de sa cervelle défaillante, la lune se leva sur l'orient ténébreux, masse blanche et sans forme.

---

## A LA LUNE

Es-tu pâle de lassitude d'escalader le ciel et de regarder la terre, vagabondant sans compagne au milieu des étoiles d'une autre race que toi, et changeant toujours comme un œil sans joie qui ne trouve aucun objet digne de sa constance ?

Toi, sœur choisie de l'esprit, qui te regarde jusqu'à ce qu'il ait pitié de toi...

---

Splendeur invisible de l'étincelant soleil qui vas te lever sur nos ténèbres, si l'étoile, qui maintenant te fait signe de sortir de ton trône brumeux, pouvait fondre les nuages qui engagent une obscure guerre avec tes jeunes rayons !

---

J'arrivai dans les déserts du sombre sommeil, ce monde qui, semblable à une solitude inconnue, borne celui-ci de ses retraites immenses et profondes.

---

La Conséquence aveugle et invisible veille sur tes allées et venues et voltige sur ton sommeil coupable,

dévoilant chaque action nouvellement éclose, et les pensées plus spectrales que ces actions.

---

Je rêvai que l'esprit de Milton se levait, et prenait à l'arbre vert de la vie son luth Uranien ; et sous ses touches un doux tonnerre roula et ébranla toutes les choses humaines élevées en mépris de l'homme, et les trônes sanglants, les autels impies, les prisons et les citadelles tremblèrent...

---

# 1821

## CHANT NUPTIAL

Les portes d'or du sommeil s'ouvrent, où la Force et la Beauté, qui se sont rencontrées, allument leur image comme une étoile sur une mer transparente. O nuit, regarde en bas de toutes tes étoiles ! Ténèbres, pleurez votre plus sacrée rosée ! Jamais l'inconstante lune n'a souri sur un couple si parfait. Que les yeux ne voient pas leurs propre délices : hâte-toi, heure suave, et que ta fuite ailée souvent se renouvelle !

Fées, esprits, et anges, veillez sur elle ! Astres sacrés, ne permettez aucun mal ! Et reviens bientôt éveiller le dormeur, Aurore, avant qu'il soit longtemps ! O joie ! O crainte ! que se passera-t-il en l'absence du soleil ?... Venez !

---

« Qui es-tu, Présomptueux, qui profanes la guirlande due seulement aux puissants poètes, alors même que tu t'évanouis comme une lune oubliée? Ne touche pas ces feuilles qui toujours ont poussé avec une destination sacrée pour le petit nombre d'éternels qui errent dans le paradis de la renommée ; tu fais partie de la foule qui n'a pas de nom. » — « Oh! ami, c'est le faux laurier que je porte. Quoiqu'il semble brillant,... il n'est pas le même que celui qui a ceint l'immortelle chevelure de Milton. Sa rosée est poison ; et les expériences qui s'éveillent à son ombre glacée, toutes belles qu'elles paraissent, sont des fleurs qui meurent presque avant d'être malades ; et si je marche ainsi orgueilleusement, c'est toute ma distinction. Si je tombe, je ne pleurerai pas, sorti du jour vital, demain poussière, et je ne subirai pas un morne déclin. »

---

## SUR KEATS

(*Qui désirait que sur sa tombe on mît cette inscription*)

« Ici repose un homme dont le nom fut écrit sur l'eau. » — Mais, avant qu'ait soufflé la brise qui pourrait l'effacer, la Mort, prise du remords de ce meurtre féroce, la Mort, cet hiver qui donne l'immortalité, coula en travers du courant; et le torrent sans empreinte du temps devint un rouleau de cristal portant en blason le nom d'Adonaïs.

---

Il me sembla que j'étais une vague dans la multitude du commun des hommes, ce courant sans rivage, cet océan à la fois sourd et retentissant; que moi, un homme, j'étais debout au milieu d'un plus grand nombre sur le bord du chemin... offrant l'aspect d'une impériale métropole, où de puissantes formes, pyramides, dômes et tours étincelaient comme une masse de rochers.

---

O toi, immortelle divinité dont le trône est dans les profondeurs de l'humaine pensée, j'adjure ton pouvoir et toi, par tout ce que l'homme peut être, par tout ce qu'il n'est pas, par tout ce qu'il a été et peut encore être!

---

Je ne voudrais pas être un roi; il y a assez de douleur dans l'amour; le chemin du pouvoir est escarpé et rude, et les tempêtes règnent sur sa tête. Je ne voudrais pas monter au trône impérial; il est bâti d'une glace que le soleil de la fortune fond dans les hauteurs de midi. Alors, adieu, roi! Cependant, si j'en étais un, le souci ne viendrait pas si vite. Lui et moi nous irions bien loin garder des troupeaux sur l'Himalaya!

---

Le rude vent chante le chant funèbre de la musique morte; les vers froids s'attachent là où naguère les baisers se repaissaient.

---

L'enfant est en paix dans la matrice ; le cadavre repose dans la tombe, nous commençons par où nous finissons.

---

Quand un amant étreint sa très belle, livrons-nous à de terribles ébats, à la joie la plus rare. Leurs caresses ont été comme la paille dans la tempête, et que notre rire soit à lui son désespoir, à elle son épitaphe !

Quand une mère étreint son enfant, attendez que la poudreuse Mort ait entassé sous l'argile ses froides cendres ; — elle l'a aimé plus d'un jour ; elle reste, et lui s'est évanoui.

Quand les doux vents et les cieux ensoleillés s'harmonisent avec la verte terre, et que la jeune aurore humide de rosée, hardie comme un faon qui n'a pas encore été chassé, s'étend sur le ciel sans brises, riez ! car en embuscade dans le jour, les nuages et les tourbillons épient leur proie.

---

Je défaille, je meurs de mon amour ! Je deviens aussi frêle qu'un nuage qui pâlit sous l'éclat toujours changeant du soir, je meurs comme une brume sur le vent ; je tombe comme une vague sous le calme.

---

Grand Esprit que la mer de la pensée sans bornes nourrit dans ses cavernes imaginaires, où tu t'assieds

solitaire, comme dans mon esprit, donnant une voix à tes vagues mystérieuses.....

---

Viens, toi qui réveilles l'océan de l'esprit, Zéphir, dont aucune pensée ne peut suivre la trace vers le nuage ou la caverne ! Hâte ton doux vol !

---

# 1822

## VERS

Nous ne nous rencontrons pas ce que nous étions en nous séparant ; nous sentons plus de choses que personne n'en peut voir ; mon sein recèle un cœur bien lourd, et le tien est plein de doute pour moi. Un moment a enchaîné les libres.

Ce moment est parti pour toujours ; comme l'éclair qui a brillé et est mort ; comme le flocon de neige sur la rivière, comme un rayon de soleil sur la vague, que cachent les noires ombres.

Ce moment du temps a été marqué comme le premier d'une vie de peine ; la coupe de sa joie était mêlée. Illusion trop douce, quoique vaine ! trop douce pour être encore la mienne !

Douces lèvres, si mon cœur avait pu cacher que vous écrasiez sa vie, vous n'auriez pas alors interdit la mort qu'un cœur si vrai cherchait dans votre amère rosée.

Il me semble qu'il m'en a trop peu coûté pour un moment ainsi trouvé, ainsi perdu.....

---

## L'ILE

Il y avait une petite île couverte de pelouses, pavée d'anémones et de violettes, comme d'une mosaïque ; les fleurs et les feuilles, tissées par le souffle de l'été, formaient sa voûte, où ni le soleil, ni les averses, ni la brise ne perçaient les pins et les grands arbres ; chacune d'elles semblable à une gemme gravée ; entourée de mille vagues d'azur, dont les nuages et les montagnes pavent l'abîme bleu d'un lac.....

---

## A LA LUNE

Brillante vagabonde, belle coquette du ciel, à qui seule il a été donné de changer et d'être adorée pour toujours, n'envie pas ce monde obscur ; car une fois seulement dans son ombre a germé une aussi belle.....

---

II

# DÉFENSE DE LA POÉSIE

## PARTIE I

A considérer d'un certain point de vue ces deux sortes d'activité mentale qu'on appelle raison et imagination, la première peut être regardée comme l'esprit contemplant les relations qui unissent une pensée à l'autre, de quelque manière qu'elles se produisent ; et la seconde, comme l'esprit agissant sur ces pensées de manière à les colorer de sa propre lumière, et composant avec elles, comme avec des éléments, d'autres pensées, dont chacune contient en elle-même le principe de sa propre intégrité. L'une est *créer*, τὸ ποιεῖν, ou le principe de la synthèse, et a pour objet les formes qui sont communes à la nature universelle et l'existence elle-même ; l'autre est *raisonner*, τὸ λογιζειν, ou le principe de l'analyse, qui ne regarde les relations des choses que comme relations, et considère les pensées, non dans leur unité intégrale, mais comme des représentations algébriques conduisant à certains résultats généraux. La raison est l'énumération de quantités déjà connues ; l'imagination est la perception de la valeur de

ces quantités à la fois prises séparément et comme un tout. La raison regarde les différences, et l'imagination les ressemblances des choses. La raison est à l'imagination ce que l'instrument est à l'agent, le corps à l'esprit, l'ombre à la substance.

La poésie, dans un sens général, peut être définie « l'expression de l'imagination » et la poésie est contemporaine de l'homme. L'homme est un instrument sur lequel une série d'impressions extérieures et intérieures se produisent, comme les modulations alternées d'un vent toujours changeant sur une lyre Eolienne, dont le mouvement produit une mélodie toujours changeante. Mais il y a dans l'être humain, et peut-être dans tous les êtres sentants, un principe, qui agit autrement que dans une lyre, et ne produit pas seulement la mélodie, mais l'harmonie, par l'accord intérieur des sons et des mouvements ainsi excités avec les impressions qui les excitent. C'est comme si la lyre pouvait accommoder ses cordes aux mouvements de ce qui les frappe, en une proportion de son déterminée, quelque chose d'analogue à ce que fait le musicien accordant sa voix avec le son de la lyre. Un enfant qui joue exprimera de lui-même sa joie par sa voix et ses mouvements, et chaque inflexion de ton, chaque geste aura une relation exacte avec le type correspondant dans les impressions de plaisir qui les ont excités ; ce sera l'image réfléchie de ces impressions ; et de même que la lyre tremble et résonne encore après que le vent a passé en mourant, ainsi l'enfant cherche, en prolongeant dans sa voix et ses mouvements la durée de l'effet, à prolonger aussi la conscience de la cause. Ces expressions sont, par rapport aux objets qui réjouissent

un enfant, ce que la poésie est à des objets plus élevés. Le sauvage (car le sauvage est aux époques ce que l'enfant est aux années) exprime les émotions produites en lui par les objets qui l'entourent d'une façon semblable; le langage et les gestes, en même temps que l'imitation plastique ou peinte, deviennent l'image de l'effet combiné de ces objets et de la perception qu'il en a. L'homme en société, avec toutes ses passions et ses plaisirs, devient de suite l'objet des passions et des plaisirs de l'homme ; une classe additionnelle d'émotions produit une source plus abondante d'expression ; et le langage, les gestes et les arts imitatifs deviennent à la fois la représentation et le milieu, le pinceau et la peinture, le ciseau et la statue, la corde et l'harmonie. Les sympathies sociales, ou les lois desquelles résulte la société comme de ses éléments, commencent à se développer elles-mêmes du moment où deux êtres humains coexistent ; l'avenir est contenu dans le présent et la plante dans la semence ; l'égalité, la diversité, l'unité, le contraste, la dépendance mutuelle, deviennent les seuls principes capables de fournir les motifs d'après lesquels la volonté d'un être social est déterminée à l'action, en tant qu'être social, et constituent le plaisir dans la sensation, la vertu dans le sentiment, la beauté dans l'art, la vérité dans le raisonnement, et l'amour dans les relations de l'espèce. De là les hommes, même dans l'enfance de la société, observent un certain ordre dans leurs paroles et leurs actions, distinct de celui des objets et des impressions qu'elles représentent, toute expression étant soumise aux lois de l'objet dont elle procède. Mais laissons de côté ces considérations plus générales qui impliqueraient une recherche sur les

principes de la société elle-même, et bornons-nous à examiner de quelle manière l'imagination s'exprime dans ses formes.

Dans la jeunesse du monde, les hommes dansent et chantent et imitent les objets naturels, en observant dans ces actions, comme dans toutes les autres, un certain rythme ou ordre. Et quoique tous les hommes observent un ordre similaire, cependant ils n'observent pas le même ordre, dans les mouvements de la danse, dans la mélodie du chant, dans les combinaisons du langage, dans les diverses séries d'imitation des objets naturels. Car il y a un certain ordre ou rythme qui appartient à chacune de ces classes de représentation mimique, et duquel l'auditeur et le spectateur reçoivent un plaisir plus intense et plus pur que de tout autre; le sentiment du plus ou moins de réaction de cet ordre est appelé goût par les écrivains modernes. Chaque homme, dans l'enfance de l'art, observe un ordre qui se rapproche plus ou moins étroitement de celui qui produit le plaisir le plus élevé ; mais la diversité n'est pas suffisamment marquée pour que ses gradations puissent être sensibles, excepté dans les cas où prédomine sensiblement la faculté d'atteindre au beau (car on nous permettra d'appeler ainsi la relation entre le plaisir le plus élevé et sa cause). Ceux en qui cette faculté existe en excès sont poètes, dans le sens le plus universel du mot: et le plaisir qui résulte de la manière dont ils expriment dans leurs propres esprits l'influence de la société ou de la nature se communique aux autres, et se double pour ainsi dire par cette communication. Leur langage se compose de métaphores vivantes; c'est-à-dire qu'il exprime des relations non encore saisies jusque-là, et en

perpétue la perception, jusqu'à ce que les mots qui les représentent deviennent avec le temps les signes d'ordres ou classes de pensée, au lieu d'être les peintures de pensées intégrales ; et alors, si de nouveaux poètes ne surgissent pas pour créer à nouveau les associations qui ont ainsi été désorganisées, le langage devient impuissant à exprimer les plus nobles fins des rapports humains. Ces similitudes ou relations sont ce que lord Bacon appelle si bien « les traces de la nature imprimées sur les différents objets du monde » (1), et il considère la faculté qui les perçoit comme le magasin des axiômes communs à toute connaissance. Dans l'enfance de la société, tout auteur est nécessairement poète, parce que le langage lui-même est de la poésie; et être poète, c'est saisir le vrai et le beau, en un mot, le bien qui existe dans la relation établie d'abord entre l'existence et la perception, puis entre la perception et l'expression. Tout langage primitif près de sa source est en lui-même le chaos d'un poème cyclique ; l'abondance des formes lexicographiques et les distinctions grammaticales sont l'œuvre d'une époque postérieure, et ne sont que le catalogue et les formes des créations de la poésie.

Mais les poètes, ou ceux qui imaginent et expriment cet ordre indestructible, sont non seulement les créateurs du langage et de la musique, de la danse, de l'architecture, de la statuaire et de la peinture ; ils sont encore les fondateurs des lois et de la société civile, les inventeurs des arts de la vie, et les maîtres enseignants, qui rapprochent à un certain degré du beau et du vrai cette perception particulière des lois du monde invisible

(1) *De Augment. Scient.* C. I, livre III.

qu'on appelle religion. C'est ainsi que toutes les religions primitives sont allégoriques, ou susceptibles d'allégorie, et que, comme Janus, elles ont un double visage de vérité et de mensonge. Les poètes, selon les circonstances de l'époque ou de la nation où ils ont apparu, se sont appelés, dans les premiers âges du monde, législateurs ou prophètes; un poète réunit essentiellement ces deux caractères à la fois. Car non seulement il perçoit fortement le présent tel qu'il est et découvre les lois selon lesquelles les choses présentes doivent être ordonnées, mais il voit le futur dans le présent, et ses pensées sont les germes de la fleur et du fruit des temps à venir. Je ne veux pas dire que les poètes sont prophètes dans le sens vulgaire du mot, ou qu'ils peuvent prévoir la forme des événements à venir aussi sûrement qu'ils en connaissent d'avance l'esprit ; je laisse cette prétention à la superstition, qui voudrait faire de la poésie un attribut de la prophétie, au lieu de faire de la prophétie un attribut de la poésie. Le poète participe de l'éternel, de l'infini, de l'un : par rapport à ses conceptions, il n'y a ni temps, ni espace , ni nombre. Les formes grammaticales qui expriment les modifications de temps, les différences de personnes, la distinction de lieux peuvent changer sans altérer en rien l'essence de la haute poésie : les Chœurs d'Eschyle, le livre de Job, et le Paradis de Dante, pourraient mieux que tout autre écrit servir d'exemples de ce fait, si les limites de cet essai permettaient des citations. Les créations de la musique, de la sculpture et de la peinture fourniraient des exemples plus décisifs encore.

Le langage, la couleur, la forme, les habitudes religieuses et civiles sont autant d'instruments ou de ma-

tériaux de la poésie; on peut les appeler poésie en vertu de cette figure de langage qui considère l'effet comme synonyme de la cause. Mais la poésie dans un sens plus restreint exprime ces arrangements de langage, et spécialement du langage métrique, créés par cette faculté impériale dont le trône est mystérieusement caché dans la nature invisible de l'homme. Et cela découle de la nature même du langage qui est une représentation plus directe des actions et des passions de notre être intérieur, et susceptible de combinaisons plus variées et plus délicates que la couleur, la forme ou le mouvement, plus plastique et plus obéissante au contrôle de cette faculté dont il est la création. Car le langage est le produit arbitraire de l'imagination, et n'a de relations qu'avec les pensées seules ; tandis que les autres matériaux, instruments ou conditions de l'art ont des relations les uns avec les autres qui s'interposent entre la conception et l'impression et les limitent. Le langage est comme un miroir qui reflète, les autres comme un nuage qui affaibit la lumière dont ils sont également les milieux de communication. C'est pourquoi la renommée des sculpteurs, des peintres et des musiciens, quoique les facultés intrinsèques des grands maîtres dans ces arts puissent ne le céder en rien aux facultés de ceux qui ont employé le langage comme expression hiéroglyphique de leurs pensées, n'a jamais égalé celle des poètes dans le sens restreint du mot : de même que deux exécutants de même mérite produiront des effets inégaux sur une guitare et une harpe. La gloire des législateurs et des fondateurs de religions, aussi longtemps que durent leurs institutions, semble seule dépasser celle des poètes dans le sens restreint du mot ;

mais c'est à peine une question de savoir si, en déduisant la célébrité qu'ils acquièrent ordinairement en flattant les grossières opinions du vulgaire de celle qui leur appartient à titre de poètes, il leur resterait quelque supériorité.

Nous avons ainsi circonscrit le mot de poésie dans les limites de l'art qui est la plus familière et la plus parfaite expression de la faculté elle-même. Il est nécessaire toutefois de restreindre encore le cercle, et de déterminer la distinction qui existe entre le langage mesuré et non mesuré, car la division populaire en prose et vers est inadmissible au point de vue d'une exacte philosophie.

Les sons aussi bien que les pensées ont des relations tout à la fois les uns avec les autres et avec ce qu'ils représentent, et une perception de l'ordre de ces relations s'est toujours trouvée reliée à une perception de l'ordre des relations de la pensée. C'est pourquoi le langage des poètes a toujours affecté une sorte de retour uniforme et harmonieux de sons, sans lequel il n'y aurait pas de poésie, et qui est presque aussi indispensable à la communication de son influence, que les mots eux-mêmes sans rapport à cet ordre particulier. De là la vanité de la traduction : il serait aussi sage de jeter une violette dans un creuset afin de découvrir les principes de sa couleur et de son odeur, que de chercher à faire passer d'une langue dans une autre les créations d'un poète. La plante doit renaître de sa semence, ou elle ne portera pas de fleur ; et c'est là que l'on sent tout le poids de la malédiction de Babel.

L'observation d'un mode régulier de retour d'harmonie dans le langage des esprits poétiques, en même

temps que sa relation avec la musique, produit le mètre, ou un certain système de formes traditionnelles d'harmonie et de langage. Cependant il n'est nullement essentiel qu'un poète soumette son langage à cette forme traditionnelle, pourvu que l'harmonie, qui est son esprit, soit observée. La pratique traditionnelle sans doute est convenable et populaire, et doit être spécialement préférée dans les compositions qui renferment beaucoup d'action ; mais chaque grand poète doit nécessairement innover à l'exemple de ses prédécesseurs dans l'exacte structure de sa propre versification. La distinction entre les poètes et les prosateurs est une erreur vulgaire. La distinction entre les philosophes et les poètes est un préjugé : Platon est essentiellement poète ; on ne peut rien concevoir de plus intense que la vérité et la splendeur de ses images, et la mélodie de son langage. Il a rejeté l'harmonie des formes épiques, dramatiques et lyriques, parce qu'il a cherché à revêtir d'harmonie des pensées dénuées de forme et d'action, et il a évité d'inventer quelque système régulier de rythme qui aurait enfermé sous des formes déterminées les pauses variées de son style. Cicéron a cherché à imiter la cadence de ses périodes, mais avec peu de succès. Lord Bacon est un poète (1). Son langage a un rythme doux et majestueux, qui satisfait l'oreille autant que la sagesse presque surhumaine de sa philosophie satisfait l'entendement; c'est une harmonie qui distend, puis fait éclater le cercle de l'esprit du lecteur, et l'emporte avec elle dans l'élément universel avec lequel elle ne cesse d'être en parfait accord. Tous les créateurs de révolutions dans

(1) *Filum Labyrinthi*, et particulièrement l'*Essai sur la Mort*.

l'opinion sont nécessairement poètes, non seulement parce qu'ils sont inventeurs, et que leur langage dévoile l'éternelle analogie des choses au moyen d'images qui participent de la vie de la vérité ; mais aussi parce que leurs périodes sont harmonieuses et sympathiques, et qu'elles contiennent en elles-mêmes les éléments du vers, étant l'écho de l'éternelle musique. Et ces suprêmes poètes, qui ont employé les formes traditionnelles du rythme en raison de la forme et de l'action de leurs sujets, ne sont pas moins capables de percevoir et d'enseigner la vérité des choses, que ceux qui se sont passés de cette forme ; Shakespeare, Dante et Milton (pour nous borner aux écrivains modernes) sont des philosophes d'une extrême puissance.

Un poème est l'image même de la vie exprimée dans son éternelle vérité. Il y a cette différence entre une histoire et un poème, que l'histoire est un catalogue de faits détachés, qui n'ont d'autre connexion que celle de temps, de lieu, de circonstances, de cause et d'effet ; le poème est la création d'actions qui s'accordent avec les formes immuables de la nature humaine, telles qu'elles existent dans l'esprit du créateur qui est lui-même l'image de tous les autres esprits. L'une est particulière, et ne s'applique qu'à une période de temps définie, à une certaine combinaison d'événements qui ne peuvent jamais se reproduire ; l'autre est universel et contient en lui le germe d'une relation avec tous les motifs ou actions qui peuvent trouver place dans les variétés possibles de la nature humaine. Le temps, qui détruit la beauté et l'utilité de l'histoire des faits particuliers, dépouillée de la poésie qui pourrait les revêtir, augmente celles de la poésie, et ne cesse de développer de nouvelles

et merveilleuses applications de l'éternelle vérité qu'elle contient. C'est pourquoi les épitomés ont été appelés les teignes de l'histoire ; ils en rongent toute la poésie. Une histoire de faits particuliers est comme un miroir qui obscurcit et déforme ce qui pourrait être beau ; la poésie est un miroir qui rend beau ce qui est déformé.

Les parties d'une composition peuvent être poétiques, sans que la composition dans son ensemble soit un poème. Une sentence isolée peut être considérée comme un tout, quoiqu'elle puisse se trouver au milieu d'une série de parties discordantes, un simple mot peut être une étincelle d'inextinguible pensée. C'est ainsi que tous les grands historiens, Hérodote, Plutarque, Tite-Live, ont été poètes : et quoique leur plan, spécialement celui de Tite-Live, les ait empêchés de développer cette faculté à son plus haut degré, ils se sont amplement dédommagés des exigences de leur sujet, en en remplissant tous les interstices de vivantes images.

Après avoir déterminé ce qu'est la poésie, et ce que c'est qu'un poète, voyons maintenant quelle est leur influence sur la société.

La poésie est toujours accompagnée de plaisir ; tous les esprits sur lesquels elle tombe s'ouvrent d'eux-mêmes pour recevoir la sagesse qui se mêle à son délice. Dans l'enfance du monde, ni les poètes eux-mêmes, ni les auditeurs n'ont pleinement conscience de l'excellence de la poésie ; car elle agit d'une manière divine et instinctive, dépassant et dominant la conscience ; c'est aux générations futures qu'il est réservé de contempler et de mesurer la puissance de la cause et de l'effet dans toute la force et la splendeur de leur union. Même dans

les temps modernes, aucun poète vivant n'est arrivé à la plénitude de sa renommée ; le jury qui doit juger un poète, appartenant de fait au temps tout entier, doit être composé de ses pairs : la liste doit être dressée par le Temps parmi l'élite des sages de nombreuses générations. Un poète est un rossignol, qui chante dans les ténèbres pour charmer sa propre solitude de ses doux sons ; ses auditeurs sont comme des hommes ravis en extase par la mélodie d'un musicien invisible, qui se sentent émus et charmés, mais qui ne savent ni d'où vient la mélodie, ni pourquoi elle les charme. Les poèmes d'Homère et de ses contemporains firent les délices de l'enfance de la Grèce ; ils furent les éléments de ce système social qui est la colonne sur laquelle reposèrent toutes les civilisations ultérieures. Homère a incarné dans des caractères humains la perfection idéale de son temps ; et nous ne pouvons douter que ceux qui lurent ses vers n'aient été saisis de l'ambition de devenir semblables à Achille, à Hector, à Ulysse ; la vérité et la beauté de l'amitié, du patriotisme, du dévouement constant à un objet, furent revélées dans leur profondeur par ces immortelles créations ; les sentiments des auditeurs doivent s'être raffinés et élargis par la sympathie avec de si grandes et de si aimables personnifications, puis de l'admiration ils durent passer à l'imitation, et par l'imitation s'identifier eux-mêmes avec les objets de leur admiration. Et qu'on ne m'objecte pas que ces caractères sont bien éloignés de la perfection morale, et qu'on ne peut en aucune façon les proposer comme des modèles édifiants à l'imitation générale. Chaque époque, sous des noms plus ou moins spécieux, a déifié ses erreurs particu-

lières ; la Vengeance est l'idole nue du culte d'un âge semi-barbare ; et l'Illusion est l'image voilée d'un mal inconnu, devant laquelle la luxure et la satiété se prosternent. Mais un poète considère les vices de ses contemporains comme le vêtement provisoire dont ses créations doivent s'envelopper, et qui couvre sans les cacher les éternelles proportions de leur beauté. On conçoit qu'un personnage épique ou dramatique porte ces vices autour de son âme, comme il peut porter autour de son corps l'armure ancienne ou l'uniforme moderne , quoiqu'on puisse facilement imaginer un vêtement plus gracieux que l'une et l'autre. La beauté de la nature intérieure ne peut être assez cachée par ce vêtement accidentel, pour que l'esprit de sa forme ne se communique pas à ce déguisement même, et ne se laisse pas deviner par la manière même dont il est porté. Une forme majestueuse et de gracieux mouvements se trahiront à travers le costume le plus barbare et du plus mauvais goût. Peu de poètes, même des plus élevés, ont préféré exhiber la beauté de leurs conceptions dans sa vérité et sa splendeur toute nue ; et l'on peut douter si l'alliage du costume, du vêtement, etc., n'est pas nécessaire pour tempérer à nos oreilles mortelles cette musique planétaire.

Toute l'objection de l'immoralité de la poésie repose toutefois sur une fausse conception de la manière dont la poésie agit pour produire le perfectionnement moral de l'homme. La science de l'Éthique arrange les éléments que la poésie a créés, et propose des thèmes et des exemples de vie civile et domestique : ce n'est pas manque de doctrines admirables si les hommes se haïssent, se méprisent, se censurent, se trompent et s'as-

servissent l'un l'autre. Mais la poésie agit d'une tout autre et plus divine manière. Elle éveille et élargit l'esprit lui-même en y introduisant mille combinaisons nouvelles de pensée. La poésie lève le voile qui cache la beauté du monde, et fait que les objets familiers cessent d'être familiers ; elle donne une nouvelle naissance à tout ce qu'elle représente, et les personnifications enveloppées de sa lumière Elyséenne vivent pour toujours dans l'esprit de ceux qui les ont une fois contemplées, comme les souvenirs de ce noble et enthousiaste contentement qui s'étend sur toutes les pensées et les actions avec lesquelles il coexiste. Le grand secret de la morale est l'amour qui nous fait sortir de notre propre nature, et nous identifie avec la beauté d'une pensée, d'une action qui n'est pas nôtre ou d'une personne qui n'est pas nous-même. Un homme pour être superlativement bon doit imaginer avec force et étendue : il doit se mettre lui-même à la place d'un autre et de beaucoup d'autres ; les peines et les plaisirs de son espèce doivent devenir les siens. Le grand instrument du bien moral est l'imagination ; et la poésie concourt à l'effet en agissant sur la cause. La poésie élargit le champ de l'imagination en la remplissant de pensées qui lui apportent une joie toujours nouvelle, pensées qui ont le pouvoir d'attirer et d'assimiler à leur propre nature toutes les autres pensées, et qui forment de nouveaux intervalles ou interstices, dont le vide appelle toujours un nouvel aliment. La poésie fortifie la faculté qui est l'organe de la nature morale de l'homme, de la même manière que l'exercice fortifie un membre. Un poète ferait donc mal d'incarner ses propres conceptions du bien et du mal, qui sont ordinairement celles de son pays et de son

temps, dans ses créations poétiques, qui ne participent ni de l'un ni de l'autre. En se donnant cette tâche inférieure d'interpréter l'effet, tâche dans laquelle peut-être il n'arriverait qu'imparfaitement à se satisfaire lui-même, il renoncerait volontairement à la gloire de participer au mérite de la cause. Il n'y avait pas de danger qu'Homère ou quelqu'un des poètes éternels pussent se fourvoyer au point d'abdiquer ce trône de leur immense empire. Ceux en qui la faculté poétique, quoique grande, est moins intense, comme Euripide, Lucain, le Tasse, Spenser, ont souvent affecté un but moral, et l'effet de leur poésie diminue en proportion exacte du degré dans lequel ils nous forcent de songer à leur dessein.

Homère et les poètes cycliques furent suivis à un certain intervalle par les poètes dramatiques et lyriques d'Athènes, qui fleurirent en même temps que ce qu'il y a de plus parfait dans les expressions sœurs de la faculté poétique : l'architecture, la peinture, la musique, la danse, la sculpture, la philosophie ; ajoutons y les formes de la vie civile. Car, quoique la constitution de la société athénienne fût déformée par beaucoup d'imperfections que la poésie de la chevalerie et du christianisme a éliminées des habitudes et des institutions de la moderne Europe, cependant à aucune autre période ne se sont développées tant d'énergie, de beauté et de vertu ; jamais la force aveugle et les formes réfractaires ne furent si bien disciplinées et si bien soumises à la volonté de l'homme, ni cette volonté moins rebelle aux dictées du beau et du vrai, que durant le siècle qui précéda la mort de Socrate. Aucune autre époque de l'histoire de notre race ne nous offre des souvenirs ou des fragments aussi viri-

lement empreints de l'image de la divinité dans l'homme. Or, c'est la poésie seule, dans la forme, dans l'action, dans le langage, qui a rendu cette époque mémorable au-dessus de toutes les autres, et en a fait un trésor d'exemples pour les temps à venir. La poésie écrite existait à cette époque en même temps que les autres arts ; et ce serait une question oiseuse de demander lequel de ces arts a donné ou a reçu la lumière qui de toutes ces sources, comme d'un commun foyer, s'est répandue sur les plus sombres périodes des temps suivants. Tout ce que nous connaissons de la cause et de l'effet se réduit à un enchaînement constant d'événements : la poésie s'est toujours trouvée coexister avec tous les arts qui contribuent au bonheur et à la perfection de l'homme. Je renvoie à ce qui a déjà été établi touchant la distinction de la cause et de l'effet.

Ce fut dans cette période que le drame prit naissance ; et quoique un écrivain postérieur (1) ait pu égaler et surpasser ce petit nombre de grands spécimens du drame Athénien conservés jusqu'à nous, il est hors de question que cet art ne fut jamais compris ou pratiqué selon les règles de sa vraie philosophie comme à Athènes. Les Athéniens employèrent le langage, l'action, la musique, la peinture, la danse et les institutions religieuses, pour produire un commun effet dans la représentation de l'idéalisation la plus élevée de la passion ou de la force : chaque division de l'art fut perfectionnée en son espèce par des artistes de l'habileté la plus consommée, et disciplinée l'une par rapport à l'autre dans une belle et harmonieuse unité. Sur la scène moderne, on

(1) Shakespeare.

n'emploie à la fois qu'un petit nombre des éléments capables de produire l'image de la conception du poète. Nous avons la tragédie sans musique et sans danse ; la musique et la danse, sans les personnifications élevées dont elles sont le naturel accompagnement, et le tout sans religion et solennité. La religion a été, en effet, ordinairement bannie de la scène. En privant la face de l'acteur d'un masque, où les nombreuses expressions appropriées à son caractère dramatique pouvaient se mouler dans une seule expression permanente et toujours la même, notre système ne peut prétendre qu'à un effet partiel et sans harmonie ; il n'est bon que pour le monologue, où toute l'attention se porte sur la musique idéale de quelque grand artiste en ce genre. L'usage moderne de mêler la comédie à la tragédie, quoique sujet à de grands abus dans la pratique, est sans doute une extension du cercle dramatique ; mais la comédie devrait être comme dans le *Roi Lear*, universelle, idéale et sublime. C'est peut-être l'intervention de ce principe qui fait pencher la balance en faveur du *Roi Lear*, comparé à l'*Œdipe Roi* ou à l'*Agamennon*, ou si l'on veut, aux trilogies auxquelles ces pièces se rapportent ; à moins qu'on ne considère l'effet intense de la poésie chorale, spécialement celle de la dernière pièce, comme rétablissant l'équilibre. Le *Roi Lear*, s'il peut soutenir la comparaison, doit être regardé comme le plus parfait spécimen de l'art dramatique dans le monde, en dépit des conditions étroites auxquelles le poète était soumis par l'ignorance de la philosophie du drame qui a prévalu dans l'Europe moderne. Calderon, dans ses *Autos* religieux, a essayé de remplir quelques-unes des hautes conditions de la représentation dramatique négligées

par Shakespeare, comme par exemple d'établir une relation entre le drame et la religion, et d'accommoder le drame à la musique et à la danse; mais il néglige l'observation de conditions bien plus importantes, et il a plus perdu que gagné en substituant l'idéalisme rigidement défini et toujours répété d'une superstition difforme aux personnifications vivantes de la vérité de la passion humaine.

Mais je m'écarte de mon sujet. — La liaison des représentations scéniques avec le perfectionnement ou la corruption des mœurs de l'homme a été universellement reconnue; en d'autres termes, la présence ou l'absence de la poésie dans sa forme la plus parfaite et la plus universelle s'est trouvée correspondre avec le bien et le mal dans la vie ou dans les mœurs. La corruption, qu'on a imputée au drame comme son effet, commence alors que finit l'emploi de la poésie dans sa constitution. J'en appelle à l'histoire des mœurs; les périodes de croissance de l'une et de déclin de l'autre ne correspondent-elles pas avec une exactitude égale à celle qu'offrent tous les autres exemples de cause et d'effet moral?

Le drame, à Athènes, ou partout ailleurs où il peut avoir approché de la perfection, a toujours coexisté avec la grandeur morale et intellectuelle du temps. Les tragédies des poètes athéniens sont comme des miroirs où le spectateur se voit lui-même, sous un léger déguisement de circonstances, dépouillé de tout excepté de cette perfection et de cette énergie idéale que chacun ressent comme le type intérieur de tout ce qu'il aime, admire et désire devenir. L'imagination est élargie par la sympathie avec des douleurs et des passions si puis-

santes qu'elles étendent par leur conception la capacité de la faculté qui les conçoit ; les bons sentiments sont fortifiés par la pitié, l'indignation, la terreur et le chagrin ; et un calme exalté se prolonge, à la suite de la satiété qui résulte de ce sublime exercice, jusque dans le tumulte de la vie familière ; le crime perd la moitié de son horreur et toute sa contagion, à nous être représenté comme la conséquence fatale de l'action insurmontable de la nature ; l'erreur perd aussi son opiniâtreté, les hommes ne la chérissent plus comme la création de leur choix. Dans le drame de l'ordre le plus élevé, il y a peu d'éléments pour la censure ou la haine ; il enseigne plutôt la connaissance et le respect de soi-même. Ni l'œil, ni l'esprit ne peuvent se voir eux-mêmes à moins d'être refléchis par quelque chose qui leur ressemble. Le drame, aussi longtemps qu'il continue à exprimer de la poésie, est un miroir prismatique à mille facettes, qui réunit les rayons les plus brillants de la nature humaine, les divise et les reproduit dans la simplicité de leurs formes élémentaires, les empreint de majesté et de beauté, multiplie tout ce qu'il reflète, et donne à ce reflet le pouvoir de propager sa ressemblance partout où il tombe.

Mais dans les périodes de déclin de la vie sociale, le drame correspond à ce déclin. La tragédie devient une froide imitation des formes des grands chefs-d'œuvre de l'antiquité, dépouillée de tout accompagnement harmonieux des arts frères, et souvent cette forme même est mal comprise et la tragédie n'est plus qu'une faible tentative d'enseigner certaines doctrines, que l'écrivain considère comme certaines vérités morales, et qui ne sont que les flatteries spécieuses de quelque vice ou

faiblesse grossière, dont l'auteur ainsi que ses auditeurs est infecté. De là, ce qu'on a appelé le drame classique et domestique. Le *Caton* d'Addison est le spécimen de l'un; et il serait superflu de citer des exemples de l'autre. La poésie ne peut se prêter à de pareils desseins. La poésie est une épée fulgurante, toujours dégaînée, qui consume le fourreau qui voudrait la retenir. Aussi observe-t-on que tous les écrits dramatiques de ce genre sont à un singulier degré dépourvus d'imagination ; ils affectent le sentiment et la passion, qui, dépouillés d'imagination, ne sont plus que des noms différents du caprice ou de l'appétit. Dans notre histoire, la période de la plus grossière dégradation du drame est le règne de Charles II, alors que toutes les formes qui ont été l'expression habituelle de la poésie deviennent des hymnes en l'honneur du triomphe du pouvoir royal sur la liberté et la vertu. Milton seul est debout, éclairant un âge indigne de lui. En de telles époques, le principe calculateur envahit toutes les formes du drame, et la poésie cesse d'y trouver une expression. La comédie perd son universalité idéale ; l'esprit succède à l'humour ; nous rions de complaisance en nous-mêmes et d'orgueil, non de plaisir ; la malignité, le sarcasme et le mépris succèdent à une sympathique gaîté ; nous rions à peine, nous sourions. L'obscénité, qui est toujours un blasphème contre la divine beauté de la vie, devient, grâce à un voile même dont elle se couvre, plus active si elle est moins dégoûtante ; c'est un monstre à qui la corruption de la société ne cesse d'apporter un nouvel aliment, qu'il dévore en secret.

Le drame étant la forme sous laquelle un plus grand nombre de modes d'expression de la poésie peuvent être

combinés, c'est aussi sous cette forme que la connexion de la poésie et du bien social est le plus facilement observable. On ne saurait nier que la plus haute perfection de la société humaine a toujours correspondu avec la plus haute excellence dramatique ; et que la corruption ou l'extinction du drame, dans une nation où il a une fois été florissant, est une marque de la corruption des mœurs et de l'extinction des énergies qui soutiennent l'âme de la vie sociale. Mais, comme le dit Machiavel des institutions politiques, cette vie pourrait être sauvée et renouvelée, s'il s'élevait des hommes capables de ramener le drame à ses vrais principes. Et cela est vrai par rapport à la poésie dans son sens le plus étendu; tout langage, toute institution, ou toute forme demandent non seulement à être produits, mais encore à être soutenus; l'office et le caractère du poète participe de la nature divine sous le rapport de la providence, comme sous le rapport de la création.

La guerre civile, les dépouilles de l'Asie, et la prédominance fatale des armes macédoniennes d'abord, puis des armes romaines, furent autant de symboles de l'extinction ou de la suspension de la faculté créatrice en Grèce. Les écrivains bucoliques, qui trouvèrent un patronage sous les tyrans lettrés de Sicile et d'Egypte, furent les derniers représentants de son règne si glorieux.

Leur poésie est puissamment mélodieuse; comme l'odeur de la tubéreuse, elle inonde l'esprit et le fatigue par l'excès de sa douceur ; tandis que la poésie de l'âge précédent était comme une brise des prairies de juin, qui au mélange des parfums de toutes les fleurs des champs ajoute d'elle-même un esprit vivifiant et harmo-

nisant, qui donne au sens la force de soutenir l'excès de son plaisir. La délicatesse bucolique et érotique dans la poésie écrite correspond à la noblesse dans la statuaire, la musique et les arts de la même famille, et même dans les mœurs et les institutions, qui caractérise l'époque dont je parle. Et ce n'est pas à la faculté poétique elle-même, ou à quelque mauvaise application de cette faculté qu'il faut imputer ce manque d'harmonie. On trouve dans les écrits d'Homère et de Sophocle une égale sensibilité, une part aussi grande faite aux sentiments et aux affections ; le premier, spécialement, a donné à ses images sensibles et pathétiques un attrait irrésistible. Leur supériorité sur les écrivains postérieurs consiste dans la présence de ces pensées qui appartiennent aux facultés intimes de notre nature, et non dans l'absence de celles qui sont liées aux facultés externes ; leur incomparable perfection consiste dans l'harmonieuse union de toutes ces facultés à la fois. L'imperfection des poètes érotiques ne consiste pas dans ce qu'ils ont, mais dans ce qu'ils n'ont pas. Ce n'est pas en tant que poètes, mais en tant que non poètes, qu'ils peuvent être justement considérés comme participant de la corruption de leur temps. Si cette corruption avait réussi à éteindre en eux jusqu'à cette sensibilité au plaisir, à la passion, aux beautés de la nature, qui leur est imputée comme une imperfection, c'eût été le dernier achèvement du triomphe du mal. Car la corruption sociale aboutit à détruire toute sensibilité au plaisir ; et alors il y a vraiment corruption. Elle commence par l'imagination et par l'entendement qui en est comme le cœur, et se répand de là, comme un poison paralysant, à travers les affections dans les appétits eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il n'y ait

plus qu'une masse inerte où le sens à peine survit. A l'approche d'une semblable période, la poésie s'adresse toujours à ces facultés qui sont les dernières à être détruites, et sa voix se fait entendre, comme les pas d'Astrée, quittant le monde. La poésie continue à communiquer tout le plaisir que les hommes sont capables de recevoir; elle est encore la lumière de la vie, la source de tout le beau, le généreux, ou le vrai qui peut encore trouver place dans un temps corrompu. On avouera sans peine que ceux des citoyens voluptueux de Syracuse et d'Alexandrie qui se délectaient aux poèmes de Théocrite étaient moins froids, moins cruels et moins sensuels que le reste de leur nation. Mais la corruption devra entièrement détruire l'édifice de la société humaine avant que la poésie puisse jamais cesser. Les anneaux sacrés de cette chaîne n'ont jamais été entièrement disjoints; descendant à travers les esprits de la multitude, elle est attachée à ces grands esprits, dont l'invisible influence, comme celle d'un aimant magnétique, se répand au dehors; elle relie à la fois, anime et soutient la vie du tout (1). C'est la faculté qui contient en elle les semences à la fois de sa propre renaissance et de la renaissance sociale. Mais ne bornons pas les effets de la poésie bucolique et érotique dans les limites de la sensibilité de ceux à qui elle s'adressait. Ils peuvent avoir perçu la beauté de ces immortelles compositions, comme de simples fragments et des parties isolées; ceux qui sont plus délicatement organisés, ou nés dans un âge meilleur, peuvent y reconnaître comme les épisodes de ce grand poème, auquel tous les poètes, comme les pen-

(1) Voir l'*Ion* de Platon.

sées qui coopèrent à former un grand esprit, ont concouru depuis le commencement du monde.

La même révolution dans une sphère plus étroite trouva place dans l'ancienne Rome ; mais les actions et les formes de sa vie sociale ne semblent pas avoir été parfaitement pénétrées de l'élément poétique. Les Romains paraissent avoir considéré les Grecs comme les dépositaires privilégiés des formes les plus parfaites au point de vue des mœurs et de la nature, et s'être abstenus de créer en langage mesuré, en sculpture, en musique ou en architecture, rien qui puisse avoir une relation particulière à leur propre condition, tout en en ayant une à la constitution universelle du monde. Mais nous n'avons pour les juger qu'une évidence partielle, et nous les jugeons peut-être partialement. Ennius, Varron, Pacuvius et Accius, tous grands poètes, sont perdus. Lucrèce est dans le sens le plus élevé du mot un créateur, et Virgile aussi dans un sens vraiment élevé. Chez le second, la délicatesse exquise d'expressions est comme un brouillard lumineux qui nous cache l'intense et transcendante vérité de ses conceptions de la nature. Tite-Live est empreint de poésie. Horace, Catulle, Ovide, et généralement les autres grands poètes de l'âge virgilien ont vu la nature et l'homme dans le miroir de la Grèce. Les institutions et la religion de Rome ont aussi été moins poétiques que celles de la Grèce, de même que l'ombre est moins vivante que la substance. C'est pourquoi la poésie à Rome semble plutôt suivre qu'accompagner la perfection de la société politique et domestique. La véritable poésie de Rome vivait dans ses institutions ; car tout ce qu'elles contenaient de beau, de vrai, de majestueux, ne pouvait avoir sa source que dans

la faculté qui crée l'ordre qui les constitue. La vie de Camille, la mort de Regulus, l'attitude des sénateurs attendant, semblables à des dieux, les Gaulois victorieux, le refus de la république de faire la paix avec Annibal après la bataille de Cannes, ne furent pas les conséquences d'un calcul raffiné de l'avantage personnel probable qui devait résulter de tel ordre et de tel rythme dans les manifestations de la vie, pour ceux qui étaient à la fois les poètes et les acteurs de ces drames immortels. L'imagination contemplant la beauté de cet ordre le créait sans se préoccuper de la faire concorder avec sa propre idée; la conséquence était l'empire, et la récompense, une éternelle gloire. Ces choses n'en sont pas moins de la poésie, *quia carent vate sacro*. Ce sont les épisodes de ce poème cyclique que le Temps écrit sur la mémoire des hommes. Le Passé, comme un rhapsode inspiré, remplit de leur harmonie le théâtre des générations sans fin.

Enfin l'ancien système de religion et de mœurs a accompli le cercle de ses évolutions ; et le monde serait tombé dans la dernière anarchie et les dernières ténèbres, s'il ne s'était pas trouvé parmi les fondateurs des systèmes moraux et religieux du christianisme et de la chevalerie des poètes pour créer des formes d'opinion et d'action non encore conçues jusque-là ; et ces formes, copiées dans l'imagination des hommes, devinrent comme des chefs pour les armées égarées de leurs pensées. Il n'entre pas dans notre dessein de parler du mal produit par ces systèmes ; nous ne voulons que constater, en nous appuyant sur les principes établis plus haut, qu'aucune partie de ce mal ne peut être attribuée à la poésie qu'ils renferment.

Il est probable que la poésie de Moïse, de Job, de David, de Salomon et d'Isaïe a produit un grand effet sur l'esprit de Jésus et de ses disciples. Les fragments épars qui nous ont été conservés par les biographes de cet homme extraordinaire sont tous empreints de la plus vive poésie. Mais ses doctrines semblent avoir été promptement défigurées. A une certaine époque après la prédominance du système d'opinions fondées sur celles qu'il avait promulguées, les trois formes dans lesquelles Platon a distribué les facultés de l'esprit reçurent une sorte d'apothéose, et devinrent l'objet du culte du monde civilisé. Ici il faut avouer que la « Lumière » semble « s'obscurcir ».

> « And the crow makes wing to the rooky wood;
> Good things of day begin te droop and drowse ;
> Whiles night's black agents to their preys do rouse (1). »

Mais remarquez quel bel ordre est sorti de la poussière et du sang de ce furieux chaos ! Comment le monde, comme après une résurrection, se balançant sur les ailes d'or de la science et de l'espérance, a repris son vol toujours infatigable dans le ciel du temps ! Ecoutez cette musique, que n'entendent point les oreilles extérieures, semblable à un vent invisible et sans repos, nourrissant de force et de vitesse sa course éternelle.

La poésie dans les doctrines de Jésus-Christ, la mythologie et les institutions des conquérants celtiques de l'Empire romain, ont survécu aux ténèbres et aux convulsions qui ont accompagné leur croissance et leur

(1) Shakespeare, *Macbeth*, acte III, sc. II. « Et la corneille dirige son aile vers le bois plein de ses compagnes; les êtres bons du jour commencent à languir et à s'assoupir, pendant que les noirs agents de la nuit courent à leur proie. »

victoire, et elles se sont fondues dans un nouvel édifice de mœurs et d'opinion. C'est une erreur d'imputer l'ignorance des sombres âges aux doctrines chrétiennes ou à la prédominance des nations celtiques. Tout le mal qui a pu se trouver dans leur action est résulté de l'extinction du principe poétique, liée au progrès du despotisme et de la superstition. Les hommes, par suite de causes trop compliquées pour être discutées ici, devinrent insensibles et égoïstes ; leur volonté devint faible, et cependant ils furent ses esclaves, et par là les esclaves de la volonté d'autrui ; luxure, crainte, avarice, cruauté et fraude, caractérisèrent une race d'hommes parmi lesquels ne pouvait s'en trouver un capable de *créer*, dans la forme, le langage ou les institutions. Il ne serait pas juste d'imputer les anomalies morales d'un tel état de société à aucune classe d'événements ayant une liaison immédiate avec elles, et les événements qui ont le plus de titres à notre approbation sont ceux-là même qui pouvaient dissoudre le plus rapidement cet état de choses. Il est malheureux pour ceux qui ne savent pas distinguer les mots des choses, que beaucoup de ces anomalies aient fait corps avec notre religion populaire.

Ce ne fut pas avant le IXe siècle que les effets de la poésie des systèmes chrétien et chevaleresque commencèrent à se manifester. Le principe d'égalité a été découvert et appliqué par Platon dans sa *République*, comme la règle théorique du mode selon lequel les matériaux du plaisir et du pouvoir produits par l'habileté et le travail communs des êtres humains doivent être distribués entre eux. Les limitations de cette règle devaient, selon lui, n'être déterminées que par la sensibilité de chacun, ou l'utilité qui pouvait en résulter pour tous. Platon, sui-

vant les doctrines de Timée et de Pythagore, enseigna aussi un système de doctrine morale et intellectuelle, comprenant à la fois la condition passée, présente et future de l'homme. Jésus-Christ divulgua pour l'humanité les vérités sacrées et éternelles contenues dans ces vues, et le christianisme, dans sa pureté abstraite, devint l'expression exotérique des doctrines ésotériques de la poésie et de la sagesse de l'antiquité. L'incorporation des nations celtiques à la population épuisée de l'Occident laissa sur lui l'empreinte de la poésie existant dans leur mythologie et leurs institutions. Le résultat fut la somme de l'action et de la réaction de toutes ces causes réunies ; car on peut accepter comme un axiome qu'aucune nation ou aucune religion n'en peut remplacer une autre sans s'incorporer à elle-même une portion de ce qu'elle remplace. L'abolition de l'esclavage personnel et domestique, et l'émancipation des femmes affranchies d'une grande partie des servitudes dégradantes de l'antiquité, furent des conséquences de ces événements.

L'abolition de l'esclavage personnel est la base de la plus haute espérance politique que l'esprit de l'homme puisse concevoir. La liberté des femmes a produit la poésie de l'amour sexuel. L'amour devint une religion, dont le culte eut ses idoles toujours présentes. Ce fut comme si les statues d'Apollon et des Muses avaient été douées de vie et de mouvement, et s'étaient promenées au milieu de leurs adorateurs ; si bien que la terre se peupla des habitants d'un monde plus divin. Les phénomènes les plus familiers de la vie devinrent prodigieux et célestes, et un paradis se créa comme des débris de l'Eden. Et comme cette création elle-même est de la poésie, ainsi ses créateurs furent-ils poètes ; et le lan-

gage fut l'instrument de leur art « *Galeotto fù il libro, e chi lo scrisse.* » Les Trouvères ou inventeurs provençaux précédèrent Pétrarque, dont les vers sont comme des incantations, qui descellent les profondeurs des fontaines enchantées du plaisir qui se trouve dans la peine de l'amour. Il est impossible de les sentir sans devenir soi-même une portion de cette beauté que l'on contemple ; il serait superflu d'expliquer comment la noblesse et l'élévation de l'esprit liées avec ces émotions sacrées peuvent rendre les hommes plus aimables, plus généreux et plus sages, et les élever au-dessus des grossières vapeurs de ce petit monde de soi-même. Dante comprit les secrets de l'amour encore plus que Pétrarque. La *Vita nuova* est une fontaine inépuisable de pureté de sentiment et de langage ; c'est l'histoire idéalisée de la période et des intervalles de sa vie qui furent dédiés à l'amour. Son apothéose de Béatrice dans le Paradis, et les degrés de son propre amour et de la beauté de Béatrice par lesquels, comme par des échelons, il feint d'être monté lui-même jusqu'au trône de la cause suprême, sont la plus glorieuse imagination de la poésie moderne. Les plus judicieux critiques ont, avec justice, renversé le jugement du vulgaire, et l'ordre des grands actes de la *Divine Comédie*, dans la mesure d'admiration qu'ils accordent à l'Enfer, au Purgatoire et au Paradis. Le Paradis est un hymne perpétuel de l'éternel amour. L'amour, qui a trouvé dans Platon seul parmi les anciens un poète digne de lui, a été célébré par le chœur des plus grands écrivains du monde renouvelé, et la musique a pénétré les cavernes de la société, et ses échos dominent encore la dissonance des armes et de la superstition. A des intervalles successifs, l'Arioste, le Tasse,

Shakespeare, Spenser, Calderon, Rousseau et les grands écrivains de notre siècle ont célébré le règne de l'amour, plantant dans l'esprit humain comme les trophées de sa sublime victoire sur la sensualité et la force. La vraie relation entre les deux sexes qui se partagent l'espèce humaine a été mieux comprise ; et si l'erreur qui confondait la diversité avec l'inégalité de facultés des deux sexes a été en partie reconnue dans les opinions et les institutions de l'Europe moderne, nous devons ce grand bienfait au culte dont la chevalerie fut la loi, et les poètes les prophètes.

La poésie de Dante peut être considérée comme le pont jeté sur le courant du temps entre le monde ancien et le monde moderne. Les notions défigurées des choses invisibles, que Dante et son rival Milton ont idéalisées, ne sont que le masque et le manteau dont ces grands poètes s'enveloppent pour se déguiser en se promenant à travers l'éternité. Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point ils ont eu la conscience de la distinction qui doit avoir existé dans leurs esprits entre leurs propres croyances et celles du peuple. Dante semble au moins avoir voulu en marquer les limites, en plaçant Riphée, que Virgile appelle *justissimus unus*, dans le Paradis, et en suivant un caprice fort hérétique dans sa distribution des récompenses et des châtiments. Le poème de Milton contient une réfutation philosophique du système même, dont, par une étrange et naturelle antithèse, il a été le principal et le plus populaire soutien. Rien ne peut dépasser l'énergie et la magnificence du caractère de Satan tel qu'il est exprimé dans le *Paradis Perdu*. Ce serait se tromper que de supposer qu'il ait jamais songé à en faire la personnification populaire

du mal. L'implacable haine, la ruse patiente, un raffinement de stratagèmes toujours en éveil pour réduire un ennemi à la dernière angoisse, ces choses sont le mal, et, si elles sont vénielles dans un esclave, elles ne peuvent se pardonner dans un tyran; si dans un sujet elles sont rachetées par ce qui ennoblit sa défaite, dans le vainqueur elles sont empreintes de tout ce qui déshonore sa conquête. Le Démon de Milton, comme être moral, est aussi supérieur à son Dieu qu'un homme qui persévère dans son dessein d'être excellent en dépit de l'adversité et de la torture est supérieur à celui qui, dans la froide sécurité d'un triomphe assuré, inflige à son ennemi la plus horrible vengeance, non par suite de quelque désir illusoire de l'amener à se repentir de sa persévérance dans son inimitié, mais avec le dessein prémédité de l'exaspérer au point de mériter de nouveaux tourments. Milton a violé la croyance populaire (si toutefois on peut estimer cela une violence), au point de n'avoir donné aucune supériorité de vertu morale à son Dieu sur son Démon. Et ce hardi dédain d'un dessein moral direct est la preuve la plus décisive de la supériorité du génie de Milton. Il a mêlé pour ainsi dire les éléments de la nature humaine comme des couleurs sur une palette, et les a disposés dans la composition de sa grande peinture selon les lois de la vérité épique, c'est-à-dire selon les lois de ce principe en vertu duquel une série d'actions de l'univers extérieur et des êtres intelligents et moraux est calculée pour exciter la sympathie des générations à venir de l'espèce humaine. La *Divine Comédie* et le *Paradis Perdu* ont donné une forme systématique à la mythologie moderne, et quand le changement et le temps auront ajouté une superstition de plus

à la masse de celles qui ont paru et disparu sur la terre, les commentateurs s'emploieront savamment à élucider la religion de l'Europe de leurs ancêtres, qui ne sera pas entièrement oubliée uniquement parce qu'elle aura été marquée au coin de l'éternité du génie.

Homère fut le premier et Dante le second poète épique, c'est-à-dire le second poète dont les créations aient présenté une relation définie et intelligible avec la science, les sentiments et la religion de l'époque dans laquelle il vivait, et en même temps des époques qui l'ont suivi ; cette relation correspondant elle-même avec leur propre développement. Lucrèce a englué les ailes de son rapide esprit dans la lie du monde sensible ; et Virgile, avec une modestie qui malheureusement est devenue son génie, a affecté le rôle d'imitateur, alors même qu'il créait à nouveau tout ce qu'il copiait ; et parmi le troupeau des oiseaux moqueurs, quoiqu'il y ait de la douceur dans leurs notes, aucuns, ni Apollonius de Rhodes, ni Quintus Calaber de Smyrne, ni Nonnus, ni Lucain, ni Stace ni Claudien n'ont cherché à remplir une seule condition de la vérité épique. Milton a été le troisième poète épique. Car si le titre d'Épique dans son sens le plus élevé est refusé à l'*Enéide*, à plus forte raison faudra-t-il le refuser au *Roland Furieux*, à la *Jérusalem délivrée*, aux *Lusiades*, et à la *Reine des Fées*.

Dante et Milton furent tous deux profondément pénétrés de l'ancienne religion du monde civilisé ; et son esprit existe dans leur poésie probablement dans la même proportion où ses formes survivaient dans le culte non réformé de l'Europe moderne. L'un précéda et l'autre suivit la Réforme à intervalles presque égaux.

Dante fut le premier réformateur religieux, et Luther le surpassa plutôt par la rudesse et l'acrimonie que par la hardiesse de ses censures de l'usurpation papale. Dante fut le premier qui réveilla l'Europe endormie : il créa un langage tout de musique et de persuasion, du sein d'un chaos d'inharmonieuses barbaries. C'est lui qui donna le signal à ces grands esprits qui présidèrent à la résurrection du savoir ; le Lucifer de ce troupeau d'étoiles qui au XIII^e siècle rayonna du sein de la républicaine Italie, comme d'un ciel au milieu des ténèbres du monde obscurci. Les mots mêmes sont empreints d'esprit ; chacun d'eux est une étincelle, un atome enflammé d'inextinguible pensée ; et beaucoup gisent encore ensevelis sous les cendres de leur naissance, et gros d'un éclair qui n'a point encore trouvé de fil conducteur. Toute haute poésie est infinie ; elle est comme le premier gland qui contenait en puisance tous les chênes. On peut tirer voile sur voile, sans jamais découvrir l'intime beauté nue de sa pensée. Un grand poème est une source à jamais débordante des eaux de la sagesse et de l'enchantement ; et quand un homme et une époque ont puisé à ce divin courant tout ce que leurs relations particulières les rendent capables de s'approprier, d'autres, puis d'autres se succèdent et de nouvelles relations ne cessent de se développer, éternelle source de délices imprévues et inconcevables.

L'âge qui succèda immédiatement à celui de Dante, de Pétrarque et de Boccace fut caractérisé par la renaissance de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Chaucer profita de l'inspiration sacrée et l'édifice de la littérature anglaise est basé sur des matériaux d'invention italienne.

Mais ne nous laissons pas entraîner de la défense de

la poésie à une histoire critique de la poésie et de son influence sur la société. Qu'il suffise d'avoir indiqué les effets produits par les poètes, dans le large et vrai sens du mot, sur leur propre époque, et sur les époques postérieures.

On a fait un autre procès aux poètes : on les a sommés de résigner leur couronne civique aux raisonneurs et aux mécaniciens. Il est admis que l'exercice de l'imagination est très agréable, mais on soutient que celui de la raison est plus utile. Examinons donc en partant de cette distinction ce que l'on entend par utilité. Plaisir ou bien, dans un sens général, c'est ce que recherche la conscience d'un être sensible et intelligent, et ce dans quoi elle se complaît quand elle l'a trouvé. Il y a deux sortes de plaisir : l'un durable, universel et permanent ; l'autre transitoire et particulier. Par utilité on peut entendre les moyens de produire le premier ou le second de ces plaisirs. Dans le premier sens, tout ce qui fortifie ou purifie les affections, élargit l'imagination, ajoute l'esprit au sens, est utile. Mais on peut donner au mot utile un sens plus étroit, en le bornant à exprimer ce qui bannit l'importunité des besoins de notre nature animale, assure à l'homme la sécurité de la vie, dissipe les plus grossières illusions de la superstition, et établit entre les hommes un degré de mutuelle indulgence compatible avec la considération des avantages personnels.

Sans aucun doute les promoteurs de l'utilité, dans ce sens restreint, ont leur rôle indiqué dans la société. Ils suivent les pas des poètes, et copient l'esquisse de leurs créations dans le livre de la vie commune. Ils disposent de l'espace et du temps. Leur action est de la plus haute valeur, aussi longtemps qu'ils restreignent l'exer-

cice des pouvoirs inférieurs de notre nature dans les limites qui leur sont propres et n'empiétent pas sur le champ des facultés supérieures. Mais pendant que le sceptique démolit les grossières superstitions, qu'il n'aille pas défigurer, comme l'ont fait quelques écrivains français, les vérités éternelles empreintes dans l'imagination des hommes. Pendant que le mécanicien abrège, et que l'économiste politique organise le travail, qu'ils prennent bien garde que leurs spéculations, par défaut de correspondance avec les premiers principes qui appartiennent à l'imagination, ne tendent, comme elles le font dans l'Angleterre moderne, à pousser à leurs dernières limites le luxe et le besoin. Ils ont réalisé la maxime : « A celui qui a, il sera donné davantage, et à celui qui n'a pas, le peu qu'il possède sera enlevé. » Le riche est devenu plus riche, et le pauvre est devenu plus pauvre: et le vaisseau de l'Etat dérive entre Scylla et Charybde, entre l'anarchie et le despotisme. Tels sont les effets qui doivent toujours résulter de l'exercice exagéré de la faculté calculatrice.

Il est difficile de définir le plaisir dans son sens le plus élevé, cette définition impliquant un certain nombre de paradoxes apparents. Car, par suite d'un inexplicable défaut d'harmonie dans la constitution de la nature humaine, la souffrance des parties inférieures de notre être est souvent liée aux plaisirs de ses parties supérieures. Le chagrin, la terreur, l'angoisse, le désespoir même sont souvent les expressions voulues du sentiment que nous éprouvons en approchant du bien le plus élevé. Notre sympathie dans les fictions tragiques dépend de ce principe; la tragédie nous charme, en nous apportant une ombre de ce plaisir qui se trouve

dans la souffrance. C'est aussi la source de cette mélancolie qui est inséparable de la plus suave mélodie. Le plaisir qui se trouve dans le chagrin est plus doux que le plaisir du plaisir même. De là ce dicton : « Il est meilleur d'aller à la maison du chagrin qu'à la maison de l'allégresse. » Non que cette espèce très élevée de plaisir soit nécessairement liée à la souffrance. Le plaisir de l'amour et de l'amitié, l'extase où nous jette l'admiration de la nature, la joie de la perception et plus encore de la création de la poésie, sont souvent sans le moindre mélange.

La production et la jouissance assurée du plaisir dans ce sens très élevé sont ce qu'on peut appeler la vraie utilité. Ceux qui la produisent ou la conservent sont les poètes ou les philosophes poètes.

Les travaux de Locke, Hume, Gibbon, Voltaire, Rousseau (1), et de leurs disciples en faveur de l'humanité opprimée et dupée, ont droit à la gratitude du genre humain. Cependant il est facile de calculer le degré de perfectionnement moral et intellectuel que le monde aurait atteint, s'ils n'avaient jamais vécu. On aurait proféré un peu plus d'absurdités pendant un siècle ou deux, et peut-être brûlé un peu plus d'hommes, de femmes, et d'enfants comme hérétiques. Nous ne pourrions pas nous féliciter en ce moment de l'abolition de l'Inquisition en Espagne. Mais une chose qui dépasse toute imagination, c'est de concevoir ce qu'eût été la condition morale du monde, si ni Dante, ni Pétrarque, ni Boccace, ni Chaucer, ni Shakespeare, ni Calderon, ni lord Bacon, ni Milton n'avaient existé ; si Raphaël et Michel-Ange

(1) Quoique nous classions ici Rousseau, il fut essentiellement poète. Les autres, même Voltaire, sont de purs raisonneurs.

n'étaient jamais nés ; si la poésie hébraïque n'avait jamais été traduite ; si la renaissance de l'étude de la littérature grecque n'avait jamais eu lieu ; si aucun monument de la sculpture ancienne n'était parvenu entre nos mains ; et si la poésie de la religion de l'ancien monde était morte en même temps que la foi de ses croyants. Ce n'est que grâce à l'intervention de ces excitations que l'esprit humain a pu s'éveiller à l'invention des sciences plus grossières, à cette application du raisonnement analytique aux observations sociales, qu'on essaie aujourd'hui d'exalter au-dessus de l'expression directe de la faculté inventive et créatrice.

Nous avons plus de sagesse morale, politique et historique que nous ne savons en mettre en pratique ; nous avons plus de connaissances scientifiques et économiques que nous ne pouvons en appliquer à la juste distribution du produit qu'elles multiplient. La poésie, dans cet ordre de pensée, est étouffée sous l'accumulation des faits et des calculs. Nous savons parfaitement ce qui est le plus sage et le meilleur en morale, en gouvernement et en économie politique, ou au moins nous connaissons fort bien ce qui serait plus sage et meilleur que ce que les hommes pratiquent et endurent. Mais nous laissons le « je n'ose pas » attendre le « je voudrais », comme le pauvre chat de l'adage. Ce qui nous manque, c'est la faculté créatrice pour imaginer ce que nous connaissons ; ce qui nous manque, c'est l'impulsion généreuse à réaliser ce que nous imaginons ; ce qui nous manque, c'est la poésie de la vie ; nos calculs ont dépassé la conception ; nous avons mangé plus que nous ne pouvons digérer. La culture des sciences qui ont élargi les limites de l'empire de l'homme sur le

monde extérieur a, par suite de l'absence de la faculté poétique, restreint en proportion celles du monde intérieur ; et l'homme, après avoir réduit les éléments en esclavage, reste lui-même un esclave. A quoi, sinon à une culture des arts mécaniques disproportionnée à la présence de la faculté créatrice, qui est la base de toute connaissance, faut-il attribuer l'abus de toutes les inventions destinées à abréger ou à organiser le travail, au plus grand profit de l'inégalité humaine ? A quelle autre cause attribuer ce fait, que les découvertes qui auraient pu l'alléger n'ont fait que rendre plus lourd le fardeau de la malédiction imposée à Adam ? La Poésie d'un côté et de l'autre le principe de l'Egoïsme dont l'argent est l'incarnation visible, voilà le Dieu et le Mammon du monde.

Les fonctions de la faculté poétique sont de deux espèces ; par l'une, elle crée de nouveaux matériaux de connaissance, d'énergie et de plaisir ; par l'autre, elle engendre dans l'esprit le désir de les reproduire et de les arranger selon un certain rythme ou un certain ordre que l'on peut appeler le beau et le bien. La culture de la poésie n'est jamais plus désirable qu'aux époques où, par suite d'un excès d'égoïsme et de calcul, l'accumulation des matériaux de la vie extérieure dépasse le pouvoir que nous avons de les assimiler aux lois intérieures de la nature humaine. Alors le corps est devenu trop pesant pour le principe qui l'anime.

La poésie est donc quelque chose de divin. Elle est à la fois le centre et la circonférence de la connaissance ; elle comprend toute science, et toute science doit s'y rapporter. Elle est tout à la fois la racine et la fleur de tout système de pensée ; tout y a sa source, et tout y trouve

son embellissement ; si elle est flétrie, c'en est fait du fruit et de la semence, et le monde dépouillé voit s'arrêter la sève qui nourrit et propage les rameaux de l'arbre de vie. Elle est l'achèvement et le couronnement de toute forme, la fleur de toutes choses : elle est ce que l'odeur et la couleur de la rose sont à la texture des éléments qui la composent, ce que la forme et la splendeur de la beauté pure sont aux secrets de l'anatomie et de la corruption. Que seraient la vertu, l'amour, le patriotisme, l'amitié ; que serait le spectacle de ce bel univers que nous habitons ; que seraient nos consolations en deçà du tombeau ; que seraient nos aspirations au delà, si la poésie ne montait pas, pour nous en apporter lumière et feu, jusqu'à ces éternelles régions où le calcul aux ailes de hibou n'osa jamais planer ? La poésie n'est pas, comme le raisonnement, une faculté qui ne s'exerce que selon la détermination de la volonté. Un homme ne peut pas dire : « Je vais faire de la poésie. » Le plus grand poète même ne peut le dire ; car l'esprit, dans l'acte de la création, est comme un charbon évanoui, en qui quelque invisible influence, semblable à un vent inconstant, éveille une lueur transitoire ; cette influence vient du dedans, comme la couleur de la fleur qui se flétrit et change aussitôt qu'elle est développée, et les parties conscientes de notre nature ne peuvent prophétiser ni son approche ni son départ. Si cette influence pouvait durer dans sa pureté et sa force originelles, il serait impossible de prédire la grandeur de ses résultats ; mais quand commence la composition, l'inspiration est déjà sur son déclin, et la plus glorieuse poésie qui ait jamais été communiquée au monde n'est probablement

qu'une ombre affaiblie des conceptions originelles du poète. J'en appelle aux plus grands poètes du temps présent, n'est-ce pas une erreur de prétendre que les plus beaux morceaux de poésie sont le fruit du travail et de l'étude ? Le travail et la lenteur recommandés par les critiques doivent s'interpréter dans le sens d'une observation attentive des moments d'inspiration, et d'une liaison artificielle des intervalles de leurs suggestions, qu'il faut remplir par des expressions conventionnelles. Mais ce n'est là qu'une nécessité imposée par la limitation de la faculté poétique elle-même ; Milton avait conçu son *Paradis perdu* comme un tout avant de l'exécuter par parties. Nous avons ici sa propre autorité, quand il nous dit que la Muse lui a dicté « son chant non prémédité ». Que ceci serve de réponse à ceux qui alléguéraient les cinquante-six variations de la première ligne du *Roland furieux*. Des compositions faites par ce procédé sont à la poésie ce qu'une mosaïque est à la peinture. Le caractère instinctif de la faculté poétique est encore plus observable dans les arts plastiques et les arts de la peinture ; une grande statue ou une grande peinture éclôt sous l'incubation de l'artiste comme un enfant dans la matrice de sa mère, et l'esprit lui-même qui dirige la main dans sa formation est incapable de se rendre compte de l'origine, des gradations, ou des moyens de son procédé.

La poésie est le souvenir des meilleurs et des plus heureux moments des meilleurs et des plus heureux esprits. Ces visites fugitives de la poésie et du sentiment s'annoncent à nous en s'associant quelquefois au lieu ou à la personne, quelquefois en ne s'adressant qu'à notre propre esprit seul, mais toujours arrivant sans être

prévues, et partout sans y être invitées, et toujours élevant l'âme et la charmant au delà de toute expression, de sorte que, même dans le désir et le regret qu'elles laissent, il ne peut y avoir que plaisir, et un plaisir participant de la nature de son objet. On dirait qu'une nature plus divine s'insinue et pénètre à travers la nôtre; mais ses pas ressemblent à ceux du vent sur la mer, que le calme du matin efface, et dont les traces ne restent que sur le sable ridé qui la pave. Ces conditions d'être ou autres correspondantes sont surtout éprouvées par ceux qui jouissent de la plus délicate sensibilité et de l'imagination la plus étendue; et l'état d'esprit qu'elles produisent est un état de guerre avec tous les désirs inférieurs. L'enthousiasme de la vertu, l'amour, le patriotisme, et l'amitié sont essentiellement liés avec de telles émotions; et tant qu'elles durent, le moi apparaît ce qu'il est, un atome dans l'univers. Non seulement les poètes sont sujets à ces expériences en tant qu'esprits de l'organisation la plus raffinée; mais ils peuvent colorer toutes leurs combinaisons des teintes fugitives de ce monde éthéré; un mot, un trait dans la représentation d'une scène ou d'une passion, touchera la corde enchantée, et fera revivre, dans ceux qui ont déjà éprouvé ces émotions, l'image endormie, froide, ensevelie du passé. Ainsi la poésie rend immortel tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans le monde; elle fixe les apparitions fugitives qui hantent les visions de la vie, et, les couvrant du voile du langage ou de la forme, les envoie à travers l'humanité, portant de douces nouvelles d'une joie amie à ceux avec qui leurs sœurs demeurent sans quitter le logis, parce qu'elles ne trouvent pas la porte de l'expression pour s'échapper

des cavernes de l'esprit qu'elles habitent dans l'universalité des choses. La poésie sauve de la mort les visites de la divinité dans l'homme.

La poésie change toutes choses en beauté ; elle exalte la beauté de ce qu'il y a de plus beau, donne de la beauté à ce qu'il y a de plus difforme ; elle marie l'enthousiasme et l'honneur, la douleur et le plaisir, l'éternité et le changement ; elle unit sous son joug léger toutes les choses irréconciliables. Elle transforme tout ce qu'elle touche ; et toute forme qui se meut dans le rayonnement de sa présence devient, en vertu d'une merveilleuse sympathie, une incarnation de l'esprit qu'elle exhale ; sa mystérieuse alchimie change en eaux potables les eaux empoisonnées que la mort roule à travers la vie ; elle arrache de la face du monde le voile de la familiarité, et découvre la beauté nue et endormie, qui est l'esprit de ses formes.

Toutes choses existent en tant qu'elles sont perçues, au moins par rapport à celui qui les perçoit.

> « L'esprit est son propre lieu et peut se faire
> En lui-même un Ciel de l'Enfer, un Enfer du Ciel (1). »

Mais la poésie réduit à néant la malédiction qui nous condamne à être soumis aux accidents des impressions qui nous entourent. Soit qu'elle étende son propre rideau figuré, soit qu'elle tire le sombre voile de la vie qui nous cache la scène des choses, elle crée également pour nous un être dans notre être. Elle nous fait habiter un monde en comparaison duquel le monde ordinaire est un chaos. Elle reproduit l'univers général dont nous ne sommes que des parties ou que nous ne faisons que

(1) *Paradis perdu*, I, v, 251-5.

percevoir ; et elle débarrasse notre vue intérieure de la pellicule de l'habitude qui obscurcit à nos yeux les merveilles de notre être. Elle nous force à sentir ce que nous percevons, et à imaginer ce que nous connaissons. Elle crée à nouveau l'univers, anéanti dans nos esprits par le retour d'impressions émoussées par l'habitude. Elle justifie le mot hardi et vrai du Tasse : « Il n'y a que Dieu et le Poète qui méritent le nom de créateur (1). »

Le poète, en même temps qu'il est pour les autres l'auteur de la sagesse, du plaisir, de la vertu et de la gloire la plus élevée, doit être aussi personnellement le plus heureux, le meilleur, le plus sage et le plus illustre des hommes. Quant à sa gloire, c'est au temps à déclarer si la renommée d'un autre maître de la vie humaine est comparable à celle du poète. Qu'il soit le plus sage, le plus heureux et le meilleur, en tant que poète, on ne saurait en douter ; les plus grands poètes ont été des hommes de la plus intègre vertu, de la prudence la plus consommée, et, si nous voulons considérer le fond de leurs vies, les plus fortunés des hommes, et les exceptions, à l'égard de ceux qui possédèrent la faculté poétique à un haut degré, mais cependant à un degré inférieur, confirmeront la règle au lieu de la détruire. Prêtons l'oreille un moment à l'opinion populaire, réunissons en nous pour un instant les caractères incompatibles d'accusateur, de témoin, de juge et d'exécuteur ; décidons sans jugement, sans témoins et sans formes, que ceux qui « siègent où nous n'osons porter notre vol » ont obéi à des motifs répréhensibles. Supposons qu'Homère était un ivrogne, Virgile un flatteur, Horace un lâche, le

(1) « Non merita nome di creatore, se non Iddio ed il Poeta. »

Tasse un fou, lord Bacon, un péculateur, Raphaël un libertin, Spenser, un poète lauréat. Le plan de notre sujet ne nous permet pas de citer des poètes vivants; mais la postérité a rendu ample justice aux noms que nous venons de rappeler. Leurs erreurs ont été pesées, et elles ont paru comme de la poussière dans la balance; si leurs péchés « ont été comme l'écarlate, ils sont maintenant blancs comme neige »; ils ont été lavés dans le sang du médiateur et rédempteur, le temps. Considérez dans quel ridicule chaos les imputations de crimes réels ou imaginaires se sont confondues dans les calomnies contemporaines contre la poésie et les poètes; considérez combien peu de choses sont réellement ce qu'elles paraissent, ou paraissent ce qu'elles sont; regardez nos véritables motifs, et ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés.

La poésie, ainsi qu'il a été dit, diffère en ceci de la logique, qu'elle n'est pas soumise au contrôle des facultés actives de l'esprit, et que sa naissance et ses retours n'ont pas une connexion nécessaire avec la conscience ou la volonté. Il serait présomptueux de prétendre que ces facultés sont les conditions nécessaires de toute causalité mentale, quand l'expérience prouve que certains effets de l'activité mentale ne sauraient y être rapportés. Le fréquent retour de la faculté poétique, on le supposera aisément, peut produire dans l'esprit une habitude d'ordre et d'harmonie corrélative à sa propre nature et à ses effets sur les autres esprits. Mais dans les intervalles de l'inspiration, et ils peuvent être fréquents sans être durables, un poète redevient un homme, et est à la merci du soudain reflux des influences sous lesquelles les autres ont l'habitude de vivre. Mais, comme il

est plus délicatement organisé que les autres hommes, et sensible à la peine et au plaisir, tant aux siens propres qu'à ceux des autres, à un degré qui leur est inconnu, il évitera l'une et poursuivra l'autre avec une ardeur proportionnée à cette différence. Et il s'exposera à la calomnie, s'il néglige de tenir compte des circonstances sous lesquelles ces objets de l'universelle poursuite et de l'universelle répugnance se sont déguisés eux-mêmes en empruntant les vêtements l'un de l'autre.

Mais il n'y a rien de nécessairement mauvais dans cette erreur, et jamais la cruauté, l'envie, la vengeance, l'avarice, ni les autres passions essentiellement mauvaises n'ont fait partie des imputations populaires contre la vie des poètes.

J'ai pensé qu'il était plus favorable à la cause de la vérité d'exposer ces remarques dans l'ordre où elles étaient suggérées à mon esprit par la considération du sujet lui-même que de leur donner la forme d'une réplique polémique ; mais si les vues qu'elles contiennent sont justes, elles impliquent par cela même une réfutation des attaques contre la poésie, au moins en ce qui regarde la première division du sujet. Je conjecture sans peine ce qui a pu émouvoir le fiel de quelques savants et intelligents écrivains quand ils s'en prennent à certains versificateurs ; moi, comme eux, je m'avoue peu disposé à me laisser étourdir par les Théséides des Codrus enroués de notre temps. Les Bavius et les Mevius sont sans doute, comme ils l'ont toujours été, d'insupportables personnages. Mais il appartient à une critique philosophique de distinguer plutôt que de confondre.

La première partie de ces remarques se rapporte à la

poésie dans ses éléments et ses principes, et l'on a montré, aussi bien que pouvaient le permettre les limites étroites assignées à l'auteur, que ce qui est appelé poésie dans un sens restreint a une source commune avec toutes les autres formes d'ordre et de beauté, selon lesquelles les matériaux de la vie humaine peuvent être disposés, et qui sont aussi de la poésie dans un sens universel.

La seconde partie aura pour objet l'application de ces principes à l'état présent de la culture poétique, et sera une défense du dessein qu'elle doit se proposer d'idéaliser les formes modernes des mœurs et des opinions, et de les forcer de se subordonner à la faculté imaginative et créatrice. Car la littérature anglaise, dont un énergique développement a toujours précédé ou accompagné un grand et libre développement de la volonté nationale, a repris, pour ainsi dire, une nouvelle naissance. En dépit de la basse envie, qui voudrait rabaisser le mérite contemporain, notre époque sera un temps mémorable par les œuvres intellectuelles qu'elle aura produites, et nous vivons au milieu de philosophes et de poètes qui surpassent sans comparaison tout ce qui a paru depuis le dernier effort national en faveur de la liberté civile et religieuse. Le plus infaillible héraut, compagnon et séide du réveil d'un grand peuple jaloux de travailler à une bienfaisante révolution dans l'opinion ou les institutions, c'est la poésie. A de telles époques, on voit s'accumuler le pouvoir de communiquer et de recevoir des conceptions intenses et sereines touchant l'homme et la nature. Ceux en qui réside ce pouvoir peuvent souvent, sous le rapport de quelques parties de leur nature, offrir peu de correspondance apparente

avec cet esprit du bien dont ils sont les ministres. Mais, alors même qu'ils le renient et l'abjurent, ils sont forcés de servir ce pouvoir qui réside sur le trône de leur propre âme. Il est impossible de lire les compositions des plus célèbres écrivains du jour sans tressaillir au contact de la vie électrique qui jaillit de leurs écrits. Ils mesurent la circonférence et sondent les profondeurs de la nature humaine avec un esprit compréhensif et pénétrant, et ils sont peut-être eux-mêmes les plus sincèrement étonnés de ses manifestations ; car c'est moins leur esprit que l'esprit de leur temps. Les poètes sont les hiérophantes d'une inspiration instinctive ; les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent ; les trompettes qui sonnent la bataille et ne sentent pas ce qu'elles inspirent ; l'influence qui n'est pas émue, mais qui émeut. Les poètes sont les législateurs non reconnus du monde.

---

# TABLE

## DU TROISIÈME VOLUME.


| | Pages. |
|---|---|
| Poèmes écrits en 1814 | 3 |
| — en 1815 | 8 |
| — en 1816 | 12 |
| — en 1817 | 22 |
| — en 1818 | 36 |
| — en 1819 | 43 |
| Peter Bell III. | 49 |
| Poèmes écrits en 1820 | 101 |
| Œdipus Tyrannus | 101 |
| Lettre a Mary Gisborne | 137 |
| La Sensitive | 147 |
| Poèmes écrits en 1821 | 192 |
| — en 1822 | 207 |
| Fragments. | 221 |
| Prince Athanase | 222 |
| Charles Ier | 285 |
| Le Triomphe de la Vie | 320 |
| Appendice | 337 |
| Petits Fragments. | 339 |
| Défense de la Poésie | 359 |


TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie.

# EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**Collection in-18 jésus à 3 fr. 50.**

*Envoi* FRANCO *au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.*

KALIXT DE WOLSKI

**La Russie juive.** Troisième édition.

HENRI CONTI

**L'Allemagne intime.** Quatrième édition.

CHARLES VIRMAITRE

**Paris qui s'efface.** Deuxième édition.

CHARLES DE BRÉ

**Le Roman du Prince Impérial.** Septième édition.

ÉLIE POIRÉE

**Home Rule** (Mœurs irlandaises). Deuxième édition.

PAUL GINISTY

**L'Année littéraire 1885.** Quatrième édition.

LÉON TIKHOMIROV

**Conspirateurs et Policiers** (Souvenirs d'un proscrit russe).

JOSEPH NUC

**De Paris à Francfort.**

MÊME LIBRAIRIE

*Envoi* FRANCO *au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste*

---

## LES GRANDS ÉTATS DE L'EUROPE

---

# L'ALLEMAGNE

DE

## M. DE BISMARCK

**Par Amédée PIGEON**

Un beau volume in-8°, 3e édition, prix. . . . . 7 50
Il a été tiré 20 exemplaires sur papier de Hollande, prix. . . . . 20 »
— et 10 exemplaires sur Japon, prix . . . . . 40 »
tous numérotés.

---

# LA RUSSIE

## POLITIQUE ET SOCIALE

PAR

## TIKHOMIROV

Un beau volume in-8°, 2e édition, prix. . . . . 7 50

---

# LA RUSSIE

## SOUS LES TZARS

PAR

**Serguis Stepniak**

Un beau volume in-8°, 2e édition, prix. . . . . 7 50

Date Due

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

FORM 109

183397